Soof

LIEUTENANT PAULHIAC

PROMENADES LOINTAINES

SAHARA, NIGER, TOMBOUCTOU, TOUAREG.

PRÉFACE PAR HUGUES LE ROUX

LIBRAIRIE PLON

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE CENT PHOTOGRAPHIES & DE 2 CARTES EN PHOTOGRAVURE

Promenades Lointaines

Le Lieutenant H. PAULHIAC

DT
527
P2
1905
MAA

Promenades Lointaines

SAHARA, NIGER, TOMBOUCTOU, TOUAREG

PAR LE

LIEUTENANT H. PAULHIAC

Membre de la Société de Géographie de Paris

PRÉFACE PAR HUGUES LE ROUX

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, Rue Garancière.

Traduction et reproduction interdites pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

1905
SMITHSONIAN

AUG 24 1985

LIBRARIES

A

MONSIEUR CLÉMENTEL

Ministre des Colonies.

*Hommage respectueux d'un modeste
serviteur de la France aux Colonies.*

PRÉFACE

NOTRE Empire colonial atteint à cette heure des limites qu'il ne dépassera guère. Il faut l'organiser. Ce nouvel et considérable effort nous a pris un peu au dépourvu ; les méthodes nous manquaient et aussi les hommes préparés par une discipline particulière à l'exécution d'une tâche si spéciale.

Il semble que le serviteur idéal de la Métropole dans la Colonie soit bien demeuré ce « proconsul » romain qui fut une figure à la fois civile et militaire, qui sut qu'on lui demanderait de pacifier et de mettre en ordre ce qu'il avait soumis les armes à la main, et qui, dans cette préoccupation, se montra toujours plus désireux de conserver que de détruire, de se concilier les esprits des vaincus que de les pousser à la rébellion.

Le lieutenant Paulhiac, que j'ai le plaisir de présenter ici au lecteur des *Promenades Lointaines*, est un de ces jeunes apprentis proconsuls qui marchent les yeux fixés sur les résultats qu'ont obtenus les grands colonisateurs d'autrefois et d'aujourd'hui. Il a fait mieux que bien choisir ses modèles, il a été formé par une éducation heureuse, — la familiale et l'autre, — à l'imitation de leurs supériorités.

Paulhiac est périgourdin. Il a poussé près de la terre, dans un pays de culture et d'élevage. Il sait conduire une charrue, il a vu planter de la vigne sur les coteaux du Nontronnais et de la Charente. On fait du cheval, du mouton et du bœuf dans la région qui a été le décor de son enfance. Avant d'entrer au régiment, il a passé par l'industrie. Il a désiré prendre contact avec une civilisation différente de la sienne, dans l'espèce l'Allemagne, où il a fait un long séjour ; il a ensuite parcouru, en détail, la France et l'Italie ; il a visité l'Espagne, le Portugal, la Suisse, la Belgique, l'Angleterre, le sud de l'Autriche, l'Algérie, la Tunisie, la Sicile et enfin le Soudan. Ces promenades plus ou moins « lointaines » n'étaient pas de l'errance : Paulhiac avait un plan et un but, il voulait épaissir son grain d'expérience en vue de la moisson.

D'autre part, la série de succès qu'il a remportés dans les concours hippiques, après son passage à Saumur, sont l'indication, d'abord d'une belle vi-

gueur physique, — le lieutenant n'a pas connu un jour de fièvre pendant ses trois années de Soudan — et puis surtout de ce don si particulièrement précieux qui est celui du « dresseur ». Le dresseur est un homme qui lutte avec une force supérieure à la sienne, une force muette, qui veut être devinée par le tact, dirigée par la justice. J'ai eu, moi aussi, du goût pour le dressage des chevaux et pour le noble sport qui consiste à mener des hommes, dont on ne parle pas la langue, à travers un pays vierge. J'ai retenu de cette leçon de choses cette conclusion : les indigènes sont, eux aussi, une force supérieure au blanc isolé qui les commande. Pas plus que le cheval ils ne traduisent par des paroles ce qu'ils sentent. Ils seront soumis si on a le tact qui les devine, la justice qui les respecte, la volonté qui ne les contraint qu'à bon escient. Je ne veux pas dire par-là que tous les bons écuyers feraient de bons commandants de cercle au Soudan — encore que j'aie une tendance à les préférer sur ce terrain aux philosophes de l'école de Jean-Jacques, — je constate seulement que les conditions de la vie du lieutenant Paulhiac, ses goûts, son tempérament l'avaient excellemment préparé à vivre l'existence qu'il a menée en Afrique. Elles sont la cause logique du succès qui a couronné sa tentative. Ce sont elles qui donnent tout leur prix aux réflexions qu'il nous apporte et que son expérience a appuyées.

*
* *

Le problème que le lieutenant s'est proposé de résoudre se pose en une ligne :

— Comment mettrons-nous le Soudan en valeur ?

Notre auteur répond :

— Par l'indigène, seulement par l'indigène. Je connais trop le pays soudanais pour espérer que le colon français vienne jamais y pousser une charrue.

— Mais ne nous dit-on pas, mon cher Paulhiac, que cet indigène est un fainéant irréductible ?

— Il faut distinguer...

Et l'auteur des *Promenades Lointaines* passe la revue des Yoloofs, des Toucouleurs, des Bambaras, des Peuls, des Maures, des Touaregs et des peuplades diverses qu'il a eu l'occasion d'apprécier. Il ne permet pas qu'on les englobe dans une défaveur unique sous peine de fausser la vérité et la justice. Celui-ci ne sera jamais propre qu'à faire un soldat ou un fonctionnaire, celui-là réussirait dans la vie pastorale, cet autre a l'étoffe où l'on pourra tailler des « agriculteurs ».

— Des agriculteurs, mon cher ami ! Et comment vous y prendrez-vous pour faire des cultivateurs avec ces nègres-là ?

— En les instruisant.

— Mais les nègres, dit-on, ne veulent pas s'instruire !

— Qui a prétendu cela ?

Le lieutenant Paulhiac s'insurge contre cette opinion toute faite, et l'originalité de son travail, c'est qu'il ne se contente point de contredire ; il indique comment il faudrait s'y prendre ; il peut, à l'appui de sa thèse, citer l'exemple de sa propre réussite.

*
* *

Le premier acte que le lieutenant réclame de nos administrateurs — qu'ils soient civils ou militaires — est d'endiguer, chacun dans son cercle, le prosélytisme des musulmans. Cette doctrine de l'Islam n'offre de séduction à ces populations si simples que parce qu'elle apparaît à leur lamentable ignorance avec l'éclat et tous les prestiges de la science.

Nous autres civilisés nous avons une tendance à croire que les gens du désert et de la solitude n'ont aucun goût pour l'instruction, parce que nous ne leur voyons pas de livres dans les mains. La vérité est que ces totaux illettrés ont pour le savoir un appétit qui s'émousse singulièrement chez nous dans les milieux de culture primaire. Ce n'est pas leur faute si les vieillards, les orateurs, les marabouts, qu'ils entourent avec respect pendant les

heures chaudes de la journée et pendant les veillées au clair de lune, n'ont à leur conter que des billevesées ou des légendes de fanatisme !

Paulhiac veut profiter de la docilité héréditaire avec laquelle nos Soudanais se groupent autour de l'homme qui élève la voix et qui enseigne, afin de meubler leurs esprits de notions exactes, si neuves pour eux, qu'elles auront tout l'attrait du mystère.

C'est ainsi, n'est-ce pas, que l'Evangile a été prêché, ainsi qu'il s'est répandu, ainsi que j'ai vu le Mullah du Somaliland expliquer à ses guerriers quelles réformes de doctrine et de vie leur donneraient la victoire et leur permettraient d'opposer une barrière insurmontable à l'Anglais envahisseur.

Bien entendu, le lieutenant ne veut pas que l'on change la couleur de cet orateur des carrefours. Si on avait la sottise de lui substituer un blanc, l'assemblée des écouteurs irait tenir ses assises vingt mètres plus loin, dans une autre bande d'ombre. L'enseignement doit être donné aux indigènes par un indigène, sous peine de fausser l'admirable rouage, l'instrument naturel d'influence dont jusqu'ici on n'a rien fait.

— Soit, mon cher Paulhiac, mais que lui ferez-vous enseigner à cet indigène, façonné par vous le conquérant, et qui prend une figure de missionnaire ?

— Nous ne lui ferons pas commenter la « Décla-

ration des droits de l'homme ». Nous ne travaillons pas davantage à le faire passer du fétichisme au christianisme. Nous mettrons dans sa bouche l'Evangile de la terre, le merveilleux récit de ce que l'homme peut faire jaillir du sol en le cultivant.

Le lieutenant Paulhiac a tenté l'épreuve; il indique donc, après expérience faite, par quels simples moyens on pourrait former, dans des centres bien choisis, ces missionnaires agricoles. Il serait facile de les recruter et de conquérir leurs esprits. Comme leur enseignement doit être avant tout pratique, leur premier soin irait à créer un jardin, une ferme-école, dans les villages où on les installerait et où l'on soutiendrait leur effort. Leur culture raisonnée, récompensée par la fécondité vierge de la terre, produirait des résultats beaucoup plus surprenants que les récits dont les vieillards bercent la jeunesse qui les entoure. L'enseignement théorique du missionnaire agricole s'appuierait sur ces résultats visibles pour tous.

— Et vous croyez que le noir se mettrait à travailler ?

— Non pas tous avec la même ardeur : il ne faut pas attendre grand chose du Yolof et du Toucouleur, mais on entraînerait le Peul et le Bambara, peut-être, à leur exemple, le Sarracolais, le Sonkoy, le Kassonké, etc... On ne sait pas assez, quand on n'a pas fréquenté les sociétés indigènes,

que la moitié de la paresse des noirs est faite de découragement atavique. Ils ont été séculai-
rement habitués à ne jamais récolter pour eux-
mêmes ce qu'ils avaient semé. Ce n'étaient pas
seulement leurs fruits ou leurs grains qui étaient
un objet d'envie : leurs aptitudes les prédesti-
naient à un esclavage plus étroit...

*
* *

Le lecteur a divers profits à faire dans le tête-à-tête avec le lieutenant Paulhiac.

Les jeunes administrateurs qui partent pour le Pays Noir ne peuvent se dispenser de lire son livre. Les officiers qui ont chevauché entre le ciel et la brousse du Soudan se mireront dans ses impressions si franches, dans ses observations, dans sa bonne humeur, dans sa belle santé, comme dans la petite glace de leur nécessaire de route. Les hommes politiques, aux vues courtes, qui croient que le génie du chef civil et du chef militaire sont nécessairement ennemis, recevront de lui une leçon de tolérance.

Les simples curieux de l'Afrique lui devront une vue d'ensemble sur les pays qu'il a parcourus, sur les problèmes si divers auxquels son énergie s'est appliquée.

Notre bibliothèque des choses d'Afrique devient volumineuse : d'intéressantes monographies, de précieuses contributions, de pittoresques itinéraires l'augmentent chaque jour. Ce qui nous manque trop encore, ce sont les généralisations dans lesquelles le grand public — et même les spécialistes — pourraient encadrer les renseignements qu'ils recueillent ici-là et leur donner, par l'établissement de la proportion et par la mise en place, toute leur valeur.

Les spécialistes de la Métropole rêvent souvent d'écrire, dans un jour de loisir, des livres où ils fondraient comme des métaux au creuset toutes les notions éparses dont ils se sont enrichis, de façon à dégager de ces détails une figure simplifiée de notre Afrique française. Malheureusement ces livres-là que tout le monde nous promet, on ne nous les écrit guère. En effet, l'Afrique est une matière vivante dont on ne peut parler comme d'une entité, et trop souvent les bénédictins qui l'aiment et la décrivent ne l'ont pas foulée.

L'originalité et l'utilité définitive du livre que nous apporte le lieutenant Paulhiac, c'est qu'il a parlé seulement de ce qu'il a vu et vécu; c'est enfin qu'il avait cette disposition d'esprit, si exclusivement française, qui porte un homme de culture à s'élever des faits observés aux lois qui

gouvernent ces faits, à introduire de la méthode dans le cahos des observations, et, tout comme notre Lafontaine, père des conteurs, à tirer une morale de la fable qu'il raconte.

HUGUES LE ROUX.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — (Page 1).

Superficie comparative des possessions françaises de la Côte occidentale d'Afrique. — Zone torride. — Températures et saisons. — Tornades. — Inondations. — Régions des plaines et savanes. — Régions des plateaux desséchés après l'hivernage. — Régions montagneuses et forestières. — Flore et faune des différentes régions. — Résumé des systèmes hydrographiques.

CHAPITRE II. — (Page 23).

PEUPLADES DES RÉGIONS PARCOURUES. — Yolofs. — Toucouleurs. — Bambaras. — Peuls ou Foulbés. — Instruction à donner plus particulièrement à ces deux dernières races. — Sarracolais. — Porognes. — Somonos et Bosos. — Des Maures et des Touaregs. — Description de leur vie nomade et guerrière. — Mœurs et légendes.

CHAPITRE III. — (Page 131).

Misère et pauvreté du peuple noir ; il est paresseux, fataliste et imprévoyant. — Etat sanitaire de la population soudanaise. — Des vêtements. — Des logements. — De l'insuffisance de la nour-

riture et de sa mauvaise qualité. — Origine des maladies les plus répandues : Ver de Guinée ou filaire de Médine ; tuberculose ; lèpre ; syphilis ; ophtalmies. — De la nécessité de prendre des précautions rudimentaires pour enrayer ces fléaux. — Mortalité infantile et adulte. — Régime infantile.

CHAPITRE IV. — (Page 147).

RELIGIONS. — Islam et fétichisme. — Les versets du Coran. — Les beautés du septième Ciel ou Jardin d'Eden. — Amulettes et fétiches. — La philosophie de l'Islam enseigne une civilisation rétrograde et barbare. — Moyens infaillibles de l'annihiler sans froissements. — Prêtres de l'Islam ; leur funeste influence ; leur fourberie et leur charlatanisme. — Régime nutritif imposé par la religion musulmane pendant le mois de Ramadan. — Ses conséquences sur l'état sanitaire des croyants. — Des boissons fermentées.

CHAPITRE V. — (Page 201).

COLONISATION. — Son organisation administrative et militaire après la conquête. — Dualité entre les éléments des services civils et les éléments des services militaires. — Mise en parallèle de ces éléments selon la période : conquête et pacification. — De l'influence morale de chacun d'eux sur l'esprit du noir. — Education et atavisme. — Quelques chiffres sur les dépenses qu'occasionnent les changements de services. — Les éléments européens des colonies doivent s'entraider et non point se haïr. — Nécessité de placer les éléments des divers services sur un pied d'absolue égalité.

CHAPITRE VI. — (Page 255).

Organisation actuelle par régions : de l'agriculture, du commerce, de l'industrie et de l'Administration du Soudan. — Impôts. — Rendements. — De leur perception. — Du système de portage. — Difficultés inouïes que rencontre le commerce par suite du manque de voies de pénétration. — Aperçu de ces difficultés. — Insuccès de colonisation qui en résulte. — Productions industrielles et commerciales exportables et non utilisées par suite de l'impossibilité de les transporter. — De leur richesse inexploitée et moyens d'en tirer un parti presque immédiat.

CHAPITRE VII. — (Page 363).

Systèmes de colonisation employés jusqu'ici : 1^o par les compagnies ; 2^o par l'Administration coloniale de l'Etat. — Ils sont insuffisants. — Ils ne satisfont aucune des classes des populations que nous avons conquises et que nous devons instruire. — Systèmes pratiques et sûrs de pénétration rapide du progrès et de la civilisation par les *écoles coloniales agricoles* et par la création *d'un système de voies de communications simples et économiques* pour les transports ; voies pratiques, sûres, absolument régulières et d'installation peu coûteuse. — Etude de ces deux systèmes de conquête. — *Une période de vingt à trente ans*, pendant laquelle chaque génération d'adolescents aura fréquenté, pendant quatre ou cinq ans, nos centres de civilisation, *est nécessaire et suffisante pour bouleverser de fond en comble l'esprit des populations nigritiennes et changer la face du pays*. Richesses et repeuplement qui en résulteront. — Choix judicieux des éléments à instruire et choix des centres d'instruction. —

Manière simple et peu coûteuse de donner l'instruction. — Productions considérables qui s'en suivront d'une façon mathématique. Facilité et rapidité de leur écoulement. — *Le Transsaharien est contraire à toute pratique et illogique* ; il serait trop coûteux et matériellement inutile à tout commerce et à toute stratégie. — Une simple ligne télégraphique à travers le désert est nécessaire, mais suffisante. — Moyens de la construire et de l'entretenir. — Conditions économiques qui doivent présider à la construction du réseau des voies de communications. — Exposé comparatif des transports actuels ; ce qu'ils seraient par le Transsaharien ; ce qu'ils seront d'après le projet développé. — Utilité pratique d'installer des moulins et des forges à vent dans tout le Soudan. — Systèmes hydrauliques de moulins et de forges installés sur l'Adige, à Vérone ; leur installation est d'un bon marché notoire, d'un usage commode et de longue durée. — Ce système de moulins primitifs rendrait les plus grands services sur le Sénégal et Niger et leurs affluents. En un mot, civilisation florissante pour la colonie et la métropole ; civilisation rapide, rationnelle, équitable et philanthropique. — La France, pays de progrès, se doit à cette tâche urgente.

PROMENADES LOINTAINES

AUX

Colonies françaises de l'Afrique Occidentale et Centrale

*Avec quelques idées sur l'Art de les coloniser
et sur la façon normale de drainer vers la France
les richesses qu'elles possèdent.*

Promenades Lointaines

SAHARA, NIGER, TOMBOUCTOU, TOUAREG

CHAPITRE I

Superficie comparative des possessions françaises de la Côte occidentale d'Afrique. — Zone torride. — Températures et saisons. — Tornades. — Inondations. — Régions des plaines et savanes. — Régions des plateaux desséchés après l'hivernage. — Régions montagneuses et forestières. — Flore et faune des différentes régions. — Résumé des systèmes hydrographiques.

FIG. 1. — Dans la brousse.

Quelques données rapides, sur le cadre dont nous allons parler, sont préalablement nécessaires pour se rendre un compte exact — en suivant sur les cartes jointes à cet ouvrage — de la position géographique des régions sur lesquelles nous allons évoluer ; elles sont encore nécessaires pour fixer la mémoire sur la position et la nature des régions dont nous allons montrer la richesse ou la pauvreté et dépeindre les populations qui les habitent.

Nous nous étendrons aussi sur la vie et les mœurs de ces peuplades en montrant les ressources inu-

tilisées qu'offre chacune d'elles; nous parlerons ensuite de leur mise en valeur et de l'emploi judicieux des forces qu'elles représentent pour écouler, vers les voies naturelles, les richesses inexploitées qui gisent de toutes parts.

L'espace qu'occupent le Sénégal et le Soudan français est à peu près entièrement compris entre les 10° et 17° degrés de latitude nord, et entre le 20° degré de longitude occidentale et le 12° degré de longitude orientale. (Longitude du Tchad.)

La zone d'influence française s'étend encore, au delà du Tchad et du Chari, sur les territoires du Ouadaï et sur l'ensemble des territoires soumis à l'influence de El-Hadj Senoussi. Ces territoires, en outre même de ceux que nous occupons effectivement à l'est du Chari et dont la plupart subissent, malgré notre occupation, l'influence néfaste de ce marabout, comprennent la partie nord-ouest du Haut-Oubanghi, l'ouest du Bahr-el-Ghazal nilotique et tout le Ouadaï. Malgré cette contre-influence, la zone française s'étend jusque vers le 28° degré de longitude orientale, c'est-à-dire que, de l'ouest à l'est, nos possessions du Sénégal et du Soudan s'étendent sur une distance de cinq mille kilomètres environ.

Les territoires précités et situés à l'est de la ligne Congo-Chari-Tchad, occupée par nos postes, ne sont pas régulièrement soumis. Ils ont une traversée de plus de quinze cents kilomètres.

Pour se représenter la longueur totale de cette

ligne, il faut se reporter à la distance de Paris à Marseille, qui est de huit cents kilomètres. C'est donc six fois cette distance qu'il faudrait juxtaposer pour qu'elle fût équivalente à la ligne qui traverse, de l'ouest à l'est, nos possessions du Sénégal, du Soudan et du Centre africain. Ou, mieux encore, la distance de Paris à Constantinople étant de trois mille deux cents kilomètres, c'est de mille huit cents kilomètres qu'il faudrait prolonger cette ligne pour parfaire les cinq mille kilomètres qui mesurent l'étendue de la traversée de nos colonies.

La largeur moyenne de cet immense territoire est d'environ six cents kilomètres. Sa superficie est donc égale à environ six fois celle de la France.

Au sud de ces possessions, et situées sur le littoral océanique de la Côte occidentale d'Afrique, se trouvent encore les possessions françaises de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey. A elles seules, ces colonies mesurent une superficie de six cent quatre-vingt-huit mille kilomètres carrés, soit une fois et quart la superficie de la France.

En Afrique équatoriale, le Congo et ses dépendances immédiates, d'une superficie à peu près égale à deux fois celle de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey réunis, sont des colonies organisées et soumises jusqu'au Tchad.

La partie est de la ligne occupée par nos postes, c'est-à-dire les territoires situés au N.-N.-O. du Haut-Oubanghi, traversée par la mission Congo-Nil — mission Marchand — les plateaux marécageux

et sans écoulement des monts Baghinzés, situés à l'ouest du haut Bahr-el-Ghazal et le Ouadaï, quoique situés dans la zone d'influence française, ne sont rien moins que soumis et l'on ne peut prévoir quand ils seront organisés. Vu les difficultés de communiquer avec ces régions lointaines, il est à supposer qu'elles ne le seront qu'au fur et à mesure que des lignes de communications qui rendront les transports moins onéreux, plus réguliers et plus rapides, se seront fait jour à travers celles de nos colonies qui les avoisinent.

Après cet exposé succinct sur l'ensemble de nos colonies de la Côte occidentale d'Afrique, revenons au Sénégal et au Soudan qui vont être l'objet de nos considérations.

N'ayant fait que traverser rapidement le Sénégal, nous nous bornerons à signaler les quelques remarques importantes, d'utilité commerciale, que nous avons faites et nous arriverons à la partie du Soudan que nous avons parcourue, et dans laquelle nous avons séjourné plus de deux ans. Pendant ce temps nous avons pu apprécier et connaître la nature du sol et les différentes races humaines qui peuplent cette immense région.

ZONE TORRIDE. — D'après la position géographique que nous avons indiquée, nous avons vu que le Sénégal et le Soudan français sont entièrement situés dans la zone torride.

La température moyenne de ces régions intertro-

picales est excessivement élevée : A l'époque des grandes chaleurs, elle oscille entre 30 et 40 degrés; au soleil, le thermomètre monte souvent jusqu'à 55 et 60 degrés, et il descend, la nuit, à 15 ou 16 degrés en moyenne.

FIG. 2. — Région des plateaux. — Vue prise du sommet d'un blockhaus.

Dans les régions des plateaux sablonneux, situés au nord du Moyen-Niger, nous n'avons jamais vu, même à l'époque des plus grands froids, et vers trois heures du matin, le thermomètre descendre au-dessous de 12 degrés.

L'Européen appelé à vivre dans ces régions ne peut plus se vêtir que d'effets excessivement légers, de préférence de toile blanche ; encore faut-il

renoncer au port du caleçon et de la chemise pour ne plus se couvrir que d'un pantalon et d'un veston très amples en toile légère. Il faut avoir rigoureusement soin de se couvrir la tête d'un casque en liège, et ceci, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, sans quoi on s'expose aux accidents les plus graves. Enfin, les chaussures les plus commodes sont des bottes indigènes en cuir souple, de mouton ou de chèvre.

SAISONS. — Au Sénégal et au Soudan, l'année se divise en deux saisons distinctes : la saison sèche et l'hivernage.

La saison sèche commence en octobre pour finir en juin. Pendant cette saison, toutes les régions du Soudan qui n'avoisinent pas immédiatement le Niger ou ses affluents, ne présentent partout que désolation et ruine : tout est sec et brûlé par l'ardeur du soleil ; la nature est morte ; les arbres sont dépouillés de leurs feuilles. C'est l'époque des migrations de troupeaux et de tribus qui quittent les régions des plateaux pour se rapprocher des fleuves ou de la région des lacs.

L'hivernage commence à la fin de juin et se termine vers la fin de septembre ou le courant d'octobre. C'est l'époque où, dès les premières pluies, la terre se couvre d'une vigoureuse et luxuriante végétation. En quelques jours la nature change subitement d'aspect : de désolée qu'elle était, elle devient, tout d'un coup, riante et magnifique.

Les tribus que nous avons vues descendre vers la région des fleuves et des lacs remontent au plus vite vers les régions sahariennes où leurs troupeaux trouveront, dans des mares, l'eau qui leur est nécessaire et sur les plateaux environnants l'herbe douce et fine qui croît à la surface de ces immenses étendues sablonneuses.

C'est aussi l'époque où l'agriculteur s'empresse de confier à la terre les graines chargées d'assurer sa récolte : mil, niébés, arachides, patates, etc.

L'hivernage est donc la saison des pluies. Mais cette saison ne peut en aucune façon être comparée à celle qui lui correspond en France. Au lieu des pluies fines et continues qui tombent ici, les pluies du Soudan tombent en rafales qui s'abattent sur le sol avec une violence inimaginable.

TORNADES. — Ces pluies tombent deux ou trois fois par semaine et durent à peine quelques heures. On les désigne sous le nom de tornades. Elles se rapprochent ou s'espacent de plus en plus les unes des autres, selon que l'on est au début, au milieu ou à la fin de l'hivernage.

Avant la tornade, la chaleur est étouffante : bêtes et gens se mettent à l'abri de l'ouragan qui s'annonce. C'est d'abord une tourmente intense de poussière soulevée par le vent ; elle se présente vers l'Est, à l'horizon, sous la forme d'un nuage rousâtre qui s'avance à pas de géant sous la poussée du vent. Tout fuit à son approche et, pendant qu'elle

de dure, elle emporte souvent la toiture des cases indigènes ; elle renverse et déracine les arbres ; la poussière, de sable fin, envahit les appartements et pénètre jusque dans les malles et les cantines par les moindres interstices.

Cependant, vers l'Est, le ciel s'obscurcit, l'espace est rempli d'électricité aux éclairs à la fois effrayants et grandioses ; le tonnerre gronde avec fracas, la foudre écartèle les arbres, le nuage s'approche et grandit avec une rapidité incroyable, la pluie commence à tomber et, à la tornade de poussière, dite tornade sèche, succède, le plus souvent, la tornade d'eau.

Peu d'instants après la chute des premières gouttes de pluie, l'eau s'abat sur le sol comme à pleins seaux en même temps qu'elle cingle les pauvres murs en torchis qui fondent sous elle comme du beurre au soleil.

Tout à coup le vent disparaît, emportant sur son aile le nuage immense qui poursuit sa traînée. La pluie cesse de tomber, le soleil reparait, majestueux, dans un ciel serein et du bleu le plus pur.

A ce moment règne l'idéale douceur de la température qui succède à l'orage. Les animaux, comme les hommes, quittent leurs abris : ceux-ci pour jouir de la sérénité de l'air, ceux-là pour envahir la plaine en gambadant, mugissant et bêlant. C'est le réveil de la nature que chacun fête à sa guise.

RÉGION DES PLAINES ET SAVANES. — Au Sénégal et au Soudan, sur le bord des fleuves et de cer-

taines rivières, se trouvent des régions entières inondées périodiquement par des crues régulières et annuelles. Ces crues sont produites par les pluies abondantes qui tombent dans les régions montagneuses et forestières du Haut-Sénégal et du Haut-Niger.

En Afrique occidentale, tous les cours d'eau de quelque importance prennent leur source dans les parages qui s'étendent de la Guinée française à la Côte d'Ivoire.

Les collines et les forêts immenses qui les couvrent, expliquent la présence de l'eau et sont la cause de pluies diluviennes qui y tombent. L'hivernage y commence dès le mois de mars ou d'avril pour ne finir qu'en octobre ou novembre.

Par suite de l'abondance des pluies, le sol devient à peu près imperméable et, dès lors, les eaux, cherchant une issue, se précipitent vers les innombrables talwegs, qui deviennent autant de torrents dirigeant leurs eaux vers le même point où se forment les fleuves.

Selon le bassin, c'est le Bafing ou le Niger qui commencent. Ils se grossissent rapidement du tribut liquide que leur apportent les nombreux ruisseaux de cette région montagneuse et forestière et, après avoir changé plusieurs fois de direction, dans le chaos des accidents du terrain, ils vont diriger la masse de leurs eaux vers la plaine qui, une fois submergée, ressemblera à un véritable océan.

Au nord, c'est le Bafing et le Bakoy qui forment

le Sénégal, à Bafoulabé, où ils se réunissent. Au nord-ouest, c'est le Niger — le Djoliba des noirs. — A Siguiri, ce dernier fleuve a déjà réuni la presque totalité des eaux de son bassin supérieur.

En quittant la région dont les mouvements de terrain tiennent les eaux enserrées dans leurs flancs, le lit du fleuve s'élargit, les berges s'abaissent et bientôt la masse liquide les franchit et s'étend dans la plaine. Ce sont les inondations bienfaisantes.

L'aspect du pays devient alors tout autre ; nous quittons les régions couvertes et accidentées pour pénétrer dans la plaine qui, peu à peu, s'élargit et en même temps qu'elle, la partie submergée.

A Bamako, aux plus grandes eaux et au delà des rives, la submersion est encore insignifiante. Il en est de même jusqu'à Sotouba où les roches, formant barrage, maîtrisent et retiennent le fleuve. Mais dès qu'il a franchi cet obstacle, il s'étend, majestueux dans sa course, pour recouvrir de ses eaux les terres qu'il submerge et que leur limon bienfaisant fertilise.

Nous ne quitterons pas cette contrée sans parler de la position admirable de Bamako, qui se trouve placée à l'intersection de cinq grandes lignes, se dirigeant chacune vers les régions qui sont l'avenir du Soudan.

De Bamako partent en effet les échappées suivantes : celle de Siguiri, vers le Haut-Niger ; celle de Sikasso, Bobo-Dioulasso et l'intérieur ; celle de Djenné et Tombouctou par le Niger ; celle de

Goumbou et le Sahara, par le Sahel ; et enfin celle de Kayes, par la voie ferrée.

Bamako est donc appelée à être, dans l'avenir, un centre important de commerce, de transit et d'échanges.

FIG. 3. — Une rue de Bamako.

Là aussi, la fertilité du sol est remarquable. Les eaux des nombreux ruisselets, qui descendent des montagnes de la rive gauche, sont captées et elles peuvent arroser les champs au gré du cultivateur.

Jusqu'à Koulikoro, toute cette rive gauche ne comprend que des terrains d'alluvion, qui forment une plaine magnifique, au milieu de laquelle se trouvent à peine, de loin en loin, quelques villages

insignifiants dont les habitants ne cultivent qu'une partie infiniment petite du terrain qui les environne. A Koulikoro, la partie inondée s'élargit d'une façon sensible. A Ségou, et surtout au delà de Sansanding, elle n'a pas moins de cinquante kilomètres, et vers Diafarabé, entre Tial, Koa, Djenné et le Bani, elle atteint cent cinquante kilomètres environ.

INONDATIONS. — Pour submerger ces immenses espaces, il faut au fleuve des masses d'eau considérables. La submersion reste stable pendant un temps un peu inférieur à celui des grandes pluies. Elle ne dure pas moins de trois à quatre mois. Puis, lentement, cette nappe s'écoule vers les contrées en aval, en inondant la plaine qui s'élargit toujours et en remplissant les lacs des régions intérieures.

Vers le haut, dès que cesse l'alimentation, les premières régions inondées se dessèchent et, en se retirant, les eaux laissent à découvert un sol inculte qui est le plus riche que l'on puisse rêver.

Pendant ce temps l'inondation poursuit toujours, vers l'Est, son œuvre bienfaisante. Elle ne met pas moins de sept à huit mois pour arriver à Tombouctou où elle atteint son maximum de hauteur au mois de février.

Ici, nous assistons à ce phénomène qui semble bizarre, surtout si l'on ne se reporte pas au système d'écoulement des eaux du fleuve : la crue se produit en pleine saison sèche.

Dans ces régions, magnifiques et riches par leur

sol, la densité de la population est infime. Les dernières guerres, soutenues par Amahdou, ont détruit la plus grande partie des villages, et les habitants de ceux qui restent cultivent à peine quelques hectares de terre autour de leurs habitations.

FIG. 4. — Régions des plaines submergées du Niger.
Les herbes après la crue.

Cette magnifique plaine reste donc inculte et comme le sol n'est pas ingrat, il se couvre, aussitôt après la crue, d'une végétation vigoureuse au milieu de laquelle les sentiers disparaissent. L'herbe intense et touffue atteint des proportions considérables. Nos porteurs, avec leurs colis au-dessus de leur tête, voire nos cavaliers et nos méharistes, sont noyés dans ces herbes. Leur hauteur les dérobe à la vue

et leurs tiges ralentissent la marche par l'encombrement qu'elles produisent sur le sentier.

Dans cette plaine d'herbes, quand le vent souffle, on a devant les yeux une image semblable, à s'y méprendre, à celle que produisent les vagues de l'Océan.

A voir ce sol où pousse si luxurieusement une herbe inutile, comme il vient à l'idée du voyageur d'apprécier cette richesse perdue ! et combien il importerait, au premier chef, d'utiliser cette prodigieuse fertilité !

Nous ne pouvons, hélas ! que regretter de voir que rien, ou presque rien, n'est tenté dans ce sens.

RÉGION DES PLATEAUX DESSÉCHÉS APRÈS L'HIVERNAGE.

— Les régions desséchées et brûlées après l'hivernage comprennent des plateaux sablonneux et des plateaux argilo-ferrugineux d'altitude insignifiante. Ils sont couverts, les premiers surtout, d'une végétation broussailleuse et herbeuse dans laquelle le gibier abonde.

Certains plateaux sablonneux sont très fertiles ; mais ils sont malheureusement trop sujets à la sécheresse ; néanmoins, quand l'hivernage est pluvieux, ils produisent de magnifiques récoltes. Mais comme ils ne reçoivent pas périodiquement, de même que les terrains submergés du Niger, le limon qui fertilise la terre en lui rendant les propriétés que les cultures lui enlèvent, les indigènes, après quelques années de culture sur le même champ, déboisent les terrains

avoisinants et les ensementent. Ils abandonnent, plus ou moins définitivement, ceux qu'ils ont jusqu'ici cultivés.

Les cultures de ces plateaux, moins favorisées que celles de la plaine du Niger, sont en outre exposées à un véritable fléau : les invasions de sauterelles. Dans la plaine, les herbes leur suffisent, mais dès qu'elles prennent leur essor pour changer de parages, elles forment de véritables nuages de plusieurs lieues de longueur ; et malheur aux champs de mil sur lesquels le vol épuisé viendra s'abattre ! Tout sera dévasté et brouté jusque dans les racines et ainsi, en quelques heures, ces terribles acridiens causeront la famine dans la région qu'ils dévastent.

De même que la plaine nigéroise, la région des plateaux est très peu habitée et, là aussi, c'est à peine si les abords des villages sont cultivés à quelques kilomètres. — Nous verrons plus loin, dans un autre chapitre, comment on pourrait rapidement augmenter la population du Soudan.

Les plateaux soudanais ne sont arrosés par aucune rivière ni aucun ruisseau. La plupart de ces plateaux n'ont aucun écoulement et leur système des eaux est des plus simples : le sol prend, plus ou moins vite, toute l'eau qui tombe à sa surface.

En certains endroits, quelques mouvements de terrain forment, de-ci, de-là, des concavités vers lesquelles s'écoule l'eau qui tombe sur les pentes environnantes. Ces concavités forment des mares à infiltration plus ou moins lente, selon que la nature

du sol est argileuse ou sablonneuse. Généralement, toutes sont taries deux mois après les dernières pluies.

Il n'existe donc, dans ces régions, aucun talweg vers lequel on peut se diriger avec l'assurance d'y trouver de l'eau en creusant le sol. Aussi, les villages de culture, installés dans les lieux qu'ils ont choisis, creusent-ils le sol au centre du village jusqu'à ce qu'ils aient rencontré la nappe d'eau qui assurera la prospérité de l'agglomération.

La plupart de ces puits atteignent jusqu'à soixante et quatre-vingts mètres de profondeur. Leur creusement est sans contredit le plus gros travail que s'impose le village. L'ouverture est consolidée avec des gabions et quelques troncs d'arbres ; le cylindre vertical, creusé dans la terre, reste à parois naturelles. Bien rares sont les éboulements.

Pendant que dure l'hivernage, ces régions sablonneuses, herbeuses et boisées, sont parcourues, en tous sens, par de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons appartenant à des Maures ou à des Touaregs (1). Il n'est pas rare de voir des tribus en posséder de trente à quarante mille.

Dans ces plateaux, desséchés après l'hivernage, espaces immenses à brousse et à végétation variables selon la nature du sol, nous trouvons des essences de valeur réelle dont on ferait, en France,

(1) Le singulier de Touareg est Targui ; nous ne suivrons pas cette règle ; nous écrirons Touareg au singulier et nous ajouterons *s* au pluriel.

un judicieux emploi par suite des qualités exceptionnelles de résistance qu'elles présentent.

Elles pourraient surtout être employées dans le charroñnage où elles remplaceraient avantageusement le chêne, l'acacia et le buis. Elles éclipsaient même ceux-ci partout où ils sont utilisés comme offrant les plus grandes garanties de résistance. Toutefois, ces essences, de qualité exceptionnelle, ne pourraient être débitées que par planches relativement très courtes et très étroites, à cause, précisément, de la maigre végétation qui a présidé à leur croissance. Vu la diversité des bois et leurs couleurs variées, les industries du meuble trouveraient là des bois non moins précieux que l'acajou, le palissandre et l'ébène. Le bois de fer (1) et le caïlcédra sont de couleur remarquable.

C'est aussi dans ces régions que se trouvent les forêts de gommiers d'où, chaque année, les Maures tirent une grande production qu'ils nous apportent à Médine et à Kayes.

C'est encore là qu'habite l'autruche dont les plumes, si recherchées, seront les gracieux ornements des chapeaux de nos élégantes Européennes.

RÉGIONS MONTAGNEUSES ET FORESTIÈRES. — Les régions forestières et quelque peu montagneuses de la Côte occidentale d'Afrique s'étendent, de l'ouest à l'est, depuis le sud du Fouta jusqu'au Niger

(1) Cé, produisant les noix de carité.

inférieur. Au nord, leur lisière se confond avec celle des plateaux plus ou moins arides du Sénégal et de la boucle du Niger. Elles englobent, presque en totalité, les Guinées française et portugaise, Libéria, les colonies anglaises et allemandes du littoral, la Côte d'Ivoire et le Dahomey.

Elles séparent les bassins du Sénégal et du Niger des bassins des Rivières du sud.

Malheureusement ces épaisses forêts fournissent une humidité constante, d'où résulte une grande insalubrité. Le climat de ces parages est très anémiant et très fiévreux pour les Européens appelés à y résider.

Malgré l'assainissement des lieux à habiter, qui se poursuit avec une grande activité, le séjour qui y est imposé aux Européens, militaires et civils, n'est que de douze à seize mois, alors qu'il est de vingt à vingt-quatre mois dans les régions du nord et de l'ouest.

Les pluies sont ici très abondantes et de longue durée. La fertilité du sol y est excessive.

La flore et la faune de ces régions luxuriantes et toujours vertes sont des plus variées : bois légers, lianes à latex de toutes sortes, bois durs et bois de couleur y abondent.

Les grands animaux : lions et panthères, hyènes et chacals, hippopotames et éléphants, aurochs et cobas, antilopes et singes de toutes variétés, serpents de toutes tailles, oiseaux aux plumages multicolores, peuplent les profondes forêts de ces immenses espaces.

Les régions montagneuses de la partie nord de la Côte occidentale d'Afrique sont bien moins intéressantes que celles qui précèdent ; elles ont une direction nord-ouest — sud-est et s'étendent, de Kayes, jusque vers Kita et Bamako d'une part, et de Yélimané et Nioro, jusque vers Koulikoro d'autre part.

Elles sont en général granitiques et ferrugineuses. La végétation y est le plus souvent rabougrie, clairsemée et de chétive apparence. Les quelques essences d'arbres qui s'y trouvent ne peuvent guère être utilisées que pour faire du charbon ou du bois de chauffage.

Par contre, leur richesse minérale ferrugineuse est considérable ; elle est inutilisée à cause des prix de revient énormes qu'en coûterait le transport.

On trouve dans les régions montagneuses du nord et dans la région des plateaux, à peu de différences près, la même faune que celle qui vit dans les régions du sud — exception faite, bien entendu, pour les espèces qui n'habitent que les régions marécageuses.

Le système des eaux est ici tout à fait différent de celui de la plaine et des plateaux. L'hivernage n'y commence que vers la fin de juin ou courant juillet et il n'y dure que jusqu'en septembre.

Les tornades s'abattent sur ces élévations dénuées avec une violence extrême : l'eau s'écoule vers le talweg, soudainement transformé en torrent

fougueux; les flancs de la montagne sont terriblement ravinés et présentent des découpures sauvages; les marigots, à sec l'été, deviennent des masses liquides indomptables qui se dirigent vers le fleuve dans lequel elles se déversent.

Parfois, eux aussi, ces marigots ont leurs eaux qui sortent de leur lit; elles vont s'étendre dans l'étroite vallée qu'elles parcourent et fertiliser les terres sur lesquelles elles s'épandent.

L'hivernage passé, le lit de ces torrents redevient à sec; mais, le plus souvent, si l'on en creuse le sol, l'eau se rencontre à quelques mètres de profondeur. Elle s'écoule ainsi, claire et limpide, à l'abri des rayons brûlants du soleil, depuis sa source, invisible dans la montagne, jusque vers l'artère principale qui est l'âme du bassin.

Bien qu'elle ne soit pas apparente, elle alimente les arbres de la vallée, par leurs racines profondes, et sa fraîcheur bienfaisante favorise une magnifique végétation.

Les vallées du Kolimbiné et de ses affluents; celles du Krikou, du Djéli-Mayel et du marigot de Yélimané sont remarquables par leur fertilité. Comme les terrains de la vallée du Niger, elles ne sont cultivées qu'à l'entour des villages et sur une bien minime étendue de leur surface.

RÉSUMÉ DES SYSTÈMES HYDROGRAPHIQUES. — En résumé, les régions si différentes que nous venons de parcourir ont, non moins différemment cha-

cune, leur système particulier d'écoulement des eaux.

La première, accidentée, fertile et boisée, a un système d'écoulement normal, c'est-à-dire que les eaux s'écoulent à la surface du sol.

La deuxième, région des plateaux à brousse et savanes variables, n'a pas d'écoulement: les eaux s'infiltrent dans le sol.

La troisième, région montagneuse du nord, aride et ferrugineuse, a d'abord un écoulement normal mais de peu de durée. Il s'infiltré peu à peu dans le sol et bientôt disparaît. L'écoulement des sources de la montagne est, comme les sources mêmes, invisible. Il s'opère et se poursuit, sans discontinuité, à une très faible profondeur au-dessous de la surface du lit du marigot.

FIG. 5. — Poste de Goumbou.

CHAPITRE II

Peuplades des régions parcourues : Yolofo. — Toucouleurs. — Bambaras. — Peuls ou Foulbés. — Instruction à donner plus particulièrement à ces deux dernières races. — Sarracolais. — Porognes. — Somonos et Bosos. — Des Maures et des Touaregs. — Description de leur vie nomade et guerrière. — Mœurs et légendes.

FIG. 6.
Captif bambara.

Maintenant que nous avons vu quelles sont les ressources que l'on peut espérer du sol des différentes régions que nous avons parcourues ; maintenant que nous connaissons la nature du terrain, sa composition et son système hydrographique, nous allons examiner les différentes peuplades qui l'occupent et essayer de décrire le caractère propre de chacune d'elles afin de nous rendre compte, aussi exactement que possible, de ce que nous pouvons leur demander pour le progrès de

la civilisation que nous avons la mission d'implanter chez elles.

Le Sénégal est habité, à l'ouest, par la race yolofo ; à l'est, en majorité par la race toucouleur.

N'ayant pas vécu au milieu ni auprès de la race yolof, nous nous dispenserons de la critiquer et de parler de ses particularités que nous ne connaissons guère.

Elle habite le Cayor et ne paraît pas profiter bien vite du progrès européen qu'elle coudoie depuis déjà des siècles. Néanmoins, si les Yoloofs sont restés des nègres indolents et mal vêtus, leur pays, au point de vue du commerce agricole, n'en a pas moins fait un réel progrès par la quantité considérable d'arachides qu'il produit. Il pourrait en produire des centaines de fois plus ; mais, tel qu'il est, il fournit déjà une production appréciable qui, nous l'espérons, ne fera que s'accroître.

Nous savons encore des Yoloofs que leurs tribus différentes nous ont fourni des contingents qui nous ont aidé à progresser lentement vers l'est, dans le pays toucouleur.

Les Toucouleurs, battus grâce au semblant de discipline que nous avons obtenue des Yoloofs, encadrés toutefois par des soldats européens, ont fourni à leur tour des contingents pour contrebalancer les chefs toucouleurs que nous avons rencontrés à Bakel et Médine, à Nafadié et Niagassola, à Bamako et Ségou, à Koniakary et Nioro et enfin à Djenné.

Et si nous leur devons de la reconnaissance pour nous avoir bravement servis, nous n'en sommes pas moins forcés de reconnaître qu'une autre peuplade, rencontrée sur notre route de pénétration, est d'une autre endurance, d'une autre discipline et

surtout d'une autre fidélité, en même temps qu'elle est beaucoup plus laborieuse, beaucoup plus soumise et beaucoup plus apte à être employée.

C'est du reste à peu près exclusivement chez elle que nous avons puisé nos contingents noirs envoyés

FIG. 7. — Un tirailleur de race bambara.

à Madagascar ; c'est toujours chez elle que nous puisons ceux que nous y envoyons encore aujourd'hui ; et ce sont ses fils qui composent, pour la plus grande partie, nos compagnies actuelles de la Côte occidentale d'Afrique.

Telles sont les ressources en guerriers que nous fournit la race bambara.

Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire en

Europe, les occupants d'une même région de l'Afrique ne sont pas de la même race.

C'est ainsi, par exemple, que de Kayes à Tombouctou, par Nioro, Goumbou, Sokolo et Goundam, nous rencontrons sur notre route, alternant entre eux, des villages de Toucouleurs, de Peuls, de Bambaras, de Sarracolais, des campements de Maures et, plus à l'ouest, vers Boundou-Badi et Goundam, des campements de Touaregs.

Ces villages et campements vivent entre eux dans une paix relative, mais la haine de race qui les mettait constamment aux prises avant notre organisation, subsiste toujours; et c'est bien souvent qu'ils en appellent, pour régler leurs nombreux différends, à l'arbitrage de l'Européen qui les administre et qui les empêche de se battre, de s'entre-détruire et de se piller réciproquement.

Le Toucouleur a de tout temps été le plus agressif, le plus autoritaire et le plus tyrannique des dominateurs.

Cette race a fourni de nombreux guerriers qui ont été des dévastateurs intrépides: les El-Hadj-Homar, les Amahdou-Chékou, et autres almanys divers, étaient de race toucouleur. Samory, leur digne émule, était un métis de Malinké et de Mandé-Dioula.

PARTICULARITÉS DIFFÉRENTES DES RACES. — RACE TOUCOULEUR. — L'esprit toucouleur est vaniteux, orgueilleux, hautain, paresseux et barbare.

Le Toucouleur aime la guerre pour la tuerie, la dévastation, le pillage et par conséquent pour le butin qu'il en retire. Il aime, en un mot, à s'enrichir

FIG. 8. — Chef toucouleur sur un cheval de race maura.

au détriment des peuplades voisines qu'il combat et qu'il réduit à l'esclavage; heureux encore quand il ne les égorge pas.

Il abhorre le travail des champs; et maintenant qu'il ne se bat plus, son temps se passe à palabrer, à voyager et à étaler une profusion de prières dans

le but de créer des prosélytes et d'affermir les tièdes qui, pense-t-il, l'aideront à reconquérir le pouvoir et à chasser l'infidèle des contrées dont il était le tyran.

C'est le Toucouleur qui se soumet le plus difficilement à notre domination, parce que c'est lui qui a eu le plus à en souffrir. Il n'a plus aujourd'hui que les captifs que lui a donnés la guerre et que lui a laissés la paix quand il a été soumis; il en voit chaque jour diminuer le nombre et il lui est impossible de remplacer ceux qui disparaissent. Ceux qui lui restent cultivent ses champs et gardent ses troupeaux.

Malgré la haine sourde qu'il nourrit contre nous il est resté le muguet des pays qu'il habite. Comme son prophète, il aime les femmes et les parfums, les bijoux et la bonne chère. Nous ne savons si, comme Mahomet: « la prière le reconforte ».

Le Toucouleur en impose aux autres noirs par l'air autoritaire de sa physionomie et par l'attitude hautaine de toute sa personne; il leur en impose encore par la couleur de sa peau dont le teint, moins foncé, est aux yeux des noirs un signe de noblesse. Et de fait, le Toucouleur est grand et bien découplé. Ses yeux noirs et brillants sont largement ouverts; ils expriment la violence, la cruauté et par suite l'autorité.

C'est un type dont l'attitude orgueilleuse, et non pas sans noblesse, est faite pour commander et non

pour obéir. C'est du reste avec mépris qu'il traite les noirs qui lui sont soumis ; et combien souvent il les invective par cette épithète : race de captifs, qui exprime son mépris !

La femme toucouleur est aussi très belle ; elle est grande et gracieuse. Ses traits sont très réguliers et ses attaches excessivement fines. Sa démarche est sagement étudiée ; ses formes, splendides et proportionnées à sa taille, sont toujours habilement voilées sous des peplums légers aux couleurs chatoyantes.

On a beaucoup dit que le Toucouleur était le plus intelligent des peuples soudanais. Nous nous bornerons à dire que l'on ne peut émettre cet avis qu'autant que l'on accepte, comme principe, que la barbarie qu'il met à satisfaire ses défauts et ses vices lui tient lieu de toute intelligence comme de tout moyen de réussite.

RACE PEULE OU FOULBÉ. — La race peule est la race calme et tranquille par excellence. Elle est mi-nomade et mi-sédentaire. La partie nomade parcourt, avec ses troupeaux, les régions du Niger et du Sahel pendant que l'autre cultive les champs et garde auprès d'elle les enfants et les vieillards, trop faibles pour être utiles dans la brousse et mieux soignés au village.

A périodes fixes, les nomades reviennent vers les lieux des sédentaires. Ils y laissent ce qui leur est devenu inutile ou ce qui est nécessaire aux autres ; ils

y laissent aussi de la viande sur pied, de la laine, des *kassas* (1) et ils s'y approvisionnent de mil, de cotonnades, d'armes et de tout ce qui leur est utile pour leur nouvelle croisade à travers les solitudes de la jungle et des savanes qu'ils parcourent en tout temps.

La race peule est éminemment pacifique ; elle ne prend les armes que pour se défendre. C'est elle qui, de toutes les tribus du Soudan, suit le plus dévotement et avec la plus belle croyance, les préceptes du Coran. Elle est indépendante et libre comme l'espace dont elle fouille les profondeurs. Elle a peu de captifs et aussi peu de malheureux. Elle est propre et toujours habillée de blanc. Son type est merveilleux : grand et svelte, presque blanc ; les traits sont purs, fins et expressifs. Ses mœurs sont douces et de parfaite équité. La bigamie est assez rarement pratiquée et l'on peut dire que la famille peule est le type biblique des familles patriarcales appliquant les préceptes du bon Samaritain.

Quoi de plus naturel qu'elle aime sa liberté et son indépendance ? Mais, telle qu'elle est, elle ne s'oppose pas au progrès de la civilisation qui la met à l'abri des attaques barbares des peuplades voisines qui convoitent ses richesses.

C'est une race qui portera sa large part de tribut à la richesse future du pays, en même temps qu'elle en retirera, pour elle-même, une plus grande aisance qui grandira sa liberté.

(1) Burnous en laine écrue.

Les femmes peules d'une certaine jeunesse ont des silhouettes irréprochables. On ne se lasse pas d'admirer la grâce élégante de leurs formes et de leur visage. Quelles jolies attitudes elles réunissent quand, revenant du puits, elles portent des am-

FIG. 9. — Jeune femme peule et jeune captive bambara.

phores sur la tête, les bras relevés, dont l'attitude gracieuse forme, avec les anses recourbées, comme la volute d'une lyre !

Leurs membres grêles ont un aspect de bronze clair. Leur physionomie est irréprochable, avec des yeux vifs et brillants où l'on ne remarque tout d'abord que le blanc et le noir limpides qui les forment. Le nez est droit et fin ; la bouche, petite, est émail-

lée de dents d'une blancheur éclatante ; les lèvres, fines et immobiles, sont sobres de mouvements.

L'attache du cou est d'une beauté parfaite, la gorge est soutenue naturellement et ferait envie à beaucoup d'Européennes qui cherchent à soutenir artificiellement et à montrer, avec tant d'art, ces formes gracieuses dont la Peule ne tire aucune vanité. Les reins sont très cambrés, le plastique du buste et des membres est d'une beauté sculpturale.

TYPE SARRACOLAIS. — Comme caractère, le Sarracolais tient du Toucouleur et du Maure ; il est paresseux comme le Toucouleur, rusé et finaud comme le Maure, fourbe et aimant la rapine comme les deux.

En minorité dans les pays qu'il habite, il n'a jamais pu s'imposer par la force, aussi est-il resté pauvre. Par contre, il s'entend fort bien à dévaliser le passant qui s'arrête chez lui.

Le Sarracolais ne forme qu'une peuplade secondaire, sans distinction ni trait particulier. Il a le teint noir et brillant. Il ne possède que de petits troupeaux et il ne cultive qu'un champ, si petit, qu'il lui suffira à peine pour semer les grains qui lui donneront péniblement sa provision, si l'année est florissante ; si elle est mauvaise ou simplement passable, c'est la disette qui le guette avec toutes les souffrances et les privations qui s'en suivent.

TYPE POROGNE. — Tient du Sarracolais et du Maure

dont il est le métis. Encore plus pauvre que le Saracolais, il vit généralement asservi par les Maures, ou bien il se dissémine dans les villages plus riches de la région extrême où aboutit l'exode des peuplades qui l'ont conduit jusqu'ici. Il y travaille quelquefois, mais bien souvent aussi il vit de rapine et de mendicité.

FIG. 10. — Un chef bambara.

BAMBARA. — Le Bambara est, sans contredit, le type le plus vigoureux du Soudan, le type le plus fort et le plus musclé. Il est commun, mais de mine placide. Sa tête, énorme, est tantôt couverte de cheveux crépus, tantôt rasée au couteau et, dans ce cas, son cuir chevelu brille comme une glace au soleil ; le nez, camus, est gros et arrondi à sa partie

inférieure ; les lèvres sont épaisses. Par contre, si l'esthétique de sa tête laisse à désirer, son corps est bâti en hercule : le cou est musclé et bien attaché, les épaules sont larges et fortes, les bras sont puissants, le corps est bien pris et les reins cambrés, les cuisses sont osseuses et charnues ; souvent le genou est creux, mais la jambe est d'acier.

La femme bambara est bâtie de la même façon et, quand elle n'est pas trop laide de figure, elle est un type de force remarquable et sa structure est d'une réelle beauté.

Les mœurs de cette puissante race sont des moins arrêtées. Ceci tient à ce que le Bambara n'a pas de croyance déterminée et, bien qu'il soit généralement fétichiste, il est peu convaincu. Tout ce qui est nouveau, pour lui, l'émerveille ; il s'en fait une sorte de culte pendant quelque temps, puis il passe à une autre admiration, oubliant volontiers la première. C'est une sorte de grand enfant qui vit à sa guise et selon la logique que lui inspire son bon sens et ses simples réflexions.

Travailleur tenace et infatigable, il a surtout fourni la meilleure prise qu'aient recherchée les Toucouleurs pour la traite et l'esclavage. Et de fait, c'est le Bambara qui est le plus répandu, comme captif, dans toutes les tribus.

Est-ce à dire pour cela qu'il est moins intelligent que ses congénères, comme lui, fils du soleil ? — Rien ne porte à le croire, surtout si l'on considère que la façon dont il est répandu s'explique par ceci : c'est

que, tout captif, marié de droit par son maître à une captive, a ses enfants captifs et, comme lui, ils appartiennent au maître. Ce sont donc des générations qui se succèdent sans changer de condition. Et, comme le Bambara travaille sans se plaindre et que, d'autre part, il est dévoué au maître qui ne le maltraite pas, il est préféré à tout autre captif de race différente.

Maintenant, si l'on considère le Bambara libre, ou même de classe plus élevée et qu'on vienne nous dire qu'il est moins intelligent que les autres indigènes du pays, nous répondrons que, pour le juger, il faut venir chez lui et non le considérer là où il est mélangé avec les autres peuplades ou submergé par le Toucouleur. Les Bambaras du Bélédougou et du Fouladougou, mieux que toutes les autres races, ont su se défendre contre l'envahisseur et garder, intactes et insoumises, ces régions qui sont le berceau de leur origine et qu'ils peuplent exclusivement.

Ces deux régions n'ont jamais pu être entamées par les Toucouleurs les plus intrépides. El-Hadj Homar et surtout plus tard son fils, Amahdou Chékou, roi de Nioro et de Ségou, ont cerné le Bélédougou. Ils n'ont jamais pu l'envahir et moins encore le réduire ; ils ont dû se résigner à poursuivre leur route de sang en laissant derrière eux, malgré leurs ruses et malgré leurs bandes de sofas affamés et avides, le groupe important, compact et tenace des Bambaras de cette région.

Le Bambara, que le sort a favorisé en le laissant dans sa tribu, a toujours été en sécurité quand il s'est trouvé au milieu d'elle et ce n'est pas ici que les Toucouleurs, et aussi Samory, sont venus se procurer les hommes qui, jadis, leur servaient pour la traite. Ils les ont pris chez les peuplades secondaires du sud du Niger qu'ils ont réduites et parmi lesquelles était mélangé un grand nombre de Bambaras. Samory a fait d'effrayants ravages dans ces régions.

Du reste, dès l'incursion du Toucouleur, tout se confondait sous son autorité ; le maître d'hier devenait l'égal du captif et, comme lui, n'était plus que butin.

Quels désastres n'ont pas causés ces hordes barbares dans leurs courses sauvages ! Derrière elles, rien ne restait vivant ou debout : hommes et femmes dans la force de l'âge, enfants adultes, chevaux, bœufs et troupeaux étaient pris, emmenés et vendus ; les vieillards et les enfants, ne pouvant suivre, étaient impitoyablement égorgés. Les villages brûlés étalent encore aujourd'hui leurs cendres et leurs ruines lamentables aux yeux offusqués du nouveau conquérant qui, cette fois du moins, garantit la sécurité à tous. Mais quels regrets n'a-t-il pas de ne pouvoir repeupler le pays aussi vite qu'il a été dévasté !

Il est donc naturel que nos sympathies aillent à celle des peuplades qui, non seulement a résisté aux barbares, mais encore est restée une masse com-

pacte, aussi simple de mœurs qu'elle est ardente au travail ?

Ses mœurs, d'une simplicité absolue, l'ont portée à ne jamais tirer vanité de l'indépendance qu'elle a su garder. Sa justice, logique et rationnelle, n'est point celle du Coran : elle n'est ni fixée ni écrite ; elle est ce que décide le groupe de notables réunis pour juger les délits. Ses décisions sont toujours conformes à l'équité et au bon sens.

Le groupe bambara est donc pour nous, non une proie facile, mais bien un auxiliaire précieux et sûr qui admire l'Européen, — le « *toubab* » comme il l'appelle — le sert avec force et fidélité et ne demande qu'à recevoir, de lui, les notions du progrès qu'il peut comprendre et s'assimiler.

C'est là qu'est la cheville ouvrière sur laquelle nous devons nous appuyer ; car, c'est le Bambara surtout qui fera prospérer le pays, puisque seul il travaille sans relâche et aussi sans se plaindre. C'est lui qu'il faut éduquer, façonner et favoriser et non les fils de chefs inutiles comme nous le faisons aujourd'hui.

INSTRUCTION A LUI DONNER. — Les fils de chefs, surtout yolofs, toucouleurs et sarracolais, reçoivent aujourd'hui une instruction française et gratuite dans nos écoles de Saint-Louis et de Kayes. Ce sont, comme leur appellation l'indique, les fils de nos plus tenaces ennemis. Et comment, en effet, ne le seraient-ils pas, puisque nous les avons dépouil-

lés de leurs patrimoines humains qui étaient la fortune qu'ils exploitaient en barbares?

Leurs enfants reçoivent gratuitement, dans ces écoles, les éléments de notre langue, éléments qu'ils ont du reste bien vite oubliés quand ils ont rejoint leurs villages; ils y reçoivent aussi l'instruction maraboutique et coranique qui sera toujours la principale force qui s'opposera à notre civilisation.

Ces écoles ne répondent donc pas au but que nous devons atteindre dans nos colonies et l'instruction qui y est donnée, comme le recrutement des élèves, doivent sans retard être modifiés et changés.

Ce qu'il faut : c'est recruter des Bambaras intelligents et des Peuls sédentaires, c'est-à-dire cultivateurs, qui soient aptes à devenir des maîtres qui professeront, dans leurs villages, ce que nous leur aurons appris.

Ce que doivent enseigner les écoles : *c'est l'agriculture et exclusivement l'agriculture*. C'est d'elle que tout dépend. C'est la base première sur laquelle sont greffées toutes les industries et, sans elle, nul avenir n'est possible. Quelques heures par jour seront aussi employées à parler notre langue et à l'écrire; à l'enseignement des quatre règles et pas plus. Quelques leçons d'histoire comparative édifieront nos élèves et il faudra s'en tenir là.

En un mot, tout consacrer à l'instruction agricole.

La ferme, ou plutôt le jardin d'essai de Koulikoro,

ne répond pas au but que l'on doit atteindre. Ce n'est pas une école : c'est une ferme qui coûte cher à l'Etat et à la colonie et qui ne sert à l'instruction de personne, sauf à celle des deux Européens qui la dirigent. Celle de Kati n'existe pas. Et comme il n'y a pas un seul colon au Soudan, nul ne vient à Koulikoro s'informer, pour les mettre en pratique, des expériences et des essais qui y sont faits (1).

Dans nos écoles agricoles coloniales, l'enseignement de tout culte sera totalement, mais discrètement supprimé, de façon à éviter de laisser croire aux noirs, de toutes races, que c'est aussi le Coran que l'on veut atteindre.

Rentrés chez eux, nos élèves noirs répandront une judicieuse émulation en servant de modèles à la jeunesse qu'ils auront à instruire. Il est à présumer que, quoique restant libres de se plier à la volonté paternelle, en matière d'instruction coranique, cette volonté se lassera bien vite du peu de succès qu'elle obtiendra dans la marche rétrograde qu'elle voudrait faire exécuter aux jeunes cerveaux que nous aurons façonnés et qui, mieux qu'elle, seront aptes à discerner le bien et le mal.

Nous aurons bientôt ainsi, dans chaque village, un maître simple et modeste enseignant ce qu'il aura appris de pratique dans nos écoles agricoles ; pratique pour l'indigène dont le bien-être s'accroîtra, et

(1) Plan et base d'organisation des écoles coloniales agricoles indiqués au chapitre VII.

surtout pratique pour la métropole qui verra bientôt sa colonie; non seulement se suffire à elle-même, mais encore être, pour elle, une source de richesses.

Ce sera là la récompense des sacrifices qu'elle s'est imposés pour assurer la paix aux humains de ces lointaines régions et les affranchir, à jamais, de l'esclavage monstrueux que prescrit la Loi musulmane et que leur ont fait subir si durement, et tour à tour, les barbares qui les ont conquis.

SOMONOS ET BOSOS. — CE QUI LES DIFFÉRENCIE DES AUTRES PEUPLADES. — Les Somonos et Bosos sont la population qui habite les rives mêmes du Niger. Ce sont des pêcheurs qui ne forment qu'une seule corporation. Ils se marient entre eux et sont pêcheurs de père en fils.

De corpulence plutôt forte et bien prise, le Boso est d'un noir très franc. D'aspect plus agréable que le type bambara, il est, comme lui, robuste et travailleur infatigable.

Pêchant la nuit, le jour, il prépare et il expose aux rayons brûlants du soleil les produits de sa pêche pour les sécher. Le menu poisson est vendu frais par sa femme sur le marché du village; l'autre, desséché au soleil, forme le stock qui sera exporté vers le nord et changé contre du sel, du mil, des étoffes, du sucre, etc.

Le Boso est, comme le Bambara et le Peul, un

peuple travailleur qui vit de ses œuvres et non de ses rapines.

Nous ne parlerons ici ni des Sonkoys ni des peuplades du Sud que nous n'avons pas assez vues pour les juger.

FIG. 11. — Région des sables. — Caravane descendant du désert.
Importance : mille chameaux.

MAURES ET TOUAREGS. — Au nord du Sahel, région qui est elle-même située au nord du Sénégal et du Niger, vivent, dans les régions sahariennes, deux importantes peuplades : les Maures et les Touaregs.

Toutes deux sont de race blanche et ont des mœurs à peu près semblables. Elles se partagent le grand désert saharien qu'elles habitent : la première à l'ouest et la deuxième à l'est.

La première, si l'on en excepte la tribu des Ouled-Nacer, est moins belliqueuse que la seconde ; mais toutes deux, à un degré différent, sont ennemies de la civilisation européenne.

Le Maure l'est par tradition et par application rigoureuse de la Loi coranique qui ordonne la poursuite, le châtiment et la mort de l'infidèle partout où on le trouve. « Tuer un infidèle, dit le Prophète, c'est gagner dix fois le ciel ». Les habitants du désert trouvent dans la Loi une excuse pour voler leurs victimes. Ils appliqueraient plus volontiers encore cette maxime, s'ils ne craignaient, pour eux et pour les leurs, le châtiment qu'ils redoutent des « blancs ».

Malheureusement, et malgré cette crainte, il nous arrive encore fréquemment de voir combien ont de difficultés les Européens qui s'aventurent dans leur pays, aussi inhospitalier par l'ardeur excessive du soleil que par la fourberie de ses habitants. Témoin les nombreuses affaires qui se passent depuis de longues années sur notre frontière orano-marocaine et celles aussi, non moins édifiantes, des missions successives qui ont tenté de relier, par Saint-Louis et le Sahara, le Sud-Oranais au Sénégal.

Malgré ses défauts, il faut s'empresser de dire, à l'avantage du Maure, qu'il est actif et intelligent et qu'il est surtout le trafiquant infatigable du désert. Il ne cultive pas la terre, par trop ingrate dans son pays ; il vit du laitage de ses nombreux troupeaux et du fruit de son trafic : c'est lui qui transporte, par

grandes caravanes, la gomme et le sel qui viennent du Sahel et du Sahara.

Tischitt et Taoudéni sont les centres principaux qui fournissent le sel gemme utilisé dans le Soudan central. Celui, dit de Tischitt, vient des *sebkhas* (1) de l'Adrar par Elchingueti.

Pour transporter leurs charges, des sebkhas d'origine, jusqu'à Nioro et Goumbou, les caravanes ne mettent pas moins de quarante et cinquante jours de marche.

Ce sel, qui n'a aucune valeur sur les lieux d'extraction, ne vaut pas moins de dix-huit à vingt francs la barre de vingt-cinq kilos, quand elle est rendue à Nioro et Goumbou.

Ceci tient, non seulement à la distance, mais surtout aux différents droits de passage ou de protection que toutes les tribus maures perçoivent successivement sur les caravanes qui traversent leurs territoires particuliers. Heureuses encore sont ces dernières, quand elles ne sont pas complètement pillées par les Ouled-Nacer et leurs acolytes.

Les caravanes, descendant du désert (p. 41), nous arrivent donc chargées du sel qu'elles viennent échanger, dans les régions du Niger, contre le mil, le riz, le poisson sec et les cotonnades dont elles ont besoin.

Si nous jetons les yeux sur la carte du Sahara (2),

(1) Mines de sel gemme.

(2) Voir les cartes au chap. VII.

région immense qui, comme un océan, sépare nos possessions de l'Afrique occidentale de nos possessions algériennes, nous trouvons, au nord comme au sud du désert, deux régions limitrophes des régions normalement habitées et des régions sahariennes. Ce sont le Sahel algérien et le Sahel soudanais qui, comme des hinterlands, marquent la séparation de domaines de civilisations différentes.

Au nord, c'est la civilisation européenne qui veut forcer les portes du désert. Au sud, c'est la civilisation barbare et mal définie des peuplades disparates de la Nigritie. Au centre, c'est le domaine exclusif et sauvage du Maure et du Touareg.

Ces régions sont morcelées et occupées chacune par des tribus différentes, ennemies les unes des autres quoique de même race. Elles se battent constamment entre elles ; elles se jalousent et se pillent réciproquement.

Ne les poursuivons pas chez elles pour le moment. Bornons-nous seulement à signaler ici l'importance des échanges qu'elles viennent effectuer sur notre territoire. Plus tard, quand la France jugera le moment venu d'introduire jusque chez elles la civilisation, elle n'aura qu'à étendre la main pour s'emparer de leurs territoires, sans combattre et sans rencontrer de résistance, si elle sait s'y prendre.

Ce moment ne sera venu que lorsque le Soudan possédera des voies de communications économiques au moyen desquelles on transportera, de la

côte, vers Bobo-Dioulasso et Tombouctou, les ressources salines tirées actuellement du Sahara ; ce moment sera encore venu quand, obligées de venir de plus en plus chez nous — et elles le sont déjà, — ces tribus s'y trouveront mieux que chez elles ; en un mot, quand elles ne pourront plus se passer de nous.

Ce moment pourrait être très proche si on le désirait bien. Mais n'anticipons pas sur ce que peut une sage politique et revenons aux choses actuelles.

Constatons que tous les produits maures et touaregs qui pénètrent au Soudan pour y être échangés, nous paient un droit de douane en passant par nos postes-frontières. Ce droit est du dixième de leur valeur.

Les immenses troupeaux de bœufs, de chameaux, de moutons qui pénètrent sur nos territoires pour y pâturer paient le quarantième, c'est-à-dire que, telle qu'elle est actuellement, l'organisation de la frontière des Maures et des Touaregs est une source de revenus appréciables pour notre colonie.

Tandis que si nous voulions, dès maintenant, occuper leurs territoires, en continuant à procéder comme on l'a fait jusqu'ici, il faudrait d'abord en faire la conquête, si simple et facile fût-elle ; ensuite il faudrait y entretenir des troupes et des administrateurs (1) dont les dépenses, nécessitées par la solde et l'entretien, grèveraient d'autant plus le

(1) Voir chapitre v.

budget qu'elles ne seraient plus couvertes par l'impôt perçu en échange de la protection accordée et que nous perdriens par suite « *l'oussourou* » (1) que payent actuellement, en entrant chez nous, tous les produits importés.

A l'est, les Touaregs, dont la délimitation d'avec les Maures est à peu près la ligne : Tombouctou, Araouan, Taoudéni, In-Salah, fuient, encore plus que les Maures, la civilisation européenne; et ceci, pour l'amour de la liberté qui leur est propre et pour l'amour de l'indépendance absolue qu'ils tiennent de leurs pères qui, leur dit la tradition, furent des génies qui régnaient sur les feux du désert.

A nos yeux, ils ne seraient point trop à blâmer s'ils laissaient librement pénétrer chez eux les voyageurs et les commerçants. Qu'ils fassent cette concession et nous n'aurons jamais rien à gagner en cherchant à les soumettre et à occuper l'est saharien; à moins cependant que ce ne soit dans le but unique, avec le concours de l'Abyssinie, de relier ces régions avec nos possessions de la Côte des Somalis (Djibouti) et d'établir ainsi, sur un parcours non interrompu, notre domination depuis Saint-Louis jusqu'à Djibouti. Mais avouons bien vite que cette ligne n'a rien de séduisant au point de vue pratique. Nous contrecarrerions assurément le plan des Anglais qui ne pourraient plus ainsi, sans notre consen-

(1) Mot arabe qui signifie le dixième; le droit de douane perçu aux postes-frontières est donc du dixième.

tement, réaliser l'établissement de leur ligne de chemin de fer qui doit réunir l'Afrique orientale anglaise (Ouganda) à Alexandrie.

Cette question posée, il reste à savoir si, nous, peuple civilisé par excellence, devons pousser jusque-là l'égoïsme en cherchant à nuire à autrui quand il veut propager, comme nous, le progrès et la civilisation dans une autre région du continent africain.

Les missions Marchand et Dubourg de Bozas nous ont ouvert la voie à suivre pour empêcher nos voisins, les Anglais, de réaliser leur grand projet (1); mais nous pensons que, sans rien leur céder et sans rechercher non plus le système des compensations, il est de notre devoir de ne pas entraver leurs efforts. Le résultat qu'ils en obtiendront sera autant d'acquis pour le jour où sonnera l'entente qui se prépare entre les peuples; pour le jour où ils ne seront plus qu'une confédération d'hommes ayant les mêmes besoins, les mêmes vues et les mêmes intérêts.

Or, ce n'est point sur le Nil, ni sur le Niger, pas même en Extrême-Orient, mais bien plutôt à Paris, à Londres ou à Berlin, que se régleront les ententes européennes qui ouvriront aux peuples une ère vraiment nouvelle.

Il est donc inutile de rechercher au Soudan une

(1) Voir chapitre VII, les conventions qui règlent les droits de la France et de l'Angleterre dans ces parages (convention de 1899).

ligne stratégique pour ruiner le projet des Anglais, de même qu'il est inutile de doter le pays de bases d'opérations.

Cette organisation d'une ligne stratégique, servant de base d'opérations, serait ruineuse pour l'organisateur ; et, ici, c'est la France qui est en jeu ; elle serait ruineuse par son prix de revient énorme, par son improductivité et par l'entretien coûteux qu'elle nécessiterait pour l'espoir, plus que vain, de s'en servir un jour contre nos partenaires de pacification.

Ne perdons pas de vue que le jour où, aux colonies, nos fusils partiraient contre les leurs, le champ d'action ne tarderait pas à s'élargir et ce ne serait point sur ces lieux éloignés de la métropole, mais bien sur d'autres, que nous aurions besoin de toutes nos forces et de tous nos moyens, voire de nos moyens financiers.

Ne dépensons donc pas nos crédits, en pure perte, en des lieux où ils sont inutiles ; mais créons plutôt des lignes commerciales où elles sont nécessaires, et rien de plus. Celles-ci augmentent le commerce de la France, les autres gaspilleraient ses capitaux en attaquant son crédit.

Ces lignes ne se trouvent point à travers le Sahara, mais bien dans les vallées fertiles qu'il est préférable d'exploiter (1). Alors à quoi bon dépenser notre temps et notre argent en des lieux

(1) Voir la carte I.

qui sont appelés à devenir libres par la force des choses ?

Organisons un peu mieux ce que nous avons, arrondissons-nous même, pour ne pas être gênés, dans nos mouvements, sur les lieux où nous évoluons ; mais n'essayons pas de vouloir tout faire par nous-mêmes et ne soyons pas jaloux du progrès que nos voisins peuvent propager à côté de nous.

La colonisation ne consiste pas uniquement à enrichir certains particuliers de la nation conquérante qui viennent s'établir sur les pas de l'armée et de la pacification ; elle consiste surtout à améliorer le sort des peuples conquis en utilisant leurs moyens. Et, quand bien même cette amélioration ne viendrait pas tout entière de nous-mêmes, ne jalousons pas ceux qui la provoquent à côté de nous, uniquement parce qu'ils appartiennent à un autre peuple.

Les Européens de toute nationalité qui s'efforcent, eux aussi, de propager la civilisation dans les pays barbares sont, comme nous, les ouvriers de ce progrès qui nous conduit tous vers le même but : l'entente universelle et l'union cordiale sanctionnée par l'intérêt commun.

Gardons-nous donc de dépenser notre temps et nos forces vitales à contrecarrer les efforts d'autres nations en des lieux « qu'il suffit de civiliser et non point de fortifier ». La civilisation organisée par une judicieuse initiative les rendra exploitables et prospères ; toute autre combinaison irait à l'encontre du progrès économique qu'il importe de

poursuivre. Conservons donc toutes nos forces vives dans la métropole et pour la métropole ; c'est là seulement qu'elles seront utiles au jour du règlement final.

Les colonies doivent se suffire à elles-mêmes en balançant leurs échanges et, qui plus est, être une ressource pour la nation qui les a conquises. En un mot, les colonies sont faites pour augmenter la richesse d'un pays et non point pour aider à sa ruine.

Dès qu'une nation s'empare d'une colonie, ce doit être pour la faire produire ; il n'en est pas autrement d'un laboureur qui défriche un terrain inculte : dès la première année, celui-ci est récompensé des peines qu'il a prises. Il ne doit pas en être autrement aux colonies et ce qui est vrai pour un espace quelconque de terrain, reste vrai pour un continent tout entier.

Mais si, dans ce champ inculte, on emploie des bras qui le défrichent pour le faire produire et l'engraisser, gardons-nous bien de conduire, dans le blé en herbe qui va pousser, des vaches maigres et avides qui s'engraisseraient en le dévorant, mais aussi en détruisant tous les germes productifs.

Tout est là... C'est donc des bras et des cerveaux réellement productifs qu'il faut aux colonies pour en organiser le travail d'une façon méthodique, invariable et toujours confirmée, et non point des inutiles et des incompetents. Rien de plus, rien de moins.

Agencer l'abondance est un art qui ne donne que

des satisfactions et qui est facile à obtenir. Mais quel autre art il faut déployer pour arriver à tenir ses portes fermées aux parasites affamés et gloutons qui cherchent à se ruer sur les champs de blé pour y dévorer, en herbe, le fruit du travail du pionnier qui a conquis le sol. Ces parasites, non seulement ne sont bons qu'à détruire, mais encore ils arrêtent, dans sa source, la production qu'avait escomptée le laboureur.

Telles sont les précautions qui s'imposent, si nous voulons recueillir, de nos colonies, une richesse jusqu'ici inconnue, richesse qui sera la fille légitime du travail obtenu par une judicieuse et logique organisation.

Mais revenons à nos Touaregs. Nous avons dit qu'ils paient, comme les Maures, l'oussourou (le 10^e) et le droit de pacage (le 40^e) à nos postes-frontières quand ils viennent, en saison sèche, envahir, avec leurs troupeaux innombrables, les rives du Niger. C'est là un revenu net pour lequel nous n'avons fait aucun frais.

Leur pays est, politiquement, dans notre zone d'influence ; cela nous suffit. Amenons-les à ne pas y gêner les bases de nos entreprises éventuelles et laissons-leur leur liberté.

Là s'arrête, pour ces peuplades, ce qui pratiquement nous intéresse. Et avec elles, nous pourrions même, dans une certaine mesure, associer le Maroc.

Nous n'avons qu'à les traiter en voisins qui ont tout à attendre de nous, pendant que nous n'avons

rien à attendre d'elles, tout au moins de longtemps. Elles repoussent de jour en jour le moment de nous être soumises, espérant qu'indéfiniment elles joueront un rôle indépendant, lorsqu'elles devraient comprendre, si elles étaient éclairées, que leur seul intérêt est d'être soumises à la France plutôt qu'à elles-mêmes et surtout préférablement à une autre nation européenne.

Avec la civilisation française elles peuvent espérer une indépendance relative et, en tous cas, une entière liberté individuelle; comme une protection absolue dans leurs biens et dans leurs personnes. Choses et biens précieux qui leur sont inconnus avec la prépondérance de leurs marabouts, de leurs sultans ou de leurs chefs de tribus; tandis qu'avec l'Angleterre ou l'Allemagne, par exemple, les pays et les peuples conquis ne sont que des matières à exploiter. La liberté, le bien-être et l'humanité, à leur sens, cyniquement pratique, ne sont pas là des articles d'exportation bons à favoriser d'avantageux placements et leurs beautés, inconnues des indigènes, sont considérées comme étant des biens trop précieux pour les faire goûter à de si pauvres créatures.

Ces hommes, traités en sauvages, changent ainsi de maîtres, mais non point de condition; ils doivent, avec de tels principes, comme des bêtes de somme et de travail, continuer à ignorer les bienfaits de la civilisation.

C'est le servage ordonné par la force.

Naturellement, l'Angleterre et l'Allemagne ont intérêt à ce que nous n'étendions pas, dès maintenant, notre aile libératrice sur certains pays où nous sommes seuls prépondérants.

Elles savent qu'elles ne peuvent empêcher, dans

FIG. 13. — Bureau de poste du Sumpi.
Touareg recevant la mission de porter un pli.

un avenir peut-être très rapproché, de les voir venir à nous, mais elles attendent, pour nous donner leur pseudo-consentement, le moment précis où elles auront une région à s'appropriier en d'autres lieux et dont elles jugent ne pas avoir encore assez mûri et préparé l'annexion.

A ce moment, elles nous laisseront peut-être libres d'agir mais à la condition que nous restions

désintéressés des avantages qu'elles seront à même de conquérir ailleurs ; là où elles n'auraient sans doute rien à voir et où le droit des gens pourrait espérer notre appui moral et notre judicieuse équité.

Mais ne sortons pas du rôle que nous nous sommes tracé et pénétrons l'esprit et la tactique des tribus insoumises qui avoisinent nos colonies de l'Algérie et du Soudan.

Touaregs, Maures et Marocains, en temps de paix comme en temps de guerre, agissent de la même façon et réservent un sort identique aux Européens qu'ils peuvent saisir.

Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à lire la trop longue liste des victimes françaises qui sont tombées assassinées sur les confins de nos possessions algériennes avoisinant, vers le sud-est, les Touaregs du Nord et vers le sud-ouest, les musulmans marocains, et aussi celles assassinées, de la même façon, sur les confins du nord de nos possessions soudanaises ; avoisinant à l'ouest, le pays des Maures et à l'est celui des Touaregs du Sud.

De l'orient à l'occident, c'est la même lâcheté qui ne fait jamais grâce à la victime étrangère qu'elle immole à son ressentiment ; c'est la même effronterie pillarde, c'est la même trahison à la parole donnée.

Partout, nous trouvons les mêmes massacres de plusieurs de nos missions, pourtant pacifiques, qui se sont aventurées dans ces régions, non inhos-

pitalières par leur climat, mais uniquement par la barbarie coranique et sauvage des miséreux qui les peuplent.

La France n'a pas à s'arrêter à des considérations spécieuses. Son devoir est de porter, sans frais nouveaux et petit à petit, la civilisation et le bien-être chez les peuplades ignorantes qui l'avoisinent.

Et qu'il ne soit point dit qu'elles ne veulent pas de ce bienfait. Elles paraissent peut-être ne pas le désirer, mais c'est uniquement parce qu'elles l'ignorent.

Donc pas de hâte précipitée, pas de nouveaux frais, pas de sang versé, pas de contraintes humiliantes ; mais avançons sûrement sans nous laisser intimider et, derrière nous, organisons avec sécurité ; d'abord pour éviter, selon les éventualités, d'être obligés de rétrograder et ensuite pour faire désirer aux populations mêmes qui seront conquises d'être placées sous la protection de notre civilisation.

Les quelques despotes qui abusent depuis trop longtemps de l'ignorance de leurs sujets, seuls, y trouveront à redire ; mais ce n'est pas leur petit nombre qui nous intéresse, mais bien le plus grand nombre des affamés et des malheureux qui mérite d'être libéré.

Cette conquête peut se faire sans combats et surtout sans lancer de troupes à l'improviste dans une région dont l'on ne peut savoir si, après l'avoir excitée contre nous, nous pourrons la garder sans avoir à nous imposer de trop lourds sacrifices.

L'organisation rationnelle, lente, mais sûre, sera beaucoup plus simple, beaucoup moins coûteuse et beaucoup plus douce à supporter et aussi à accepter.

Quant à la conquête militaire proprement dite, si la voie pacifique ne prédomine pas, elle peut être exclusivement faite par des troupes indigènes encadrées de gradés européens.

Et nous sommes persuadé qu'une troupe, composée des trois armes, d'un effectif relativement faible, et en tout cas ne dépassant pas trois mille combattants, peut parcourir tout le Sahara et tout le Soudan, de l'est à l'ouest, sans éprouver l'ombre du moindre arrêt. Avec de légères différences d'effectifs, nous ne sommes pas éloigné de croire qu'il pourrait en être de même de notre voisin de l'ouest.

Mais nous ne saurions trop répéter que cette tactique est inutile et qu'elle devient une faute quand elle est employée sans nécessité.

C'est pour toutes ces considérations, de la plus grande actualité, que nous nous écartons, dans ce chapitre, du cadre du thème que nous nous sommes tracé. Et puisque ces populations nous intéressent à ce point, nous allons les esquisser dans leurs grandes lignes et les présenter, telles qu'elles sont, au public qui entend fréquemment parler d'elles, mais qui les ignore dans leur esprit comme dans leurs mœurs.

Le Touareg, en particulier, s'est acquis dans la presse une telle réputation de cruauté, de force et

FIG. 14. — Famille touareg.

de mœurs mystérieuses, que nous jugeons intéressant de le décrire et de pénétrer les détails de sa vie pastorale et guerrière.

Nous n'oublierons pas pour cela que notre but est de considérer, pratiquement, le Soudan tel qu'il est ; de présenter ses régions pour ce qu'elles produisent ; ses races et ses tribus pour ce que nous pouvons leur demander et aussi pour ce qu'il faut leur donner.

Ce n'est donc pas une description sur l'origine des peuplades qui nous intéresse, mais bien les éléments qui peuvent favoriser le système économique de la colonie et développer ses moyens.

Les peuplades de Touaregs du Nord et du Sud vivent dans des espaces déserts compris dans la zone d'influence française, mais qui ne sont soumis ni à nos armes ni à notre politique.

A l'ouest, le Maroc, qui confine à la région habitée par les Maures, nous enlève une grosse part du commerce d'origine étrangère qui pénètre au désert par cette porte ouverte.

Plusieurs commerçants marocains de Tombouctou reçoivent leurs marchandises par voie de terre, au moyen de caravanes qui viennent directement du Maroc, soit par Ouadan et Oualata, soit par Taoudeni.

La Tripolitaine, à l'est, est une porte symétrique à celle du Maroc. Elle laisse pénétrer chez les Touaregs du Nord les marchandises déversées à Tripoli. Elles arrivent à l'intérieur par Ghadamès,

Mourzouk et Rhat. Elles s'écoulent par les Adjer, les Hoggar et les Touaregs-Imouchards jusque vers Agadez, le Tchad et même Tombouctou.

Comme on le voit, les Touaregs et les Maures préfèrent s'approvisionner, de seconde main, chez les peuples d'origine arabe qui pratiquent la même religion et parlent la même langue que les Maures, plutôt que de s'approvisionner chez le commerçant de race blanche qui marche, comme nous et derrière nous, à la conquête du désert et du Soudan. La sienne est commerciale et pacifique, la nôtre est conquérante.

Il ne faut pas, néanmoins, conclure que les Touaregs et les Maures dédaignent nos produits et que tout le commerce du Sahara ne s'alimente que par le Maroc ou par Tripoli.

Les centres algériens de Biskra, Ouargla, Gardahia, La Ghouat, Aïn-Sefra, et, plus au sud, In-Salah, sont des points et des oasis où les caravanes du centre saharien viennent commercer et échanger leurs produits.

Au sud du Sahara, les comptoirs de Kayes, Médine, Nioro et ceux échelonnés sur toute la ligne de ravitaillement jusqu'à Tombouctou, prennent pied dans ces régions lointaines et ils paraissent fonder, sur leurs débuts, un avenir plein d'espérances.

Le Touareg et le Maure n'étant pas soumis à notre politique, nous n'aurions dû les considérer ici que comme des peuplades voisines avec lesquelles

nous commerçons et non point considérer leur esprit et ce qu'elles sont, puisque nous n'avons pas à nous immiscer chez elles pour leur imposer notre colonisation. Elles ne semblent pas disposées, du reste, à abdiquer encore leur semi-indépendance et

FIG. 15. — Confins du Sahara. — Sahel. — Autour d'un puits.

leur liberté sauvage contre la protection que nous pouvons leur accorder.

Les Maures et les Touaregs ayant des mœurs et des besoins sensiblement égaux, il faut les traiter sur le même pied, par cela même qu'ils habitent les mêmes régions et les mêmes solitudes situées dans un même climat.

De l'ouest à l'est, le Sahara, en effet, comme un immense océan, s'étend des rivages de l'Atlantique jusqu'aux rives du Nil. Comme lui il a ses îles et ses navires : ses îles sont de riantes oasis plantées çà et là, sur son immense nappe brûlante ; ses navires sont les caravanes et les tribus nomades qui parcourent cette immensité sablonneuse sans jamais se fixer nulle part.

Cet océan de sable a aussi son littoral : c'est le Sahel où vit, plus dense que dans le désert, une population mi-nomade et mi-sédentaire. C'est aussi la ligne de démarcation entre les populations exclusivement nomades et celles, moins vagabondes, des régions limitrophes qui peuvent se fixer sur des terrains cultivables ou dans des centres où elles vivent de commerce, de transit et d'échanges.

Ces populations sédentaires sont solidaires des tribus nomades de même souche qu'elles et, bien que leurs groupes ne suivent jamais les nomades dans leurs courses, à travers le désert, elles participent aux charges qui incombent à la tribu à laquelle elles appartiennent.

Chaque tribu de nomades a son chef propre, ses marabouts, ses guerriers. Elle se subdivise en un certain nombre de fractions plus ou moins nombreuses selon que la tribu est plus ou moins importante.

Plusieurs tribus n'ont pas moins de trente, quarante et cinquante fractions. D'autres, plus faibles, n'en comptent que de sept à vingt.

Chacune de ces fractions comporte des groupes de tentes qui ne sont autres que des groupes de familles.

Comme la tribu, chaque fraction a son chef particulier, mais il doit obéissance au chef général de la tribu.

A leur tour, les groupes de tentes ont des notables et des chefs de familles qui assistent aux conseils de la fraction et donnent leur avis dans les délibérations.

Les tribus, selon leur importance, occupent dans le désert une étendue plus ou moins considérable de l'espace saharien. C'est pour la possession et l'agrandissement des territoires occupés, non pour les territoires mêmes, mais pour les ressources qu'ils renferment, qu'il leur arrive souvent de vider entre elles, les armes à la main, les querelles qui surgissent de leurs empiètements réciproques.

Chacune d'elles, en effet, trouve trop petit ou insuffisamment riche en eau l'espace sur lequel elle fait paître ses troupeaux et, chaque fois qu'elle peut l'agrandir ou s'approprier un point d'eau, elle le fait volontiers au détriment de ses voisins.

C'est fréquemment que des fractions de tribus rivales sont aux prises. Elles vident leurs querelles en se ruant l'une sur l'autre ; elles se pillent et se « razzient » réciproquement.

Quand les préjudices ou les pertes prennent des proportions trop considérables, les chefs de tribus interviennent. Ils pèsent les droits et les torts de

chacun et, généralement, la discorde est apaisée par la restitution, partielle ou totale, des biens pris indûment ou par une amende imposée à l'amiable et versée à la fraction qui a supporté le préjudice causé, soit que ce préjudice atteigne la personne même de l'individu, soit qu'il s'agisse d'un vol bien caractérisé.

Et s'il est impossible de s'entendre pour régler le différend par la voie pacifique, la tribu tout entière prend alors fait et cause pour celle de ses fractions qui a été lésée et tous les guerriers de chacune d'elles, secondés souvent par ceux de tribus alliées, vident la querelle par la force des armes.

Malheur aux vaincus ! Ils seront resserrés de plus en plus dans l'espace qui leur est dévolu et ils y subiront encore mille avanies de la part du vainqueur. Ils paieront, en outre, une indemnité souvent considérable en captifs, en chevaux, en chameaux, en bœufs-porteurs, en moutons, en sel, en toiles, en objets d'or et aussi en fusils.

Généralement les tribus victorieuses n'imposent à leurs rivales que des indemnités en nature. Elles n'outragent jamais l'honneur ou la fierté individuelle du vaincu, c'est-à-dire que, dans l'entente imposée, contrairement à ce qui se passe entre les tribus soudanaises de race noire, la tribu qui succombe n'est jamais soumise à la vassalité ni réduite à l'esclavage.

Dans le territoire des tribus qui descendent jusqu'au Niger, l'espace à parcourir par les fractions

Fig. 16. — Le Hamada ou désert de pierres et rocailles. — Groupes de campements. (Régions qu'aurait à traverser un transsaharien.)

errantes est déterminé par zones longitudinales ; c'est-à-dire que chacune d'elles peut se rendre du nord au sud de son parcours, et réciproquement, sans empiéter sur la zone affectée à la fraction voisine.

Dans les mêmes tribus, jamais aucune discussion ne s'élève à ce sujet.

C'est ainsi qu'une tribu de vingt-cinq fractions par exemple, occupant, de l'est à l'ouest, un territoire d'environ deux cents kilomètres de largeur, exécute son exode, vers le sud ou vers le nord, en laissant à chacune de ses fractions un front déterminé par la fertilité du sol et les ressources en eau de la zone à parcourir.

Au fur et à mesure que la sécheresse se fait sentir, les fractions descendent progressivement vers le sud pour conduire leurs troupeaux jusque sur les rives du Niger. Dès que les pluies commencent à tomber, elles recommencent leur exode en sens inverse.

Chacune, dans son propre parcours, connaît admirablement ses puits, ses mares, ses pâturages, ses mamelons, ses fourrés, etc. Elle se rend directement sur les lieux qu'elle désire occuper, sans s'astreindre à attendre la fraction voisine qui ne lève son camp que lorsque les ressources, en herbages et en eau, des lieux sur lesquels elle s'était arrêtée, sont épuisées.

Chaque fraction, pour plus de mobilité et aussi moins de gêne, installe ses campements en cinq, six.

huit groupes de tentes, qu'elle plante à quelques centaines de mètres les uns des autres sans aucune symétrie (p. 65).

Chacun de ces groupes comprend de huit à douze tentes, de cinq à sept personnes en moyenne par tente et ainsi réparties : mari et femme, un ou deux enfants, une captive pour piler le mil, préparer les aliments, aller au bois, à l'eau et vaquer aux gros besoins du ménage ; et un ou deux captifs pour garder les moutons de la tente, dont le troupeau se compose de quatre-vingts à cent vingt têtes. Les bœufs, les chameaux, les chevaux et les ânes sont gardés à part.

Les jeunes gens nobles, c'est-à-dire les fils de grande tente, qui ne sont pas marabouts ou commerçants, s'exercent à lancer des flèches, à manier la lance, à monter à cheval ou à méhari et à chasser. Ils forment le groupe guerrier de la fraction.

Tous les soirs, à la nuit tombante, les troupeaux rentrent auprès des tentes, où ils sont enfermés dans des saniers (1) en épines qui les préservent des fauves de toutes sortes qui pullulent dans les immenses profondeurs de la brousse : lions, panthères, hyènes, chacals, lynx, etc. Dans chaque sanier on enferme de quatre à cinq cents moutons, c'est-à-dire les troupeaux mélangés de quatre ou cinq tentes.

Le matin, au lever du soleil, quand les bergers

(1) Espaces carrés ou ronds entourés d'une clôture très épaisse de branchages épineux : buissons, acacias, gommiers ou mimosas.

viennent ouvrir leurs parcs, il est assez surprenant et curieux de voir chacun d'eux être rejoint par les animaux qu'il a l'habitude de garder; ceux-ci viennent à lui comme à un maître que l'on connaît. Et, de fait, comment ne connaîtraient-ils pas le berger

FIG. 17. — Vue de Tombouctou en venant de l'Ouest.
Au premier plan, un champ de cotonniers.

qui les soigne? C'est lui qui les traite, c'est lui qui, près des puits, les fait boire, c'est lui qui, tout le jour, abat les branches vertes des acacias et des essences de toutes sortes dont la feuille va servir de pâture aux bêtes qui le suivent. Chaque bête a un nom et rejoint son maître à son appel.

A leur naissance, les petits suivent les mères pour le lait qu'elles leur donnent; en devenant adultes,

ils s'habituent, à leur tour, à la voix du berger qui les garde et qui pourvoit à leur nourriture.

Cette vie de brousse est une vie étrange, mais de quelle simplicité ! Quelle liberté et quelle indépendance ! Quelle vie pastorale admirable est ce temps passé au milieu de ces plaines sans fin et de ces bois, vierges de toute route comme de toute habitation ! Le maître n'y est point l'égal du captif ; mais la vie de celui-ci y est aussi agréable que celle de celui-là. L'un reste sous la tente, la dague en croix fixée au poignet gauche et la lance à portée de la main, priant, dormant ou lisant le Coran ; l'autre, de peau vêtu, sur les épaules et un peu par-devant, parcourt l'espace, le troupeau à ses trousses, heureux, quand vient le soir, de le ramener au bercail où, rassasié et à l'aise, toute la nuit il pourra ruminer.

Le soleil n'est déjà plus au zénith, il est au milieu de la course descendante qui le rapproche de l'horizon. La chaleur du jour commence à disparaître. Le chef de tente, hautain et grave, la lance à la main et la dague au poignet, sort à pas lents de dessous son abri. Il fait sur une natte la prière de l'heure ; puis, flairant l'air, il tourne pendant quelques instants autour du campement, semblant méditer ou rêver. De la brousse tranquille il fouille la profondeur et, toujours de son même pas lent, le voilà qui part, à travers les fourrés, dans la direction où il rencontrera son troupeau et où, d'un coup d'œil, il surveillera son berger.

Avec le même calme il revient sur les lieux où se

dresse sa tente ; il assiste au retour des ruminants et il les regarde se parquer ; son œil d'aigle regarde le berger qui tire le lait et qui l'apportera tout à l'heure à la maîtresse du logis, non sans en avoir, auparavant, présenté au seigneur une calebasse pleine. Celui-ci ne manque jamais d'en avaler, ainsi tout chaud, quelques bonnes lampées.

C'est l'heure du repas, voici l'écuelle qui contient la pâtée ; pour table on a le sol et la terre pour siège ; les doigts sont la cuiller et fourchette à la fois. Le maître est là assis à côté du captif et chacun, à son tour, prend avec ses doigts le bol qu'il triture, malaxe et finalement engloutit en se léchant la main.

Les feux sont allumés autour des nattes posées à terre. Les femmes souveraines, drapées dans leurs toiles légères, de couleur bleu foncé, indolentes et silencieuses, vont s'asseoir à côté de leur maître qui, d'un œil grave et austère, semble sonder la profondeur des solitudes qui l'entourent ou chercher à saisir, sur le visage de son monde, des pensées fugitives qu'il serait utile de réprimer.

D'autres, à ce moment, chantent, dansent ou jouent d'un instrument monocorde dont la monotonie des sons qu'ils en tirent est non moins fastidieuse que celle de leurs chants.

Tout le monde écoute un moment, puis, en commun, on fait à Allah l'invocation du soir et aussitôt après, chacun, par terre ou sur des nattes, s'étend auprès des feux en se couvrant à peine.

Il est même surprenant de voir ces êtres, amis de la chaleur, supporter sans en être malades des températures nocturnes de 13 à 14 degrés, pendant que nous-mêmes supportons agréablement, auprès des mêmes feux sur une couche légère, une ou deux couvertures formées par le burnous, un feutre de cheval, et une selle en guise d'oreiller. Plus encore, sans être dévêtu, une veste de laine nous enserrait le corps et, par-dessus tout, une moustiquaire nous prémunissait contre les moustiques, le vent et la rosée.

Comme nous, avant que le sommeil le gagne, il va suspendre ses regards à la voûte céleste pour y chercher la constellation qu'il aime ; il la suivra des yeux jusqu'à ce que les mille feux de diamant qui scintillent autour d'elle, sur un fond sans nuages, le fascinent et l'amènent à goûter les bienfaits du sommeil.

Nous avons reçu la *dhifa* (1). Le matin, avant l'aube, reprenant notre route vers l'est, direction Tombouctou, nous parcourons la brousse guidés par un Touareg qui nous conduit jusqu'à la fraction voisine, laquelle, à son tour, nous donnera un nouveau guide ; et ainsi de suite, de fraction en fraction dans la tribu, jusqu'au soir où nous camperons près de tentes nouvelles qui, comme celles d'hier, nous donneront une semblable hospitalité ; avec du lait pour boire, du feu pour

(1) Hospitalité.

nous chauffer, et, demain, pour partir, aussi un nouveau guide.

Nous recommencerons demain une route nouvelle, avec de nouveaux guides, de tribu en tribu, et il en sera de même pendant huit jours, au milieu

FIG. 18. — Aâtich sur bœuf porteur. — Femme maure et ses aides.
(Cliché Almech.)

de nouveaux campements peuplant, de la brousse variée, les immenses solitudes.

Encore des faces voilées et pour changer des faces encore voilées jusqu'à ce que nous apercevions, dans le lointain, la mosquée ou l'église de Tombouctou (p. 69).

Derrière nous, les pasteurs réfléchissent et supputent les raisons qui nous ont fait traverser leur

tribu, où jamais étranger ne passe, où jamais surtout un homme à face blanchée n'était venu troubler la quiétude de leurs forêts silencieuses. Qu'y vient-il faire ? D'où vient-il ? Où va-t-il ? Qui est-il ? et ainsi mille conjectures qu'ils sont incapables de résoudre et qui, toutes, les ramènent à l'éternelle raison qui justifie tout :

« Dieu est grand et seul il est capable de savoir ce que vient faire ici cet homme ; il est seul capable de calculer les prodigieuses distances qu'il a parcourues pour venir jusqu'à eux, comme aussi il est seul capable de connaître les efforts inouïs qu'a fait ce « blanc » pour parcourir les pays dont le nombre et la diversité épouvantent leur imagination. » Leur conception ne va pas jusque-là.

Demain tout sera rentré dans l'ordre ; leur vie uniforme et tranquille aura déjà recommencé.

S'agit-il de changer de place le campement ? — Rien n'est plus facile. Après épuisement de l'eau, de l'herbe ou des feuillages qui environnent l'emplacement sur lequel on se trouve, les chefs de tentes des groupements de familles se réunissent et décident du jour où le campement sera levé pour aller s'établir sur l'emplacement suivant, situé à une dizaine de kilomètres de là.

Cette distance n'est assurément pas fixe, elle peut varier entre six, huit, dix et douze kilomètres. Elle varie plus ou moins selon que la fertilité de la brousse est plus ou moins intense et selon les ressources en eau qu'elle possède. Naturellement,

aucune limite fixe ne la détermine : les emplacements seuls sont marqués ; les bergers rayonnent autour d'eux à une distance de trois ou quatre kilomètres, peut-être cinq au maximum.

Deux jours avant la levée du campement, des captifs en surnombre dans les familles, sous la conduite de quelques chefs de tentes, se rendent sur le nouvel emplacement et préparent les saniers qui doivent recevoir les troupeaux.

Ces saniers n'ont besoin que d'être réparés ; car ils ne sont jamais détruits quand on les abandonne. Toujours aux mêmes points, à quelques mois d'intervalle, les troupeaux revenant, les fractions trouvent, en plus ou moins mauvais état, la clôture des parcs qui ont servi aux séjours précédents. Ce sont ces saniers que l'on vient réparer.

Quand ce travail est terminé et que l'emplacement des tentes est nettoyé, les hommes reviennent au campement pour chercher leurs familles et aider au déménagement.

Bœufs-porteurs et chameaux sont alors réunis. On place sur leur dos les *aâtichs* (1) dans lesquelles montent les femmes et les enfants. (Fig. 18). D'autres animaux portent les tentes, les piquets et les nattes, les ustensiles de cuisine, s'ils sont en fer, peaux de boucs, provisions, pilons à mil, et même les agneaux nouveau-nés.

(1) Sorte de palanquin placé sur le dos des animaux-porteurs (bœufs, chameaux, etc.)

La caravane, ainsi formée, marchant en file indienne, se met en route escortée de guerriers armés de fusils et de lances.

La levée du camp se fait toujours le matin. Pour cela, point n'est besoin de s'affoler. Ce jour-là, nul ne se réveille plus tôt. Le moment du réveil est celui de l'aurore qui est aussi celui où les familles se livrent en commun à la prière dès qu'apparaissent, à l'horizon, les premiers rayons du disque lumineux du soleil.

La prière terminée, les bergers ouvrent les parcs comme les jours précédents; mais, ce jour-là, au lieu d'aller avec leurs troupeaux isolément dans la brousse, ils prennent tous ensemble la direction du nouveau campement et la fraction tout entière va cheminer de la façon suivante :

Les parcs sont ouverts, les troupeaux ont vidé la place. Les chefs de tentes, les femmes, les enfants, les captives et les captifs qui ne sont point préposés à la garde des troupeaux, plient bagage et lèvent le camp.

Une heure et demie ou deux heures après la prière du matin, la caravane est prête à se mettre en route.

Un petit nombre de guerriers à cheval bat la brousse à distance, en avant et sur les flancs, encadrant ainsi la caravane et ses impédimenta qui marchent en file indienne en suivant le sentier.

L'aspect de tout ce monde qui déambule est loin d'être banal : d'abord, en tête, marchent armés de

lances deux ou trois guerriers ; puis, immédiatement derrière eux, en tête de colonne, quelques captifs à pied conduisent au moyen d'une longe les chameaux ou les bœufs-porteurs chargés des aâtichs qui abritent leurs maitresses et leurs enfants.

En arrière de cette tête de colonne, exclusivement composée des femmes les plus considérées de la fraction, suivent d'autres femmes conduisant le plus souvent elles-mêmes leurs montures au moyen d'une corde monoguide. Derrière elles, des vieillards, des enfants et des hommes montés sur des bœufs, des ânes et des chameaux, sont juchés au-dessus du chargement de la bête qui les porte comme pour en maintenir l'équilibre et en éviter la chute ; nulle sangle, du reste, ne venant à leur secours pour en maintenir l'adhérence. (Fig. 35.) Quelques captifs à pied sont intercalés entre ces animaux pour porter éventuellement secours à qui en aurait besoin.

Enfin, derrière les animaux de bât, suivent les captives et leurs enfants. Elles portent sur la tête les objets les plus fragiles : calebasses, canaris en terre cuite, filets, etc., et toujours, attachés sur leur dos, leurs enfants en bas âge.

Quelques guerriers et chefs de tentes marchent tout à fait en arrière de ce prodigieux et surprenant monôme.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est la marche des troupeaux.

A l'ouverture des parcs, les bergers de chaque groupe de tentes se forment sur une même ligne, à quarante ou cinquante mètres d'intervalle, face à la direction dans laquelle on va marcher. C'est celle du nouveau campement.

Comme d'habitude, les troupeaux de chaque groupe viennent se ranger autour du berger qui les garde. Et comme à ce moment, les bergers, au nombre de dix, douze ou quinze, sont disposés sur une ligne de quatre, cinq ou six cents mètres de développement, les troupeaux eux-mêmes se trouvent être disposés sur le même front et, ainsi formés, ils ressemblent, à s'y méprendre, à une ligne de bataille dont les unités seraient instruites. Et pourtant il n'en est rien.

Les moutons, dans chaque groupe, n'ayant point ce jour-là leur berger devant eux pour leur abattre du feuillage, sont obligés, pour pouvoir en marchant trouver leur nourriture, de s'écarter naturellement, sans cela ceux qui seraient en arrière du groupe risqueraient fort de ne pouvoir faire la moindre cueillette. Telle est la simple raison qui les fait s'écarter.

Les bergers, qui restent parfaitement en ligne, poussent devant eux cette masse bélante.

Le nombre d'animaux appartenant à chaque tente étant de quatre-vingts, cent ou cent vingt têtes, a pour pâître, pendant la marche, l'espace d'écartement compris entre deux bergers. Et comme cet espace est d'une quarantaine de mètres, c'est à peu

près à raison de trois moutons par mètre de front que marche le troupeau.

Ceux qui se trouvent en avant de la ligne s'arrêtent pendant quelques secondes pour brouter la

FIG. 20. — Confins du Sahara. — Caravane revenant des sebkhas d'Idjil, par Oualata, et chargée de sel en barres, dit de Tischitt. Elle vient échanger ce sel sur le Niger contre des céréales.

touffe d'herbe rencontrée et, pendant qu'ils la tondent, ceux qui étaient restés derrière pour brouter la leur et qui l'ont maintenant finie se précipitent en avant de ceux qui sont arrêtés, pour chercher à leur tour une touffe nouvelle.

Ce mouvement de tiroir s'opère ainsi jusqu'à ce

l'on arrive au nouveau campement vers lequel on marche à une vitesse de mille à douze cents mètres à l'heure.

C'est donc naturellement que cette ligne reste formée; les bergers seuls ayant besoin de rester à peu près alignés et à leurs intervalles; or, à cela, ils ne manquent jamais.

Si la fraction en marche se compose de quatre ou cinq groupes de tentes, c'est quatre ou cinq lignes de bétail qui se succèdent, en se débordant, à vingt-cinq ou trente minutes d'intervalle et à quatre ou cinq cents mètres de distance les unes des autres.

Les animaux de bât ne forment en général, dans chaque groupe de tentes, qu'un seul troupeau de bêtes à cornes et qu'un seul troupeau de chameaux. Chacun d'eux est gardé par des bergers spéciaux.

Les huit ou neuf mille moutons de la fraction vont paître sur leur nouvel emplacement pendant quelques semaines à peine, puis ils reprendront leur marche pour se porter encore sur un autre point dès que l'herbe des nouveaux lieux sera tarie.

Telle est la raison qui explique et qui représente l'obligation dans laquelle se trouvent le Maure, le Touareg ou l'Arabe, d'errer constamment à travers les solitudes du désert et des régions qui l'avoisinent. C'est la vie nomade des tribus qui y vivent.

Comme on le voit, ces peuplades mènent la vie pastorale la plus idéale que l'on puisse rêver. Elles

vont par le désert où le besoin les guide, respirant librement l'air vierge de la forêt et de l'immensité sablonneuse qu'elles parcourent en tous sens. Elles vont, plantant leurs tentes, où se plaisent leurs troupeaux; tantôt les poussant devant eux pour

FIG. 21. — Caravane maure chargée de mil,
reçu en échange de barres de sel.

descendre vers le sud, dans la région des eaux où ils doivent maintenant supporter le contact de l'Européen qui restreint leur liberté sauvage au profit de la civilisation; tantôt les reportant vers le nord, à la saison des pluies, s'enfonçant de nouveau dans la brousse qu'elles aiment, où elles vivent en maîtresses souveraines et où rien ne gêne ni ne heurte leur vaste indépendance.

Ce que nous venons de dire pour une fraction

est identique pour toutes les fractions de la tribu et, par suite, pour toutes les tribus. Elles se dirigent chacune, à leur gré et selon leurs besoins, vers les lieux qui leur sont dévolus.

Pour évaluer la richesse d'une tribu on peut l'exprimer de la façon suivante :

Prenons par exemple une tribu de vingt fractions ayant chacune quatre groupes de douze tentes.

Nous avons déjà dit que le troupeau de chaque tente peut être évalué à une moyenne de cent moutons. Ensuite, on peut admettre que, en raison de l'inégalité de fortune de chaque chef de tente, chaque groupe peut posséder : quatre chevaux, quatre chameaux, six bœufs-porteurs et quatre ânes, ce qui nous donne pour la fraction de quatre groupes : seize chevaux, seize chameaux, vingt-quatre bœufs-porteurs, seize ânes et cinq mille moutons environ.

Pour la tribu de vingt fractions nous aurons :

Trois cent vingt chevaux,

Trois cent vingt chameaux,

Quatre cent quatre-vingts bœufs-porteurs,

Trois cent vingt ânes,

Cent mille moutons.

Le personnel de chaque tente étant de cinq personnes en moyenne, nous aurons pour le groupe de tentes : soixante personnes et deux cent quarante pour la fraction.

La tribu se composera donc d'environ cinq mille âmes ainsi réparties :

Deux mille captifs et captives,
Mille femmes,
Mille enfants en bas âge,
Cinq cents marabouts, commerçants et vieillards,
Cinq cents guerriers dont trois ou quatre cents
montés avec des chevaux ou des méharis, les autres
à pied, faute de montures.

En temps normal, pendant que tout le monde circule dans la brousse et se porte de campements en campements, les bœufs-porteurs, les chameaux et les ânes servent au transport du personnel et du matériel.

Mais lorsque des caravanes importantes sont à constituer en vue du renouvellement des approvisionnements ; selon qu'elles doivent se diriger vers le nord ou vers le sud, vers l'est ou vers l'ouest du désert, elles sont constituées en chameaux, pour aller dans une direction ou dans l'autre ; tandis qu'elles peuvent être constituées en bœufs-porteurs lorsqu'elles doivent rester dans les limites du Sahel ou se diriger vers le sud, c'est-à-dire dans une direction où l'on est à peu près certain de trouver chaque jour l'eau indispensable pour abreuver les animaux.

Les grandes caravanes qui se forment pour les gros transports de sel et de marchandises qui s'effectuent dans l'ouest-saharien sont uniquement constituées par des Maures. Ce sont elles qui viennent du Maroc, des sebkhas de l'Adrar et de nos postes du sud-algérien.

Celles qui viennent de la Tripolitaine, de Rhat, Rhadamès, Ouargla, In-Salah, sont composées de Chambâa, de Touaregs-Adjer, Hoggar, etc. Cette dernière tribu descend jusque vers Tombouctou.

La tribu importante des Touaregs du Sud, les Aouelliminden, vient jusque chez les Hoggar pratiquer des échanges. Elle transporte avec les Azaouad et les Kel-Antassar, par d'immenses caravanes, le sel de Taoudéni vers Tombouctou et les régions nigéroises en aval de cette ville. Ce sel traversera le fleuve, en partie à Kabara, à Bamba et Gao pour se répartir un peu partout dans la boucle.

L'ouverture des comptoirs européens de Tombouctou fera tomber peu à peu ces transports transsahariens en ce qui concerne les marchandises venant de la Tripolitaine. Mais les transports exclusifs de sel, venant de Taoudéni, ne peuvent être enlevés aux caravanes. Le sel marin que nos comptoirs de Kayes et de Kita écoulent, dans ces deux centres, à des prix moindres que le sel en barres qui descend du désert, ne peut pas encore lutter à Tombouctou et à l'intérieur de la boucle à cause des difficultés de transport qu'il a à supporter pour venir jusque-là.

Nous avons déjà considéré le désert comme un immense océan ayant ses îles et ses vaisseaux; nous pouvons dire que, de tous les ports de son littoral, le principal est Tombouctou.

Là s'arrêtent en effet les caravanes qui descendent du nord pour déposer leurs marchandises et pour

y échanger leurs convois de sel contre des denrées de toutes sortes tirées de la boucle du Niger.

Nous avons vu que tous les produits que portent ces caravanes paient à nos postes-frontières le dixième de leur valeur ou de leur nombre quand ils peuvent être évalués en pièces. Ainsi, une caravane de cinq cents chameaux, chargée à six barres de sel par bête de somme, verse, sur les trois mille barres qu'elle présente au poste douanier, le dixième de sa quantité, c'est-à-dire trois cents barres.

A Tombouctou, la barre de sel vaut vingt-cinq francs. C'est donc une somme de sept mille cinq cents francs de droits d'entrée que verse cette caravane dans les caisses de la colonie.

Toutes les marchandises qui viennent de l'intérieur du désert et qui pénètrent sur nos territoires pour y être vendues, paient de même un droit de douane correspondant au dixième de leur valeur. A moins cependant que, loin des postes, on les passe en fraude et en contrebande.

Pour les droits de pacage qui ne sont que du quarantième, si nous nous reportons aux effectifs de la tribu qui nous a servi de base, nous trouvons qu'elle paie en nature sur ses :

320 chevaux (le 40 ^e)	soit. . .	8 chevaux.
320 chameaux	— . .	8 chameaux.
480 bœufs	— . .	12 bœufs.
320 ânes	— . .	8 ânes.
100.000 moutons	— . .	2.500 moutons.

Les prix moyens d'estimation sont les suivants : un mouton, 6 francs ; un âne, 40 francs ; un chameau, 80 francs ; un bœuf, 100 francs ; un cheval, 200 francs.

On n'accepte, aux postes d'oussourou, comme paiement en nature, que des moutons et des bœufs ; les droits que doivent payer les animaux non acceptés en nature sont transformés en une valeur correspondante, soit en moutons, soit en bœufs, soit en espèces.

Généralement même, on accepte que les chevaux ne paient pas. Le propriétaire reste libre de payer en espèces tout ou partie de la valeur, représentée par les animaux, qu'il a à verser.

Si nous transformons en espèces ces versements, nous trouvons :

8 chameaux à 80 francs . . .	640 francs.
12 bœufs à 100 — . . .	1.200 —
8 ânes à 40 — . . .	320 —
2.500 moutons à 6 — . . .	15.000 —

Soit, comme droit de douane à verser au poste-frontière, une somme de 17.160 francs.

Là encore que de fraude ! Elle ne pourra être évitée que lorsque nos gardes-frontières sauront lire.

Les tribus passent, loin des postes, plus des deux tiers de leurs animaux sans payer. Et si des gardes indigènes font des patrouilles, le chef de

fraction lui montre son laissez-passer. Et comme le garde ne sait pas lire, il n'a qu'à s'incliner, puisqu'il est incapable de discerner, sur le papier qui lui est présenté, les quantités qui y sont portées. De sorte que le laissez-passer qui mentionne les quantités passées par les postes, sert de sauf-conduit et de pavillon aux quantités qui ont été passées en fraude comme à celles qui ont été déclarées aux postes.

Pour l'instant, on ne peut guère demander autre chose aux gardes ; naturellement, la colonie en souffre quelque peu. Le seul moyen de remédier à cette lacune est d'apprendre à lire aux gardes en les intéressant aux prises qui font l'objet de la contrebande. C'est ce que nous sommes parvenu à obtenir de plusieurs gardes intelligents en moins de dix mois d'une instruction sommaire.

On peut aussi les faire accompagner, dans leurs tournées, par des jeunes garçons qui fréquentent l'école du poste et qui savent lire.

Pour encourager les gardes à apprendre le plus vite possible à déchiffrer les mentions qui étaient faites sur les laissez-passer, nous leur avons promis, comme gratification, le centième de la valeur des fraudes constatées par eux et ramenées au poste avec le fraudeur. Sur le laissez-passer, nous pouvions constater la différence qui existait entre les quantités passées par le poste et celles trouvées dans la brousse.

Dans la boucle même du Niger, sur la rive droite

du fleuve, vivent, sous notre domination, un assez grand nombre de tribus de Touaregs qui nous sont soumises et qui paient régulièrement l'impôt de capitation.

Leurs troupeaux n'ont donc rien à payer. Ces tribus sont d'abord les Iguadaren-Aribinda, les Tademeke, les Irréganaten, les Kel-Témoula, les Tinguéréguédich, les Kel-es-Souk, etc.

Toutes ces tribus avoisinent le fleuve en plusieurs points ; mais elles s'étendent à l'intérieur, sur les plateaux de la boucle du Niger, pendant toute la durée de l'hivernage.

Là aussi, comme au Sahel, toutes ces tribus de Touaregs sont mélangées avec les autres races occupantes : Foulbés ou Peuls, Somonos et Bosos sur les bords du fleuve, Sonray ou Sonkoy ; mais chaque village ne donne asile qu'à des individus de la même race et il est toujours séparé des campements de Touarègs.

Avant notre occupation, ces pauvres et paisibles peuplades des bords du fleuve étaient invariablement soumises à l'entière discrétion des Touaregs. Ceux-ci prenaient tour à tour et sans vergogne : leurs récoltes, leurs troupeaux, leurs effets de toutes sortes, sans préjudice d'une large et copieuse hospitalité qu'ils exigeaient quand ils apparaissaient.

La réputation de barbarie que les Touaregs s'étaient acquise était telle que les autres peuplades n'essayaient jamais de leur résister.

Au nord de Tombouctou et sur la rive gauche du Niger vivent des tribus insoumises et par conséquent indépendantes : ce sont les plus importantes et aussi les plus turbulentes ; confiantes dans leurs

FIG. 22. — Enceinte fortifiée.

forces, elles s'opposent à la prise de possession des régions qu'elles habitent.

C'est avec la plus farouche énergie et avec la cruauté la plus barbare qu'elles ferment leurs portes à la civilisation qui a pris pied à Tombouctou.

Ce sont d'abord les Kel-Antassar et les Igouellad qui occupent la région des lacs Faguibine, Télé, Fati, etc. Ce sont ces tribus qui ont massacré la

colonne Bonnier, égorgé la petite troupe d'Aube et qui n'ont pas plus épargné les pelotons des de Cheigné et de Latour. Elles ont poussé la sauvagerie jusqu'à mutiler ces derniers pour mieux montrer leur haine irréfragable.

Sans nous être soumises, ces tribus sont rentrées par force dans le giron de l'obéissance et elles paient à peu près régulièrement les droits de passage et d'oussourou, quand elles veulent pénétrer sur nos territoires pour abreuver leurs troupeaux et acheter des grains.

Mais elles s'acquittent si à contre-cœur qu'un chef de fraction nous disait un jour : « Mon père, nous dit-il, au temps où j'étais petit et avant qu'il ne mourût, m'avait appris à raisonner avec le cerveau ; et ce disant il se frappait le front. Les Français m'obligent maintenant à raisonner avec mon ventre. » Et pour mieux exprimer sa maigreur ou sa faim, il s'enfonçait les poings dans les aines.

Si la métaphore paraît plaisante, elle n'en est pas moins des mieux appropriées, puisque, par ce langage imagé, il faisait allusion aux eaux du Niger et au marché aux grains de Tombouctou qui leur sont restés fermés pendant aussi longtemps qu'ils ont refusé d'acquitter les droits d'entrée. La faim et la soif qui tenaillaient les entrailles des tribus les avaient forcées à raisonner ainsi.

Plus au nord et à l'est, ce sont les Iguadaren-Aoussa, ensuite l'importante tribu des Aouelli-

minden — à laquelle sont soumises de nombreuses tribus secondaires — qui, récemment encore, refusait de payer les droits que nous imposons uniformément à tous.

L'état de continuelle rébellion de ces tribus a disparu grâce aux surprises et aux attaques vigoureuses et heureuses qui ont été dirigées contre elles par les officiers qui se sont succédé à Tombouctou; entre autres, par le capitaine Laperrine et par les canonnières croisant sur le Niger qui les empêchaient d'aborder les rives du fleuve pour abreuver leurs troupeaux.

Mais, si pour vivre elles ont accepté d'acquitter les droits que nous exigeons d'elles, ces tribus de Touaregs du nord de la boucle du Niger, comme les tribus de l'intérieur : des Tagma, des Hazben, des Kel-Hoïe, des Hoggar, du Touat, etc., refusent obstinément de nous laisser pénétrer librement dans les vastes territoires qu'elles occupent.

Elles nous l'ont montré par les massacres récents des Français qu'elles ont égorgés et pillés; elles nous le montreront encore, si nous n'y prenons garde.

Il ne faudrait pas trop nous endormir sur nos lauriers et laisser à découvert nos postes-frontières qui sont loin d'être à l'abri d'un coup de main.

C'est à peine s'ils sont entourés d'un affreux *tata*(1), d'autres d'un simple sanier, lorsqu'il est si

(1) Mur d'enceinte en torchis.

facile, avec la main-d'œuvre dont on dispose, de s'entourer, sans frais, d'enceintes inexpugnables, permettant de tenir une place, avec quelques hommes à peine, contre toute une population révoltée.

Seulement là, tout comme en France, le temps de paix doit être le temps de préparation à la guerre : il faut se préparer un poste qui, une fois que les portes en sont fermées, permette à son personnel de n'avoir besoin de rien aller chercher au dehors, ni eau, ni vivres (p. 89).

Dans ces conditions, une poignée d'hommes peut résister, pendant des semaines et des mois, à un ennemi cent fois plus nombreux, quelque entreprenant qu'il soit.

Pendant ce temps, les détachements éparpillés au loin peuvent se réunir et se porter au secours du point menacé.

Les tribus touaregs de l'intérieur de la boucle, comme les précédentes, ne sont qu'apparemment soumises; elles restent tranquilles parce qu'elles craignent la force qui les environne; mais elles n'hésiteraient pas un seul instant à faire cause commune avec celles du nord, si elles nous savaient menacés.

Quelques mots sur la composition des classes qui forment la tribu finiront de synthétiser l'ensemble des éléments qui la composent.

Toute tribu comprend quatre classes distinctes d'hommes. La première est celle des marabouts; la deuxième, celle des commerçants et pasteurs; la

troisième, celle des guerriers et la quatrième, celle des captifs.

FIG. 23. — Défense d'un poste.

Projection horizontale de la résidence construite à Néré par le lieutenant Paulhiac (construction formant blockhaus de l'angle nord-est du poste; double enceinte et double toiture).

A. — Véranda de pourtour, 3 m. de largeur.

B et E. — Chambres symétriques.

C. — Filtre et salle de douches.

D. — Cabinet de travail.

F. — Salle à manger.

G. — Escalier d'entrée.

H et I. — Escaliers montant sur l'argamasse (ou terrasse) formant la première toiture.

J. — Cabinets d'aisance logés dans les assises de l'escalier I.

KK'. — Trottoir couvert.

L. — Angle crénelé flanquant le mur nord.

M. — Id. le mur est.

N. — Angle et côtés situés à l'intérieur du poste.

XX'. — Prises d'air construites en losanges dans les murs situés à l'intérieur du poste.

Quelques tribus importantes possèdent aussi des vassaux.

LES MARABOUTS, comme en tout pays musulman,

sont les hommes les plus influents de la tribu. Ils sont, pour cette raison, les plus vénérés et les plus écoutés : ce sont eux qui sont les distributeurs des grâces d'en-Haut et aussi, quand il le faut, les fomentateurs, puis l'âme de la révolte.

Ce sont eux qui instruisent, en matière coranique, tous les enfants de la tribu. Ils sont les propagateurs de l'Islam et les gardiens de sa loi.

Leurs enfants sont plus largement instruits que ceux des autres classes et, comme eux, ils seront des docteurs enseignant le Coran.

Ils vivent dans la tribu avec leurs propres familles et sous leurs propres tentes, mais ils ne sont ni guerriers, ni commerçants. La tribu tout entière pourvoit à leurs besoins et elle veille même, avec un soin jaloux, à ce qu'ils ne manquent de rien.

Ils perçoivent la *hadia* (1) sur toutes les fractions de la tribu ; ils vendent aussi des amulettes, mais d'une façon moins mercantile et avec moins de supercherie que ne le font leurs collègues des autres peuplades.

Par contre, s'il est un différend avec d'autres tribus, différend qui puisse être réglé par la voie pacifique, ce sont eux qui sont choisis pour en être les ambassadeurs. En ce cas, ils sont toujours accompagnés par plusieurs notables de la tribu ou de la fraction intéressée et par d'autres marabouts de moindre influence.

(1) Prébende.

Le Touareg est un musulman moins fervent que le Maure et moins fervent encore que ne le sont en général les peuplades noires qui ont embrassé l'Islam. Il est, de par ce fait, observateur moins rigoriste des principes intangibles du Coran et il

FIG. 24. — Caravane de bœufs porteurs.

Les Maures apportent vers nos comptoirs de Saint-Louis, Podor, Kayes, Médine, etc., la gomme récoltée au Sahel, région avoisinant les confins sahariens.

(Cliché Saint-Louis).

laisse volontiers de côté les principes contenus dans les versets qui le gênent : c'est ainsi qu'il est monogame, qu'il mange de toutes les viandes du désert et qu'il est un médiocre observateur des privations qu'impose le Ramadan.

Le marabout touareg et le marabout maure sont les plus grands mendiants que l'on puisse imaginer ; quand ils abordent un Européen, c'est pour

lui demander une variété infinie de choses diverses : c'est d'abord, sinon l'hospitalité (la *dhifa*), tout au moins tout ce qu'il lui faut pour vivre sous sa tente et bien vivre ; c'est de la viande sur pied, bœuf ou moutons, pour lui et son personnel, du pain et, à défaut, du mil, du sucre, etc..., et ensuite, comme cadeaux, des étoffes, des turbans, des armes, de la poudre, du café, du tabac, etc.

Quand on trouve lui avoir assez donné, il sollicite encore une chose nouvelle ; « ce sera, dit-il, la dernière ». Si l'on cède, dès qu'il l'a reçue, il en demande une autre ; cette fois, c'est pour son père, pour son frère, pour ses enfants, pour sa femme et, ainsi de suite, à n'en plus finir.

Nous avons été maintes fois obligé de menacer certains d'entre eux de les mettre à la porte pour mettre fin à leurs importunes quémandes.

LES COMMERÇANTS ET PASTEURS sont des chefs de tentes qui, selon la période sèche ou celle de l'hivernage, vivent avec le campement ou parcourent le désert avec leurs caravanes pour échanger les produits avec lesquels ils commercent ; ils échangent leur sel ou leurs animaux contre des captifs, quand ils peuvent s'en procurer — le système de domesticité à l'européenne est totalement inconnu chez les peuples de religion musulmane. — Ils échangent encore leur sel contre des chevaux, des bijoux en or ou en ambre ; contre des cotonnades et surtout contre les céréales qui sont nécessaires à leur alimentation au milieu du désert.

Ils sont très friands de thé, de café, de sucre, de poisson sec, de riz, etc.

Pendant la période sèche, ils réunissent tous les chameaux disponibles de la tribu ; ils organisent une importante caravane qu'ils vont charger

FIG. 25. — Défense d'un poste. — Exécution des travaux indiqués au plan horizontal fig. 23.

Néré. — Comment on construit une résidence sans outils. — Les briques, cuites au soleil, résultent d'un moule fabriqué avec une vieille caisse à poudre. Les cordes verticales et horizontales, enserrant l'inexpérience du maçon, sont faites d'écorce d'arbres tordue. — Les ligatures des bois résultent d'écorce non tordue.

Après le percement et la construction du village indigène, pour occuper le temps, nous construisîmes cette résidence pour l'officier commandant le poste.

de sel à la sebkha la plus rapprochée des lieux qu'occupe la tribu ; puis, ils se rendent sur les lieux mêmes où ils trouvent les céréales à échanger contre le sel qu'ils apportent.

A une autre période, celle qui termine la saison des pluies, les commerçants des tribus qui occupent la région centrale du Sahara réunissent leurs bœufs porteurs pour descendre vers les régions cultivées du sud du Sahel où ils achètent du mil et des céréales diverses ; puis ils remontent plus au nord échanger ces produits contre de la gomme qu'ils transporteront ensuite jusqu'à Médine et Kayes. Ils rapporteront de ces centres une foule d'objets européens : des cotonnades, des articles de ménage, de la bijouterie, des aliments de luxe, du tabac français, du papier, etc., etc., et, pendant de longs palabres, lorsqu'ils seront de retour dans la tribu, leur fugue passagère près les villes des « blancs », sera l'objet de conversations interminables.

LES GUERRIERS, armés de lances, de flèches et de poignards, sont chargés d'escorter les caravanes et de veiller à la sécurité de la tribu tout entière dans ses exodes comme dans ses cantonnements. Ce sont eux qui font, quand ils le peuvent, des incursions chez les peuplades voisines et qui se chargent, sous forme d'impôts, de les « razzier » plus ou moins périodiquement.

Nous avons vu que la frayeur qu'ils inspirent et la cruauté qui les guide sont réputées telles, qu'un seul Touareg, pénétrant dans un village, quoique armé d'une simple lance, suffit à lui seul pour porter l'épouvante dans la population (page 57).

Simplement et sans crainte, il arrive au centre

du village, met pied à terre, jette la bride de son cheval au premier venu qu'il traite en captif, lui ordonne de soigner sa monture pendant que lui-même va parcourir les rues du village pour choisir, suivant son aspect, la case dans laquelle il va pénétrer afin de s'y faire servir, d'abord un bon repas, et ensuite faire table rase de tout ce qu'il lui plaira d'emporter. Le chef de case, le bonnet à la main, les lèvres muettes, oppressé par la crainte, les yeux grands ouverts, et tout tremblant d'épouvante, regarde le voleur lui prendre ses objets, quelque chers qu'ils lui soient, sans qu'il ose élever le moindre murmure.

La présence des Européens sur le fleuve refoule, vers l'intérieur du désert, ces tribus dans les mœurs desquelles sont ancrés le pillage, le vol et la rapine et qui, pour assouvir ce besoin ou cette passion invétérée, poussent jusqu'au meurtre leur barbare et cynique cruauté.

Peu à peu la civilisation française fait disparaître ces coutumes barbares, à la grande satisfaction des peuplades secondaires qui vivaient terrifiées sous la lance du bandit touareg. Chacun de ses représentants était, aux yeux du noir des autres peuplades, un émule de Samory qui différait seulement de celui-ci par sa façon d'opérer. Samory pénétrait-il dans un village, qu'il le pillait sans vergogne et l'incendiait ensuite ; il égorgeait les rebelles, les enfants, les vieillards et il emmenait tout le reste en captivité. Tandis que le Touareg,

plus rusé et plus fin, s'imposait par la peur et par l'épouvante qu'il jetait autour de lui ; il pillait : cases, troupeaux, greniers et cultures, mais il laissait debout le peuple et son village ; il se réservait ainsi la possibilité de réapparaître tous les deux ou trois ans, pour recommencer son larcin et ses vols.

Notre présence sur les bords du Niger détruit ses exigences en augmentant, contre nous, sa rancune et sa haine.

Par contre, les tribus vassales, toujours pillées, reprennent confiance. Tranquilles, elles se livrent à la culture, heureuses d'être débarrassées de ce perpétuel tyran.

Comme nous venons de le voir, le Touareg et le Maure habitant des régions également sablonneuses, arides et brûlées, ont à peu près les mêmes besoins et sont de mœurs identiques. Ils ont les mêmes ressources ; ils sont organisés de la même façon et ils mènent la même vie.

Néanmoins si le Maure est aussi fourbe, aussi barbare et aussi voleur que le Touareg, il a à son avantage d'être beaucoup plus instruit et beaucoup plus commerçant.

Le Touareg, à son tour, est beaucoup plus hautain et beaucoup plus brave que le Maure. Avec sa simple lance et ses flèches, il combat ouvertement, et sans crainte de les approcher, nos soldats armés de fusils à tir rapide. C'est jusque sur la pointe de nos baïonnettes, dont il

ne peut rompre les carrés, qu'il vient témérairement lancer ses traits et aussi expirer.

Il n'est pas aussi fortement pénétré de l'esprit du Coran que le Maure et peut-être est-ce pour cela qu'il n'observe pas aussi strictement la tac-

FIG. 26. — Façade extérieure et crénelée de la résidence de Néré, non encore munie de sa double toiture.

Élévation du plan horizontal. (Fig. 23, p. 93).

tique ordonnée par Mahomet. Elle est, de beaucoup, plus tenace que celle exposée par le prophète; elle n'est pas moins farouche et elle est plus hardiment avide. Le Touareg avance bravement sous le feu et par son attitude, déterminée et agressive, il en impose fortement aux troupes noires qui servent sous nos ordres.

Il faut éviter avec soin d'exécuter des formations et des mouvements sous son attaque

qui est impétueuse et qui résonne toujours d'une clameur sauvage; il est à craindre qu'une fois en mouvement, notre noir, si brave soit-il, ne préfère déguerpir que de faire face à cet intrépide guerrier.

La meilleure tactique et aussi la plus sûre, c'est de le surprendre dans ses campements et de lui envoyer des salves intenses et rapprochées. Alors il ne songe même pas à s'armer, il cherche son salut dans la fuite (1).

Quand il attaque en rase campagne, les carrés seuls viennent à bout de son audace. C'est en même temps la formation par excellence où l'on peut avoir son monde dans la main et chaque homme, à ce moment, a conscience que qui-conque chercherait à fuir serait plus exposé dans sa fuite qu'il ne l'est à se défendre solidairement avec le carré.

Quant à nos spahis, à forces égales, ils ne peuvent lutter contre le Touareg : ils ne sont ni aussi bien montés, ni aussi habiles; ils ne sont précieux que pour la découverte, la sécurité immédiate et la poursuite.

Le Touareg est beaucoup plus jaloux de son indépendance que le Maure. Il tient à conserver chez lui le droit qu'il a de piller et de voler les caravanes qui n'ont point acheté sa protection. Il tient au droit de vasselage qu'il impose aux

(1) Extraits de rapports déposés aux archives de Tombouctou.

tribus et peuplades secondaires qui l'avoisinent.

Comme il est moins commerçant que le Maure, il n'a aucune crainte d'être pillé et par conséquent il ne trouve aucun avantage à vivre sous notre drapeau, ni aucun intérêt qui compense les droits de mainmise qu'il s'était acquis par la terreur portée chez les tribus qu'il traitait en vassales.

Tandis que chez les Maures, si l'on en excepte les Ouled-Nacer, les Rayanes et quelques autres tribus secondaires qui s'associent volontiers aux pillages des deux premières, les autres tribus veraient, sans regret, notre autorité s'implanter chez elles pour les protéger contre leurs voisines : les tribus guerrières qui les pillent et les rançonnent à l'envi.

Le Touareg vivait donc en partie des rançons et des razzias prélevées violemment sur les populations tranquilles qui l'avoisinaient. Notre présence qui protège ces dernières, met un terme à ses forfaits. Il est donc naturel qu'il nourrisse contre nous un ressentiment profond pour le préjudice que nous lui causons. Ses lances étaient sa force ; elles suffisaient pour lui procurer, sans bourse délier comme sans travail, tout ce qui était nécessaire à ses besoins ; tandis qu'aujourd'hui, elles viennent se briser contre le moral des populations que notre présence soutient sur le fleuve et, avec elles, se brise et s'éteint la prépondérance qui lui suffisait pour se procurer son bien-être.

Comme tous les tyrans noirs dont les forfaits ont été atteints par notre morale et notre justice, il faudra bien que l'homme au *lithan* (1) s'habitue tôt ou tard à envisager, comme rationnels, les immortels principes de justice et de morale dont s'inspire la politique de la France. Il faut espérer qu'il se civilisera à notre contact par la force des choses.

Les faits qui vont suivre nous guideront dans ce que nous avons à faire pour introduire, dans ces coins reculés, les règles immuables que déterminent l'équité et le bon sens.

Nous poserons donc comme premier principe que : « La justice est une et n'est jamais qu'une. Qu'elle nous vienne de la philosophie exposée par Abraham, par le Christ, par Mahomet ou par les Droits de l'Homme, elle ne peut être qu'invariable et toujours une. C'est aux hommes civilisés, experts en équité, à instruire ceux qui ne le sont pas. »

Ensuite, nous citerons de leur esprit et de leur parole donnée, quelques traits anecdotiques. Ils confirmeront la description que nous avons faite de leur caractère et ils montreront la foi que nous pouvons avoir en leur moral, quand ce moral les porte à être traîtres envers leurs frères de même langue, de même origine et de même religion.

Chaque année les tribus sahariennes qui vivent dans une même région réunissent leurs contingents en chameaux, en captifs et en guerriers. Elles for-

(1) Voile du Touareg.

ment avec ces éléments une immense caravane qui va prendre aux sebkhas de l'Adrar et de Taoudéni le sel qui leur est nécessaire pour se procurer, par voie d'échanges, les matières qui sont indispensables à leur consommation quotidienne. La raison

FIG. 27. — Défense d'un poste. — Façade extérieure et crénelée de la même construction, munie de sa double toiture en paille qui abrite l'argamasse des rayons du soleil.

qui les fait se réunir et se grouper en un bloc compact, est celle de former une force capable de pouvoir résister aux exigences des tribus voisines de même race dont elles vont traverser les territoires.

Ces tribus, quoique sœurs d'origine, ne manquent pas, soit d'attaquer la caravane, si elles jugent

qu'elle n'est pas à même de se défendre, soit de lui imposer des conditions excessives de droits de passage, si elle n'est pas à même de parler haut pour les faire réduire.

Le Maure, comme le Touareg, n'éprouve aucun scrupule d'user de représailles contre une tribu voisine. Peu lui importe l'origine et la nature de l'élément sur lequel il peut pratiquer une prise ; il ne voit en lui qu'une proie à saisir et, qu'elle provienne d'un frère du désert, d'un étranger ou d'un infidèle, il emploiera toujours la force ou la ruse pour s'en emparer.

Les préambules parlementaires et la détermination de combattre, seuls, varieront en raison de la force de la caravane et selon qu'elle sera tout entière composée et conduite par des éléments indigènes ou dirigée par un personnel européen.

Si les écumeurs du désert attaquent une caravane de frères de l'intérieur, la lutte se soutient, les armes à la main, jusqu'à ce que l'un des deux belligérants soit victorieux ou vaincu. D'un côté et de l'autre, il y a le plus souvent des morts et des blessés.

Si la tribu qui attaque est victorieuse, elle « razzie » la caravane entière avec ses chameaux, ses marchandises, et même ses conducteurs de condition captive. Le plus souvent elle ne laissera aux chefs de tentes et guerriers que les ressources et les moyens strictement nécessaires pour leur permettre de regagner leurs pénates. D'au-

tres fois, elle leur laissera une partie dérisoire des biens qu'ils traînaient avec eux. Dès lors, il est facile de comprendre les raisons pour lesquelles les caravanes se font accompagner de guerriers, lorsqu'elles ont à parcourir de longues étapes dans des régions voisines de la leur et habitées par des congénères si peu scrupuleux : c'est pour éviter les catastrophes qui les conduiraient à la ruine.

Si au contraire, après une attaque, ce sont les défenseurs de la caravane qui réussissent à repousser leurs agresseurs, la caravane continue sa route sans se soumettre aux conditions qu'on a voulu lui imposer et qui plus est, elle prend à ceux qui l'ont attaquée tout ce qu'elle peut leur saisir.

Si, pour ne pas combattre, les pourparlers ont abouti à une entente, en déterminant les droits de passage à payer, la caravane continue sa route après avoir acquitté les droits fixés, mais sans cesser de veiller à sa sécurité.

Enfin, si la caravane est dirigée par un personnel européen, les mêmes dangers et les mêmes contraintes la menacent; l'Européen qui en est le chef parlementera d'abord et paiera toujours les droits qui auront été acceptés et convenus; mais si le Touareg, ou le Maure, toujours avide, n'est pas satisfait des cadeaux qu'il a reçus ou des droits qu'il a été amené à consentir, il n'hésitera pas à endre une embuscade à la caravane, en un point

propice où il lui sera facile d'en disperser les éléments.

C'est alors la même lutte qui se représente et comme l'Européen, dans ce cas, se défend par tous les moyens qu'il a en son pouvoir, il est bien rare que, un contre cent, il ne finisse par être égorgé.

Mais nous sommes convaincu que s'il se rendait à discrétion, comme le fait l'indigène réduit à l'impuissance, il serait épargné, ou bien encore si, se voyant impuissant, il consentait à la capture de son convoi, la vie lui serait laissée comme la liberté de revenir à son point de départ. Mais cette liberté et cet échec de sa mission le troubleraient plus que la crainte de la mort même; c'est pour cela qu'il n'hésite jamais à prendre le parti de l'honneur.

Le Touareg ne tient pas à la patrie, il ne connaît pas l'honneur; il guerroie pour piller et non pour le plaisir de vaincre et s'il semble défendre son territoire, c'est pour y conserver le droit de larcin qu'il affectionne particulièrement. La liberté de rapine qui lui serait enlevée, le jour où ses territoires seraient soumis à une nation civilisée, est l'unique raison qui le porte à nous fermer les régions qu'il habite.

Les faits anecdotiques ci-après, qui se sont passés chez les Maures du Centre saharien, nous ont été rapportés par le chef de la tribu des Lac-lal, passé par notre poste avec sa caravane en se rendant sur la ligne du Niger pour y commercer :

Cette caravane, forte de cinq cents chameaux chargés de sel, arrivait du Hodt (région située au nord de nos possessions du Sahel et occupée par les Meschdouf, les Lacklal et d'autres tribus dont la plupart secondaires). La caravane générale qu'a-

FIG. 28. — Defense d'un poste.

Façade de la construction orientée vers l'intérieur du poste.

1 et 2. Escaliers donnant accès sur l'argamasse.

vaient formée ces tribus venait de se disloquer pour diriger, séparément, ses fractions sur les points où chacune d'elles a l'habitude de pratiquer ses échanges. Du Hodt, les unes se dirigent sur Nioro et Bamako, les autres sur Ségou et Sansanding, les autres plus au nord sur Djenné, Sumpi, etc.

La fraction des Lacklal qui nous a conté l'anecdote se dirigeait sur Banamba, Nyamina et Ségou.

Son chef, Hamet-Talib-Ould-Abd-er-Raman, nous rapporta que, au cours de la saison sèche de cette même année, les tribus des Meschdouf, des Lacklal et des Kounta, qui habitent à peu près les mêmes régions, s'étaient réunies et avaient formé une caravane de deux mille chameaux pour se rendre aux sebkhas de l'Adrar, mines de sel situées à huit ou dix jours de marche au nord-ouest d'El-chinguetti (1).

Cette immense caravane avait réuni six cents guerriers, les meilleurs et les mieux montés de ses fractions, pour lui servir d'escorte, tant à l'aller qu'au retour.

A l'aller, les tribus voisines, sur les territoires desquelles la caravane avait à passer, surprises par les forces considérables dont elle s'était entourée, ne lui réclamèrent aucun droit de passage, mais elles prirent des dispositions pour l'attaquer au retour.

La caravane arriva ainsi sans encombre jusque sur les lieux des sebkhas où elle eut à payer au chef de l'Adrar, Hamet-Ould-Hamet-Heyde, sept cents pièces de guinée (2), comme droit de séjour, et une pièce de la même étoffe par vingt barres de sel à extraire des sebkhas.

(1) Région située à peu près à égale distance du Sud marocain et de Saint-Louis.

(2) Sorte de toile bleue très répandue au Soudan.

La charge d'un chameau étant de six barres de sel, de vingt-cinq kilos chacune environ, c'est douze mille barres que la caravane enleva pour un prix de six cents pièces.

Vers Nioro et Goumbou, la pièce de guinée vaut sept à huit francs ; rendue à Oualata, elle ne vaut pas moins de quinze à dix-huit francs. En Adrar, elle ne doit plus valoir ce prix, à cause de la proximité relative de nos comptoirs de Saint-Louis et des comptoirs anglo-marocains de la côte. Mais, si, rendue sur ces lieux éloignés où elle se consume, nous l'estimons à une valeur de quinze francs, c'est une somme de vingt mille francs environ que représentait l'achat des charges des deux mille chameaux, y compris le séjour en Adrar.

La caravane, au départ, possédait dix-huit cents pièces, c'est-à-dire que, en prévision des différents droits de passage à payer à chaque tribu, elle avait pris un surnombre de cinq cents pièces environ.

La valeur de dix-huit cents pièces de guinée ! Quelle aubaine ! Quel butin convoité par les tribus des pays traversés ! Aussi s'organisèrent-elles pour rançonner ou razzier la caravane à son retour et lui faire payer doublement ce qu'elles n'avaient osé lui réclamer à l'aller.

Les Rayanes, les Ouled-Nacer, les Ouled-Talschak et les Oul'd-el-Zoueïd, réunirent quatre ou cinq cents guerriers aux ordres de Mohammed-Ould-Seddou, chef des El-Zoueïd, et de Kouoh-

Ould-Ahmet-Bakar, chef des Rayanes, et ils attendirent la caravane aux environs de Tischitt, centre occupé par les Rayanes et voisin des Nacer.

Malgré ses quarante jours de marche et bien qu'elle se rapprochât de plus en plus de ses propres territoires, la caravane tenait les cavaliers de son escorte en éveil : elle se faisait garder sur toutes ses faces à une demi-journée de marche d'elle-même.

Par les indices qu'elle relevait un peu partout, elle pressentait une attaque.

Arrivés dans la région de Tischitt, les cavaliers d'avant-garde signalèrent l'ennemi. Ils se retirèrent aussitôt, entraînant avec eux tous les cavaliers éparpillés sur les faces de la caravane pour venir se grouper en avant d'elle et s'apprêter à la défendre.

Elle continua sa marche jusqu'en vue de Tischitt où, devant l'attitude menaçante des guerriers réunis, elle dut s'arrêter pour préparer sa défense et montrer aux émissaires, venus en parlementaires, qu'elle était à même de se défendre si l'on osait l'attaquer.

Trois jours se passèrent en pourparlers inutiles lorsque, de guerre lasse et se sentant des forces supérieures à celles de ses adversaires, la caravane s'apprêtait à reprendre sa marche et à résister aux attaques qui pourraient être dirigées contre elle.

Le but des pillards menaçait d'être manqué, aussi

consentirent-ils à accepter un droit de passage de cent pièces de guinée, soit une rançon de mille cinq cents francs environ.

Quelle maigre aubaine, lorsqu'ils avaient compté sur la fortune ! Aussi n'était-ce là qu'une feinte et

FIG. 29. — Défense d'un poste.

Coupe transversale et médiane de la construction précédente.

une tactique pour tromper la caravane et ses guerriers ; car, le tribut versé, la caravane devenait non seulement libre de continuer sa route, mais encore, se rapprochant de plus en plus de ses propres territoires, elle pensa, qu'ayant désintéressé les quémandeurs menaçants, elle pouvait,

désormais, se considérer comme à l'abri de toute attaque.

Malheureusement et malgré l'assurance que lui donnait le peu de distance qui la séparait de ses propres tribus, elle eut trop de confiance en la foi jurée de ses frères du désert et, après le versement du tribut consenti, elle eut tort de se relâcher de la vigilance qu'elle avait observée jusqu'ici en disloquant trop tôt chacune de ses fractions pour les diriger, de là, directement sur ses centres d'écoulement situés sur la ligne du Niger.

Les pillards, qui avaient eu soin de ne pas se désunir, suivaient à distance et attendaient l'éparpillement prévu de la caravane et de ses guerriers pour fondre sur ses fractions et les razzier.

Tischitt, dépassée d'une demi-journée, les fractions se scindèrent en effet ; la fraction des Lacklal continua à se diriger vers l'est pendant que les autres obliquèrent simultanément à droite, vers le sud, et restèrent, de ce fait, en mesure de se porter un plus prompt secours en cas d'attaque.

Les pillards s'attachèrent aux pas de la première, qui leur parut le plus en l'air. Ils la suivirent à distance pendant un jour et demi afin de la laisser s'éloigner suffisamment des autres fractions pour qu'elle ne pût, non seulement en espérer un secours immédiat, mais encore pour qu'elle fût dans l'impossibilité de rejoindre ses agresseurs dans une poursuite après qu'elle aurait rallié les guerriers de la caravane. Quand ils la jugèrent

assez isolée, ils fondirent sur elle et la pillèrent en partie. Ils lui enlevèrent quatre-vingt-cinq chameaux chargés.

Comme les écumeurs l'avaient prévu, l'escorte, considérablement affaiblie, courut dans la direction des fractions qui avaient obliqué vers le sud. Elle ne put que le lendemain en rallier les guerriers, qui, de nouveau regroupés, entreprirent aussitôt, à marches forcées, la poursuite des forbans du désert.

Mais ceux-ci, ayant deux jours d'avance sur leurs poursuivants, avaient réussi, quoique chargés, à prendre une telle avance qu'ils ne furent pas rejoints; ils avaient déjà regagné Tischitt, où ils s'étaient partagé leur butin, quand se présentèrent les guerriers de la caravane.

Le sel avait été mis en lieu sûr et les chameaux, allégés de toute charge, avaient été dirigés sur des points divers pour rendre leur recherche impossible.

Les guerriers de la caravane ne rencontrèrent donc, ni la partie razzinée de la fraction, ni personne à qui se heurter et, quand ils arrivèrent devant Tischitt, les Rayanes non-guerriers de la ville surent, comme tous les Maures du désert et comme tous les noirs du Soudan, feindre de ne rien savoir de ce qui s'était passé et ils déclinaient toute responsabilité. Les guerriers durent, les mains vides, rejoindre la caravane sur le point où elle s'était regroupée.

Ahmet-Talib-ould-Abd-er-Rhaman, chef des Lac-

klal, ne pouvant plus espérer sur la force pour recouvrer ses chameaux et leurs charges, prit le parti d'aller seul visiter, successivement, les chefs des tribus agressives pour leur reprocher leur vol et leur larcin, et aussi la violation de la parole jurée sur le Coran, parole par laquelle ils avaient accepté les cent pièces de guinée comme droit de passage.

Soit honte ou compassion, ils rendirent à Ahmet-Talib un nombre de chameaux égal à celui qui lui avait été enlevé, mais il dut se résigner à perdre les cinq cents barres de sel qui composaient leurs charges.

Ces faits ne sont-ils pas des exemples frappants qui, mieux que toutes les considérations possibles que nous pouvons déduire des mœurs et du caractère du musulman, nous montrent le peu de confiance qu'il faut avoir en lui et dans tout peuple élevé dans la philosophie du Coran ?

Dès lors, le jugement que nous pouvons nous faire de ces actes et de ces mœurs, n'est-il pas suffisant pour nous donner la clef des difficultés que rencontrent nos missions, quand elles veulent traverser ces régions barbares où chaque tribu ne guette que l'occasion du vol et du pillage ?

Elles attaquent leurs frères de race et de religion pour les piller ; comment concevoir qu'elles puissent se retenir d'attaquer des étrangers, des infidèles qu'elles soupçonnent de posséder un butin de grande valeur ? Il faut ne pas vouloir comprendre le génie de leurs préceptes pour s'attarder

à croire qu'elles seront arrêtées par la considération qu'elles peuvent avoir de la couleur de notre épiderme ou de la forme de notre civilisation. Ce qu'elles voient : c'est le butin et ce qu'elles veu-

FIG. 30. — Défense d'un poste.

Néré. — Blockhaus simple. — Un seul mur et une seule toiture formant terrasse (argamasse) sis à l'angle sud-est du poste.

lent : c'est le ravir ; peu leur importe sur qui elles pratiquent leurs prises.

Dès lors, pour traverser ces régions sans péril, avec sécurité même et avec des chances absolues de succès, le raisonnement le plus simple indique clairement que deux choses sont nécessaires : beaucoup de marchandises à donner en cadeaux aux chefs de toutes sortes pour les désintéresser et obtenir leur protection. Il faut donner aux chefs de

tribus, aux chefs de fractions, aux marabouts influents et aux importants de toutes sortes qui font la pluie et le beau temps dans les régions à parcourir ou à traverser. En second lieu, il faut avoir une bonne escorte, non pour défendre sa personne, mais pour veiller, de nuit et de jour, à la sécurité du convoi et pouvoir le défendre.

En outre, le musulman est tellement avide et méfiant qu'il considère toujours que ce qu'on lui donne lui est dû et, quoi qu'on lui donne, il n'est jamais satisfait. Si on lui a donné beaucoup, c'est qu'on lui doit davantage et, de plus, quelles richesses ne doit-on pas lui cacher? C'est elles qu'il convoite, ne comptant pour rien celles qu'on lui a données et c'est pour se les approprier qu'il attaque et combat.

Une escorte de force relativement faible, mais vigilante de nuit et de jour, assurera à une mission qui a des marchandises d'échange et qui sait avoir des guides influents à sa solde, la sécurité la plus absolue dans tout le désert, du nord au sud et de l'est à l'ouest, sans avoir à échanger un seul coup de fusil soit chez les Maures, soit chez les Touaregs.

Telle est la morale et la force de jugement de ces peuplades qui invoquent Allah six fois par jour et qui sont convaincues de la réalité des récompenses du Jardin d'Eden.

On peut aussi traverser le désert sans risques et sans périls d'une deuxième façon : en parlant

l'arabe ou le tamaschek, selon que l'on veut traverser les territoires occupés par les Maures ou les territoires occupés par les Touaregs. Il faut aussi singer le musulman et vivre à l'indigène. Si l'on réunit ces deux conditions, on peut sans crainte s'enfoncer, sans sou ni maille, au milieu des peuplades qui habitent le désert.

Avec de l'intelligence, avec un peu de loquacité et avec des connaissances coraniques suffisantes, on peut, de gîte en gîte, demander l'hospitalité et vendre des amulettes. Soit par curiosité, soit par admiration pour les contes écoutés, le musulman, méfiant d'abord, se ravise bien vite puisqu'il ne voit en l'étranger ni un ennemi, ni un homme à voler.

Dans les régions frontières du Sahel, vers la région des lacs, nous avons traversé, sans escorte, plus d'une dizaine de tribus de pasteurs touaregs. Nous y recevions l'hospitalité, avec du lait pour boire et du *tau* (1) pour manger, avec aussi des guides pour nous conduire le lendemain à travers la brousse, par la voie la plus courte et la meilleure, vers le but de notre voyage : Tombouctou.

Mais pourquoi l'engouement de traverser le désert, du nord au sud ou inversement, prend-il tant d'extension et pourquoi est-ce là le but, toujours le même, de toutes les missions que nous envoyons dans ces parages ?

(1) Bouillie faite de farine de mil, cuite au feu.

Est-ce pour obtenir des renseignements sur ces régions ? Et si oui, ne savons-nous pas suffisamment ce qui s'y passe pour conclure de ce que nous pouvons y faire ou espérer y réaliser ?

Alors pourquoi sans cesse y revenir ? Est-ce dans l'espérance de pacifier le pays et de le soumettre par simple contact ? Ceci sera un peu plus long et un peu plus difficile. Tandis que l'on peut y parvenir sans frais et sans verser de sang en avançant par fronts successifs d'occupation et en s'installant dans les postes d'une façon suffisante pour, avec une poignée d'hommes dans chacun d'eux, n'avoir rien à craindre de coups de mains partiels ou généraux.

Il faut pour cela avoir des postes bien défendus par des fortifications qui mettront les défenseurs à l'abri d'un assaillant, entreprenant peut-être, mais armé seulement d'armes blanches et de mauvais fusils.

Les troupes, aidées par les indigènes, pourvoient elles-mêmes et sans frais à ces travaux de fortification. (Fig. 22, p. 89.)

Il faut en outre que ces postes soient suffisamment approvisionnés pour les cas éventuels de sièges ou de pillages de convois. Il faut enfin, comme nous l'avons déjà dit plus haut, dans le poste même, des puits pouvant donner, en tout temps, l'eau nécessaire aux défenseurs.

Tels sont les moyens de défense, simples et efficaces, grâce auxquels nous pourrions avoir raison de ces tribus dont nous nous faisons, en France, une opinion exagérée.

N'était la réputation belliqueuse et sauvage que les tribus touaregs, mystérieuses pour la masse des Européens, se sont acquise chez nous, nous les aurions laissées dans leurs déserts, sans plus nous

FIG. 31. — Cases des Européens de passage à Kita.

occuper d'elles, pour ne parler que des échanges commerciaux que nous faisons chaque jour avec elles. L'évocation de leur nom nous a obligé et nous oblige encore à quelques détails descriptifs complémentaires :

De même type que le Maure, le Touareg est de race blanche, mais de stature plus élevée, plus imposante et plus noble. Le Touareg a les cheveux et la barbe rasés. Il ne garde que quelques poils

sous le nez, quelque chose comme une moustache démesurément rétrécie. Il a la tête et le front enveloppés dans une espèce de turban dont l'extrémité, le lithan, lui cache la figure jusqu'aux yeux. Il a le corps enveloppé d'une sorte de blouse qui tient de la *gandoura* (1) et il porte, non le pantalon court des Maures, mais un pantalon très ample et descendant jusqu'aux pieds.

Il est toujours armé d'un sabre-poignard dont la gaine est retenue par un bracelet fixé au poignet gauche. Ce coutelas a toujours la poignée en forme de croix.

Qu'il soit à pied ou à cheval, le Touareg a toujours une lance à la main. Ses yeux vifs et noirs lui donnent un air agressif. Son lithan le rend mystérieux et semble cacher un rictus effrayant.

Il parle le tamashek ; le Maure, la langue arabe. L'un a la tête complètement enveloppée, y compris le visage ; l'autre est toujours nu-tête, avec des cheveux hirsutes, bouclés et tombant en couronne autour de la tête, à la façon des christs ; la figure à découvert.

En dehors de ces différences de costume et d'attitude, le type est à peu près le même, leurs mœurs et leurs moyens sont identiques. Ni l'un ni l'autre ne pratique la bigamie.

Le type touareg est un des plus beaux du dé-

(1) Espèce de blouse très longue et très ample avec une poche par devant (page 33).

sert ; quoique moins biblique que celui du Maure, il est plus imposant et d'allure plus martiale. Au point de vue plastique il se rapproche de la finesse du Peul. Il a l'air intelligent et cruel. Sa démarche est noble et excessivement lente. Il a l'œil d'aigle et l'attitude hautaine du Toucouleur, mais il est beaucoup moins loquace, beaucoup moins prétentieux et beaucoup moins orgueilleux que celui-ci.

La femme du Maure se cache le visage dans l'ampleur des cotonnades qui lui drapent et la tête et le corps ; la femme du Touareg laisse franchement son visage à découvert.

Voici la légende qui lui donne ce droit : Les Touaregs étaient en guerre contre des tribus alliées qui leur disputaient les régions sahariennes qui confinent au Niger. Moins batailleurs et moins ardents qu'ils ne le sont aujourd'hui, non seulement ils ne surent point repousser leurs agresseurs, mais encore ils se laissèrent vaincre. Ils se débandèrent et ils s'enfuirent dans leurs villages où les poursuivirent leurs ennemis.

Leurs femmes leur infligèrent un blâme sévère ; elles leurs reprochèrent leur lâcheté en leur arrachant leurs armes. Avec ces armes, elles marchèrent hardiment à l'ennemi. Elles le combattirent par mille ruses diverses, tantôt l'attirant dans des embuscades, tantôt le surprenant et le dispersant. Elles le défirent complètement et le chassèrent de leurs villages et des régions qu'il convoitait.

Ainsi victorieuses, sans le secours des hommes qui avaient fui, pour exprimer à ces derniers le dédain qu'elles conçurent d'eux, l'une d'elles arracha son voile et le lança au visage de l'homme qui se trouvait en face d'elle.

De ce jour, toutes les femmes touaregs imposèrent à leurs maris, comme signe de soumission et de honte, l'obligation de se voiler la face pendant qu'elles iraient le visage à découvert et qu'elles exerceraient, dans les conseils, une égale autorité.

Cette légende présente peut-être un fond de vérité et semble nous expliquer pourquoi, chez les Maures, c'est le contraire qui se passe.

SUR L'ORIGINE DES TOUAREGS. — *Autre légende.* — Les Touaregs prétendent et racontent qu'ils ont pour pères des génies qui commandaient aux feux (1) du désert.

Voici cette légende que nous avons entendu plusieurs fois raconter de façon différente :

Une tribu du désert campait à l'aventure quand, soudain, elle fut entourée et surprise par des hordes armées qui voulurent s'emparer d'elle et la faire captive. La tribu, quoique surprise, prit les armes et repoussa l'assaillant.

Après un combat de quelques jours elle réussit à se dégager. Tous les hommes restèrent sous les armes pour continuer à combattre l'ennemi et le

(1) Au soleil.

chasser. Les femmes s'en revinrent au lieu de la surprise pour garder leurs pénates. Les hommes refoulèrent au loin leurs agresseurs et quand ils revinrent, au bout de quelques jours, ils trouvèrent leurs tentes dressées, les feux allumés, la nourriture prête, mais personne au logis.

Par la nourriture, à peine finie de préparer et par les feux brûlant encore, ils jugèrent que leurs femmes n'étaient pas loin et ils partirent aussitôt à leur recherche. Bientôt ils les trouvèrent toutes couchées dans un bois où, à l'ombre des arbres, elles dormaient d'un profond sommeil.

Tous les efforts qu'ils firent pour les réveiller furent vains. Elles dormirent ainsi, sans se réveiller, pendant plusieurs jours et pendant plusieurs nuits.

Un matin, elles ouvrirent enfin les yeux et elles virent devant elles, en proie à de profondes lamentations, leurs maris revenus.

Elles leur dirent aussitôt que, pendant leur sommeil, elles avaient été visitées par des génies. Elles purent même les décrire.

Ces génies leur avaient appris le retour des hommes de la tribu, mais, détail étrange, ils leur avaient aussi défendu d'avoir aucun commerce avec leurs maris.

Comme bien l'on pense, les hommes de la tribu ne furent que médiocrement satisfaits de ces bizarreries qui les firent se livrer à toutes sortes de conjectures. Peu de temps après ils le furent

encore moins et ils entrèrent dans une violente colère quand ils s'aperçurent que toutes leurs femmes deviendraient mères.

Ils se réunirent en conseil, et ils décidèrent de les tuer et du même coup faire périr les enfants qu'elles portaient dans leurs seins. Mais le maître de la Loi, auquel la décision que l'on venait de prendre fut soumise, ne fut pas de cet avis.

« Attendons, leur dit-il, que les enfants soient nés. Nous aviserons ensuite si nous devons tuer les enfants et avec eux leurs mères. »

Quand les enfants furent nés, les maris revinrent trouver le maître de la Loi : « Les enfants sont nés, lui dirent-ils, nous allons les tuer ». — « Pas encore, répartit l'homme de science, laissez les grandir », et il leur ordonna de les faire soigneusement allaiter. — « Mais ce ne sont pas nos enfants répartirent les maris; ce sont des fils de génies; si nous ne les tuons, c'est nous qui serons tués par eux ».

« Laissez-les grandir, répéta une deuxième fois l'homme de science, avant qu'ils ne soient forts, nous aurons le temps d'aviser ».

Les enfants grandirent avec une rapidité prodigieuse et, de bonne heure, ils montrèrent qu'ils étaient doués de dispositions combatives très prononcées.

Ils vivaient à l'écart des autres enfants du village et ils ne s'amusaient qu'entre eux. C'est à peine s'ils causaient à leurs frères et aux maris de leurs

mères. Par contre, ils aimaient autant leurs mères qu'ils en étaient chéris.

Devenus adultes, un matin ils s'absentèrent du village. Ils allèrent passer la journée dans la forêt voisine et, le soir, quand ils rentrèrent, les habitants du village les virent revenir avec des lances qu'ils s'étaient fabriquées sans le secours d'aucun instrument.

Les jours qui suivirent furent employés par eux à s'exercer à combattre. A cet effet, ils formaient deux camps qui luttaient l'un contre l'autre.

« Contre qui s'arment-ils, dirent les hommes âgés et pourquoi s'exercent-ils à combattre ? — Sûrement, c'est contre nous. »

Pris d'une peur terrible, ils allèrent implorer l'homme de la Loi divine et ils en obtinrent, cette fois, la permission de les tuer.

Un vieillard du village, auquel les enfants étaient très sympathiques, les avertit du danger qui les menaçait.

Il leur apprit que, le lendemain matin, les maris de leurs mères devaient faire de leurs têtes une seule hécatombe.

La nuit venue, les enfants se réunirent tous en dehors du village et ils partirent, incontinent, pour les régions de l'intérieur du désert.

Ils marchaient depuis trois jours à travers la plaine lorsqu'ils aperçurent derrière eux, dans le lointain, les hommes du village qui s'étaient armés et mis à leur poursuite en suivant leurs traces sur le sable.

Les enfants hâtèrent le pas pour atteindre une montagne dont ils apercevaient, depuis le matin, la ligne élevée qui se profilait devant eux.

Ils s'éparpillèrent dans la montagne afin de ne pas laisser de traces derrière eux. Bientôt ils trouvèrent des anfractuosités de rochers dans lesquelles ils se cachèrent et dans lesquelles aussi ils comptaient se défendre s'ils étaient attaqués.

Quand la colonne qui les poursuivait atteignit la montagne, elle avait déjà perdu leurs traces. Elle chercha longtemps par où ils avaient bien pu passer. Ne voyant plus aucun indice, elle se décida à franchir la chaîne pour continuer sa marche dans la direction primitive qu'elle avait suivie.

Les enfants étaient sauvés ! Quand ils virent que les maris de leurs mères descendaient l'autre versant et que celui dans les cavités duquel ils s'étaient cachés était à l'abri des regards de la colonne, ils sortirent de leurs cachettes et ils se dirigèrent, en toute hâte, vers le village d'où ils étaient venus.

En les voyant revenir, la population affolée crut qu'ils avaient massacré les hommes qui s'étaient mis à leur poursuite. Elle ferma les portes du village et elle s'apprêta à les combattre.

Mal lui en prit, car, privée de l'appui des hommes mûrs, elle succomba bientôt sous la force de l'ardeur juvénile et violente des enfants.

Tous les hommes et les enfants mâles furent égorgés. Ils n'épargnèrent que les femmes.

La colonne, à son tour, lasse de poursuivre un

but introuvable, abandonna sa poursuite et s'en revint sur ses pas.

Avertis de son approche, les enfants, après s'être armés de beaucoup de lances, se barricadèrent

FIG. 32. — Jeune Touareg.

dans les seules rues par où il fallait passer pour entrer dans le village ou en sortir.

Ils attendirent ainsi, cachés dans leurs retraites, que leurs ennemis fussent à portée de leurs traits et de leurs lances et quand les hommes qui

avaient voulu les tuer voulurent pénétrer dans le village, ils furent harcelés et décimés.

Les enfants purent sortir de leurs retraites ; ils se mirent à la poursuite des hommes qui avaient réussi à s'échapper. Ils les saisirent tous et les égorgèrent jusqu'au dernier.

Les enfants des génies se choisirent des épouses dans le village et ils furent les pères des Touaregs.

FIG. 33. — Un Touareg.

CHAPITRE III

Misère et pauvreté du peuple noir ; il est paresseux, fataliste et imprévoyant. — Etat sanitaire de la population soudanaise. — Des vêtements. — Des logements. — De l'insuffisance de nourriture et de sa mauvaise qualité. — Origine des maladies les plus répandues : Ver de Guinée ou filaire de Médine. — Tuberculose. — Lèpre. — Syphilis. — Ophtalmies. — De la nécessité de prendre des précautions rudimentaires pour enrayer ces fléaux. — Mortalité infantile et adulte. — Régime infantile.

FIG. 34. — Aspect miséreux d'une captive.

Nous avons souvent entendu dire, surtout par des métropolitains, même autorisés : « les noirs n'ont pas de besoins ». Quel jugement et combien cette synthèse, émise à la légère, est contraire à la vérité ! Comme si tout être humain, sous quelque latitude qu'il vive et par conséquent quel que soit l'air qu'il respire, était capable de se passer des soins et des éléments nutritifs nécessaires à sa santé, à sa force et à sa vie !

Assurément ces soins et ces besoins diffèrent, selon le climat ; mais partout ils sont indispensables et identiques dans les grandes lignes qui traduisent les besoins de l'organisme.

La civilisation seule se charge d'en régler l'inten-

sité ; mais, aussi primitive qu'elle soit, ce qu'elle ne peut supprimer : ce sont les besoins invariables de l'estomac et ensuite les soins préventifs qui sont la sauvegarde du corps contre les intempéries des saisons.

Or, ces nécessités, tout en n'étant pas les mêmes, existent aussi bien sous l'équateur que vers les pôles : là comme ici, il est nécessaire de pourvoir à ce qu'elles exigent, sinon c'est l'organisme qui en supportera les funestes conséquences. Il faut donc que celui-ci soit conservé en parfait état, par conséquent sans souffrances et sans privations d'aucune sorte.

Examinons donc un instant l'existence des peuplades soudanaises, au milieu desquelles nous avons vécu, et voyons s'il est bien vrai qu'elles n'ont pas de besoins. Cherchons à démontrer l'absurdité de cette légende en disséquant, précisément, les apparences mêmes qui lui ont donné naissance.

Elles opposeront un démenti formel aux soi-disant observateurs qui n'ont rien approfondi, qui se sont basés sur des apparences trompeuses, les mêmes qui leur ont fait dire plus tard, que : « non seulement le noir n'a pas de besoins, mais encore qu'il est inassimilable. » Nous ne craignons pas d'affirmer ici, que ce sont là deux erreurs absolues.

Le noir n'a pas de besoins ! D'où lui viennent alors toutes ces vulgaires et nombreuses maladies qui emportent, toute jeune, plus de la moitié de la population ? D'où lui vient la tuberculose qui

sévit sur plus de vingt pour cent du peuple noir ? D'où lui viennent les ophtalmies purulentes qui laissent aveugles la plupart des malheureux qui en sont atteints et qui se rencontrent à chaque pas pendant les mois les plus froids de l'année ? Pour-

FIG. 35. — Aspect miséreux de captifs.
Porteurs au repos après l'arrivée à l'étape.

quoi tant de syphilitiques et tant de lépreux ? Pourquoi tant de vers de Guinée et d'autres maladies, si ce n'est, précisément, parce que ce pauvre noir n'a rien de ce qui lui est nécessaire, non pour combattre les fléaux mêmes qui le déciment et qui en font un perpétuel martyr, mais bien pour prévenir la genèse de la maladie et l'empêcher d'éclore ? Et s'il n'a rien de ce qui lui est nécessaire, c'est donc

qu'il a des besoins que ne réussit point à pallier la chaleur du soleil !

Le noir n'a pas de besoins en effet ! Mais tel que vous le voyez, étendu au soleil, se remettant en ce moment des frissons de la nuit, il a le ventre vide et les forces lui manquent ! Ce régime, à peu près répété chaque jour, est-il fait pour réparer sa santé chancelante ? Nous ne le pensons guère. Non, en effet, il n'a pas de besoins, mais il meurt de misère !

Se contenter donc de voir un noir indolent étendu au soleil n'implique nullement qu'il ne manque de rien, et faire une pareille assertion est soutenir une cause à la face spécieuse.

Le jour, la faim qui le dévore et le consume est à peine calmée par l'abrutissante chaleur du soleil. La nuit, aux mois de l'hivernage, n'ayant rien pour se couvrir, assoupi dans sa case, il grelotte de froid. Ainsi, avoir, le jour, le ventre à peu près vide, avoir froid la nuit et faim toujours, cela nous paraît un régime plus que suffisant pour nous expliquer la déplorable santé dans laquelle il se trouve et détruire du même coup la légende trompeuse.

C'est au contraire là qu'est le siège du mal ; il importe d'y remédier. La nation qui a pris le noir sous son égide doit s'attacher à remplir cette tâche. C'est là qu'est son devoir et aussi son honneur.

Et maintenant que nous connaissons la nature de la plaie qu'il s'agit de traiter, si nous parvenons à en préciser l'origine, peut-être nous sera-t-il plus facile encore d'en déterminer le remède.

Naturellement il ne saurait être ici question des noirs de la classe riche ou même des noirs de la classe aisée. Là, comme partout, ceux-ci ont leur bien-être et ne manquent de rien. Toutefois, au Soudan, la classe riche est excessivement restreinte. C'est donc de la classe pauvre qu'il s'agit et nous pouvons exprimer qu'à elle seule, elle forme au moins les neuf dixièmes de la population.

C'est donc à cause d'elle que nous nous garderons bien de dire : « le noir n'a pas de besoins », mais, par contre, nous dirons volontiers : le noir est essentiellement paresseux, fataliste et imprévoyant.

D'où lui vient cette paresse ? D'où lui vient ce fatalisme ? D'où lui vient cette imprévoyance ? — D'abord, de ses ascendants qu'il a toujours vus mener la vie qu'il mène lui-même et à laquelle il ne changera rien, s'il n'y est amené ; ensuite du fatalisme qui est le principe primordial de sa religion : il lui suffit à lui seul pour le consoler de sa misère, de ses privations, de ses souffrances, et même de sa mort.

S'il souffre, la loi d'Allah lui répond : « C'était écrit » et il se résigne. Mais quant à chercher à améliorer son sort, cette initiative lui manque et, l'aurait-il, qu'il n'aurait pas le droit de la mettre en pratique. Selon son origine la loi le lui défend.

Voilà donc simplement où gisent les origines de ton mal, pauvre hère ; il est urgent de venir à ton secours !

Les écoles agricoles, dont nous avons déjà

esquissé la création nécessaire et dont il sera parlé plus longuement dans un autre chapitre, commenceront à lui donner l'éducation qui lui manque et l'instruction qu'il y recevra lui montrera clairement que tout homme, fût-il noir, peut améliorer son sort par le travail ; que rien ne produit que le travail et que, dans l'existence, tout est changé par le fruit du travail.

Nous en arrivons donc à dire qu'il nous faut, le plus tôt possible, enfermer le noir, qui n'est autre qu'un grand enfant, dans des règles claires, simples et fixes qui l'amèneront à produire beaucoup plus qu'il ne produit ; qui lui feront comprendre la nécessité et la possibilité qu'il a de s'assurer une existence plus douce, plus confortable et plus conforme à ses besoins.

En effet, comment se nourrit le noir ? — Nous répondrons immédiatement que son imprévoyance le porte à manger à sa faim pendant les premiers mois qui suivent la récolte du mil. Mais, hélas ! qu'ils sont courts les beaux jours ! car, après avoir puisé à pleines mains dans les *koukourous* (1), comme s'ils n'eussent point de fond, il voit ce dernier bientôt apparaître ! Il va diminuer sa ration de plus en plus jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Dès lors, la brousse seule le nourrira.

Il ira fouiller les fourmilières pour dérober à l'insecte laborieux les graines péniblement amas-

(1) Cuves en pisé renfermant le mil et servant de grenier.

sées. Là il est horrible à voir, tant apparaît sa misère, et il inspire vraiment, à ce moment, une grande et profonde compassion.

La brousse lui donne encore des fruits sauvages qui l'aideront à tromper sa faim. Parfois ils sont

FIG. 36. — Près d'un village de liberté. — Aspect miséreux de porognes isolés venant échanger quelques barres de sel contre des céréales.

indigestes et bien souvent il meurt de leur absorption. Quelquefois aussi, la brousse lui donnera du gibier pris au terrier ou à des pièges grossiers.

Mais, pourrait-on faire remarquer, pourquoi sa récolte est-elle insuffisante pour le nourrir toute l'année? — Encore imprévoyance, paresse et fatalisme.

Il y a en effet de tout cela dans ce fait : le noir

cultive invariablement la même surface de terrain et cette surface est à peu près calculée sur le rendement qu'elle produit par une année florissante et prospère. Or, s'il arrive qu'elle le soit moins, le noir, talonné par la faim, se tournera plus souvent vers l'Orient en invoquant Allah ! Il se résignera en disant : « c'est Dieu qui l'a voulu » et il se serrera le ventre.

Imprévoyance et paresse encore en ceci : En prévision d'une mauvaise année, pour cause de sécheresse ou de criquets, s'il cultivait deux ou trois fois la surface du sol qui lui suffit par une bonne année, il récolterait encore, dans ce plus grand espace, la quantité de mil suffisante et nécessaire à son existence. Et l'année serait-elle bonne, qu'il lui serait facile d'échanger les grains qui lui seraient inutiles contre des effets d'habillement ou contre des aliments qui varieraient sa monotone et maigre nourriture, uniquement composée de *tau* (1) et de *bassi* (2).

Dès lors, si nous connaissons la nature du mal, son origine et le remède qu'il faut pour le guérir, ce n'est pas par des mots et des idées de haute philosophie que nous parviendrons à l'enrayer. C'est par des actes déterminés qui saperont ses racines.

Le tronc et les racines de ce mal invétéré résident donc tout entiers dans l'apathie, le fatalisme

(1) Gâteau de mil.

(2) Couscous de mil.

et l'obscurantisme, vices qui, tous trois, sont les fils du Coran.

Le « symbole » du musulman privilégié est le Coran. C'est parce que nous ne suivons pas son enseignement qu'il nous qualifie d'infidèles et c'est parce que nous avons attaqué sa loi, dans ce qu'elle a de plus odieux, que le musulman nous considère comme son plus cruel ennemi.

Nous avons en effet tari les richesses et ruiné les espérances des docteurs musulmans, des nobles et des tyrans en supprimant l'esclavage (inégalité des hommes) que prescrit le Coran.

En supprimant, sous toutes leurs formes, l'impôt arbitraire, la *hadia* (1) et les bénéfices divers que percevaient, en leur faveur, les nobles, — délégués du roi — marabouts et parasites de toutes sortes.

En supprimant les châtiments corporels et les décapitations qui présidaient au plaisir des grands.

En supprimant la peine de la mutilation qui châtiât les voleurs.

En égalisant le droit de tous les hommes, etc., etc.

Ce n'est pas suffisant. C'est le Coran tout entier qu'il faut atteindre, parce que c'est lui qui abrutit et rend « amoral » l'esprit de ses adeptes.

ORIGINE DES MALADIES LES PLUS RÉPANDUES. — *Tuberculose*. — La tuberculose, quand elle n'est pas congénitale, prend le plus souvent naissance

(1) Bénéfices.

dans ces bouges infects, appelés cases, où circule en liberté une vermine écœurante; où le noir meurt de faim et souvent de froid. Il y contracte des bronchites dont il ne se relève jamais.

La syphilis est congénitale ou contractée par contagion. On voit fréquemment des familles entières atteintes par la répugnante maladie, à plaies apparentes sur les pères, mères et enfants.

Le noir semble ignorer les dangers de la contagion et il ne lui répugne pas toujours, quand il est sain, de s'allier à un sujet malade.

La lèpre, également congénitale et contagieuse, a l'aspect plus repoussant encore que celui de la maladie précédente. Ses victimes sont horribles à voir; elles ont des membres à moitié disparus et quand la terrible maladie atteint le visage, la malheureuse victime devient alors repoussante. Elle vaque néanmoins à ses occupations, sans avoir l'air de s'inquiéter ni de souffrir du mal qui la ronge.

Il serait de toute utilité de créer des sanatoriums pour y traiter les malades, qu'il serait humain d'éloigner des centres qu'ils habitent et où ils sèment la monstrueuse contagion.

Les ophtalmies, comme la tuberculose, se contractent à la suite des froids intenses que supportent les noirs couchant à la belle étoile, ou même dans leurs cases, sans avoir rien ou presque rien pour se couvrir. Ils reçoivent sur le corps la fraîcheur de la nuit et, sur les yeux, les rayons de la lune de blancheur éclatante.

Les vers de Guinée (1) sont moins dangereux que les maladies précédentes, mais ils font beaucoup plus souffrir : ils déforment, à peu d'exceptions près, les parties du corps et les membres sur lesquels ils éclosent. Ils sont, paraît-il, la conséquence de l'ab-

FIG. 37. — Mare aux iguanes et vue des ruines de l'ancienne mosquée de Djenné.

sorption de larves d'un genre particulier qui se trouvent dans l'eau défectueuse, croupissante et non filtrée que consomment les noirs.

D'autres prétendent que les germes gisent dans le sol détrempé et boueux de l'hivernage sur lequel les noirs marchent toujours pieds nus ; la larve

(1) Filaire de Médine.

pénétrerait dans les chairs par les nombreuses exco-riations des pieds et des jambes.

Le ver de Guinée accuse sa présence par une inflammation très intense de la partie où il va éclore; le malade devient, le plus souvent, incapable de faire aucun mouvement, tant est grande la souffrance qui le martyrise et le fait crier dès qu'il veut se mouvoir.

Quand l'inflammation, que les noirs entourent de feuilles vertes rafraîchissantes, atteint son maximum, l'éclosion se dessine et apparaît sous une forme à peu près semblable à celle observée pour un gros furoncle; cette petite tumeur blanchâtre perce bientôt et reste purulente: c'est la tête du ver qui perce l'épiderme et la filaire commence, elle-même, sa lente évacuation.

Pour hâter l'extraction, et aussi la fin de leurs souffrances, les noirs entortillent l'extrémité évacuée autour d'une paille fendue ou d'un petit morceau de bois et, graduellement, ils font tourner cette pince primitive autour de laquelle s'enroule la filaire. Il leur arrive parfois de tirer plus que de mesure et de la casser. La partie non extraite n'en meurt pas pour cela et le patient peut s'attendre, à quelques jours de là, à voir recommencer son martyre.

Les parties atteintes conservent toujours des traces de cicatrices. Si ce sont des parties osseuses, telles que bras ou mains, pieds ou jambes, elles sont à tout jamais déformées, car l'inflammation est tellement intense que le périoste s'en trouve

attaqué et il se forme une exostose à hauteur même de l'endroit qui a été le siège de l'éclosion du ver.

Pour combattre, non seulement le vers de Guinée, mais surtout les terribles fléaux dont il a été parlé plus haut, que leur opposent ces pauvres noirs ? — Des grigris... ou, ô dérision ! de la fiente calcinée étendue d'eau....!

Et encore, on viendra nous dire que les noirs n'ont pas de besoins ! Nous n'insisterons pas.

MORTALITÉ INFANTILE ET ADULTE. — *Régime infantile.* — Les maladies que nous venons d'indiquer font chaque année, chez les adultes et les hommes faits, des ravages effrayants. D'un autre côté, la mortalité infantile n'est pas moins considérable.

Nous allons pouvoir la concevoir en examinant le régime que suivent les nouveau-nés.

Au Soudan, la femme peine et travaille beaucoup plus que l'homme et, comme il n'est pas d'usage de laisser le nourrisson au logis, et pour cause, la mère charge et attache sur son dos sa progéniture ; elle l'emporte ainsi partout où elle va et elle ne la pose jamais.

Le corps de l'enfant reçoit la répercussion de tous les mouvements de la personne qui le porte ; sa pauvre petite tête, ballottée en tous sens, en marque la cadence. Que la mère sarcle le mil, qu'elle aille couper du bois, qu'elle puise de l'eau, qu'elle pile le mil ou qu'elle s'occupe, auprès du feu, à

faire cuire des aliments, l'enfant ne perd pas un mouvement. La tête nue, brillante comme une glace polie, émerge du sarreau qui l'enserme sur le dos de sa mère et reçoit, sans répit, les rayons directs et étourdissants du soleil.

Nous avons déjà constaté que le noir ne mange pas toujours à sa faim. Il arrive bientôt que, à ce régime de privations, le sein de la mère se vide, et comme la classe pauvre n'a point de troupeaux et par conséquent pas de lait pour suppléer à celui qui manque à la nourrice, le pauvre nourrisson va commencer, dès son troisième ou quatrième mois, à manger du tau et du couscous qui lui sera bien souvent indigeste. Pauvres petits ! Combien de vous s'en vont ainsi, presque sans avoir vécu ? — Nul ne le sait ; nulle trace ne reste de vous, les registres de l'état civil étant ici inconnus. Vous partez comme vous êtes venus, sans souffrances accusées et presque aussi sans pleurs !

Toutes ces démonstrations où la misère, les privations et la souffrance sourdent à chaque pas, nous paraissent plus que concluantes pour démontrer le ridicule et l'inexactitude de l'outrageant sophisme : « les noirs n'ont pas de besoins, et leur sort ne peut être amélioré. »

Les preuves du contraire sont indéniables.

D'où nécessité absolue d'organiser, dans *les écoles agricoles coloniales* que nous préconisons, un cours pratique enseignant la thérapeutique des principales maladies qui sont les vrais cata-

clysmes qui ruinent et déciment la population soudanaise.

Au chapitre VII du présent livre, nous verrons comment les élèves de ces écoles seront répartis dans l'intérieur de la colonie.

Par leur assimilation absolue, par leur science et leur art, quoique encore à leur origine, nos élèves noirs seront bientôt, à juste titre, les hommes les plus vénérés de leurs régions. Dès lors la puissance et l'autorité des marabouts, nos éternels et foudroyants ennemis, auront vécu.

Nous verrons alors le progrès et la science prendre pied, pour toujours, dans ce malheureux pays, puisque l'intelligence et le travail mêmes seront récompensés et que, cette fois enfin, c'est à la science et au raisonnement que l'on s'adressera, et non plus aux principes de l'absurde et rétrograde philosophie de Mahomet.

FIG. 38 — Poste de Boudjiguré.

CHAPITRE IV

Religions. — Islam et Fétichisme. — Les versets du Coran. — Les beautés du 7^e Ciel ou jardin d'Eden. — Amulettes et Fétiches. — La philosophie de l'Islam enseigne une civilisation rétrograde et barbare. — Moyens infaillibles de l'annihiler sans froissements. — Prêtres de l'Islam ; leur funeste influence, leur fourberie et leur charlatanisme. — Régime nutritif imposé par la religion musulmane pendant le mois de ramadan. Ses conséquences sur l'état sanitaire des croyants. — Des boissons fermentées.

FIG. 39. — Un marabout.

Toutes ou presque toutes les peuplades du Soudan ont une croyance. Elle est coranique chez les unes et fétichiste chez les autres.

La religion fixée par le Coran embrasse surtout les peuples du nord de l'Afrique et la plupart de ceux du centre.

Les peuples du nord l'ont reçue par les migrations arabes qui envahirent le nord de l'Afrique, l'Ibérie et la France au moyen âge.

Elle est beaucoup plus intense et plus rigoureusement pratiquée dans la partie ouest de l'Afrique que dans la partie est. Ceci tient à ce que, arrêtées par l'Océan, ces hordes se fixèrent au Maroc et y installèrent, dans toutes leurs rigueurs, les bases

de leur culte. C'est de là qu'elles préparèrent leur invasion ibérique et gauloise. Elles n'avaient au contraire traversé qu'en courant les régions qui séparent la mer Rouge de l'Océan et c'est à peine si leur passage rapide avait pu y laisser des germes sérieux implantant la religion nouvelle.

Ce n'est que plus tard quand, chassés de France et d'Espagne, les conquérants sarrasins eurent regagné l'Afrique et qu'ils se furent de nouveau fixés au Maroc, qu'ils étendirent de là, progressivement par étapes, leur doctrine à toutes les peuplades voisines.

Le Maroc devint dès lors un nouveau centre de propagation de la foi coranique, quelque chose comme une petite Rome musulmane d'où partirent ses invasions et aussi ses disciples. Les sultans de Fez ont du reste toujours été considérés, depuis, comme étant les représentants les plus autorisés et les maîtres de l'islam des peuples mahométans de l'Occident.

Ces invasions franchirent bientôt le grand Désert pour venir soumettre et convertir les noirs de l'Afrique centrale.

C'est à cette barbare civilisation que nous nous heurtons aujourd'hui, comme c'est à elle que nous nous heurtons, en Algérie, depuis trois quarts de siècle.

Pour nous en convaincre, il nous suffira de mettre un instant en parallèle le progrès réalisé dans le Nouveau-Monde, en moins d'un demi-siècle, et celui

réalisé dans la région nord du continent africain que nous occupons depuis près de quatre-vingts ans.

Là comme ici, aux époques que nous déterminons, les pays étaient neufs et à peu près vierges de toute civilisation, quelques centres exceptés.

Aujourd'hui, la presque totalité des Etats-Unis d'Amérique est devenue un foyer d'activité remarquable d'où ont émergé des centres industriels de premier ordre, peuplés et civilisés. Le progrès y a pénétré par des portes si larges ouvertes, que la vieille Europe est à la veille de se voir menacée et débordée par l'œuvre de ses fils, par « le progrès revenant d'Amérique ».

En Afrique, ce sont aussi les fils de l'Europe qui ont tenté d'y implanter leurs mœurs, leur industrie, leur agriculture, leur commerce et leur art. Il faut avouer qu'ils ont bien médiocrement réussi et que les progrès obtenus ici sont loin d'être équivalents à ceux obtenus en Amérique.

Pourtant, des deux côtés, n'a-t-on pas eu une population à combattre et peut-être aussi à déposer ? Ou bien serait-ce que les émigrants européens, de nations diverses, qui sont allés se fixer en Amérique, seraient plus intelligents et plus actifs que les Européens qui sont allés se fixer en Algérie ?

Il n'en est rien. Seuls le caractère et la foi des premiers occupants, et peut-être aussi les procédés employés pour les réduire, sont la cause de cette différence.

Il est vrai qu'en Amérique, les Anglais d'abord et

plus tard les Américains eux-mêmes, n'ont pas usé de clémence envers les peuples conquis. En cela nous ne devons pas les imiter, car nous sommes convaincu qu'on aurait pu soumettre les Peaux-Rouges sans employer contre eux la force brutale qui menace de les exterminer. Que peuvent en effet de pauvres peuplades qui n'ont pour se défendre que des arcs et des flèches ou des armes blanches, contre une nation civilisée, armée de fusils et de canons atteignant l'adversaire à une distance vingt, trente et cinquante fois plus grande que celle à laquelle cet adversaire peut atteindre lui-même ceux qui le combattent et qui veulent sa perte ? — Il ne peut rien, et sa soumission n'est qu'une question de temps.

Alors, pourquoi détruire l'indigène et le décimer ? Est-ce que l'homme, de quelque couleur comme de quelque civilisation qu'il soit, n'a pas droit à la vie ? Est-ce que ses mœurs primitives, même sauvages, sont une raison suffisante pour le priver de la considération à laquelle il a droit de la part d'un esprit précisément éclairé et instruit ?

Si donc nous avons à déplorer la lenteur que la civilisation et le progrès mettent à pénétrer dans nos colonies africaines, de foi musulmane, nous ne pouvons qu'applaudir à la protection qui a été accordée aux premiers occupants des pays que nous avons conquis. Il est encore temps de façonner leur cerveau, leur esprit et leur intelligence, comme il sera encore temps de les utiliser, après

qu'ils auront reçu une instruction et une éducation établies sur des bases nouvelles.

Ces bases nouvelles, établies sur des procédés simples, mais fermement coordonnés, sur des procédés rationnels et humains, devront amener nos protégés à ouvrir leur champ d'action au progrès européen, à la lumière et à l'intelligence ; car l'homme, quelque primitif qu'il soit, est avant tout la première des forces qu'il faut conserver et utiliser dans le pays qu'il habite.

Il faut combattre l'islam. Ceci nous est facile sans que nous ayons à nous heurter à des obstacles insurmontables. Il faut, pour cela, être méthodique et encore une fois, coordonner les actes qui s'y rapportent tout en se gardant bien de prohiber la doctrine et même d'attaquer ou d'interdire les pratiques du culte.

C'est en ruinant, au Soudan, l'autorité et le crédit des marabouts que nos chefs de culture, répartis comme nous le verrons plus loin, feront, en très peu de temps, tomber en désuétude jusqu'au souvenir de l'islam.

Un peuple qui n'est pas instruit ne laisse derrière lui aucun monument durable. C'est le cas de nos musulmans soudanais. Le monument, qu'il s'agit de détruire, ne survit que parce que rien ne le pousse à sa perte et qu'une classe privilégiée a intérêt à sa conservation.

Mais qu'il advienne une lutte entre l'obscurantisme et la lumière, celle-ci ne peut qu'être victo-

rieuse. Et, sa victoire acquise, au lieu de froisser le vaincu, elle lui distribuera, au contraire, des libéralités qu'il n'a jamais connues. Ces libéralités seront les bienfaits matériels et palpables que nous apporterons, par le progrès, à notre protégé. Il les acceptera sans heurt, avec empressement.

Nos chefs de culture feront d'autant plus facilement tomber l'islam en désuétude que la propagation de notre langue vulgarisera, de toutes les choses en général, la raison qui intéressera l'indigène en faisant appel à sa réflexion. Cette réflexion l'habituerà à ne plus croire à des préceptes grossiers qui ne sont qu'un apanage de privilèges concédés à une classe restreinte qui vit de l'ignorance du déshérité. Cette classe se consolera bien vite, à son tour, de la perte de ses prérogatives par l'emploi que nous ferons d'elle si elle vient à nous ; et elle y viendra, nous en sommes plus que convaincu, nous en sommes sûr. Là est notre tâche ; car l'adepte de Mahomet ne s'assimilera et ne progressera jamais tant qu'il pratiquera les lois que lui impose le Coran.

Pour nous en convaincre, il faut approfondir l'âme de ce peuple ; il faut aussi le voir pratiquer sa religion qui, à nous Européens, nous paraît stupide ; il faut nous la faire expliquer et, après seulement, nous comprendrons la ferveur qu'il a pour ses préceptes ; nous comprendrons la foi qu'il a en elle ou tout au moins la crainte qu'elle lui inspire.

Nous savons que le Coran fixe non seulement les lois de la prière et la croyance qu'il faut avoir en Dieu et son prophète, sous peine des châtiments les plus graves à supporter dans l'autre vie, mais encore que ce même Coran [contient toutes les lois

FIG. 40. — Non loin d'un village dans la brousse.
Un groupe d'élégantes.

qui régissent, dans leurs moindres détails, tous les actes de la vie musulmane. En dehors de lui, rien n'existe pour le musulman ; c'est le code de toutes les lois divines et humaines.

La vie religieuse et la vie profane se trouvent donc confondues et tous les actes qui les remplissent ne deviennent qu'une observance rigoureuse et de tous les instants de la loi du prophète.

Nous pouvons déjà commencer à comprendre la veulerie à laquelle est fatalement voué le cerveau musulman. La prière et la piété le tiennent constamment enserré dans des règles étroites, dans des règles concises, bornées, qui ne l'abandonnent jamais. A toute heure de la journée, dès qu'il quitte son travail, il doit avoir son chapelet à la main et psalmodier sans arrêt, sur chaque grain, des mots pieux du Coran.

Dès lors, comment pourrait-il s'affranchir de cet asservissement et quel temps lui reste-t-il pour sonder, coordonner, bâtir et mettre à exécution les multiples parties, si délicates, sur lesquelles reposerait une si grande et si fragile entreprise ? Il en est incapable et l'abêtissement invétéré dans lequel le tient et l'enserme la loi du prophète est un abêtissement voulu et sciemment organisé par l'esprit le plus inique, le plus injuste, le plus tyrannique et le plus égoïste qui ait jamais existé.

Mahomet n'a en effet imposé sa religion que par la force des bandes sauvages réunies autour de lui, aux yeux desquelles il faisait briller le butin que l'on pouvait conquérir sur l'ennemi et les richesses que l'on pouvait acquérir du fruit de ses dépouilles.

La bravoure n'était même pas le propre de ses hordes ; car elles n'attaquaient guère que les caravanes faiblement escortées pendant qu'elles avaient soin d'éviter les batailles rangées. Les premières étaient des proies faciles, sans défense, chargées de marchandises et de richesses ; tandis que les secon-

des leur infligeaient des défaites et les obligeaient, bien souvent, à des fuites honteuses.

Dans la victoire tout était pris et pillé. Mahomet faisait d'abord égorger les chefs et il réduisait les hommes à l'esclavage ; leurs femmes et leurs enfants subissaient le même sort ; leurs biens étaient confisqués.

Comme prophète, c'est-à-dire comme représentant de Dieu sur la terre, Mahomet s'appropriait le cinquième de tout butin. Cette part arbitraire, qui n'était qu'un larcin, lui permettait largement de vivre dans le luxe et la concupiscence. Le reste était partagé entre ses mulsumans.

Abd-el-Kader en Algérie, El-Hadz-Homar, Amahdou, Samory, Tiéba au Soudan, n'ont été que les fidèles imitateurs du prophète de l'Hégire. Leurs crimes et leur soif désordonnée du pouvoir sans frein sont couverts par la loi que Mahomet a érigée en préceptes pour excuser et couvrir ses débauches.

Mais victoire, défaite ou débauche, qu'importe ! il nous suffit de constater qu'il y a incompatibilité absolue entre la grossière philosophie du Coran, marquée par les champs de carnage, de rapine et de vol, des journées de Bedr, d'Ohod, d'Honein et de tant d'autres lieux et les préceptes philosophiques et religieux, si pleins de fraternité et de charité, qui ont été la base sur laquelle s'est édifiée la société européenne.

La loi de Mahomet étant, dès lors, contraire aux

principes de l'humanité, aux principes naturels qui commandent la charité, c'est elle qu'il faut saper par tous les moyens pacifiques en notre pouvoir.

Ses partisans étant un peuple dénué de tout moyen comme de tout raisonnement charitable, il s'agit, pour le bien de tous et pour le sien propre, d'appeler ce peuple à la vie ; il n'est pas de raison valable ou plausible pour le laisser dans une éternelle et si réelle barbarie. Et, quelque progrès qu'il fasse à l'avenir, nous n'aurons jamais rien à redouter de lui ; car, en l'organisant, nous serons assez sages, puisque aujourd'hui il s'agit de désarmement, de ne point lui donner l'esprit et les moyens de s'affranchir de notre tutelle par la force des armes, mais nous lui inculquerons au contraire l'idée utile de collaborer, de toutes ses forces, à la gloire du pays qui l'aura tiré du néant.

Il devra se souder, par l'âme et le cœur, en apportant toutes ses forces et tous ses moyens, à la grandeur de la nation qui lui aura prodigué tant de bienfaits.

C'est donc à la loi qui l'abêtit, à la loi qui l'opprime, à la loi qui le tient dans l'esclavage, à la loi qui lui fait haïr et désirer la mort de son prochain idolâtre ou infidèle, qu'il faut s'en prendre, et non à l'homme même qui la pratique. C'est l'esprit qu'il reçoit qu'il faut changer. Le sien est neuf, simple, enfantin et il n'a besoin que d'être instruit.

Il ne peut être tenu pour responsable de l'instruc-

tion et de l'éducation primitives et grossières qu'il a reçues. C'est la direction qui leur est donnée qu'il faut modifier et surtout sans nous heurter aux medjelès et aux ulémas qui sont les gardiens intéressés de la forme intangible du Coran. L'œuvre terminée, nous pourrions être fiers des résultats obtenus ; nous aurons largement et bien mérité de l'humanité.

Comment, en effet, n'avons-nous pas encore cherché à saper les fondements d'une religion qui abrutit ses adeptes et, qui plus est, les abrutit sciemment pour les asservir et les rendre insensibles aux injustices qui leur sont faites, de par la loi ? Comment n'avons-nous pas cherché à enrayer le mal que propage une doctrine quand, pour le plaisir des grands, elle fait du peuple un jouet de potence pour la moindre futilité ?

N'était-ce pas, en effet, pour abrutir ceux qui le suivaient, pour les maintenir dans la plus profonde ignorance et pour tirer d'eux ce que ne pouvait toujours lui donner la guerre, que Mahomet a écrit dans ses versets :

Qu'Allah a établi lui-même l'inégalité et la servitude des hommes et que leurs enfants doivent vivre dans les mêmes conditions que celles dans lesquelles leurs pères ont vécu.

Qu'Allah a fait lui-même, que les Grands sont les plus grands criminels. Leurs crimes, disent-ils, sont la justice d'Allah.

Qu'Allah a lui-même créé des réprouvés pour la géhenne et le supplice. (Ce sont les victimes précédentes.)

Qu'Allah est lui-même vindicatif.

Qu'Allah ordonne la persécution et la loi du talion.

Qu'Allah ordonne, à la guerre, le pillage de l'ennemi et qu'il se réserve, pour lui et son prophète, le cinquième du butin.

Qu'Allah ordonne de dire aux captifs, pris à la guerre et considérés comme butin, que : s'il leur enlève en ce jour la liberté, il leur donnera, dans l'autre monde, des biens plus précieux que ceux qu'il leur prend aujourd'hui.

Qu'Allah marque la victoire du musulman par le butin qu'il lui donne.

Qu'Allah lui réserve encore d'autres dépouilles et qu'il les lui donnera dans de nouvelles victoires.

Qu'Allah a besoin de tribut (c'est-à-dire d'impôt) et que le verser à son représentant est un devoir de piété.

Qu'Allah réserve dans l'autre monde les plus cruelles souffrances aux idolâtres et aux infidèles (païens, chrétiens et juifs).

Qu'Allah réserve, par contre, aux musulmans pratiquant sa loi avec piété (c'est-à-dire avec soumission) les beautés splendides du septième Ciel où coulent des ruisseaux de lait, où se trouvent des arbres toujours verts, chargés de fruits dorés, et où ils auront, toujours exposées à leur vue, des femmes vierges d'une idéale beauté et habillées de soie verte.

Telle est une partie des lois que, dès sa plus ten-

dre enfance, on fait apprendre par cœur au musulman. On lui inculque ainsi, d'une façon profonde, que ce sont là les bases de la vie humaine dictées par Dieu lui-même.

Tous ces versets du Coran, et combien nous en passons puisqu'il y en a comme cela un volume, ne forment-ils pas la synthèse d'une philosophie écœurante et barbare comme celle d'un révoltant égoïsme ? — C'est un chaos inextricable de félonie.

Or, la piété, ou pour mieux dire la bêtise islamique, accueille volontiers les récits du Coran.

Elle est hypnotisée par leur contenu et elle n'en discute jamais ni la source ni le fondement. Les marabouts ou prêtres de tous grades les propagent et les érigent en croyance pour le plus grand intérêt des docteurs ès Coran, pour celui des magistrats et fonctionnaires de toutes sortes, pour celui de toute la noblesse musulmane, depuis la plus infime jusqu'à la plus élevée. Toutes gens et tyrans qui vivent de la crédulité du peuple et de sa bêtise.

Cette noblesse a donc le plus grand intérêt à faire croire aux adeptes la légitimité des ignominies contenues dans le Livre puisqu'elle inculque aux serfs, manants ou captifs, que c'est de par Dieu et pour leur impiété qu'ils sont pressurés, maltraités et suppliciés. N'est-ce pas la crainte de cette ignoble tyrannie qui paralyse le patient, qui arrête sa pensée et aussi, peut-être, qui l'empêche de s'élever contre ses oppresseurs ?

Nous ne trouverons donc plus étonnant que le musulman devienne fataliste ; il y est obligé et c'est la force des choses qui l'y conduit, puisque tout est écrit : sa soumission, sa souffrance, sa captivité, voire son supplice.

Ainsi, son cerveau est enserré dans un cercle immuable que sa volonté est incapable de briser ; sa pensée reste bornée, incapable de grandes réflexions et par suite incapable de sentir et de comprendre les bienfaits de la civilisation et du progrès.

C'est ce qui nous explique et nous montre la raison indéniable qui fait que le musulman, de quelque contrée qu'il soit, n'a fait aucun progrès depuis l'Hégire : il est resté partout ce qu'il était à son origine.

Il ne sortira jamais de son asservissement, si nous n'allons à son secours ; la loi coranique le maintiendra toujours dans ce qu'il a été et ce qu'il sera toujours.

Nous nous garderons bien de commenter les versets précités du Coran : chacun d'eux nécessiterait un chapitre n'exprimant qu'une longue indignation. Leur grossière tyrannie suffit pour qu'un cerveau éclairé, intelligent et ouvert à la compassion, les réprouve, comme elle suffit pour qu'un cœur généreux bondisse de mépris à l'étal d'un pareil cynisme, uniquement étalé et pratiqué par un imposteur pour assouvir ses goûts immodérés de luxure efféminée et de concupiscence.

C'est s'attribuer, de par la loi de Dieu, toutes les

marques du pouvoir suprême et légitime, comme les droits à la soumission de tous.

C'est se placer au-dessus des humains pour pouvoir exécuter, au nom de Dieu, les plus révoltantes actions et se donner le droit de piller, de persé-

FIG. 41. — Mosquée de Sankorey à Tombouctou.
(15^e siècle. Tarick é Soudan.)

cuter, de prendre ou de recevoir, en empêchant aux simples la moindre velléité de rébellion.

Nous ne sommes plus étonné que la religion musulmane ait tant fait de prosélytes, puisqu'elle donne à tous une si grande latitude. Elle donne au cynisme des nobles et à leurs seuls descendants toutes les joies de la terre ; elle leur donne, de par la loi de Dieu, le droit de régner sur les humbles,

le droit de les pressurer avec l'assurance absolue qu'ils resteront impunis de leurs crimes ; elle donne aussi aux humbles le droit de piller, s'ils le peuvent. Cette espérance-là n'est jamais vaine ; c'est elle qui leur fait trouver admirable la volonté divine ; mais c'est elle qui leur fausse à tout jamais la raison. Elle leur a servi jusqu'ici et elle leur sert encore pour s'excuser des meurtres qu'ils commettent. Il leur suffit pour cela d'être d'accord avec leur conscience et celle-ci leur dit que le meurtre d'un infidèle est non seulement permis, mais encore qu'il sera récompensé dans la deuxième vie. Et, de crainte que cette deuxième vie, pour eux très vague, ne soit un leurre, ils cherchent une récompense immédiate et palpable. C'est dans le vol de leur victime qu'ils la trouvent.

Enfin, si l'infidèle et le butin manquent à leur avidité, ils sont trop abêtis et trop imbus de la soumission qu'ils doivent à leurs nobles et à leurs prêtres pour qu'il leur vienne à l'esprit une idée de liberté et d'indépendance ; ils n'y pensent même pas ; car il leur reste dans leur misère et dans le pressentiment de leur fin prochaine, une suprême espérance : celle du septième Ciel qui, aussi, est écrite.

Oui, il est grand temps de tirer la masse des musulmans pauvres du profond dénuement dans lequel elle se trouve. Tant pis pour la petite quantité de tyrans qui sera lésée de cet acte d'humanité ! Son petit nombre nous importe peu ; il nous est

inutile. Tandis que la grande masse sera tirée du néant et, seule, elle produit.

Pour affranchir un peuple, nous savons qu'il faut démolir les assises sur lesquelles reposent la force, l'autorité et la puissance des tyrans.

La France n'a-t-elle pas eu, elle aussi, sa féodalité, ses serfs et ses manants ? Louis XI et Richelieu, pour grandir leur puissance et assurer leur autorité, dans le but de soumettre la féodalité arrogante envers la royauté, soutinrent les revendications du peuple qui ne put toutefois, sous ces règnes, s'affranchir que de la servitude. En 1789, celui-ci rompit définitivement les liens qui en faisaient encore le vassal de la féodalité. Il lui reste encore, dans sa souveraineté, la volonté de voir niveler les origines et celle aussi de voir détruire les prérogatives invouées, qui sont une outrageante injure faite à la société actuelle ; en un mot, il lui reste à faire triompher l'immanente justice qui donnera « à chacun selon ses œuvres ».

Le musulman, de par la loi même du Coran et par la culture de l'esprit qui lui est soigneusement donnée, est à tout jamais, si on ne l'aide, incapable d'un semblable mouvement qui le sortirait de la torpeur séculaire dans laquelle il est si profondément enlisé.

FÉTICHISME. — Le fétichisme, à proprement parler, tel qu'il se pratique au Soudan, n'est pas une croyance profonde et, par conséquent, il ne peut

supporter le moindre parallèle avec les dogmes des différentes philosophies religieuses.

C'est une croyance qui attribue à un objet l'influence d'une mystérieuse puissance, capable de jeter le bon ou le mauvais sort sur tout acte de la vie, comme la propriété de prédire l'avenir et de sauvegarder la personne du dévot. Les peuplades fétichistes ont à peu près autant de fétiches à vénérer qu'elles se composent d'individualités.

Chaque personne a plus ou moins son fétiche et, bien entendu, le fétiche est plus ou moins vénéré selon que son possesseur est lui-même plus ou moins éclairé et finaud. C'est celui-ci qui fait la qualité de celui-là. Finaud et rusé, il ne fait prédire à son fétiche que des choses qu'il a déjà appréciées à leur juste valeur et qui ont les plus grandes chances de se dérouler comme son raisonnement les a prévues.

Le fétiche, choisi autant que possible de forme originale, est un objet quelconque dont le pouvoir magique est d'autant plus surprenant que sa forme et sa valeur seront inconnues des fétichistes. Un bon fétiche doit être d'un brillant inaltérable.

On accorde au fétiche toute une série de magies : celle, par exemple, de pouvoir déterminer ce qui doit arriver ou ce qui sera ; celle de préserver son propriétaire d'une maladie ; celle de le préserver des bêtes féroces et venimeuses ; celle de le préserver des voleurs ; celle de le préserver des balles françaises ; etc. En somme, c'est surtout un préser-

vatif contre le mauvais sort qui pourrait arriver à soi-même, à ses enfants, à sa famille, à ses animaux, à ses cultures, etc. On invoque le fétiche à propos de tout, et principalement pour ce qui concerne l'avenir, les espérances et les désirs de chacun. On le porte sur soi quand on voyage ; l'oublier serait un mauvais présage et un signe de mauvais augure.

Le fétichiste, en somme, s'adresse à son fétiche et il l'invoque comme un musulman invoque Allah ; toutefois avec une conviction et une croyance beaucoup moins profondes. Malgré cela, son fétiche est son Dieu ; il en a le plus grand soin, il l'enveloppe avec précaution, il orne presque toujours d'attributs le tissu qui le préserve du contact de l'air et de la vue des profanes.

Pour l'invoquer, il se place généralement à genoux sur le sable ; puis, avec le plat de la main, formant balai, il nettoie, en face de lui, quelques décimètres carrés de la surface sablonneuse. Il place ensuite, avec mille précautions, son fétiche au milieu de la partie nettoyée et il commence aussitôt des mouvements de corps, qui ressemblent à des génuflexions, alternés avec des tensions de bras dont les mains prodiguent des formes de caresses au joyau et au sable qui l'entoure. Il s'adresse à lui, à demi-voix, comme s'il parlait à un être conscient et infailible. Il lui demande naturellement ce qui fait l'objet de ses désirs ; et, en homme simple, quand il se relève, il est plus sûr de lui-même, plus content et presque heureux.

Certains ont des grigris-fétiches d'une grande réputation et par conséquent de pouvoirs considérables. On vient les consulter de loin et, naturellement, l'heureux propriétaire en retire de petits bénéfices.

Pour mieux éblouir qui a la simplicité de venir l'invoquer, le sorcier se livre, devant le visiteur, à toutes sortes de signes cabalistiques en prononçant des paroles magiques.

Il arrive aussi assez fréquemment qu'un rite est pratiqué secrètement en l'honneur du fétiche. On lui sacrifie des animaux, surtout des poulets blancs, des moutons, etc. Pendant le sacrifice, la victime doit présenter des affres diverses, le sang doit couler d'une certaine façon et aussi, quelquefois, arroser le fétiche. On ne consomme jamais la viande du sacrifice sans lui en avoir préalablement offert les prémices.

Si la chose prédite arrive, quoique due au hasard ou prévue par le raisonnement, le fétiche est réputé excellent et il devient une ressource de tout premier ordre pour celui qui le possède. Si c'est le contraire qui se produit, le fétiche est réputé mauvais et le possesseur s'en défait volontiers pour en chercher un autre.

Naturellement c'est la personne du magicien qui est la première en jeu, aussi le possesseur ne néglige-t-il jamais, avant de consulter son grigri-fétiche, de faire expliquer nettement par le visiteur ce qu'il désire et de lui en faire fixer clairement les détails. S'il croit ne pouvoir répondre que d'une

façon trop incertaine et surtout s'il ne prévoit qu'une médiocre aubaine, pour les questions posées, il n'hésite pas de feindre de consulter son fétiche et de lui faire exprimer qu'il n'est pas compétent pour l'affaire soumise. De cette façon, son petit commerce n'est pas compromis et le curieux va consulter ou se faire pendre ailleurs.

Il y a aussi des arbres-fétiches, des rochers-fétiches, des animaux-fétiches que l'on vénère et que l'on consulte à tout propos.

A l'entrée des villages de fétichistes, il n'est pas rare de voir des loques accrochées à des arbres. Ce sont des fétiches que les passants doivent invoquer avant de pénétrer dans le village. On accorde à ces arbres et à ces fétiches la propriété d'arrêter là le mauvais sort que le passant peut porter avec lui. Quiconque manquerait de les invoquer se verrait interdire l'entrée du village.

Malgré ces démonstrations, les fétichistes sont en réalité peu convaincus, tandis qu'ils sont au contraire avides de choses nouvelles. Ils ne peuvent que nous servir dans notre pénétration et nous pouvons les considérer même comme de précieux auxiliaires. Tandis que l'islam, en conséquence des bases inculquées, laisse si bien fermé le cerveau de ses adeptes que tout semble leur être indifférent puisque, croient-ils : tout est écrit, le bien comme le mal. Et ils refusent de croire que des hommes, surtout des « blancs » et des infidèles, soient capables de changer ce qu'Allah a prédit par Mahomet.

C'est donc leur instruction et leur éducation qu'il est urgent de modifier.

PRÊTRES DE L'ISLAM, LEUR FUNESTE INFLUENCE. — Les ulémas et marabouts de toutes sortes (prêtres de l'islam) sont, personnellement pour notre colonisation, nos plus irascibles ennemis.

Dans les pays musulmans, si les nobles de toutes races, de famille royale, sont les plus craints et les plus respectés, par contre, ce sont les marabouts qui sont les plus écoutés. Ils sont tout-puissants sur le peuple et sur les rois eux-mêmes. Et quels rois ! quels princes ! quelle noblesse ! quels prêtres ! quelles expressions et quels titres pompeux accordés à des « pouilleux » qui commandent impérieusement et d'une façon sauvage, à de plus « pouilleux » encore ! Mais qu'importe, ils sont rois, princes, nobles et prêtres de par l'ascendance de leurs familles et de par les prérogatives que le Coran leur accorde.

Dans notre pénétration, les rois vaincus se soumettent encore, quoique d'assez mauvaise grâce, puisque nous leur laissons une apparence de faste et que, le plus souvent, nous leur donnons des subsides. Mais les marabouts ne se soumettent ni ne désarment jamais : ce sont eux qui prêchent, contre nous, la haine de race et de religion ; ce sont eux qui instruisent les jeunes générations et qui, avec la plus grande liberté, leur apprennent à nous haïr ; ils inculquent, à notre insu, à ces âmes nouvelles,

encore incapables de raisonner et de comprendre, le plus profond des ressentiments.

Quelques-uns d'entre eux seulement sont con-

Fig. 42. — Un coin de Tombouctou.
Marabout instruisant un groupe d'enfants accroupis, comme lui,
au pied d'une mosquée.

vaincus de la sainteté de leur mission ; beaucoup ne le sont pas, mais tous paraissent l'être.

Par obligation et pour leurs intérêts, lésés et détruits, ils ne peuvent effectivement que nous haïr.

Voici en effet des hommes qui sont presque les seuls instruits de leur race ; des hommes qui, avant

notre arrivée sur le sol africain, recevaient partout des honneurs royaux; des hommes qui étaient les plus écoutés et les plus vénérés de leurs tribus; des hommes qui, en recevant la hadia obligatoire des tribus dont ils sont les pasteurs, se faisaient des revenus princiers; des hommes qui possédaient les plus immenses troupeaux et le plus grand nombre de captifs; des hommes enfin, qui étaient partout reçus avec la plus enthousiaste allégresse, consentie ou forcée, comme représentants d'Allah sur la terre. La civilisation européenne les resserre de plus en plus dans les limites du droit commun. C'est pour eux un outrage et un préjudice que rien ne saurait compenser.

Ils retiraient aussi et retirent encore des versets-amulettes, cédés à prix d'or aux croyants, de scandaleuses rémunérations.

Le Coran prescrit, en effet, de porter sur le corps des « préservatifs », c'est-à-dire des grigris ou amulettes.

Ces préservatifs doivent être un vestige de la civilisation qui a précédé Mahomet, puisque le grigri est en faveur chez les autres peuplades de l'Arabie et de l'Afrique qui avoisinent les musulmans, mais qui ne sont pas soumises à l'islam.

Chez ces peuplades, comme nous l'avons déjà vu, le grigri est quelconque; il peut être un morceau de miroir brisé; il peut être un bouton doré et brillant; il peut aussi être la tête d'un serpent, l'appendice caudal d'un animal quelconque, une

griffe de lion ou de panthère, etc... soigneusement enfermé dans une enveloppe de cuir, d'étoffe ou de cuivre.

Chez le musulman, au contraire, il est invariablement un verset du Coran écrit sur du papier et soigneusement enfermé dans une enveloppe de cuir ou de métal. Il est porté autour du cou où il est suspendu par un cordon tressé en cuir, ou porté autour des bras, quand le cou en est déjà encombré.

Les musulmans de marque ou de quelque condition en possèdent aussi un en cuivre poli qui est porté au milieu de tous les autres, sur le centre de la poitrine. Souvent même, les jours de fête, il est porté seul à l'exclusion de tout autre.

C'est le bijou de parade que l'on étale sur une gandoura très blanche, les jours où chacun se met le mieux qu'il peut; c'est aussi le bijou vénéré par excellence, à cause de la valeur qui lui est attribuée en raison du prix qu'il a coûté ou de la redevance qu'il a fallu verser au marabout.

Tous ces grigris sont une ressource précieuse pour le maraboutisme; car nul musulman, riche ou pauvre, ne marche sans amulettes.

Celles-ci sont de deux sortes : la première sorte comprend toutes les amulettes qui sont destinées à prémunir ceux qui les portent contre les malheurs et les accidents qui peuvent atteindre le corps. La deuxième sorte comprend toutes celles qui prémunissent contre les dangers qui menacent l'âme.

Les cas de la première catégorie peuvent varier à l'infini ; car ils consistent à se prémunir contre toutes les espèces d'êtres que Dieu a créées, et qui peuvent être nuisibles à l'homme. Leur nombre, dans chaque espèce, étant très grand, on peut avoir un grigri prémunissant contre chacun d'eux.

Les cas de cette catégorie consistent encore à se prémunir contre une foule de malheurs, surtout imaginaires, qui peuvent survenir à l'homme pendant la nuit, tels les crimes et les incursions. Cette catégorie de grigris est donc contre les surprises et l'assassinat, ou bien encore contre la captivité ; car c'est la nuit, dit le Coran, que se commettent les crimes et que se pratiquent les surprises ; c'est-à-dire qu'une personne et même une tribu peut s'endormir libre le soir et le matin se réveiller cernée et captive.

Dans cette catégorie peuvent aussi se classer tous les grigris qui prémunissent contre les sortilèges et l'ensorcellement des magiciens et des méchants.

Enfin, dans la deuxième catégorie se classent tous les grigris qui prémunissent l'âme contre la tentation du démon ou contre l'hallucination de l'esprit que pourraient provoquer des génies mal-faisants.

Les musulmans, comme on le voit, ont le champ large ; aussi se prémunissent-ils contre tout. A tel point qu'il n'est pas rare d'en voir, plusieurs d'entre eux, qui sont affublés et chargés de grigris accro-

chés sur toutes les parties du corps, au cou, aux bras, à la ceinture, etc...

A force de les porter sur l'épiderme, le cuir devient crasseux et le chapelet qu'ils forment est répugnant.

Pour un Européen, cette camelotte ne représente aucune valeur, tandis qu'elle exprime la richesse et l'aisance du musulman qui la porte.

Le marabout, selon la situation du solliciteur, ne se fait pas faute de se faire payer bien cher les paroles sacrées. Il n'est pas rare de les voir atteindre, quand le croyant est riche, une valeur inimaginable. Très souvent, un bœuf, un lot de cinq à dix moutons, un captif ou un cheval en est le prix.

Et comme la faiblesse humaine crée, chez les noirs aussi bien que chez nous, des jaloux et des sots, il en est qui veulent avoir un grigri plus joli que celui de leur voisin. Naturellement, c'est le marabout qui en profite. Telle est la raison qui pousse celui-ci à exhorter les croyants à se prémunir contre tout danger ; c'est pour lui une source intarissable de scandaleux bénéfices.

Et, ironie du sort réservé à ces pauvres grigris : pour ne pas gâter le petit commerce du marabout, la légende accréditée et soigneusement entretenue chez les croyants, est que l'amulette ne conserve son efficacité que si elle est portée par celui qui l'a reçue des mains d'un marabout. Pour augmenter sa valeur, elle est une partie intégrante des biens de famille, et le seul cas où elle peut être léguée

à un autre et portée par lui, est celui où elle a été reçue en héritage après la mort de la personne qui la possédait.

Toute amulette reçue d'une main étrangère ou donnée par un personnage autre qu'un marabout, non seulement ne prémunit contre rien, mais encore attire les maux contre lesquels on veut se préserver.

Les marabouts musulmans sont, comme on le voit, fortement imprégnés d'un charlatanisme vulgaire qu'ils ont soin d'entretenir sous le masque d'Allah. Mais l'esprit et le cerveau de leurs victimes sont si simples qu'ils peuvent tout se permettre à leur égard et continuer impunément à les maintenir dans ce profond obscurantisme.

Notre arrivée au milieu des pays de leurs exploits entrave quelque peu, surtout dans les grands centres où résident des Européens, le libre exercice de leurs malhonnêtes duperies. Non que l'on ait jamais défendu de telles pratiques, mais parce que les Européens tournent en dérision les domestiques de toutes sortes qui s'affublent de pareils oripeaux ; les soldats indigènes eux-mêmes, qui se couvraient de grigris, ont maintenant beaucoup plus de confiance en leur fusil qu'en l'amulette préservatrice « contre les balles » que leur avait cédée, à prix d'argent, le marabout.

Les exemples mortels qu'ils ont vus trop souvent de leurs yeux leur ont montré que l'efficacité de l'amulette était nulle contre les balles et ils en

déduisent que la puissance et le crédit accordés aux autres amulettes, qu'ils portent encore, sont de plus en plus douteux. Et s'ils continuent à s'en parer, c'est par pure vanité en souvenir de l'ancienne splendeur dont la face leur reste.

Croyant aussi, bien souvent, s'attirer la bienveillance des Européens qui commandent les postes, certains serviteurs, certains soldats et certains indigènes affectent de négliger de porter ces objets vénérés qui, jusqu'ici, avaient été leurs bijoux et qu'ils semblent maintenant dédaigner.

Ce nouveau revers de fortune qui provoque une forte baisse dans le commerce des prêtres musulmans nous est naturellement imputé. Elle est une des principales causes qui augmentent la haine qu'ils nourrissent contre nous, puisque le moral et l'esprit de notre civilisation sapent, de ce fait, une des origines de leurs richesses.

Leurs biens sont encore considérablement diminués par la suppression de la hadia qu'ils ne reçoivent plus, les noirs ne pouvant payer l'impôt à deux maîtres.

A tort, nous n'avons rien fait pour calmer leurs appétits et flatter, en l'ensoleillant, l'agonie de leur omnipotence et de leur vanité.

Aussi nous en sommes-nous fait d'irréconciliables ennemis ; il est à craindre qu'ils ne nous fassent payer très cher cette imprévoyance.

Est-ce bien ainsi qu'il fallait agir envers ces ferments de révolte ? A-t-il été prudent de les

traiter en quantités négligeables, quelque peu intéressants qu'ils parussent être à nos yeux ? En un mot, est-ce une bonne politique d'avoir feint de ne pas s'occuper d'eux ?

Avec des restrictions, nous croyons pouvoir répondre oui et non.

Oui, la politique suivie aurait été bonne si on avait pris, contre eux, des dispositions prévoyantes et déterminées pour les empêcher de nous nuire dans un avenir quelconque et les empêcher aussi de prêcher, contre nous, la guerre sourde dont ils minent les cerveaux de la jeune génération qu'ils instruisent.

Non, la politique suivie n'a pas été suffisamment prévoyante, puisqu'elle les a laissés libres de redoubler d'énergie pour aviver la foi de leurs adeptes et de leurs élèves, comme aussi on les a laissés libres d'aller faire de nombreux prosélytes chez les fétichistes, jusqu'ici incroyants.

Ils ont envoyé des frères-prêcheurs dans les tribus dissidentes pour les rallier à leur cause et, si nous n'y prenons garde, le jour du danger pourrait bien reparaitre dans ces régions lointaines. Le marabout-prêcher aurait, ce jour-là, édifié son œuvre en groupant dans la même croyance des peuplades diverses, autrefois ennemies, qui se lèveraient, comme un tout homogène, pour nous écraser de leur nombre.

Ce sont là des symptômes nets, apparents et très significatifs que de voir ces marabouts qui ont

entrepris de convertir, en les séduisant, nos Bambaras fétichistes. Ils nous avertissent clairement que nous ne devons pas nous endormir et qu'il faut, au contraire, nous tenir sur nos gardes.

Nous avons vu plusieurs chefs de tribus, et notam-

FIG. 43. — Muezzin se rendant à la mosquée pour faire l'appel à la prière du haut du minaret.

ment certains du Bélédougou, accueillir des marabouts toucouleurs et sarracolais pour se laisser instruire, eux et leurs enfants. C'est un danger, menaçant l'avenir, qu'il importe de conjurer.

Les marabouts ont repris de plus près les préceptes du prophète et ils les inculquent, avec la plus âpre ardeur, dans l'âme, le cœur et le cerveau de

leurs néophytes. Ils leur montrent leur misère et ils la font découler de la soumission qu'ils subissent des « blancs ». Ils s'emparent des plus intelligents, sachant bien que les autres suivront, et ils leur commentent, en les couvrant de fleurs, les paroles du prophète qu'ils falsifient et transgressent.

Combien de fois ne leur répètent-ils pas, en expliquant à chaque mot la volonté d'Allah, les versets qui saisissent le plus l'admiration des moutons de Panurge qui écoutent ! Ces versets sont à peu près toujours les mêmes : ils sont tous basés sur la grandeur d'Allah ; sur la grandeur musulmane ; sur la flatterie ; sur les réjouissances de l'autre vie ; sur ce que doit faire l'homme ici-bas pour les gagner ; sur la gourmandise, voire sur la lasciveté.

Le verset suivant est la base principale de leurs commentaires :

« Les croyants qui auront sacrifié leurs biens et versé leur sang pour la défense de l'islam seront comblés des faveurs du ciel. Ils jouiront de la félicité dans les jardins d'Eden où coulent des ruisseaux merveilleux dont l'eau, claire et pure, est toujours douce et ne s'altère jamais ; où coulent des ruisseaux de lait ; où coulent aussi des ruisseaux de vin, délices de ceux qui en boiront ; où coulent des ruisseaux de miel pur et où sont, en abondance, des fruits de toutes sortes.

« Ces jardins sont remplis de verdure, au milieu de laquelle on trouve le pardon et où se promè-

nent, dans les allées, des femmes vierges et toujours jeunes, placées là pour servir les croyants dans leur deuxième vie. »

Et dans un autre verset : « En sera-t-il ainsi pour l'infidèle qui sera condamné au feu ? Il sera abreuvé d'une eau bouillante qui lui déchirera les entrailles ! »

C'est ainsi que le marabout, considéré comme un magicien vénéré, craint et respecté, mais incapable de changer le présent, commente à ces simples, à ces âmes primitives et barbares, pour servir sa cause, les beautés de l'au-delà.

Pour nous, civilisés, ces beautés sont grossières et les idées sensuelles qui les remplissent et les traduisent sont de la dernière vulgarité.

Mais combien elles sont attrayantes pour les habitants du désert, brûlés par le soleil et vivant constamment au milieu des plaines arides et desséchées, pour qui chaque jour est une souffrance nouvelle et qui ne rencontrent, dans leur vie, qu'une très courte époque de plaisir ! Quelles délices ne goûtent-ils pas en entrevoyant, avec convoitise, tous ces bienfaits du Ciel ! Eux qui ne boivent, le plus souvent, que de l'eau fétide, pourrie et bourbeuse, recueillie à grand'peine au fond de puits ou de mares qui sont plutôt des concavités boueuses, dans lesquelles pénètrent, pêle-mêle, les animaux assoiffés, où ils peuvent à peine humecter leur langue desséchée !

Quelles délices ne goûtent-ils pas en entendant

parler de ruisseaux de lait, de ruisseaux d'eau pure et claire, de ruisseaux de vin et de miel ! Eux, les pauvres et les miséreux qui, en fait de lait, le traient pour les maîtres, mais n'en goûtent jamais ! Ils souffrent tous les jours le supplice de Tantale que, seuls, éteindront les délices des jardins d'Eden.

Quelles délices encore que d'entrevoir et d'espérer une deuxième vie dans des jardins toujours verts, remplis de fruits mûrs et ornés de femmes toujours jeunes, habillées de soie verte ! Eux qui, en fait de femmes, n'aperçoivent que des êtres malpropres, dont la jeunesse dure peu et qui deviennent hideuses après la maternité.

On comprend alors que ces simples, ces pauvres d'esprit, se résignent à écouter, avec ardeur, l'homme de leur race, originaire des mêmes contrées, qui est venu colorer leur misère par des paroles d'Allah qui le charment ! On comprend que ces hommes soient pleins d'admiration pour ce prêcheur qu'ils trouvent supérieur et qui les saisit d'étonnement, puisqu'il leur montre clairement qu'ils ne savent rien de la loi de Dieu !

Il n'est donc pas étonnant qu'à force de vanter à ces ignorants les beautés si remplies d'artifices de cet Eden idéal, il ne finisse par les convaincre et leur infiltrer, dans l'esprit et le cœur, la haine de l'infidèle qu'ils peuvent, dans ce monde, égorger et piller, ce qui leur assurera dans l'autre, à profusion, les délices inespérées des jardins d'Eden !

Oui, pauvres simples, qui habitez nos colonies africaines, il est temps encore de venir à votre secours, comme il est temps que la métropole, si elle ne veut courir, au Soudan, les risques de perdre le fruit des efforts qu'elle y a faits pendant ce dernier quart de siècle, prenne des dispositions sérieuses pour changer cet état de choses.

Il faut qu'elle sape au plus vite la puissance des marabouts par les créations philanthropiques et morales, par les œuvres de progrès que seront les écoles agricoles et de médecine pratique préconisées.

Les élèves qui en sortiront, devenus professeurs, ne devront pas devenir des bureaucrates coloniaux, mais bien des professeurs travaillant à poste fixe et à avenir déterminé. Ils ne seront pas ainsi tentés par l'ambition; ils ne désireront pas s'élever au-dessus de la situation qui leur sera donnée puisque, du premier coup, ils auront reçu la plus belle qu'ils puissent jamais rêver. Ils ne pourront voir germer en eux que celle par laquelle ils nous prouveront leur attachement, en nous montrant l'ardeur qu'ils auront à s'acquitter librement de la mission qui leur aura été confiée; mission qui les fera les conducteurs respectés, homogènes et sûrs du troupeau ignorant qu'ils amèneront à la véritable aisance, fruit du travail et de l'activité intelligente.

Les administrateurs coloniaux les auront sous leurs ordres directs; ils devront les seconder de toute leur autorité en les aidant de leur initiative.

Enfin si, traqué jusque dans ses derniers retranchements, le marabout désarme et qu'il veuille se rallier à la civilisation nouvelle qui devra marcher, dans ces pays neufs, à pas de géant, il faudra l'accueillir.

Ils ne faut pas oublier qu'il est d'une essence intellectuelle supérieure à celle des autres hommes et qu'il appartient à des familles qui seront longtemps encore vénérées. Pour ces raisons, il serait utile d'employer sa valeur et, tout en le surveillant, il serait politique de le favoriser dans ses desseins de nous servir. On désarmera son indécision par quelques marques de confiance qui le flatteront en nous l'attachant.

En Afrique et partout, parmi les adversaires du pouvoir établi, les hommes les plus intelligents sont les plus dangereux, les plus forts et les plus à craindre. Il est plus difficile de les conquérir que de vaincre la masse des indifférents qui les suivent. Ces hommes sont un peu comme des chefs d'armée : si on les gagne à sa cause on y gagne aussi leurs troupes, et si on s'empare d'eux, leurs troupes se débandent. Mais, d'un côté comme de l'autre, c'est eux qu'il faut viser.

Par des moyens rationnels, sensés, pacifiques et justes, il faut les engager à venir à nous, en exigeant d'eux des services et des actes déterminés, et s'ils refusent, alors qu'on détruise leur influence en les plaçant dans une incapacité absolue de nuire à la civilisation que, parmi les peuples noirs, nous

avons mission d'introduire dans la partie qui nous est échue du continent africain.

Les moyens et les procédés que la France doit employer doivent être différents de ceux qu'emploient les autres nations; car il est regrettable que la civilisation s'impose, par la force brutale, sous le masque déguisé d'une avidité commerciale. Les résultats que nous obtiendrons, et ils sont possibles, devront primer les leurs comme rendement final du commerce, de l'agriculture et de la civilisation rationnelle, bien ordonnée et voulue.

La France montrera ainsi au monde civilisé qu'elle est restée, avant tout, la nation chevaleresque qui sait associer, d'une façon immuable et parfaite, les deux grands principes sans lesquels il n'est nulle gloire : « Travail et Humanité. »

RÉGIME NUTRITIF IMPOSÉ PAR LA RELIGION MUSULMANE PENDANT LE MOIS DE RAMADAN. — SES CONSÉQUENCES SUR L'ÉTAT SANITAIRE DES HABITANTS. — Tout surprenant que paraîsse être le fait : que le régime imposé par le Coran aux adeptes de la religion musulmane, pendant le mois de ramadan, influe sur leur bien-être, n'en est pas moins exact.

L'époque où le fait est saillant est celle du mois de ramadan pendant lequel les fidèles ne doivent ni manger ni boire de toute la journée. Ils doivent cesser de prendre tout aliment : le matin à partir de l'aube, ou plus exactement, pour se servir de l'expression même du Coran, « à partir du moment

où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir ». Le soir, à partir du coucher du soleil.

La rigueur de ce carême dépasse les bornes ordinaires des privations auxquelles peut se soumettre le corps.

Aussi beaucoup de croyants, malingres et délicats, de constitution et de tempérament faibles, ne peuvent-ils pas supporter ces privations excessives. A beaucoup elles sont souvent funestes.

Ce carême, comme on le voit, est beaucoup plus rigoureux que celui des chrétiens.

Néanmoins, les croyants de tempérament faible peuvent être dispensés de la rigueur totale ou partielle imposée par le saint Livre et prendre un minimum d'aliments pour pouvoir supporter et maîtriser les privations auxquelles chacun doit se soumettre, sous peine de passer pour un impie. Dans le courant de l'année, à un moment favorable, ils doivent alors jeûner pendant un nombre de jours égal à celui des jours dont le jeûne a été enfreint pendant le carême.

C'est en somme, en perspective, une deuxième souffrance à supporter ; aussi aiment-ils mieux, le plus souvent, s'imposer le jeûne complet pendant l'époque normale et ne plus avoir de privations nouvelles à s'imposer après le ramadan.

Leur état de santé, plus ou moins lamentable, s'en aggrave souvent et beaucoup d'anémiés accentuent ainsi leur faiblesse sans s'en douter : de là, la phtisie, qui les guette, n'a plus qu'un pas à

faire et, une fois atteints, ils ne pourront plus se remettre des faiblesses supportées.

Pour les tempéraments plus forts, la privation n'en est pas moins considérable, surtout si l'on ajoute qu'au jeûne alimentaire, complet pendant le

FIG. 44. — Prieur maure en promenade, psalmodiant des mots pieux du Coran sur chaque grain du chapelet.

jour, s'en imposent encore d'autres : celui de ne pas fumer, celui de ne pas priser, celui de ne pas respirer de parfums, celui de n'avoir aucun commerce avec les femmes et celui de ne se couvrir que très légèrement.

Il est encore, pendant ce mois, défendu au fidèle de détruire les insectes qu'il a sur le corps. Aussi,

quand il en est par trop incommodé, les prend-il délicatement par le bout de ses doigts, pour les poser à terre où d'autres les récoltent.

Il nous a été rapporté, par un marabout revenant de la Mecque, que, dans les régions avoisinant la ville sainte, régions sacrées, les pèlerins sont soumis à un régime beaucoup plus dur encore. Ils doivent revêtir l'irham, sorte de bandes de toile en lainage ou coton, à peine assez larges, l'une pour s'entourer le cou, l'autre la ceinture, cacher les hanches et le bas-ventre. La tête est nue ; les bras, le torse, les cuisses et les jambes sont nus et, quelque froid qu'il fasse pendant la nuit, il est impossible de faire usage de la moindre couverture pour se préserver de la fraîcheur nocturne qui succède aux chaleurs suffocantes du jour.

Quiconque enfreindrait la tradition s'exposerait, paraît-il, à la réprobation des pèlerins et se verrait, comme impie, chasser de ces saintes régions.

Le mois de ramadan qui précède les fêtes de la Tabaski est donc une époque de jeûne rigoureux et de prières pendant laquelle on se prépare aux fêtes de Pâques ; la petite fête (Aïd-el-Sghaïr) et la grande fête (Aïd-el-Kébir).

Mais si le carême du ramadan, observé à la lettre, est un mois de privations rigoureuses, nous nous empresserons de dire qu'il est pour tout mal un remède. Dans les régions islamiques, éloignées des saints lieux, les musulmans riches, qui ne sont pas toujours des plus fervents, et qui, en raison de

leur indépendance, s'affranchissent volontiers des rigueurs du Coran, trouvent le moyen d'adoucir les mœurs les plus austères en les tournant de la façon suivante : ils dorment le jour et ils vivent la nuit.

Bien mieux, à cette occasion, ils se réunissent par tentes, par cases, par familles ou par sympathies, et les repas qu'ils font la nuit se transforment en de véritables agapes où chacun se livre, selon son estomac, aux plus grandes excentricités gastronomiques et à d'autres réjouissances qui durent toute la nuit.

Deux heures avant le jour ils se livrent à des ablutions accompagnées et suivies d'une courte prière ; puis ils se font servir le repas du matin qui dure jusqu'aux premières clartés du jour.

C'est la fin de l'orgie. L'étoile du berger annonce l'aube qui point à l'horizon. Les amoureux d'aventures, que guide l'incontinence, ramènent au bercail les brebis qui se sont clandestinement égarées vers des pâtures nocturnes.

Rentrés chez eux, les uns et les autres font des ablutions, aussi longues que nonchalantes, qui purifient tout. Et, aussitôt après, la prière de l'aurore termine les libations de la nuit en même temps qu'elle rouvre le jeûne qui va durer tout le jour.

Ce jeûne sera d'autant plus facile à supporter que les jeûneurs, abrutis par la lourdeur du repas pantagruélique qu'ils ont fait, vont dormir à poings

fermés jusqu'à ce que la nuit ramène, avec elle, les plaisirs de la veille.

Tel est, pour la plupart des riches, le jeûne de ramadan.

Malheureusement il ne peut en être ainsi pour la masse des pauvres qui a besoin, pour vivre, du fruit de son travail quotidien. On peut alors envisager avec épouvante les souffrances stomacales que, courbée sous le poids du travail et de la chaleur, elle doit supporter.

Les travailleurs et les pauvres, qui vont par les champs chercher leur nourriture, peinent le jour en souffrant de la soif qui les brûle ; la faim étant effacée par les affres de celle-ci.

La nuit ne leur est plus suffisante pour réparer les forces perdues ; car ils doivent, non seulement prendre les repas qui leur sont indispensables, mais encore observer les prières. Ils n'ont plus le temps matériel nécessaire pour dormir et, le matin, quand le soleil jette ses premières clartés, ils recommencent la montée du calvaire qu'est pour eux chaque jour de la lune de ramadan.

La fête de la Tabaski marque la fin du jeûne et la fin du carême. C'est la fête de la réjouissance impatientement attendue par ceux qui travaillent. Ils montrent, pendant les jours qu'elle dure, la plus grande allégresse ; ils l'expriment par des cris, par de copieux repas et par des danses de toutes sortes qui vont leur faire oublier les privations qu'ils viennent de supporter.

La Tabaski est aussi appelée la fête du mouton ; elle dure trois jours. Le mouton blanc, choyé, peigné et soigneusement engraisé pendant le mois de ramadan, sera égorgé le matin du jour qui commence la fête.

Pendant ces trois jours, les captifs et les captives sont assez proprement vêtus d'habits, en cotonnade, qu'ils n'exhibent que dans les grandes occasions.

Les uns et les autres se livrent à leur joie favorite : elle se compose de danses licencieuses et sardanapalesques, où la danse du ventre, la danse du « bengala » et d'autres figures, à contorsions excentriques, sont représentées.

Ces réunions sont connues sous le nom générique de tam-tams. Toutes les classes de la société musulmane s'y trouvent réunies ; mais chaque figure n'est dansée que par des gens de la même condition. C'est ainsi que telle figure est dansée par des captifs et des captives ; telle autre, par des hommes et femmes libres ; telle autre, par des *griots* (1) et griotes ; telle autre par des fils de grande tente.

Le chef du village ou son représentant préside ces réunions où les griots chantent, comme intermèdes, en s'accompagnant de leur infernale musique, les louanges des maîtres, celles des étrangers, celles des gens libres, celles des guerriers et celles aussi des humbles, travailleurs et captifs. Ces rapsodes burlesques vantent, tour à tour, les uns et

(1) Rapsodes.

les autres pour en recevoir une aubaine : kolas, cauris, tabac, etc... Si on ne leur donne rien, on est insulté, on est une âme en peine qui n'a pas même de père; si on donne peu, on est un bien petit homme; si on donne davantage, on est un homme de condition; si on donne beaucoup, on est, pour le moins, fils de roi; si on donne encore plus, on est un grand de la terre ou un descendant de Mahomet...

Parmi les autres défenses que fait encore le Coran, il faut citer l'interdiction de boire des boissons fermentées : bière, vin, dolo, vin de palme, etc....

Habitué à boire de l'eau, le musulman ne considère pas ces privations comme un besoin indispensable à sa vie, et il ne lui est jamais venu à l'idée que l'eau assez impure qu'il boit contient, le plus souvent, les germes des maladies qui sévissent le plus communément sur lui.

Les boissons propres aux pays qui les produisent répondent, en général, aux besoins des habitants, et le vin, en particulier, n'a-t-il pas été donné à l'homme pour s'en faire un breuvage, puisque déjà Noé, l'élu de Dieu et par conséquent un sage, en poussa si loin la consommation qu'il s'enivra ? Ce fut donc, après l'eau, la première des boissons qui fut utilisée par notre second père. On peut donc dire qu'elle, ainsi que ses dérivés, comme ses similaires, répondent naturellement aux besoins des hommes en raison des climats qu'ils habitent.

Nous laisserons aux docteurs, chimistes et hygiénistes le soin d'apprécier si, pour la santé du corps et les forces à réparer, il n'est pas préférable de boire des boissons fermentées plutôt que de l'eau impure puisée partout ailleurs qu'à sa source.

C'est le cas des musulmans et de tous les noirs qui habitent les régions équatoriales que nous avons conquises en Afrique.

En France et en Europe, tous les travailleurs qui peinent beaucoup s'abreuvent de boissons fermentées pour réparer, dans une certaine mesure, les forces qu'ils dépensent. Nous avons bien aussi des buveurs d'eau, mais combien rarement ce sont des travailleurs au pénible labeur!

La presque totalité de la population soudanaise, celle des bords du Niger exceptée, consomme de l'eau de mares ou de l'eau de puits.

Cette eau est plus ou moins malsaine, à cause des microbes et des larves de toutes sortes qu'elle contient; c'est presque toujours une eau croupissante, à odeur et à goût variables; elle est même souvent magnésiée. Mais quelle qu'elle soit, elle est toujours consommée telle qu'elle vient de la mare ou qu'elle sort du puits, bien souvent infectés.

Elle ne peut donc être que malsaine, et les noirs lui doivent plusieurs des maladies communes qui les éprouvent et qui sévissent sur la presque totalité des populations nigritiennes. Les Européens qui, eux aussi, sont obligés de la consommer, la filtrent invariablement ou la font bouillir.

Si donc les indigènes qui s'abreuvent dans de si mauvaises conditions, buvaient, d'une façon générale et uniforme, des boissons fermentées et préparées avec méthode, il est évident qu'une certaine partie des microbes que contient l'eau serait en partie détruite par la fermentation des matières qui donnent à l'eau leurs propriétés et ensuite par le filtrage qui pourrait compléter la préparation.

L'état sanitaire des noirs y gagnerait. L'organisme se fortifierait en s'assimilant les liquides légèrement alcoolisés qui sont un aliment, un réactif et aussi un digestif quand ils sont pris modérément, c'est-à-dire en raison des besoins mêmes de l'organisme.

En France, ne voyons-nous pas fréquemment des épidémies se propager dans les quartiers où la consommation de l'eau est exclusive et où, quoique filtrée, l'eau est loin d'être indemne de microbes ?

Que doit-ce être au Soudan, où l'eau croupissante est absorbée sans la moindre précaution ?

La préparation de ces boissons nécessiterait aussi un certain travail de la part du noir. Il faudrait qu'il se donnât la peine de fouiller la brousse et d'en rapporter les fruits qui lui seraient nécessaires ; à moins qu'il employât uniformément des graines de céréales diverses récoltées à la fin de l'hivernage. Mais sa provision de céréales est déjà insuffisante pour lui permettre de manger à sa faim pendant toute l'année ; c'est donc aux fruits sauvages de la brousse qu'il lui faudrait demander les éléments nécessaires à la préparation de ce breuvage.

Ce serait assurément pour lui un nouveau travail, mais aussi quelle satisfaction n'en retirerait-il pas? D'abord, il pourrait exécuter ce travail en tout temps, ce qui l'amènerait à sortir de l'apa-

FIG. 45. — Un tam-tam un jour de Tabaski.

(Cliché Almech.)

thique et continuelle torpeur dans laquelle il vit à l'époque des plus grandes chaleurs.

Le travail bien ordonné n'est-il pas également de toute nécessité pour la santé du corps et n'est-il pas aussi nécessaire pour présider aux fonctions de l'organisme qu'il est nécessaire à l'homme pour lui procurer sa nourriture quotidienne?

N'avons-nous pas chaque jour en exemple devant

les yeux que les gens qui travaillent sont les gens les plus forts et les plus robustes? Il n'est pas de loi différente sous le soleil d'Afrique que sous celui de nos latitudes tempérées.

Les absurdes préjugés de la religion de Mahomet, écrits par lui et pour lui, sont donc, par beaucoup de prescriptions ridicules et césariennes, aussi nuisibles à l'hygiène du corps que d'autres, dans les *hadits* (1), le sont pour celle de l'esprit.

Il a fallu à Mahomet trente années de guerres iniques et par conséquent inhumaines, pour imposer sa loi aux tribus qu'il a vaincues, dépouillées et réduites à l'esclavage.

Puis, ses hordes dévastatrices sont sorties de leurs limites régionales pour l'imposer aux peuples pacifiques qui les avoisinaient. Elles les ont soumis par la terreur que répandaient les crimes qu'elles commettaient pour assouvir leur avidité sauvage et barbare qui avait le pillage pour but et l'amour éhonté du butin. Elles faisaient la guerre pour le plaisir effréné de vivre au détriment de leurs voisins.

A ce prix et par la terreur que répandait leur esprit dévastateur, ces hordes affamées ont imposé leur tyrannie. Mais, malgré ses racines profondes, l'islam n'échappe pas à la loi immuable de tout ce

(1) Synonyme d'évangiles. C'est une série de traditions, d'abord orales, rapportées sur les paroles du Prophète par ses disciples. Elles furent plus tard écrites et ajoutées au Coran.

qui a été érigé par la terreur : il est plus difficile de créer que de détruire.

Aussi, sommes-nous convaincu qu'une période de vingt-cinq à trente ans, nécessaire à l'instruction de l'adolescence des hommes de cette période, suffirait pour détruire, surtout au Soudan, ce que des siècles d'une grossière tyrannie ont imposé.

Quelle superbe organisation à établir ! Quelle judicieuse méthode à appliquer ! Et vers quels horizons magnifiques la morale et le raisonnement d'une instruction, toute professionnelle, conduiraient nos nouveaux sujets dont la force puissante qu'ils représentent est inutilisée ! Leur ignorance et leur manque de direction emprisonnent cette force tout entière en la maintenant improductive.

Quelle puissance n'a-t-on pas dans la main quand, parlant et s'adressant à des peuplades de convictions incertaines et obscures, on peut, sans commentaires de leur part, et aussi sans les heurter, organiser une instruction inconnue d'elles qui commencera par leur donner le premier des bienfaits que comprenne le noir : « la surnourriture immédiate qu'il en recevra ».

Toute seule cette instruction, sans laquelle on ne peut rien, mieux que tous les soldats et que tous les pasteurs du monde, nous donnera le résultat qu'il est indispensable d'obtenir.

Ce résultat acquis, nous pourrons, avec clarté, montrer au noir, devenu capable de nous comprendre, le progrès réalisé par l'éveil de son intelli-

gence et l'emploi de ses moyens : « L'aisance par le travail méthodiquement organisé ».

Notre conclusion est donc logique : le Coran est un recueil de tyrannies qui pèsent lourdement sur l'esprit et le bien-être des populations que Mahomet a soumises à sa loi.

Ses absurdes maximes nous montrent que l'on peut présenter n'importe quel principe à ces êtres ignorants, pourvu que l'esprit qu'il renferme soit simple à saisir. Que ses préceptes soient moraux ou tyranniques, peu leur importe pourvu que leurs conceptions n'en soient pas gênées et qu'elles soient flattées dans leur espoir de ce monde et de l'autre.

C'est la clef du mystère de leur esprit, qui est trop borné pour apprécier la finesse des beautés abstraites que le génie de notre civilisation étale à nos regards, à nos sens et à notre esprit.

Si nous voulons que ces simples, ces bornés, ces ignorants arrivent à comprendre ces beautés ; il ne faut pas vouloir les leur donner d'un seul coup en les leur imposant. Il faut d'abord les préparer à les recevoir.

La chose paraît assez simple et l'est même ; mais il faut encore que le mode employé soit judicieux et arrêté par un esprit souple et clairvoyant qui aura été capable de saisir, avec précision, le moral du barbare, comme il aura été capable de se l'approprier pour pouvoir en développer tous les détails utiles à un enseignement bien raisonné et progressif.

Ce n'est que lorsque son cerveau pensera à l'unisson de celui du déshérité que le sien, reprenant le dessus, verra la voie unique par laquelle il l'entraînera sans murmure comme sans hésitation.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici un rapprochement qui, quelque burlesque qu'il paraisse être, n'en est pas moins typique.

Au Soudan, il y a quelque six ou huit ans, des théoriciens distingués, mais sans connaissances profondes et sûres de l'esprit arriéré qui règne dans la brousse, pensèrent, avec raison, qu'il était utile d'encourager l'agriculture dans nos nouvelles possessions. Certes, l'idée est si souveraine qu'elle s'impose d'elle-même et que, pour bien l'affirmer, nous allons lui consacrer un chapitre tout entier dans ce livre.

Dès cette époque que fut-il fait dans ce but ? — Pour venir, d'un seul coup, en aide à l'agriculture, il fut envoyé, dans tous les postes du Soudan, sans aucune préparation préalable, des cerveaux et des bras qui devaient s'en servir, de belles et solides charrues Dombasle !

L'intention était bonne, mais c'est un peu comme si l'on voulait faire battre sur mer la nation maritime la plus formidable du monde par un peuple de nains qui n'aurait jamais vu de bateaux.

On aurait beau mettre à la disposition de ce peuple toutes les forces marines du monde réunies, que ces forces seraient bien, en effet, les moyens

nécessaires pour battre son adversaire ; mais ce peuple de nains ne pourrait que regarder, ahuri, ces engins formidables sans savoir ni pouvoir s'en servir.

Il en est de même de notre noir qui a là, à sa disposition, l'instrument nécessaire pour labourer son champ ; mais de même que le nain, regardant les monstres marins mis à sa disposition, il regarde ahuri, l'instrument aratoire sans savoir ni pouvoir l'employer et sans savoir même à quoi il peut bien servir. D'où dépenses faites en pure perte sans en avoir obtenu le plus minime résultat.

Les noirs du Soudan n'étant pas industriels n'ont en effet jamais vu ni bœufs ni chevaux attelés, et pour cause, c'est qu'on ne trouve, dans ces parages sauvages, rien de ce qui est nécessaire à un attelage, ni harnais, ni chariots, ni véhicules quelconques traînés par des animaux, d'où, par conséquent, pas de routes et pas plus de chemins. C'est la campagne vierge dans toute sa beauté ; mais c'est aussi le sol improductif dans toute sa laideur !

Il ne suffit donc pas d'y envoyer des instruments, si l'on n'a pas préparé, avant, des bras pour les faire marcher et sachant s'en servir. Si l'on n'a pas non plus préparé les cerveaux à recevoir les instruments qui révolutionneront l'agriculture de ces pays, on s'expose à ne faire que des dépenses inutiles sans obtenir le moindre rendement.

Il en est de même de l'esprit que nous devons inculquer. Si nous ne préparons pas au préalable le

terrain où il doit se développer, nous travaillerons dans le vide.

Les écoles coloniales agricoles nous donneront largement le moyen de préparer nos sujets et celui de leur montrer la voie à suivre.

En tout et pour tout, il faut procéder avec méthode et, n'oublions pas que, jusqu'ici, personne n'a dirigé le noir dans la voie agricole. Il est encore partout livré à lui-même et à ses primitifs instruments.

Envoyer des charrues ou lancer encore d'autres instruments plus délicats à manier et à conduire dans un terrain qui n'a pas été préparé pour les recevoir et qui ne possède aucune main habile pour les manœuvrer, c'est pis que de donner à un campagnard ignorant, qui n'en aurait jamais vu, une automobile à conduire ou un baromètre à régler.

Nous n'arriverons à un résultat positif et sûr qu'en procédant lentement mais sûrement ; qu'en allant progressivement du simple au composé ; qu'en instruisant d'abord des séries d'hommes choisis, que nous emploierons ensuite, comme moniteurs, pour dégrossir l'esprit des autres et, ceux-là, nous ne pourrions les employer, d'une façon utile, qu'autant que nous aurons canalisé dans leur cerveau les préliminaires de notre civilisation et aussi ceux de l'art d'améliorer leur misérable condition par le raisonnement, juste fruit du travail.

Notre devoir est donc de débarrasser, malgré elles, les peuplades barbares et sauvages que nous avons charge d'âme et de conscience de conduire à la

civilisation, du fardeau que leur a laissé Mahomet et sous lequel elles succombent misérablement en aveugles.

Nous devons faire des hommes qui composent ces peuplades des êtres capables de comprendre ceux qui les initieront au progrès, afin qu'ils puissent suivre, avec eux, le mouvement sublime qui se dirige vers le but, si noble et si grand, de la fraternité humaine dans laquelle tous les hommes seront unis, par l'amour du vrai et de l'utile, dans une mutuelle solidarité.

FIG. 46. — Le poste de Sokolo.

CHAPITRE V

COLONISATION : Son organisation administrative et militaire après la conquête. — Dualité entre les éléments des services civils et les éléments des services militaires. — Mise en parallèle de ces éléments selon la période : conquête et pacification. — De l'influence morale de chacun d'eux sur l'esprit du noir. — Education et atavisme. — Quelques chiffres sur les dépenses qu'occasionnent les changements de services. — Les éléments européens des colonies doivent s'entraider et non point se haïr. — Nécessité de placer le personnel des divers services sur un pied d'absolue égalité.

FIG. 47. — Colonisation :
Médecin européen tenant sur
ses genoux
un négroillon convalescent.

Nous allons ouvrir ce chapitre par une question épineuse au premier point ; épineuse parce qu'il s'agit d'envisager : 1^o la conquête militaire de nos colonies, et 2^o leur organisation administrative après la conquête. Epineuse encore parce que les éléments qui composent ces deux services sont d'esprit différent et que leurs intérêts, rivaux, les portent malheureusement trop souvent à se détester et à se haïr.

Il s'agit de chercher l'origine de ces différends et de savoir

ce qui les crée ; car, à tous égards, si aux colonies il y a antipathie entre les deux services, il est regrettable de voir que, là plus que partout ailleurs, c'est la colonie et la France qui en souffrent.

A notre avis, point n'est besoin d'acquérir des colonies si on ne les organise pas sagement pour qu'elles profitent, en même temps qu'elles sont conquises, d'un sort meilleur, plus conforme aux nécessités qu'exige la civilisation d'aujourd'hui dont les assises ont pour base : « Le progrès dans l'organisation du travail ; son fruit est l'aisance par l'agriculture, le commerce, l'industrie ».

Les uns ne manqueront pas de nous taxer de parti pris et d'augmenter peut-être l'intensité de leur haine et de leur jalousie en raison de l'exactitude des données qui vont suivre. Les autres considéreront, sans doute, comme une humiliation les concessions qu'indique l'esprit de la plus entière équité ; ils doivent néanmoins l'envisager avec nous d'une façon logique, sans quoi il n'est nul moyen de s'entendre.

Ainsi, la plupart des uns et des autres ne seront peut-être pas avec nous, parce que, précisément, et les uns et les autres, jaloux de leur autorité ou jaloux de leur prépondérance et de leurs prérogatives, ne voudront rien abandonner de la partialité de l'esprit qui les guide.

Quoi qu'il en soit, nous émettrons quand même les idées qu'il est utile de creuser et qu'il est nécessaire de prendre en considération, si nous voulons que nos colonies soient prospères et si nous voulons faire œuvre utile pour tous, aussi bien pour les conquis que pour les conquérants.

L'entente de ceux qui dirigent et la bonne har-

monie qui règne dans leurs rapports sont les meilleures garanties qui puissent présider à l'avenir d'un pays. Ils se secondent ainsi dans leurs efforts en se prêtant un mutuel secours. Il faut que leur action collabore au même but sans se gêner ; d'où, plus de cause de conflit.

C'est la condition sous-entendue de l'esprit de colonisation, à l'exclusion absolue de tout ce qui aurait pour but de satisfaire un esprit de parti, de personnes, de services ou de castes.

Notre rigoureuse impartialité va nous permettre de traduire les réflexions sur les remarques que, seule, l'expérience nous a permis de pouvoir faire.

La masse des hommes qui envisage sainement les choses, sera immanquablement avec nous. Tant mieux si, parmi elle, il y a beaucoup de coloniaux, beaucoup de colonisateurs et beaucoup d'hommes de la métropole s'occupant ou s'intéressant du progrès colonial auquel est lié l'intérêt de la France.

Il s'agit donc de mettre ici en parallèle les services rendus par l'élément administratif civil et ceux rendus par l'élément administratif militaire. La tâche est ardue et plus encore délicate.

De tout temps, le noir primitif, comme le musulman fanatique, n'a craint et respecté que celui qui lui en a imposé par la force. Ce principe posé, le raisonnement fondamental sur lequel reposent toutes les actions du barbare est d'orienter ses pensées du côté des chefs qui le commandent. Eux seuls, par la pensée qu'il reporte vers eux, déterminent

les décisions qu'il va prendre pour accomplir son travail quotidien. C'est ce qui le fait se soumettre, sans mot dire, aux plus vexatoires des contraintes. Jusqu'ici, avec ses chefs noirs, il s'est soumis sans mot dire. Sa crainte a toujours été si grande qu'il s'est exécuté sans aucune ombre de refus, et si, dans son for intérieur, l'idée de résistance a germé, revenu bien vite à la réalité de sa condition d'esclave et de paria, il s'est trouvé heureux de n'être point puni par ce qui aurait été son châtiement, si sa pensée fugitive avait été découverte ! Il a ainsi évité, avec une joie intérieure mais toujours d'un air morne et tranquille, les coups de fouet ou de *maligouleau* (1) qui auraient été sa punition.

Cette crainte perpétuelle dans laquelle a vécu le noir, de la classe captive, l'a amené à ne plus penser et à vivre, comme une véritable brute, sous l'autorité des chefs indigènes qui lui en ont imposé jusqu'ici. Telle est la résultante des droits souverains que donne le Coran aux grands dont le captif a été le bétail. Il est encore bien loin d'être affranchi de cette profonde et déprimante servitude !

Le barbare est donc, de par ces faits, imbu de l'idée absolue qu'il doit la plus profonde soumission au maître et à la force qui le dominant.

Aujourd'hui, nous avons vaincu les chefs iniques qui l'opprimaient et nous lui apportons une liberté que, malheureusement, il n'est pas à même de

(1) Cravache en peau d'hippopotame et, par extension, nerf de bœuf.

comprendre encore ; mais c'est de l'idée obscure et absolue qui lui reste de cette puissance souveraine qui fait qu'il obéit de la même façon au nouveau dominateur.

Pour l'instant, à ses yeux, c'est nous qui représentons cette puissance, puisque nous avons vaincu ses propres maîtres et, en même temps qu'eux, les hordes qu'ils commandaient.

Les vieux, les aïeux qui vivent encore aujourd'hui, gardent le souvenir des hécatombes de Médine et les plus jeunes sont encore effrayés de celles de Niagassola, de Bamako, de Koniakary, de Djenné, de Sikasso, etc... où des milliers de noirs, fauchés par le canon et les balles, ont entassé leurs cadavres dans les marigots où les hordes s'étaient cachées pour nous surprendre et nous barrer la route. Ces hécatombes ont produit sur l'esprit du barbare un effet aussi effrayant que salulaire.

La puissance et la force des « blancs » ont gagné son admiration et, sans tenir outre mesure à son ancien maître, dont il n'ose néanmoins s'affranchir, il juge que c'est la loi de cette nouvelle puissance qu'il doit servir, parce que, plus que l'autre, il la considère comme la force violente et la souveraine maîtresse à qui rien ne résiste. C'est elle qu'il admire ; c'est elle qui lui en impose ; c'est elle qu'il sert volontiers ; c'est elle qui peut lui faire fournir tout ce qu'on lui demandera comme c'est elle qui peut lui faire produire tout ce qui n'est pas au-dessus de ses forces et de ses moyens. Tel est

l'esprit du noir que fascine la puissance qu'il ne peut vaincre.

Envisageons maintenant comment la civilisation veut que nous employions ce que nous a procuré la force; car il ne faut pas oublier que l'organisation immédiate doit suivre la victoire, sans cela, comme Maharbal le fit à son illustre maître Annibal, nous pourrions nous adresser à nous-mêmes un semblable reproche : « Nous savons... conquérir, mais nous ne savons pas profiter du fruit de la conquête. » Il ne suffit donc pas de pacifier des colonies si, aussitôt après, on ne sait pas les organiser judicieusement pour les faire produire.

Voyons comment et par qui les puissants moyens de main-d'œuvre que la population nigritienne met en notre pouvoir vont être dirigés. Basons-nous pour cela sur ce qu'elle peut produire sans la contraindre. Utilisons ses moyens le mieux possible et recherchons ce que sera le résultat obtenu et à qui il profitera.

Profitera-t-il à des individualités entreprenantes ou bien à une collectivité anonyme de colonisation générale, au nom de la nation?

Ou bien encore, la civilisation qui nous est propre ne commande-t-elle pas, plutôt, que cette force productive soit organisée de façon à l'amener à produire pour elle-même en l'émancipant, petit à petit, du joug qui lui en a imposé jusqu'ici et sous lequel elle est courbée depuis des siècles ?

Les Anglais et les Allemands colonisent d'après

le premier de ces principes. Ils en retirent de merveilleux résultats et d'admirables ressources.

Les Français, guidés par des principes plus humains, ne doivent coloniser que d'après le second cas, sans pour cela entraver tout esprit d'entreprise et d'exploitation individuelle ou collective.

Mais peut-on supposer que ce changement d'orientation de la part des noirs, que cet appel à la lumière et à la réflexion, peut être totalement transformé en quelques années d'une occupation plutôt fictive qu'effective ? Croit-on que la torpeur séculaire qui est maîtresse de l'esprit du noir peut disparaître du jour au lendemain du fait seul que quelques points sont occupés et où, dans chacun d'eux, réside un Européen chargé de recouvrer l'impôt ? Croit-on que le fait de la présence de cet Européen, ou même de deux, dans un centre territorial de plusieurs centaines de kilomètres de traversée, en longueur et en largeur, soit suffisant pour changer l'esprit de toute une population avec laquelle on a, en détail, aucun contact ? Croit-on que les quelques tournées que peuvent faire, dans leurs cercles, les Européens qui se montrent ainsi aux populations, soient suffisantes pour changer l'orientation et les mœurs ? Croit-on enfin, que l'esprit traditionnel sera changé, si on ne s'y emploie pas d'une façon consciente, voulue et tracée d'après un plan uniforme, en organisant des bases invariables qui renfermeront les principes d'où résulteront les

meilleurs effets ? Ces effets ne s'obtiendront qu'en jetant les bases premières de notre esprit et de notre science par la diffusion générale de l'enseignement agricole.

Jusqu'ici, au contraire, depuis l'occupation du Soudan, à peine vieille de quelques années, on ne s'est guère borné qu'à organiser, en cercles, les territoires conquis pour y prélever des impôts.

Une quantité de fonctionnaires les perçoit et en administre la maigre manutention. Croit-on que c'est là le but de la colonisation et croit-on que, si quelques impôts sont assurément nécessaires, l'on colonise uniquement pour organiser des délimitations de cercles, où seront implantés des fonctionnaires qui ne recouvreront pas toujours les frais qu'ils nécessitent, ou plutôt pour organiser, d'une façon consciente, prévoyante et sage, l'éducation nouvelle que nous devons introduire dans nos conquêtes et l'inculquer à toute la population qui les habite ?

Qu'a-t-il été fait jusqu'ici dans ce dernier sens ?
— Hélas ! pas grand'chose.

Le noir acquitte, du mieux qu'il peut, les impôts qu'on exige de lui. Mais sa simple logique et sa profonde ignorance de toute chose ne le portent à comprendre que ceci : c'est que ces impôts n'ont fait que changer de direction. On les verse au chef « blanc » au lieu de les verser à l'ancien chef noir ; en dehors de cela sa situation et son état d'esprit n'ont nullement changé.

La seule amélioration de condition que pourrait apprécier le paria formant la classe qui servait à la traite, et que malheureusement son esprit n'apprécie guère, vus les lois ataviques qui le gouvernent et vu aussi son abêtissement profond, c'est qu'il n'est

FIG. 48. — Mauresques puisant de l'eau.

plus sujet à se voir vendu et dispersé du groupe qui lui tient lieu de famille comme il l'était autrefois.

Ce progrès, à nous, nous semble considérable tandis que pour le noir, quelque énorme que puisse paraître le fait, ce n'est là que chose secondaire, puisqu'il est incapable de l'apprécier. Et puis, ses pères, qu'il n'a bien souvent jamais connus, avaient

subi le même sort et nous savons qu'il est imbu du préjugé : que sa vie doit être semblable à la leur.

Quand il ignore ses parents c'est qu'il a été enlevé, tout jeune, aux lieux de sa naissance et, en ce cas, il ignore quel est son village d'origine comme il ignore de quelle race il est, et aussi quel est son âge. Il parle la langue de ceux qui l'on acquis dans son enfance et s'il n'est pas de leur race, il est incapable de s'expliquer pourquoi il ne leur ressemble point.

Mais, captif exporté ou captif sur les lieux qui l'ont vu naître, ce qu'il sait c'est qu'il est captif, c'est-à-dire qu'il appartient à son maître et comme, dès son enfance, on lui a profondément inculqué, dans le peu de cerveau qu'il possède, l'idée que Dieu veut que tout captif vive comme a vécu son père, dans les mêmes conditions et dans la même servitude, il ne cherche qu'exceptionnellement à se soustraire à l'autorité de ces préceptes. Il ignore même, en général, qu'il peut se permettre cette licence ; personne ne lui ayant expliqué le changement d'orientation, il subit toujours volontiers, sans se plaindre, la conséquence des dits préceptes si le sort l'y oblige.

Cet abîme d'inintelligence nous peut montrer tout ce que nous avons à faire pour le pénétrer de quelques principes d'éducation et éveiller sa réflexion.

Il ne suffit donc pas d'empêcher la traite à l'intérieur, il faut encore et surtout instruire incontinent l'homme noir de la beauté de la liberté que nous

voulons lui donner. Et, si on ne dirige point ses premiers pas dans la direction du but vers lequel on veut l'acheminer, il reste désorienté dans le vide sans comprendre et par conséquent sans faire le moindre progrès.

De sorte que si les marchands d'esclaves de l'intérieur sont punis de la perte du bien-être qu'ils retiraient de leur commerce honteux, la masse tout entière ressent une certaine gêne des difficultés plus grandes qu'elle éprouve pour se procurer certaines matières indispensables à la vie de chacun et que procuraient ces échanges. C'est-à-dire que l'on a démolì la vieille mesure qui n'était qu'un taudis, certes, et où plusieurs succombaient même, mais au moins elle abritait tout le monde et ceux qui restaient profitaient de ce que leur laissaient les autres. Tandis que la mesure renversée, sans rien qui la remplace, tout le monde est dehors sans savoir où il trouvera l'abri qui lui est nécessaire ; il y reste sans direction et chacun regrette ce qui lui a été enlevé, puisque on ne lui a rien donné en échange.

Cela nous montre qu'il ne suffit pas uniquement de supprimer si l'on ne remplace pas en même temps, par des moyens plus logiques et plus humains, les nécessités indispensables à la vie que palliait le commerce brutal et ignoble d'exportation de chair humaine vers les sebkhas du désert où quelques-uns extraient le sel, si nécessaire à tous.

Aujourd'hui que ces échanges ne peuvent plus

avoir lieu il en résulte que les produits salins, tirés de l'Adrar, par des hommes pris au Soudan, n'arrivent plus que par quantités moindres et tout à fait insuffisantes à la consommation. Ces mêmes produits ont augmenté de prix en raison directe de leur insuffisance et de la recherche plus active de leur achat.

Cette pénurie gêne assurément la population riche ; mais elle gêne plus encore la population pauvre qui est obligée de manger, sans sel, les aliments, par ce fait insipides, qu'elle se prépare. Aussi n'est-elle pas loin de regretter les temps où des hommes de chez elles allaient, par bandes, exploiter les mines qui fournissaient à ceux qui restaient un élément si utile et si nécessaire à l'hygiène et à la consommation de chaque jour.

Ces hommes, exportés par suite du manque absolu de considération qu'ont toujours eu les chefs noirs pour les humains de condition captive qu'ils ont possédés, restaient à tout jamais sur les lieux où ils avaient à fournir un labeur quotidien ; aucun d'eux n'en revenait ; mais la famille de l'esclave est si peu homogène, le sentiment de celui-ci est si peu développé que, subissant encore la loi de l'atavisme bestial qui l'envahit, il s'en allait sans pleurs et sans laisser derrière lui de chagrins sensiblement perçus (1).

(1) En pays barbare, le mariage des captifs de traite d'un même maître n'existe à peu près pas. D'où pas de famille. Le maître les accouple par paire en raison de leur âge et selon sa fantaisie. Leurs enfants, comme eux, lui appartiennent.

On ne devrait donc jamais détruire les avantages dont profite la masse au détriment de quelques-uns, si l'on ne donne immédiatement à cette masse l'équivalent de ce qu'elle perd et aux autres l'équivalent de ce qu'ils représentaient avec, en plus, la liberté.

C'est une des nombreuses considérations que nous devons envisager pour mener à bien notre œuvre colonisatrice.

Les voies de communications construites à prix réduits et dont il sera question au chapitre VII de ce livre nous donneront largement le résultat que nous devons chercher.

En attendant que cette organisation soit faite, le noir, apathique et borné à l'excès, subit, tout naturellement, le nouveau sort qui lui est fait, sans qu'il soit à même de l'apprécier et par conséquent sans qu'il l'estime plus ou moins préférable à celui qu'il subissait avant.

Il le subit parce qu'on le lui impose et que la force qui le traduit est, à son avis et à sa simple réflexion, celle qui l'a vaincu, lui et les tyranneaux qu'il servait. Et cette force est celle des « blancs » qui commandaient à des hommes armés de fusils contre lesquels sa primitive organisation a été balayée comme l'est un nuage sous la poussée du vent.

Ce sont ces « blancs » invincibles qu'il consent à servir, ou plutôt c'est eux qu'il reconnaît pour ses maîtres légitimes puisqu'ils l'ont vaincu et c'est pour cette unique raison qu'il se soumet à eux le

plus naturellement du monde. Telle est l'ensemble des causes, quasi puériles, qui représente les facultés intellectuelles de l'habitant des régions que nous avons conquises.

Recherchons maintenant s'il ne vaut pas mieux lui laisser, jusqu'à une époque déterminée, les chefs « blancs » qu'il reconnaît volontiers pour ses maîtres et qu'il finit par aimer parce qu'ils ne le maltraitent point et qu'ils sont justes à son égard, plutôt que de lui en donner de nouveaux qu'il apprécie moins parce que, à ses yeux, ce sont des maîtres qui veulent avoir de l'autorité sans qu'ils aient jamais donné la moindre preuve de la force victorieuse montrée en combattant, force qui, d'après lui confère seule le droit de commander et impose la soumission. Tel est son raisonnement dont la logique restera invariable, tant qu'on ne l'aura pas instruit.

Ainsi donc, avec les nouveaux chefs qui l'ont vaincu, il se soumet sans se plaindre et sans velléités de rébellion. Cela peut durer indéfiniment ou tout au moins aussi longtemps que les forces dont ils disposent seront le juge vers lequel se porteront ses seules réflexions.

C'est donc l'autorité que donne la force seule qui en impose au noir non éduqué, lorsqu'il importerait, au contraire, que ce fût son moral qui se transformât.

Ce dernier but atteint, nous recueillerons le fruit de nos peines et de nos conceptions. Jusque-là n'espérons rien de sérieux, car c'est de cette syn-

thèse seule que viendra le progrès comme c'est par elle qu'il s'ancrera définitivement dans les mœurs.

Mais pour transformer le moral d'un peuple il ne suffit pas, comme nous l'avons déjà dit, d'implanter deux ou trois Européens au milieu d'un cercle qui a cent kilomètres de rayon avec la seule mission de prélever, sur les administrés, les impôts qu'ils pourront payer. C'est bien loin d'être là le seul progrès qu'il faut vulgariser.

Il est donc indispensable que les principes qui doivent opérer cette transformation soient non seulement posés, mais encore édictés, réglementés et soigneusement appliqués, d'une façon uniforme et constante, dans toute l'étendue des territoires que l'ont veut ouvrir à une nouvelle civilisation.

Celui qui a vaincu ce peuple est tout indiqué pour lui imposer ces principes parce que seul, il sera écouté à cause de la crainte salutare, quoique inoffensive, qu'il inspire et par le respect que tous les indigènes lui portent sans hésiter.

Cette transformation doit commencer aussitôt après la conquête et, ne l'oublions pas, même bien ordonnée et poursuivie sans relâche, elle ne peut s'opérer dans un laps de temps inférieur à la durée du temps nécessaire pour instruire la jeunesse de vingt ou trente années successives.

Cette période de vingt à trente ans est nécessaire, mais suffisante, pour changer, de fond en comble, l'âme du pays noir et transformer son moral.

Avec ce temps on peut largement atteindre le but

voulu, mais ce ne sera point avec de l'incohérence que l'on y parviendra.

Nous verrons plus loin, dans le chapitre qui traite du système de pénétration, quelle est l'organisation, aussi simple que pratique, qu'il faut employer pour obtenir ce résultat.

Alors, la direction générale étant donnée et suivie, les services civils pourront succéder sans crainte, comme sans jalousies, aux premiers organisateurs et continuer, à tout jamais, sans risques de rébellion, l'éducation des peuplades conquises. A ce moment l'élément militaire n'aura plus là rien à faire et l'y laisser plus longtemps serait lui faire tenir une place qui ne serait plus la sienne. Mais jusque-là, en conséquence du moral de l'indigène qui n'est pas encore transformé, c'est lui seul qu'il faut maintenir, parce que lui seul est respecté, craint et obéi.

Que ce soit la crainte que l'on a pour lui qui oblige à l'obéissance, ou bien que ce soit le respect que commande sa situation, peu nous importe ; ce qu'il faut voir, c'est qu'il est reconnu volontiers pour le maître à qui l'on obéit et que c'est par lui seul que l'on peut tout imposer d'une façon logique, parce qu'il est le maître que l'on écoute.

Les obligations qu'ordonnera cette première organisation ne seront naturellement pas le résultat de la propre initiative de chacun, parce que celle-ci peut varier à l'infini et que celle du successeur ne ressemblera point à celle du prédécesseur. Or, préci-

sément, c'est de la méthode qu'il faut avant tout et non point une initiative isolée, si judicieuse soit-elle.

Ces obligations devront donc être le résultat d'un travail laborieux, approuvé par des comités compétents, réunis par autorité du Gouvernement ou du

FIG. 49. — Européens du poste de Sokolo.
Capitaine Tyl et sergents Taillebourg et l'énavaire.

Ministère auquel elles ressortissent et érigées en règlement.

Les obligations contenues dans ce règlement, enseignées partout d'une façon uniforme, amèneront imperturbablement le noir, par une marche toujours progressive et rapide, au but que nous avons indiqué : *transformer son moral*.

En attendant que cet important progrès soit réalisé d'après les bases simples, pratiques et surtout économiques exposées dans la partie qui traite de l'organisation des écoles agricoles coloniales, examinons si, jusque-là, il est utile que le personnel du service administratif vienne doubler le personnel du service militaire en décuplant les dépenses, comme nous le montrerons tout à l'heure.

Nous avons vu que l'ébauche de ce premier pas est précisément du ressort de l'organisation militaire qui s'est imposée. Voyons encore s'il n'est pas quelques services d'un autre ordre que cette organisation rend plus volontiers que l'organisation des services administratifs.

Par exemple, le commerce a-t-il besoin d'hommes ou d'animaux porteurs pour canaliser vers les lignes d'exportation les produits indigènes qu'il a acquis sur place, ou bien veut-il transporter, des points opposés, les produits européens qui lui sont nécessaires pour pratiquer ses échanges ; il lui est à peu près impossible de se procurer seul, même à prix d'argent, les moyens de transport qui lui sont nécessaires.

Il a beau faire ses offres au chef de village et lui dire qu'il payera tant par homme ou tant par animal porteur ; peine inutile, le chef de village dédaigne, le plus souvent, les offres qui lui sont faites et il semble se soucier fort peu de l'argent qu'il recevra en échange de ses services.

Le noir n'a pas encore l'esprit mercantile et, du

moment qu'un Européen vient lui demander quelque chose et non le lui imposer, il refuse par esprit d'irréflexion ; il refuse parce qu'il se croit libéré de l'obligation d'avoir à rendre service à un Européen qui n'est pas militaire. Et du moment que celui-ci sollicite un service, c'est qu'on ne le lui doit point et le chef de village se fait un malin plaisir de ne point accéder à ce qu'on lui demande. Il refuse parce que, en échange de l'argent qui lui est offert, il faudrait qu'il se résignât à fournir volontairement une somme de travail. Or, en fait de travail, l'apathique fils du soleil ne fait guère que ce qu'il est forcé de faire. Enfin, il refuse, parce qu'il est habitué depuis toujours à ce qu'on lui donne des ordres et non point à être sollicité.

Toutes ces considérations entendues, qu'arrive-t-il au commerce ? C'est que celui-ci se trouve découragé par ces difficultés nouveau genre qu'il ne peut vaincre, même à prix d'argent. Il constate, avec d'amers regrets, que sont vains et inutiles les efforts qu'il a faits ; il n'est pas du tout sûr de voir ses capitaux reprendre la direction de sa caisse ; il craint, non seulement de ne point les voir fructifier, mais encore de les voir engloutir, puisqu'il ne peut faire transporter les marchandises qui les représentent.

C'est ainsi qu'il se décourage. Et si, malgré tout, il est assez heureux pour se tirer d'affaire, quand il recommencera une campagne nouvelle, il s'empresera de ne point revenir sur les lieux de ses premiers

exploits; il ira ailleurs, vers des régions plus sûres, remettant à des jours meilleurs l'espoir de revenir.

Voici donc des tentatives qui échouent un peu par notre faute, puisque nous ne sommes pas venus au secours de cet autre apôtre de la civilisation.

Quand de tels cas se présentent, quelles sont les façons d'opérer de l'un et de l'autre des deux services, selon que c'est le service militaire ou le service administratif qui détient le commandement d'un cercle ?

Invariablement, le commerce, impuissant, du moins encore, à se procurer les moyens de transport qui lui sont nécessaires, vient trouver le commandant de cercle et il lui exprime l'objet de ses besoins à raison des prix qu'il a déjà offerts.

En dehors de l'époque de ses semailles et de ses cultures, qui dure de juin à septembre dans certaines régions, et dans d'autres de juillet à octobre, l'indigène n'a absolument rien à faire. Le commandant de cercle, s'il est militaire, convoque les chefs de villages qui lui sont nécessaires pour réunir les moyens de transport demandés, et il ordonne à chacun de fournir les quantités de porteurs ou d'animaux-porteurs qu'il indique.

Le noir, habitué à voir le commandant de cercle commander à des hommes, armés ou non, s'empresse d'obéir, avec obséquiosité même.

Les chefs de villages et leurs porteurs touchent instantanément le tiers ou la moitié des sommes qui sont allouées pour le transport total, et les deux

autres tiers ou la seconde moitié, quand les transports sont effectués.

Il faut voir l'aise des chefs de villages et des porteurs quand ils touchent cette aubaine : ils rayonnent de joie, en même temps que le commerce a été facilité et encouragé.

Quand la même chose se présente avec un commandant de cercle du service administratif ; le plus souvent, armé de son droit civil, il répondra au commerçant que cette affaire ne le regarde pas ; il ajoute, du reste avec raison, que c'est là une affaire toute commerciale dans laquelle il n'a rien à voir et il invite son visiteur à s'arranger avec les chefs de villages qui sont libres, d'après lui, d'accepter ou non les offres qui leur sont faites.

Ceci serait de la plus exacte logique si ces choses se passaient en pays civilisé ; mais il n'en est plus ainsi quand la logique est inconnue dans les pays barbares que l'on veut civiliser.

Et il en est de même pour beaucoup d'autres cas, où l'officier qui a eu faim et soif à côté du soldat qu'il commande, qui a peiné à côté de lui et vécu de la même vie, connaît mieux la mentalité de l'indigène et aussi ses moyens.

Quoique conquérant, l'officier est, en conséquence de ce qui précède, presque toujours moins dur pour l'indigène que le fonctionnaire du service civil ; celui-ci dédaigne de s'attarder à s'assimiler la psychologie et la logique du noir, dont il ne connaît pas les moyens ; aussi est-il vite outré de

ses procédés. Il n'en est pas de même du militaire pour la raison que nous venons de donner. C'est ce qui fait qu'il est beaucoup mieux et plus vite écouté. Il obtiendra, en général, de bien meilleurs résultats, tant que l'éducation du peuple restera primitive. Tandis qu'il n'en sera plus du tout de même quand l'évolution indiquée se sera produite : l'autorité de chacun sera exactement la même puisque ce sera, alors, aux principes reçus que l'on obéira et non plus à la crainte.

Le service administratif pourra alors appliquer, dans toute leur ampleur, les principes du droit d'une civilisation avancée.

Jusque-là le noir aura besoin d'être commandé. Si on l'abandonne avant à son initiative, il n'en saisira ni la portée, ni la raison, en même temps qu'il contractera les premiers principes de l'irrespect sur lesquels, quoique incalculés, se grefferont plus tard ceux de la désobéissance et peut-être aussi ceux de la rébellion.

Ceci nous porte donc à répéter que le noir étant imbu du principe absolu qu'il ne doit obéir qu'à l'instrument qui représente la force, c'est cet instrument qui doit continuer à lui commander pendant autant de temps que son esprit ne sera pas changé et que son éducation n'aura pas été modifiée.

Ceci fait, la force et avec elle les dépenses qu'elle entraîne pourront disparaître pour faire place à la loi, simple et logique quand elle se meut dans des terrains préparés et mûrs pour son application.

Ajoutons bien vite que les personnalités civiles ou militaires appelées à actionner ce formidable et précieux instrument doivent être judicieusement choisies parmi celles qui travaillent et qui se donnent la peine de saisir l'âme nigritienne; raison impérieuse sans laquelle il sera impossible de la conduire, avec succès, vers le but auquel nous la destinons.

Avoir bien soin d'éviter, pour ces débuts, les personnalités brouillonnes, les personnalités venues au Soudan, parce que nulle part ailleurs elles n'ont pu réussir; les personnalités venues là en acceptant ce pis aller, mais sans cesser un instant de considérer que le noir ne vaut pas le temps qu'elles lui consacrent. Elles placent si haut leur intellectualité qu'elles croiraient déchoir en cherchant à s'assimiler ou à comprendre l'âme du noir, qu'elles considèrent, non comme un homme, mais comme une sorte de brute qui n'est digne ni de leur compassion ni de leur intérêt. Les faits actuellement reprochés à des jeunes fonctionnaires de régions du Haut-Congo en sont un frappant exemple (1).

Les fonctionnaires de ce genre, civils ou militaires, sont non seulement des hommes nuisibles, des hommes qui tiennent du parasite, de la pieuvre et du porte-galons ou porte-broderies, mais encore

(1) Européens administrant des cercles ou agents de commerce.
(Affaire Toqué, Gaud et Proche.)

des hommes dangereux qui compromettent l'équité française et le loyalisme que nous devons inculquer aux habitants de nos colonies, de la même façon que nous devons les habituer à l'amour du travail.

En un mot, si le noir est un ignorant, que nous devons instruire et éduquer, ces fonctionnaires-là ignorent encore bien plus l'art qu'il faut posséder pour mener à bien l'instruction à donner. Ils mécontentent la contrée dans laquelle ils commandent, mais peu leur importe, leur traitement les satisfait et plus encore la perspective du retour en France où ils iront à Paris ou, selon la saison, étaler leur grandeur passagère dans une ville d'eau ou dans une station d'hiver où ils mèneront une conduite que ne prescrivent point la raison ni la modestie. Mais qu'importe ; leur vanité puérile montrera un moment à ceux que leur jeunesse veut étonner, qu'ils ont su se faire une position qui donne l'illusion de la grandeur, de la fortune et celle de la plus belle aisance.

Dans cet ordre d'idées, nous emprunterons au « *Guide de l'Européen dans l'Afrique occidentale* », du Docteur Barot (1), le passage suivant : « Bien rares sont les coloniaux par vocation... Il y a peu de temps encore, la masse des blancs qui peuplaient nos colonies n'y venaient que pour des motifs peu élevés... Cet état d'esprit, qui n'est pas encore tout à fait disparu, est déplorable et dangereux.

(1) *Guide de l'Européen*, troisième partie, p. 160.

Déplorable, parce qu'il a peuplé nos colonies de non-valeurs qui retardent, par leur indolence et leurs vices, la pénétration de la vraie lumière : la pensée.

« Le jem'enfoutisme colonial n'est pas seule-

FIG. 50. — Aux abords d'un village.
Indigènes paradant à cheval un peu avant le coucher du soleil.

ment un aveu d'impuissance et de nullité, mais il constitue, à nos yeux, une lâcheté coupable et une véritable désertion morale et mieux vaut un Européen peu intelligent, mais actif et travailleur, qu'un sceptique railleur et nonchalant.» Nous ne saurions mieux dire et aussi bien colorer la vérité.

Abordons encore une autre raison, non moins importante, la question financière.

Si coloniser veut dire : transformer l'esprit d'un peuple et la face d'une région, faut-il que cette transformation soit faite aux frais de la métropole, dans le simple but d'entretenir au loin une armée de militaires et de fonctionnaires, sans qu'elle puisse espérer jamais, ni de rentrer dans ses débours, ni de voir progresser les idées qui l'ont guidée dans ses conquêtes ?

La France se désiste volontiers de la première espérance, quoique possible en certains cas, mais elle n'abandonne point l'esprit de civilisation et de progrès qui prévaut en faveur de la colonisation à outrance et, si elle ne regarde pas toujours aux dépenses que nécessitent ces expéditions lointaines et par suite à celles du personnel qu'elle est obligée d'entretenir aux colonies, il nous semble qu'elle doit au moins réduire ces dépenses à un strict minimum, en cherchant à ce que ce personnel ne soit point doublé sans nécessité. Ce double personnel porte à des sinécures les emplois de chacun ; lorsque, au contraire, il est nécessaire que l'on ait suffisamment d'occupations pour que l'on se rende utile à la colonie par une activité de tous les instants et par une unité de vues absolue.

C'est ainsi que plus de la moitié des emplois, grassement rétribués, pourraient, pour le plus grand profit du budget et sans que le service en souffrit, être supprimés.

Du reste l'expérience a démontré que, lorsque le service du cercle est judicieusement organisé, il

donne à peine, à celui qui le dirige, deux ou trois heures de travail quotidien et trois ou quatre heures, au plus, pendant les trois ou quatre semaines, de chaque semestre, préposées au versement de l'impôt par les chefs de villages et de cantons.

Avec une légère majoration près, ces données restent encore exactes pour les centres où se trouve déjà installé un commerce européen important.

Or, dans ces pays éloignés, le service militaire ne fonctionnant pas comme en France (1), le commandant militaire d'une région a non seulement le temps nécessaire pour entretenir ses vieux soldats en haleine, mais il lui reste encore plus des deux tiers de son temps pour s'occuper de l'organisation et de l'administration politique du cercle qu'il commande.

Ces occupations, d'un autre genre, sont si intéressantes pour lui qu'elles lui procurent un travail nécessaire à sa santé en le maintenant dans l'état d'entraînement qui lui est indispensable pour résister au climat de ces pays. S'il n'a pas ce supplément d'occupations, il ne tardera pas à tomber fatalement dans l'oisiveté ; les siestes interminables, auxquelles il sera voué, lui enlèveront l'appétit ; elles affaibliront son moral et son activité en provoquant l'anémie. Sa santé ne manquera pas de

(1) Les troupes indigènes du Soudan sont composées de soldats ayant souvent jusqu'à douze et quinze ans de services. C'est à de rares exceptions près que l'on a quelques jeunes engagés à instruire.

s'altérer rapidement par suite du mauvais fonctionnement de tout l'organisme auquel l'activité et le travail sont de toute utilité.

Si ces conditions ne sont plus remplies, il ne tardera pas à être une proie facile pour les nombreuses maladies endémiques qui guettent les constitutions qui ne sont point, en permanence, dans un état de parfaite santé et de complet entraînement.

Il serait donc de toute logique et de toute nécessité, pour ne pas dire indispensable, que, là où sa présence est encore nécessaire, on laissât à l'officier les occupations administratives qu'il a eues jusqu'ici.

Pénétrons maintenant dans certains détails pour l'explication desquels quelques chiffres sont ici nécessaires. Pour ces fonctions supplémentaires de commandant de cercle, il est accordé à l'officier qui les exerce une indemnité mensuelle de cent cinquante francs. A côté de lui, il emploie, en dehors de leur service militaire, deux ou trois sous-officiers européens, comme secrétaire, magasinier, percepteur, etc. Ces sous-officiers reçoivent pour ces fonctions supplémentaires, une indemnité mensuelle de vingt-cinq francs.

Toute l'administration politique d'un cercle, quand elle est dirigée par des officiers, dépense donc exactement à la colonie, une somme mensuelle de deux cents francs.

En effectuant trop tôt, dans les cercles qu'ils

commandent, le relèvement des officiers, en ce qui concerne la direction politique du cercle, et en les faisant remplacer par les fonctionnaires des services civils, la colonie double inutilement le personnel, elle n'augmente pas d'un centime le rendement et elle décuple les dépenses.

En effet, presque partout, le personnel militaire et les effectifs qu'il commande sont encore jugés utiles à la sécurité des régions. Ils sont donc maintenus sur les lieux qu'ils occupent, à côté du personnel administratif qui est venu prendre la direction politique du cercle. D'autres fois, ces effectifs, pour montrer qu'on n'a plus besoin d'eux, sont envoyés cantonner à une certaine distance du centre des cercles, mais ils n'en restent pas moins à proximité pour pouvoir parer à toute éventualité.

Les nouveaux venus font donc inutilement double emploi, sans parler de la civilisation et du commerce qui n'aiment pas à changer de directions.

Les dépenses occasionnées par la solde d'un administrateur, indemnité de vivres et de représentation comprises, peuvent être évaluées pour toutes les classes, à une dépense moyenne et annuelle de 12.000 fr.

Celle des adjoints, magasiniers, percepteurs, secrétaires européens, etc., remplaçant les sous-officiers, à huit mille francs par emploi, soit pour deux

A reporter. 12.000 fr.

<i>Report.</i>	12.000 fr.
emplois, au minimum (avec indemnités diverses).	16.000 fr.
Celles des adjoints auxiliaires indigènes, de toutes sortes : percepteurs, comptables, etc., à trois mille francs, soit deux par cercle en moyenne	6.000 fr.
TOTAL . . .	34.000 fr.

Voici donc un cercle qui dépense une somme de trente-quatre mille francs pour la solde des services administratifs nouveaux venus lorsqu'il ne dépensait, en employant les services militaires, qu'une somme de deux mille quatre cents francs.

Soit, pour arrondir les chiffres, un supplément de dépenses de trente et un mille francs à multiplier par le nombre de cercles que la région possède.

Et ce n'est pas tout, l'administrateur militaire, toujours habitué à économiser les deniers de l'Etat ou de la colonie dans laquelle il sert, s'était, jusqu'ici, construit des cases très confortables au moyen de prestations et de main-d'œuvre de détenus. Ces cases, carrées ou rondes, véritables résidences à vérandas et à doubles toitures, abritaient parfaitement de la chaleur et elles remplissaient toutes les conditions exigées par l'hygiène. L'administrateur militaire entretenait les magasins, les bâtiments du service administratif et ceux du service colonial, les écuries, les puits, les hangars, le marché du cercle, etc., avec une allocation

annuelle de trois à cinq-cents francs, selon l'importance des postes.

Au service administratif civil, il faut construire des palais à l'européenne et pour cela il est nécessaire de faire venir de Kayes ou de Saint-Louis des ouvriers d'art, payés à raison de huit, dix et douze francs par jour. Il faut encore faire venir de ces mêmes points presque tous les matériaux nécessaires, à tête d'homme ou à dos d'animaux-porteurs : chaux, ciment, boiseries ouvrées, fers, carrelages, tuiles, quincaillerie, etc. ; la pierre aussi, sera souvent portée de fort loin à dos d'âne ou à tête de porteurs.

C'est ainsi que dans le cercle de X... un crédit de plus de cent mille francs fut accordé en 19... pour construire la résidence du service administratif à côté de celle du service militaire qui avait servi jusqu'ici et qui n'avait à peu près rien coûté.

Combien dura cette résidence ? Moins de deux ans après sa construction, elle était en partie détruite par un incendie.

Voici donc le coût énorme et inutile que provoque la substitution trop précipitée de ces derniers services à ceux installés, sans frais, après l'occupation.

D'autres cercles sont moins exigeants et se contentent de bâtiments en pisé dont les prix de revient, à la colonie, peuvent atteindre une somme variant entre sept, douze et trente mille francs. Il faut, bien entendu, ajouter cette somme amortissable, aux trente et un mille francs employés à la

solde annuelle du personnel du cercle. Nous ne craignons pas d'avancer que ces dépenses, inutiles et supplémentaires, engloutissent plus de la moitié des impôts perçus sur le cercle.

Ces substitutions de services et ces excédents énormes de dépenses ne pourraient donc se comprendre que lorsque :

1^o Les cadres européens du personnel militaire et les forces qu'ils commandent seront devenus inutiles à la sécurité des territoires occupés ; c'est-à-dire qu'à ce moment précis le personnel militaire et les troupes placées sous ses ordres disparaîtraient des effectifs à solder pour faire place nette au service administratif qui succédera.

2^o Lorsque l'esprit de la nouvelle population sera complètement transformé et par suite la richesse du pays accrue. Alors nous devons faire grand pour entraîner rapidement l'indigène vers la conquête de la science, du bien-être et de la logique qui en découle.

Mais tant que le pays ne sera pas complètement sûr et qu'il ne produira à peu près rien, il faut restreindre les dépenses en employant, à deux fins, le personnel militaire qui est à la fois respecté et obéi.

Telles sont les nécessités qui s'imposent pour régir, en père de famille, le budget que fournissent, ou que complètent à notre colonie, nos pauvres contribuables métropolitains.

Les considérations qui précèdent n'ayant été

exposées qu'au point de vue budgétaire, il ne saurait être ici question ni de personnes mises en cause, ni du moindre parti pris en faveur de l'un ou de l'autre des deux services mis en parallèle.

FIG. 51. — Poste de Goumbou. — Cases des officiers.
Capitaine : Costet. — Lieutenant : Belbèze. — Agent spécial : Pouillet.

L'un et l'autre sont appréciables ; mais à des temps différents.

Si nous considérons maintenant les personnalités mêmes qui composent l'élément administratif et l'élément militaire, nous dirons que, à quelques exceptions près, ces deux éléments se valent car, nulle part, l'habit ne fait le moine.

Il y a beaucoup de militaires consciencieux et particulièrement aptes aux services coloniaux qu'ils

ont choisis. Ils sont presque toujours aussi brillants dans les fonctions politiques qu'ils remplissent qu'ils le sont dans les fonctions militaires de leurs grades. Il y a même et souvent parmi eux des colonisateurs distingués. Il y en a d'autres qui, trop jeunes ou tout simplement poussés par l'esprit d'aventure, ne s'intéressent nullement à la grandeur de leur tâche. Ils seraient aussi bien à leur place dans un bureau quelconque de ministère, voire bien mieux, qu'isolés dans des postes où ils s'ennuient et où ils ne font que séjourner sans se rendre utiles, en attendant leur retour en France.

Cela n'enlève rien à leur bravoure et ils seraient probablement d'intrépides guerriers s'il fallait se battre et soumettre une région révoltée. Mais hélas ! aujourd'hui, il ne faut pas que songer à se battre aux colonies, mais bien songer au contraire que, si les coups de sabre portent toujours la terreur dans les régions où ils se donnent, ils n'ont jamais fait sortir du sol de ces régions le moindre épi de blé ou de mil supplémentaire.

Or, c'est précisément la production que nous désirons rechercher et que nous voulons organiser. Et ce n'est pas par des coups de sabre qu'on l'obtiendra, mais bien par l'éducation que nous donnerons aux peuplades de toutes races que nous avons conquises.

Ce qui est vrai pour le personnel des services militaires, ne l'est pas moins pour celui des services administratifs et locaux.

Nous avons vu, en effet, des jeunes gens se lancer dans la carrière administrative coloniale parce qu'ils avaient échoué dans leurs premières espérances qui les auraient conduits dans une autre voie. Beaucoup d'entre eux arrivent ainsi à occuper des emplois coloniaux pour la situation qu'ils y trouvent, mais sans avoir ni le goût, ni les connaissances pratiques qui leur seraient si utiles et si nécessaires pour s'acquitter, d'une façon logique et sensée, de la tâche qui leur incombe : — la colonisation. —

C'est que, pour coloniser et conduire l'indigène à la lumière, il ne faut pas seulement posséder des brevets d'instruction classique, même des licences. Il faut aussi, et avant tout, posséder des connaissances pratiques, sans lesquelles on ne peut rien pour parler, en connaisseur expert et en maître incontesté, à ceux que l'on est chargé de diriger et d'instruire.

Or, la première des sciences pratiques que nous devons enseigner dans nos colonies : — c'est l'agriculture. —

En France, comme aux colonies, la maxime énoncée par Sully n'a rien perdu de sa valeur et là, comme ici : « labourages et pâturages sont les deux mamelles de... tout pays ».

Aux colonies, aussi bien qu'ailleurs, l'agriculture est la base fondamentale sur laquelle tout repose : c'est elle qui assure le bien-être des habitants comme c'est d'elle et du sol que viennent toutes

les richesses primitives. L'industrie et le commerce ne sont que greffés sur ses tiges.

Les « écoles agricoles coloniales » nous diront tout à l'heure les connaissances pratiques que devront posséder les administrateurs, si nous voulons qu'ils fassent œuvre utile dans les fonctions qui leur incombent aux colonies.

Puisque nous sommes encore sur cette question, épineuse entre toutes, qui traite de la corrélation qui existe entre les services militaires et civils, nous voudrions essayer d'esquisser le moyen qui nous paraît le meilleur, qui est peut-être aussi l'unique, pour faire disparaître de l'esprit de nos coloniaux, l'antipathie qui les divise dans leurs relations de service à service.

Bien qu'il soit prudent, pour ne froisser personne, de ne parler de ces questions délicates que le moins possible, il est néanmoins indispensable de signaler cette grave lacune, afin de chercher à la combler par tous les moyens qui peuvent y parvenir.

Pour cela, nous partirons de ce principe, égalitaire entre tous : « les hommes à intelligence et à activité équivalentes, à instruction et à éducation similaires, et dont le moral est irréprochable, se valent sans restriction aucune ; et ceci, quels que soient leur origine et leur âge, dans quelque carrière qu'ils se soient lancés ».

Ces mêmes hommes, en se lançant dans une carrière plutôt que dans une autre, seront revêtus de costumes, d'habits ou d'uniformes de teintes diffé-

rentes ; les chamarrures des uns seront en travers sur les manches, si l'on veut, celles des autres seront en long et d'autres n'en auront pas du tout. En quoi cela peut-il changer leur caractère et influencer sur leur esprit ?

Ou bien encore ces mêmes hommes qui peuvent avoir vécu côte à côte pendant le cours de leur instruction, peut-être même jusqu'à la fin, se lancent à l'âge mûr, selon leurs goûts, dans des services divers : militaires, administratifs, juridiques, etc...

S'ils sont intelligents, en quoi cela peut-il détruire la camaraderie et la louable affection qui les avaient précédemment unis ?

Est-ce que leur intellectualité doit être changée, du fait qu'ils embrassent une carrière plutôt qu'une autre ? Est-ce que les uns ont droit à une plus grande considération que les autres ? Est-ce une raison pour que les uns jalourent les autres ? Est-ce que les uns ont un motif valable qui puisse les porter à être plus fiers que leurs camarades ? Est-ce que chacun, dans la carrière qu'il a choisie, n'a pas sa part de peines, de contrariétés et de joies ? Est-ce que les uns comme les autres n'ont pas besoin d'une forte volonté et n'ont-ils pas besoin, à chaque instant, de mettre leur conscience à contribution pour mener à bien la mission qu'ils ont entreprise ? Est-ce enfin, pour se haïr et se jalouser, une raison suffisante que d'appartenir à des corps ou à des services différents ?

— Nous ne le pensons guère.

Aussi voudrions-nous, aux colonies, où plus qu'ailleurs on a besoin de s'aimer et de s'entr'aider, à cause de la profonde solitude dans laquelle on se trouve, voir s'aplanir les raisons principales qui contribuent à ce que les uns et les autres se jaloussent, même se haïssent. Nous devons vouloir, avec une ferme volonté, que ces lacunes se comblent.

Quelles peuvent donc être ces raisons qui les divisent et qui font que des hommes sont prévenus les uns contre les autres avant même de se connaître ?

Quels arguments plausibles peuvent être invoqués pour expliquer cette haine ? — Tous, quels qu'ils soient, ne reposent sur aucun fondement sérieux ; ils ne peuvent être que simples et d'une singulière légèreté ; ils sont surtout irréfléchis.

Nous avons en effet souvent entendu les nouveaux venus, désireux de voir s'agrandir, le plus vite possible, le champ de leurs exploits, — désir peut-être légitime puisqu'il exprime leurs chances d'avancement, et pour d'autres la possibilité de rentrer en place, — dire, à leur corps défendant, sans le moindre scrupule, dans le but de ruiner les chances de maintien dans les postes de ceux qu'ils veulent remplacer : « que les premiers occupants sont des incapables, qu'ils sont trop fiers, qu'ils n'ont pas été éduqués pour diriger la politique coloniale, quelque simple qu'elle soit, des régions miséreuses et encore improductives que la France

a conquises!... » — En tous cas, ce sont eux, les premiers occupants, qui les ont conquises et pour ce seul fait ne méritent-ils pas un peu de respect et beaucoup de considération de la part de tous ?

Nous avons encore entendu dire : « que ces mêmes hommes se figuraient, peut-être en conséquence de ce qui précède, être d'une essence supérieure aux fonctionnaires du service administratif, que leur vanité les portait à croire qu'ils avaient reçu une instruction plus complète et qu'ils croyaient posséder une éducation plus raffinée que leurs camarades précités, quand, au contraire de tout cela, disent leurs détracteurs, ils ne sont à peu près bons que devant leurs hommes et pas ailleurs ! »

Est-ce là une simple médisance exprimée sans qu'elle soit sérieusement pensée ? Est-ce là de bouffonnes raisons ou serait-ce là la haine qu'exprime la jalousie ? Quelles puérilités encore exprimées quand on entend dire, par exemple, que le polytechnicien semble vouloir écraser de sa science ceux qui l'environnent, ou bien les éclabousser par le prestige de sa tenue ?

Pour prouver le mal fondé de toutes ces raisons injustifiées, et aussi l'invraisemblance inexplicable de l'esprit qu'elles traduisent, il n'y a qu'à répondre à ces sarcasmes, à cette médisance et à cette jalousie incompréhensibles, par une raison souveraine et plausible entre toutes : Que ceux des nouveaux venus qui médisent, regardent en haut de leur hiérarchie propre et qu'ils veuillent bien y voir

les chefs distingués qui s'y trouvent sans négliger de s'assurer de leurs corps d'origine ou de ce qui a fait leur fortune. C'est ainsi qu'ils y trouveront les Binger, les Gentil et tant d'autres qui suivent leurs traces brillantes.

Ces seules citations répondront en faveur de ceux que l'on cherche à amoindrir en même temps qu'elles mettront en évidence les aptitudes de la plupart de ces mêmes hommes qui ont été bâtis sur le même modèle et élevés dans les mêmes lieux que leurs devanciers, dont les noms ont été rendus glorieux par les brillants services qu'ils ont rendus. Cela seul suffit pour montrer ce qu'ils peuvent.

Nous n'insisterons plus et au lieu de répondre, par des paroles de haine, aux injustes médisances et aux raisons spécieuses que des hommes instruits et civilisés peuvent s'adresser, nous aimons mieux chercher s'il n'est pas un moyen de s'entendre, s'il n'est pas un terrain commun qui conduira ces hommes à une estime réciproque et s'il n'est point possible de s'aimer sans se jalouser et surtout sans se nuire.

Ramenons, pour cela, les uns et les autres sur la logique des faits ; et sur les principes philosophiques qui devraient les guider.

Voilà des hommes qui sortent presque tous des grandes écoles ; voilà des hommes qui sont pourvus de baccalauréats et même de licences ; voilà des hommes qui ont disséqué la philosophie pure ; des hommes qui ont tous reçu les bases d'une éduca-

tion achevée; des hommes qui ont tous été amenés à raisonner les principes qui régissent l'humanité et à connaître les lois qui la gouvernent. Voilà des hommes qui ont étudié la psychologie humaine. Ils sont donc tous convaincus, à des degrés différents,

FIG. 52. — Aux abords d'une résidence. — Poste d'oussourou.
Maures attendant le perceuteur chargé de percevoir les droits d'entrée
(Photographie Saint-Louis.)

selon leur conscience et selon le prisme à travers lequel ils ont coloré leur pensée, que nul de leurs semblables n'est à mépriser, quand sa vie est exempte de crimes et de malversations.

Quant aux autres, ceux qui, pour arriver, ont suivi une filière plus lente, ils n'en ont pas moins une sérieuse instruction. Ils ne sortent peut-être pas

des grandes écoles ; mais leur valeur intellectuelle, matérielle et morale n'en vaut pas moins pour cela. Bien au contraire, mieux que les autres, ils sont les vrais fils de leurs œuvres. Ils ont pu avoir moins de réussite dans leurs examens et, la limite d'âge survenant, il leur a fallu prendre une voie plus longue et peiner davantage pour arriver aux mêmes buts.

D'autres, moins favorisés sous le rapport de la fortune, n'ont pas pu continuer à fréquenter les lycées et parachever leur instruction. D'autres encore, ayant manqué de direction dans la voie qu'ils auraient voulu suivre, se sont lancés trop jeunes dans des carrières qui leur ont plus tard déplu. Ils ont changé de voie, l'expérience les a vieillis et mûris. Ils apportent avec elle, dans le nouveau chemin qu'ils se choisissent, le raisonnement et la logique qui découlent de la pratique de la vie et aussi, quelquefois, des déboires qu'ils ont subis au contact des hommes.

Leur acquis, quoique de nature toute différente, n'est pas plus à dédaigner que celui des plus favorisés de la fortune ; il n'est peut-être pas toujours dissimulé sous des formes aussi maniérées que celui des premiers, mais il n'en est pas moins appréciable, parce qu'il a été vécu et qu'il s'est formé au contact des mondes fréquentés. Ils ont apprécié les moyens de chacun et profité aussi de la psychologie des esprits qui les ont entourés. Leur intelligence les a portés à être des éclectiques

et nous ne saurions préciser si cette espèce de concentration ne montre pas, précisément, que ce sont là des esprits ouverts et intelligents qu'il importe au premier chef d'utiliser et de favoriser.

Ils ont contre eux qu'ils sont plus âgés que leurs camarades quand ils arrivent aux mêmes grades, ou aux mêmes classes, et comme la fortune n'aime pas la vieillesse, à tort, ils avancent plus lentement, mais leur esprit, plus mûr et presque toujours plus posé, n'est en rien inférieur à celui des autres ; il est peut être moins communicatif, mais combien il peut-être d'un plus sage conseil ! Enfin ils ont pour eux ce que n'ont point les autres ; ils ont l'expérience acquise par la pratique de tous les détails appelés à collaborer à l'ensemble du service qu'ils dirigent pendant que leurs camarades ne possèdent, quelquefois, que la connaissance de la théorie ; or, celle-ci est la fille de l'autre ou bien encore, comme disent les Anglais : Une once de pratique vaut mieux que vingt tonnes de théorie.

Malgré ces raisons qui opinent en la faveur de tous, il en est parmi eux qui ne suivent pas toujours les raisons que prescrit la sagesse. Il en est de caractère irascible ; il en est d'autres qui pèchent par l'inexpérience propre à la jeunesse, il en est de maladifs, il en est de bilieux, de fiévreux, il en est d'hypocondriaques, etc., mais malgré ces diverses lacunes qui, aux colonies, anémient la sagesse, nous n'en persistons pas moins à dire que la plus grande généralité de ces hommes est plutôt faite pour s'en-

tendre et s'aimer que pour se mésestimer, se haïr ou se réjouir du malheur qui peut advenir à un autre.

En tout cas, il faut bien se garder de déduire que les défauts remarqués dans la personne d'un seul se répercutent dans l'esprit de la généralité ; ce serait là un parti pris exprimant une pure médiosance.

Il en est enfin d'autres, d'un côté et de l'autre, que nous qualifierons de « brebis galeuses ». Ils tombent alors dans la catégorie des hommes qui commettent des malversations ou des crimes envers les principes sociaux. Sans les clouer au pilori et sans les bannir, pour toujours, de partout ; il ne faut pas hésiter à leur faire reprendre le chemin qu'ils n'auraient jamais dû quitter : celui de l'obscurité.

C'est donc, de part et d'autre, des hommes raisonnables et pondérés qui dominent ; c'est eux seuls qu'il faut prendre pour guides ; c'est le sillage qu'ils tracent qu'il faut suivre. La route derrière eux est facile et sûre et si l'on ne peut tout à fait les égaler, dans leur marche sereine, qu'on cherche au moins à les imiter !

Cette sorte de plagiat n'est nullement défendue, car, en ce cas, il n'y aurait que des plagiaires sur la terre puisque chacun de nous ne possède et ne sait, moralement et matériellement, que ce qui lui vient d'autrui.

Dans ces conditions, il est sûrement un moyen

de s'entendre : il faut appliquer aux éléments similaires qui composent le personnel colonial, civil et militaire, tout ce qui peut contribuer à préparer l'entente, à apaiser les esprits, à coordonner l'amitié et la fraternité en unifiant, sans retard, les situa-

FIG. 53. — Chemin de fer du Cayor. (Dakar à St-Louis.)

Le train est arrêté par un arbre gigantesque renversé en travers de la voie.

tions correspondantes dans les différents services.

Il faut assimiler les uns et les autres aux mêmes grades ; il faut leur imposer des devoirs analogues dans leurs services où ils auront les mêmes droits ; il faut leur allouer la même solde, les mêmes allocations, les mêmes indemnités, surtout quand ils sont à poste fixe ; déterminer ces dernières pour

les marches et les colonnes ; pour les pays insoumis. etc... En un mot traiter tout le monde, dans les mêmes assimilations de grade, sur un pied d'absolue égalité.

Les différentes classes du personnel du service administratif colonial correspondent déjà, comme assimilation, aux différents grades des officiers de l'armée ; la retraite de ce personnel est déjà à forme militaire (1), pourquoi, dès lors, sa solde et ses indemnités diverses ne seraient-elles pas rigoureusement les mêmes pendant la durée des services passés en activité aux colonies ?

La conquête d'une région étant terminée, les officiers, comme les fonctionnaires civils du corps d'occupation, y ont les mêmes besoins, ils y trouvent les mêmes ressources locales, ils y ont par conséquent les mêmes frais. D'où il appert qu'il n'est pas logique que, dans les mêmes grades ou assimilations, les uns aient des soldes, des allocations et des indemnités différentes des autres.

La vie au Soudan, et sans doute aussi dans beaucoup de colonies, n'est pas du tout ordonnée comme elle l'est en France. On ne peut y compter ni sur les hôtelleries, ni sur les caravansérails les plus primitifs. L'ombre de la moindre auberge n'existe pas. Ce sont donc les camarades qui reçoivent à leur table les compagnons d'exil, qui sont de pas-

(1) Décret du 6 avril 1900 sur l'organisation du corps des administrateurs coloniaux.

sage, contre le simple versement de la ration journalière à la popote commune. Et comme les officiers qui vont au Soudan et qui en reviennent sont beaucoup plus nombreux que les fonctionnaires, les dépenses, dans les postes, sont augmentées en raison directe du nombre de passagers.

Nous savons bien que nul règlement n'oblige les officiers qui résident dans les postes situés sur les lignes de ravitaillement à recevoir les camarades qui sont de passage ; mais croit-on qu'un Européen sédentaire peut laisser camper sous une paillote, où il aura à préparer ses repas, un camarade qui revient de la brousse ou qui s'y rend ? — Non, mille fois non.

Ce serait inconsidérément trop demander aux forces humaines qui, toutes, ont besoin d'épanchement ; ce serait accroître l'égoïsme au lieu de le dissoudre ; ce serait amoindrir la fraternité dans la camaraderie au lieu de la renforcer et de la grandir.

Et ainsi, puisque tous les Européens, dans une même région, ont les mêmes besoins, il faut donc les traiter tous, selon leur rang, sur le même pied. C'est le moyen le plus sûr de contenter tout le monde ; c'est le moyen de faire, de tous, des camarades et partant de là des amis, comme c'est le meilleur et l'unique qui empêchera la jalousie par la suppression de ce qui l'engendre : les faveurs et les avantages des prérogatives.

Ce progrès, qu'il importe de réaliser, sera d'une importance capitale pour la bonne marche de la

colonisation et de l'entente cordiale qui doit exister entre tout le personnel européen qui a pour mission de porter au loin les idées de la France,

Nous n'entendrons plus ainsi ces réflexions spécieuses et agressives, qui font de gens, nés pour s'entendre, d'éternels ennemis.

Habituons-nous à accorder à chacun la considération qu'il mérite au lieu de chercher à l'abaisser et soyons assez sincères, assez francs et assez loyaux pour ne plus dissimuler le souvenir derrière un oubli voulu pour essayer d'amoindrir les artisans de la conquête.

Rappelons-nous qu'ils ont versé leur sang pour elle et que le meilleur qui leur reste est toujours à son service; rappelons-nous qu'ils ont supporté les fatigues excessives des marches et des combats; qu'ils ont le plus souvent ruiné leur santé là où rien n'était préparé pour les recevoir; heureux encore quand ils en sont revenus.

Ils ont établi les bases premières de l'organisation; ils ont supporté sans se plaindre une multitude de privations. Ils sont dignes, à tous égards, de mériter la plus grande considération de quiconque envisage leur œuvre et la sonde dans ses détails.

Que les camarades des autres services, venus après eux, apportent le couronnement de l'œuvre créée par leurs devanciers; qu'ils apprécient les bases déjà fixes qu'ils n'auront qu'à maintenir, c'est sûrement leur devoir, mais qu'ils ne les jaloussent

pas, qu'ils ne médisent pas, puisqu'ils héritent de leur œuvre.

A-t-on jamais vu un donataire maudire son donateur ?

Nous ne saurions donc trop répéter que les obli-

FIG. 54. — Escorte d'un chef indigène en promenade.

gations et les frais de séjour étant les mêmes pour tous, que les frais de représentation étant identiques, il est indispensable de traiter tout le monde sur le même pied. C'est le meilleur moyen de s'entendre.

Les besoins de la colonisation l'exigent; ce nivellement est ici nécessaire.

Nous aurons ainsi les assimilations exprimées au tableau ci-contre :

ASSIMILATION

Les Gouverneurs généraux (1)	{	Auraient rang de généraux de division commandant un corps d'armée, avec des gouverneurs sous leurs ordres.
Les Gouverneurs de 1 ^{re} classe	{	Rang de généraux de division, mais pour les colonies ne comportant qu'un poste de gouverneur.
Les Gouverneurs de 2 ^e classe	{	Rang de généraux de brigade pour les colonies qui comportent des gouverneurs groupés sous les ordres d'un gouverneur général.
Les Administrateurs en chef de 1 ^{re} cl.		Rang de colonel
— — — de 2 ^e cl.		Rang de lieutenant-colonel.
Les Administrateurs de 1 ^{re} classe . . .		Rang de commandant.
— — — de 2 ^e classe . . .		Rang de capitaine.
— — — de 3 ^e classe . . .		Rang de lieutenant
— — — de 4 ^e classe . . .		Rang de sous-lieutenant

Il n'y aurait pas d'administrateurs adjoints.

(1) On pourrait encore ne pas assimiler les gouverneurs, mais il est indispensable que cette assimilation ait lieu pour toutes les classes d'administrateurs et qu'elle soit rigoureuse en ce qui concerne la solde, les indemnités et les frais de représentation. Les unes et les autres doivent être les mêmes.

AVANCEMENT	POUVOIRS PRÉSEANCES HONNEURS	SOLDES, INDEMNITÉS FRAIS DE REPRÉSENTATION
<p>passeraient qu'au choix au grade supérieur selon services rendus et sions.</p> <p>uart passerait au choix à la 1^{re} classe, trois quarts à l'ancienneté.</p> <p>oitié passerait au choix à la 2^e classe, tre moitié à l'ancienneté.</p> <p>otalité passerait à la 3^e classe à ncienneté.</p>	<p>Comme</p> <p>en</p> <p>France</p>	<p>Rigoureusement, aux mêmes grades ou assimilation, les mêmes soldes, les mêmes indemnités (2), les mêmes allocations de toutes sortes et les mêmes frais de représentation.</p>

(2) Y compris les officiers du génie qui touchent des indemnités de construction que ne justifie pas le travail qu'ils fournissent, chacun se spécialisant dans la partie qui lui est propre, et tous rendant des services également indispensables. — Surveiller l'exécution de travaux de terrassement ou autres est leur métier. Il n'y a donc aucune raison pour qu'ils touchent, en conséquence de leur variété de service, des indemnités supérieures à celles allouées à leurs camarades d'autres armes employés à d'autres services aussi méritants que le leur.

ASSIMILATION

Les Gouverneurs généraux (1).	Auraient rang de généraux de division commandant un corps d'armée, avec des gouverneurs sous leurs ordres.
Les Gouverneurs de 1 ^{re} classe	Rang de généraux de division, mais pour les colonies ne comportant qu'un poste de gouverneur.
Les Gouverneurs de 2 ^e classe	Rang de généraux de brigade pour les colonies qui comportent des gouverneurs groupés sous les ordres d'un gouverneur général.
Les Administrateurs en chef de 1 ^{re} cl.	Rang de colonel
— — de 2 ^e cl.	Rang de lieutenant-colonel.
Les Administrateurs de 1 ^{re} classe . . .	Rang de commandant.
— de 2 ^e classe . . .	Rang de capitaine.
— de 3 ^e classe . . .	Rang de lieutenant
— de 4 ^e classe . . .	Rang de sous-lieutenant

Il n'y aurait pas d'administrateurs adjoints.

(1) On pourrait encore ne pas assimiler les gouverneurs, mais il est indispensable que cette assimilation ait lieu pour toutes les classes d'administrateurs et qu'elle soit rigoureuse en ce qui concerne la solde, les indemnités et les frais de représentation. Les unes et les autres doivent être les mêmes.

AVANCEMENT

POUVOIRS
PRÉSENCES
HONNEURS

SOLDES, INDEMNITÉS
FRAIS
DE REPRÉSENTATION

Comme
en
France

Rigoureusement, aux mêmes grades ou assimilation, les mêmes soldes, les mêmes indemnités (2), les mêmes allocations de toutes sortes et les mêmes frais de représentation.

Ne passeraient qu'au choix au grade supérieur selon services rendus et missions.

Un quart passerait au choix à la 1^{re} classe, les trois quarts à l'ancienneté.

La moitié passerait au choix à la 2^e classe, l'autre moitié à l'ancienneté.

La totalité passerait à la 3^e classe à l'ancienneté.

(2) Y compris les officiers du génie qui touchent des indemnités de construction que ne justifie pas le travail qu'ils fournissent, chacun se spécialisant dans la partie qui lui est propre, et tous rendant des services également indispensables. — Surveiller l'exécution de travaux de terrassement ou autres est leur métier. Il n'y a donc aucune raison pour qu'ils touchent, en conséquence de leur variété de service, des indemnités supérieures à celles allouées à leurs camarades d'autres armes employés à d'autres services aussi méritants que le leur.

Les administrateurs stagiaires, les agents européens des affaires indigènes du service local, les agents locaux des postes et télégraphes, auraient rang d'adjudant ou de sergent, selon leur classe.

Les agents européens du service général des postes et télégraphes, les employés des magasins généraux et tous autres employés des services coloniaux, commissaires coloniaux, services sanitaires, etc... qui ont ou qui peuvent avoir même assimilation de grade ou de classe que le personnel précité, seraient soumis aux mêmes principes égalitaires qui régissent les situations des fonctionnaires des services administratifs, civils ou militaires.

Ce nivellement est d'autant plus justifié que militaires, commissaires coloniaux et administrateurs sortent d'écoles similaires ou même ont parfois la même origine, ce qui est le cas pour quelques commissaires coloniaux qui, comme la plupart des officiers de l'artillerie coloniale, sortent de l'école polytechnique. L'École coloniale, d'où sort la grande majorité des administrateurs et les commissaires coloniaux, peut être mise en parallèle avec Saint-Cyr d'où sort la moitié de nos officiers et enfin, le rang, qui est commun à une partie des fonctionnaires de tous les services.

Dès lors, nous ne saurions trop insister sur la nécessité absolue qu'il y a de pousser jusqu'au bout l'entière égalité en unifiant la solde et les indemnités qui, il faut bien l'avouer, sont les moyens d'existence de tous ?

L'égalité, en effet, quand elle peut être atteinte, et elle est ici possible, est le pas le plus sérieux qui puisse être fait, pour la concorde et la paix, entre sujets de la même nation qui portent au loin les principes du progrès et de la civilisation du peuple qui les envoie.

Ce serait une bien grande injustice que de s'appuyer sur ce principe : que, la conquête terminée, c'est sur ceux qui l'ont faite que l'on va réaliser des économies et ceci, sans doute, parce qu'ils n'ont pas le droit de se plaindre.

En aucun cas, ils ne doivent être moins bien traités, selon leurs grades ou leurs rangs, que leurs camarades nouveaux venus, de classes correspondantes.

L'équité et le bon sens de ceux qui les commandent doivent les soutenir, comme l'équité et le bon sens des législateurs ne laisseront pas incombée cette lacune qu'il suffit de signaler.

FIG. 55. — Poste de Djenné.

CHAPITRE VI

Organisation actuelle, par régions, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie et de l'administration du Soudan. — Impôts. — Rendements. — De leur perception. — Du système de portage. — Difficultés inouïes que rencontre le commerce par suite du manque de voies de pénétration. — Aperçu de ces difficultés. — Insuccès de colonisation qui en résulte. — Productions industrielles et commerciales exportables et non utilisées par suite de l'impossibilité de les transporter. — De leur richesse inexploitée et moyen d'en tirer un parti presque immédiat.

FIG. 56. — Un porteur.

Nous avons vu que les étendues territoriales du Soudan se divisent :

- 1° En plaines périodiquement inondées par les eaux du Niger ;
- 2° En plateaux desséchés après l'hivernage ;
- 3° En régions montagneuses fertiles et en régions arides ;
- 4° Que ces régions sont soumises à deux saisons climatiques distinctes :

I. La saison sèche qui est la plus longue et pendant laquelle la nature est morte.

II. L'hivernage, ou saison des pluies, qui est la période luxuriante de la nature.

L'agriculture varie selon les régions et selon les climats.

Nous savons déjà que la région des plaines, périodiquement inondée par les eaux du Niger, est très riche en humus et que la fertilité du sol est excessive.

Chaque année, en effet, l'inondation augmente, par le limon qu'elle dépose, la couche arable du sol. En outre, les grandes herbes de la savane forment une épaisse toison de plusieurs mètres d'épaisseur au-dessus du sol. Quand les eaux se sont retirées et que l'herbe s'est desséchée, les bergers y mettent le feu. Les cendres de cette couche d'herbe augmentent ainsi, depuis des siècles, la richesse du sol et s'ajoutent à l'humus qui recouvre la surface de ces immenses plaines.

Les bergers brûlent ces herbes pour permettre au sol, toujours suffisamment humide, de donner une verdure nouvelle et tendre qui sera la pâture des troupeaux pendant la saison sèche. Ils la brûlent encore pour diminuer l'intensité des fourrés qui servent de tanières aux fauves qui abondent dans ces régions.

A la surface de ces plaines immenses émergent, de loin en loin, de petites élévations de terrain, tantôt arrondies, tantôt allongées qui ressemblent à des îlots au milieu de l'océan de verdure qui les environne ; ils ont un relief de quelques mètres à peine au-dessus de sa surface.

C'est sur ces mamelons que sont construits quelques pauvres villages. Vus à une certaine distance, le riant aspect qu'ils présentent est des plus pitto-

resque : ils sont noyés au milieu de rôniers gigantesques, d'acacias à la fleur odorante, de fromagers géants et de ficus divers sur lesquels pullulent des nuées de petits *sénégalais* au plumage noir et rouge ; des *gendarmes* tachetés de noir sur un fond

FIG. 57. — Retour de chasse.

de safran, des pies ou plutôt des merles gris-étourneau ; des tourterelles nombreuses roucoulent sur les rôniers. Sous les parasols que forment leurs branches déployées en éventail, sont perchées, à l'abri des faucons, les cigognes familières.

Ces monticules sont excessivement fertiles. Les indigènes les cultivent assez bien, mais sur une toute petite étendue de leur surface.

Ils produisent surtout du coton, des courges, quelque peu de tabac, des ignames, des *niébés* (1), du manioc, mais très peu de mil, à cause de la trop grande fertilité du sol. Les tiges de cette dernière plante poussent et se développent d'une façon si démesurée que cette végétation, trop vigoureuse, empêche les fruits de se former. Les grappes se dessinent à peine et elles coulent aussitôt après la floraison.

On y cultive aussi de l'indigo et des *ousouifing* (2).

Non loin des mamelons se trouve, en général, une sorte de mare, qui n'est autre en réalité qu'un bras de marigot, dans laquelle abonde le poisson. Les indigènes le pêchent et le font sécher; ils s'en servent ensuite comme objet d'échange. Les nénuphars, dont les feuilles et les fleurs recouvrent la surface de l'eau, fournissent aussi une racine fructifère que recherchent les noirs pour la consommer. Ce fruit ou tubercule est de couleur noire; il est de la grosseur et de la forme d'un petit topinambour.

Aux environs de la mare, l'œil est charmé par la quantité de gibier qui y prend ses ébats; les sangliers, par suites entières, retournent le sol pour chercher des racines; les oies sauvages, les canards armés, les sarcelles, les « marabouts », et d'autres espèces d'oiseaux aquatiques, s'ébattent sur la sur-

(1) Petits haricots.

(2) Pommes de terre douces appelées aussi « fabirama ».

face tranquille des eaux dont la nappe peu épaisse permet aux échassiers et aux antilopes de la parcourir en tous sens.

Il y a aussi l'aigrette au plumage éclatant de blancheur. Malheureusement, à l'époque des basses eaux, ses plumes sont tombées et ce n'est guère qu'en août, septembre et octobre qu'on la chasse pour ses crosses.

Enfin, des hardes d'antilopes de toutes tailles et d'espèces variées sont les principaux habitants de ces plaines, d'aspect grandiose, où élisent encore domicile les lions et les hyènes.

Le noir, égaré sur ces monticules verdoyants et magnifiques, habite les plus jolis pays que l'on puisse rêver. Et pourtant il est là aussi pauvre et peut-être plus miséreux encore que dans les régions moins favorisées. Nous y avons vu des femmes, dans le costume d'Eve, occupées à faire sécher du poisson et des enfants maladifs aux abdomens énormes, le nez et les yeux purulents à faire horreur.

Quand ces enfants ont faim, quelque petits qu'ils soient, dès qu'ils peuvent se traîner, ils s'approchent de la calebasse qui contient le poisson, ils en saisissent un tout petit et ils le jettent sur la cendre chaude du feu qui brûle, en plein air, sur la place, non loin du ficus. Ils ne le retournent même pas pour le faire rôtir tant soit peu des deux côtés ; ils le retirent tout recouvert de cendres et, ainsi tout chaud et sans sel, ils le mangent à moitié cru.

C'est la misère dans toute sa laideur.

A côté du gibier d'eau se trouvent, sur le mame-lon, des perdrix à moitié domestiquées, il y a aussi des pigeons verts, des petites outardes, des lièvres nombreux, des rats palmistes, etc.

En quelque demi-heure, si l'on sort pour la chasse, on rentre chargé de gibier. (Fig. p. 257.)

Dans ces immenses plaines, les graminées de toutes sortes se rencontrent en abondance. Dans les parties marécageuses et submersibles pousse le « *bourgou* », qui fournit aux chevaux une nourriture excellente. C'est une espèce de chiendent gigantesque qui croît par touffes épaisses et dont les rameaux, noueux et tubulaires, ont toujours leurs jeunes pousses à la surface de l'eau.

Le suc abondant et sucré de cette plante fournirait à l'industrie une matière à alcool de premier ordre.

Quand l'air est calme, cette nappe de verdure immobile, à aspect de gazon fraîchement tondu, forme un tapis vert uni de dimensions gigantesques.

Aux environs des villages plus riches et plus rapprochés du fleuve, on cultive le riz en assez grande quantité.

Avant l'époque des grandes eaux, le terrain est labouré au *daba* (1); le sol durci se soulève par véritables blocs et procure un labour excessivement

(1) Sorte de houé.

pénible aux captifs bambaras préposés à ce travail. Le terrain labouré s'imprègne d'azote et reste sans semailles jusqu'à l'époque de la submersion. Au début de la crue, le riz est semé à la volée; la terre le recouvre en se désagrégeant, et bientôt il va germer sous la nappe liquide qui va l'ensevelir.

Quelques mois à peine après que les eaux se seront retirées la paille se dessèche et la moisson commence.

Dans les terrains un peu plus élevés on cultive, en petite quantité, des ignames de différentes variétés. Ces tubercules se sèment, se sarclent et se binent comme la pomme de terre.

Le noir imprévoyant les cultive très peu; ils lui seraient pourtant de la plus grande utilité, comme produits d'échange, quand il n'aurait pas besoin de les consommer et, en cas d'une année mauvaise en céréales pour cause de sécheresse ou de criquets dévastateurs, il ne risquerait pas la famine.

La raison qui le porte à ne s'occuper que très secondairement de ces tubercules, est qu'il ne sait pas en tirer parti par une cuisson appropriée : il les cuit tout simplement à l'eau ou sur la braise. Ainsi préparés, ils sont de médiocre saveur, mais, cuits et préparés comme nous préparons la pomme de terre et sous toutes ses formes, ils la remplacent avantageusement.

La patate douce, variété d'igname, fournirait un alcool abondant.

Le coton est cultivé sur les petits monticules de

la plaine, mais en très petite quantité. Le noir, toujours apathique et paresseux, laisse les arbustes sans aucun soin; il ne les taille jamais et il ne les sarcle que rarement. Il ne les renouvelle que lorsqu'ils menacent de ne plus rien produire. Ses mauvais soins sont cause que l'arbuste s'étiole, reste rabougri et ne donne, le plus souvent, qu'une soie très courte et jaunie par suite d'une trop tardive cueillette.

Tout le long des marigots et aussi sur les melons, les bois de charpente et de menuiserie abondent. Ils ne sont pas exploités.

La faune y est des plus variée : carnassiers, pachydermes, espèces simiesques et oiseaux de toutes sortes s'y trouvent réunis.

Les troupeaux de moutons et de bœufs, appartenant à des Peuls nomades, parcourent la plaine en tous sens (1).

L'agriculture de la région des plateaux desséchés après l'hivernage diffère sensiblement de celle de la plaine submergée. A culture intensive égale, le sol des plateaux produirait moins que les terrains alluviaux de la plaine, mais les noirs préfèrent le premier aux seconds parce qu'ils peuvent le cultiver à l'époque des pluies. Il les récompense du reste assez bien de leurs peines par la quantité prodigieuse de mil qu'il produit. Il est aussi plus sain

(1) Voir à la fin de ce chapitre la nomenclature des productions les plus intéressantes de chaque région.

à habiter : la chaleur y est moins suffocante et plus sèche. En outre, le noir se plaît mieux dans les régions un peu élevées et sablonneuses que dans les régions basses et humides de la plaine submersible.

Ce sont ces régions que nous avons le plus habitées et que nous nous sommes attaché à connaître, en pénétrant, jusque dans l'intimité, par un contact de tous les instants, l'âme de la population qui les peuple.

La saison sèche y paraît beaucoup plus longue que dans la plaine, puisque, dès la fin des pluies, la nature se meurt.

Pendant les huit mois qu'elle dure, c'est à peine si quelques nuages viennent obscurcir le ciel. C'est la chaleur à jet continu sans que la moindre rosée rafraîchisse le sol. Tout travail agricole est immédiatement arrêté. La brousse est partout sèche et brûlée et s'il arrive que l'homme la parcourre, c'est pour se procurer du gibier ou bien des fruits acides et filandreux que portent des arbres aux racines plutôt sèches que vives.

Pendant cette saison, l'indigène qui ne se livre à aucune industrie est forcément inoccupé ; aussi en profite-t-il pour voyager quelque peu. Il en profite aussi pour dormir beaucoup et s'aveulir de plus en plus.

À peine vêtu, il fait au soleil, étendu sur sa natte ou à même le sol, des siestes interminables.

Vers le milieu du jour il s'étire enfin, se lève quel

quefois et dirige ses pas vers le *banan* (1) pour palabrer. Et quels palabres tenus par des hommes qui n'ont jamais rien vu ! par des êtres qui n'ont aucun souci, aucune initiative et aucune ambition ! Il est facile de supposer l'ineptie de ces conversations, aussi creuses que puériles. Il y a bien le cadi, les griots, les *némoukés* (2) et aussi le marabout qui profite de ces réunions quotidiennes pour entretenir la foi ou jeter, doucement, la semence coranique qu'il fait succéder aux histoires que racontent les autres : histoires de sorciers et anecdotes du pays où, comme dans nos fables, des fées, des animaux et des choses, dignes des *Mille et une Nuits*, tiennent toute la place.

Ecouter quelquefois ces histoires, amuse quelque peu. Cela nous montre d'abord l'enfance de leur âge et aussi le temps qu'ils perdent. Ce n'est point de dessous le banan que leur viendra le progrès.

Le noir, à l'aise, va mener cette vie pendant sept ou huit mois de l'année. S'il est pauvre, sa provision de mil épuisée, il ira dans la brousse pour y cueillir des fruits et y chercher des graines qui pourvoiront au plus gros de sa faim. Quelquefois aussi il y récoltera de la gomme, mais c'est là, pour

(1) Sorte de tribune élevée sur la place, au milieu du village; bâtie sur quatre pilotis à fourche, elle est recouverte de madriers rapprochés les uns des autres de façon à abriter des rayons du soleil les personnes qui sont dessous. Quand la grande chaleur est passée, les causeurs, pour avoir plus d'air, montent s'asseoir dessus.

(2) Forgerons; avec les griots, font partie de l'entourage des chefs. Sont assez mésestimés, mais très craints.

lui-même, un mince revenu. Sur les lieux mêmes de la production, la gomme est échangée contre du mil à raison de une mesure de gomme pour deux mesures de mil.

La mesure employée est le *moule*, dont le con-

FIG. 58. — Poste et village de Néré. — Aspect du village à notre arrivée.

tenu, en gomme, pèse à peu près trois kilogrammes et son même contenu en mil pèse deux kilogrammes seulement. On lui donne donc, dans les régions où nous avons séjourné, quatre kilogrammes de mil contre trois kilogrammes de gomme. En raison de la plus ou moins grande abondance, et selon l'époque de l'année, le mil vaut de quatre à douze francs les cent kilos.

Enfin, le noir de la classe plus pauvre désertera le plus souvent son village, emportant, sur son dos, pour tout bagage et pour toute fortune, une peau de bouc et unealebasse pour boire. Celle-ci, souvent petite et en bois, est portée sur la tête et lui sert de chapeau. Il se rapproche des villages plus favorisés par la nature, établis le long des fleuves ou situés dans des régions au sous-sol humide et à brousse toujours verdoyante. Il cherche là, chez le maître qui l'emploie, une occupation pour la nourriture qu'il reçoit. Celui-ci lui fait aller couper une provision de bois qu'il devra rapporter sur sa tête; il lui fait encore nettoyer ses lougans ou porter les matériaux nécessaires à la réparation de sa primitive habitation, voire les bois nécessaires à la construction d'une neuve. Enfin si, dans ces villages, il ne trouve aucune occupation, la brousse, ici plus luxuriante et plus riche, lui donnera toutes sortes de fruits qui suffiront à sa nourriture. A l'approche de l'hivernage, il regagnera ses pénates pour préparer son terrain et faire ses semences.

L'hivernage est arrivé. Le ciel se couvre chaque jour de nuages plus intenses et plus sombres; les premières pluies sont tout près de tomber.

Tous les captifs du village, de même que les hommes libres peu aisés, ont déjà débarrassé leurs champs des mauvaises herbes qui encombraient leur surface; ils ont brûlé ces herbes; ils ont déboisé les champs nouveaux qu'ils se sont

appropriés; ils sont prêts à semer dès que la première pluie aura donné au sol un peu d'humidité.

La pluie vient de tomber; le noir, armé de son outil, qui n'est autre qu'une houe minuscule qu'il manœuvre d'une seule main, fait des trous à peine profonds de quelques centimètres. A grandes enjambées et dans tous les sens, il donne des coups de houe dont chacun fait son trou. Dans chacun d'eux, derrière lui, sa femme jette, sans se courber, quelques grains de mil qu'elle recouvre aussitôt, en ramenant sur eux, avec le pied, la terre fraîchement remuée.

Pour nourrir sa femme et ses enfants, l'indigène compte que la culture d'un hectare de terre ou deux, au maximum, lui suffira (1). Il pourrait en cultiver beaucoup plus, mais sa paresse invétérée lui inspire de s'arrêter là. Le fatalisme aussi n'y est pas étranger; il lui fait supposer que, si Dieu lui est favorable, ce simple bout de champ produira largement assez pour le nourrir.

Dès que le mil sort de terre, il le sarcle et ensuite le bine. Il ne lui donne pas moins de trois ou quatre sarclages pendant les trois ou quatre mois qui vont présider à sa culture jusqu'à sa maturité.

D'autres fois, au lieu de le semer à la surface du sol, dans des trous disposés sans ordre, tel que nous venons de le dire, il prépare son terrain par

(1) C'est à peu près la surface que cultive un ménage, mais les Bambaras du Bélédougou et les Peuls du Kalari cultivent une surface beaucoup plus considérable.

mottes de terre de cinquante à soixante centimètres de diamètre et il sème son mil au milieu de l'agglomération de terre ainsi formée. Il a soin de jeter, en même temps que le mil et dans le même trou, quelques grains de niébés qui changeront, pendant quelques repas, sa nourriture uniforme et lamentablement invariable.

Ce système de mottes est plus favorable à la production que le système de semailles précédent, parce que les racines de la plante trouvent une plus grande quantité de terre meuble pour s'infiltrer. En outre, la motte de terre, ayant toute la surface de sa demi-sphère exposée à l'air, favorise la pénétration de l'azote et, par suite, la croissance des céréales.

Ce système est surtout employé dans les terrains argileux dont la surface, une fois battue par la pluie, rend le sous-sol à peu près imperméable à l'air. Mais ce mode est aussi peu employé que possible à cause du travail supplémentaire que nécessite la préparation des mottes de terre.

Dès que la floraison du mil a eu lieu, la multitude des infiniments petits, oiseaux de toutes sortes, vont se déclarer les ennemis du cultivateur. Ils s'abattent sur son champ par véritables nuées et ils le lui dévasteraient s'il n'y prenait garde.

A partir de ce moment, il cesse tout binage pour installer au milieu de son champ un épouvantail qu'il manœuvre tout le jour.

Cet épouvantail bizarre est organisé de la façon

suivante : quatre pieux à fourche sont plantés en terre en forme de carré, de deux mètres de côté environ. Des barres transversales les ligaturent entre eux ; puis, à un mètre du sol, soutenu par les pieux, il installe, au moyen de rondins, une sorte de plancher sur lequel il monte se jucher. Il recouvre son abri au moyen de branchages et de pailles quelconques.

Un des pieux de son abri est fixé en terre plus solidement que les autres. Il amarre à celui-ci les extrémités de cinq ou six grosses cordes, qu'il a préparées avec de l'écorce d'arbre et qui n'ont pas moins de soixante à quatre-vingts mètres de longueur. Il dirige en éventail, vers tous les points de son champ, la deuxième extrémité de ces cordes qu'il fixe, à un mètre cinquante du sol, soit à un pieu solidement planté en terre, soit à un arbre, s'il s'en trouve.

Il tend ces cordes le plus possible et il attache, tout le long de leur horizontalité, à cinq ou six mètres de distance les uns des autres, des petits paquets de matières quelconques, calebasses cassées morceaux de ferraille, etc..., qui se choquent entre elles quand, de sa place centrale, il opère une traction sur la corde. Le bruit produit par le choc de ces matières diverses, auquel il faut ajouter celui du frottement des feuilles, fait s'envoler, quand on tire sur la corde, les myriades de mangel qui s'en vont en nuage vers la brousse tranquille, mais d'où ils ne tardent pas de revenir,

attirés par l'aimant qui les tente : le mil qu'ils convoitent.

Dès l'aube, il garde ainsi son champ et il ne l'abandonne que bien après le coucher du soleil, quand la gent ailée est déjà endormie dans la brousse.

Un arbre se trouve-t-il au milieu de son champ, il s'installe sur une de ses branches et c'est de là qu'il fait partir ses fils télégraphiques. D'autres fois, s'il trouve que cette installation lui donne un peu trop de travail, il gardera son champ avec sa femme et ses enfants. Ils le parcourront dans tous les sens en surveillant la venue des infiniments petits et aussi celle des tourterelles et des pintades. Dès que ces maraudeurs sont aperçus s'approchant des cultures, on se dirige vers eux en faisant un bruit épouvantable, en criant, en sifflant, en frappant, l'un contre l'autre, des morceaux de ferraille ou de calebasse et en lançant aussi, au moyen d'une fronde, quelques pierres aux voleurs affamés.

Telle est l'organisation primitive de la culture des céréales au Sénégal et Soudan ; céréales qui ne sont en général que des variétés de petit mil et de gros mil (*sorgho*).

Les pays du Niger qui produisent le riz ne sont pas exposés à payer ce lourd tribut à la gent ailée.

Dans les régions qui ne sont pas submersibles, les villages, le plus souvent à peine peuplés de quelques centaines d'habitants, sont parfois espacés, de dix, vingt, trente kilomètres et plus. La

densité moyenne des habitants, dans ces régions, est de deux à trois par kilomètre carré. C'est la pauvreté manifeste.

Le noir cultive encore, à côté de son mil, quelques plantes qui lui servent de condiments : de l'oseille acide, des piments, quelques arachides qu'il écrase après les avoir fait griller et avec la farine desquelles il prépare des sauces. Il cultive encore quelques tubercules et un peu de coton, mais en quantité si infime que le commerce ne peut rien en retirer.

Les régions exclusivement peuplées de Bambaras ou de Peuls sont les plus florissantes. On peut assez facilement, chez elles, pratiquer des échanges. C'est ici que les Maures viennent échanger leur sel, leur viande boucanée, leur tabac, etc..., contre du mil, des cotonnades, de la graisse végétale et d'autres céréales. C'est aussi ici que les Somonos du fleuve viennent chercher les mêmes provisions contre du poisson sec.

La région ouest de Tombouctou et Goundam produit du blé, mais il est dur et d'un faible rendement.

Telles sont les productions de quelque importance que l'on trouve au Soudan. La production du caoutchouc est tout à fait secondaire. Il faut parcourir des régions entières pour en réunir quelques tonnes. Le miel, la cire, la graisse végétale ne sont pas encore des articles d'exportation. Les plumes d'autruche sont si fragiles à conserver et elles arrivent si peu souvent à bon port, quand on les expédie en

France, que le commerce ne les accepte pas. D'où rendement infime pour le bien-être des habitants.

L'industrie que pourrait donner le bois est encore inconnue.

Tels sont les maigres produits dus à l'apathie du noir. Il importe de la secouer vigoureusement.

Les animaux qui composent la deuxième partie de la richesse du pays appartiennent à des chefs de cases ou de tentes, de même que nous l'avons vu pour les Maures et les Touaregs.

Ce sont les troupeaux qui vont fournir la plus grosse part du tribut qui nous sera versé comme impôt.

Les Maures, les Touaregs, les Peuls, etc..., dont les fractions et tribus résident sur notre territoire, nous payent un impôt de capitation évalué à un franc par tête en moyenne et comme, en fait de numéraire, ils n'en ont point ou excessivement peu, c'est en nature qu'ils payeront cette redevance.

Dans le développement que nous avons donné sur les Touaregs et les Maures, nous avons vu que chaque tente possède un nombre de moutons qui varie entre quatre-vingts, cent et cent vingt têtes.

Voyons quelle partie de ce troupeau nous allons pouvoir faire verser pour le paiement de l'impôt.

Le troupeau est élevé, non pour la viande qu'il pourrait donner ou pour les opérations commerciales qui pourraient en résulter, mais bien uniquement pour le lait qu'il fournit. Et comme ce dernier n'est pas suffisant pour nourrir tout le personnel

de la tente, c'est pour augmenter la pitance quotidienne que les chefs de tentes échangent du bétail contre le mil et les céréales qui leur sont nécessaires.

Le bétail qu'ils échangent n'est autre que les

FIG. 59. — Néré. — Une rue six mois après notre arrivée. Colonnnes en briques sèches entourées de paille pour les préserver de la pluie de l'hivernage. — Elevées par le lieutenant Paulhiac. — Le sol est encore recouvert de détritits de paille et de terre qui résultent de la construction des cases et des colonnes.

produits mâles d'un an et les vieilles femelles qui ne produisent plus.

Dès lors quand il s'agit de faire rentrer l'impôt d'un cercle qui compte de quatre-vingts à cent mille âmes, on peut juger des difficultés que l'on rencontre quand on a considéré d'une part : que

les indigènes n'ont pas de numéraire, qu'ils n'ont pas assez de mil pour eux-mêmes, quelques rares tribus exceptées, et qu'ils ne se défont de la catégorie d'animaux précitée que pour se procurer le minimum d'aliments qui leur est indispensable.

Telle est leur situation ; elle peut permettre de laisser envisager les difficultés qui en découlent quand le commandant de cercle veut faire rentrer son impôt. On peut se poser à soi-même cette question : l'impôt ! où le prendre, sans gêner trop considérablement le contribuable ?

Tout en mil, à dix francs les cent kilogrammes, il faudrait mille tonnes pour payer l'impôt d'un cercle de cent mille âmes. Or, bien rarement, les cercles peuvent en réunir plus de soixante à quatre-vingts tonnes.

Il faut donc que toute la différence rentre en bœufs et moutons, soit plus des neuf dixièmes de la redevance.

En prenant les deux tiers de cette différence en bœufs et le tiers en moutons, c'est encore six cents bœufs à cent francs et cinq mille moutons à six francs qu'il faut prélever sur l'avoir des populations.

Nous avons vu la parcimonie avec laquelle l'indigène consent à se défaire de ses animaux, même quand il s'agit de s'en défaire pour se procurer les céréales qui lui sont rigoureusement indispensables.

On peut, en conséquence de cette précaire situation, envisager la douleur qu'il éprouve quand il

faut verser de pareilles quantités à l'impôt, c'est-à-dire sans rien recevoir en échange !

Et quelque regret qu'il ait, il faut pourtant qu'il se résigne. C'est encore sur son ventre et sur son primitif bien-être qu'il devra prélever la quantité qui lui causera une nouvelle privation !

Il y a d'autres villages, voisins des grandes lignes, qui paient de deux à trois francs par tête et ceci, en conséquence des ventes présumées que les habitants font aux passagers et en raison des services rétribués qu'ils leur fournissent. Lorsque, à ces services et à ces fournitures, ils ont perdu, au contraire, leur tranquillité et aussi leur aisance.

En outre, l'esprit d'économie n'existant pas chez ces peuplades que nous n'avons pas encore instruites, tout est gaspillé en dépenses frivoles, même nuisibles, au fur et à mesure qu'elles touchent quelque pécule, fruit des travaux obligatoires qu'elles exécutent en portant nos colis ou en fournissant, par force, la nourriture aux convois de passage sur la ligne des villages de la région qu'elles occupent ; nourriture qu'elles avaient prévue pour elles-mêmes et non pour d'autres. D'où peines, pertes et privations pour elles que ne compensent point les deniers égrenés qu'on leur donne.

Cet ensemble de faits, que l'on est convenu d'appeler la civilisation nouvelle, est pour elles trop brutal ; cette civilisation les heurte sans transition et elle est la cause de souffrances, de privations, de peines imprévues et souvent excessives qui les fait, à juste

titre, s'éloigner de nous. En effet, payer un impôt qui les gêne ; livrer, par force, leurs provisions et porter ensuite, pendant de longues et pénibles étapes, des colis de vingt-cinq à trente kilos, sur un parcours de vingt-cinq à trente kilomètres, sont là des raisons plus que suffisantes pour nous aliéner leur esprit, leur force et leur moral.

Et dire que, depuis que nous sommes au Sénégal et Soudan — Cayor excepté — c'est le système de transport par porteurs qui est le plus communément employé, malgré les fleuves tant vantés et malgré les fabuleuses dépenses que l'on a englouties dans leur lit ! Ces dépenses se poursuivent encore aujourd'hui par des missions diverses qui préconisent des travaux problématiques qui ne seront jamais réalisés, pour la bonne raison qu'ils sont irréalisables, à moins que la France ne se transforme en mine inépuisable de richesses. En ce cas, elle pourra jeter ces dernières au fond des eaux du Sénégal et Niger, voire au fond de la mer, les capitaux employés, dans ce sens, seront d'un même rendement.

Et, en attendant que cette transformation ait lieu, le service des porteurs continuera et celui des transports économiques et pratiques n'aura fait aucun pas.

Il ne peut en être autrement puisque l'étiage de ces fleuves ne permet pas toujours, aux moindres barques, un service régulier. Alors que faire ? Les canaliser ? — Avec le sable qu'ils roulent, la valeur intégrale de toutes les marchandises transportées

sur le fleuve pendant de longues années, ne suffirait pas à payer, non seulement ce gigantesque travail, mais même les frais de son entretien.

Plusieurs centaines de dragues y seraient néces-

FIG. 60. — Aspect de Néré.

A gauche, le hangar destiné au marché et lieu de palabre des oisifs.

saies pendant toute la saison des basses eaux. Leur prix d'achat, leur entretien, leur consommation en combustible, la main-d'œuvre nécessaire à leur fonctionnement et l'amortissement des capitaux employés pour ces dépenses, aussi insensées que peu pratiques, rendraient plus onéreux et moins sûr qu'il ne l'est, à tête de porteurs, le transport des marchandises.

Il est donc inutile de saigner la métropole si ce n'est que pour enfanter des moyens dispendieux et par suite inapplicables.

Alors pourquoi ces dépenses préliminaires faites en pure perte ? Pourquoi ne pas avoir recherché plus tôt et ensuite appliqué un système de transports plus simple et surtout plus sûr, plus régulier, moins aléatoire et par conséquent moins onéreux ?

C'est donc pour parer à ces difficultés, insurmontables pour le commerce et le service courant, que l'on est encore obligé, même au Sénégal, de se servir de porteurs.

Et comme ce service, comme nous venons de le voir, est des plus pénibles pour les malheureux qui l'assurent et que, d'un autre côté, ils paient un impôt supérieur à celui que paient les habitants des villages plus éloignés de ces lignes, ils préfèrent désertir leurs villages pour aller s'établir dans d'autres lieux où ils espèrent trouver plus de repos et vivre au milieu du silence dans une paix relative.

Mais quand l'administrateur fait sonner la cloche qui indique le quart d'heure de Rabelais, pour l'impôt à payer, et qu'il envoie l'ordre aux chefs de ces villages de venir le verser, c'est la douche glacée qui saisit les malheureux et qui les épouvante. Et, pour l'éviter, beaucoup d'entre eux désertent leur village ou quittent la région.

Le commandant de cercle a toutes les peines du monde à le faire rentrer et bien souvent il ne peut

complètement y parvenir avant la fin de l'exercice de l'année en cours.

C'est alors qu'intervient la peur de la prison et aussi la peur des razzias, exécutées par les forces réquisitionnées à cet effet, qui acculent l'indigène à s'exécuter bon gré mal gré.

Nous savons bien que du temps des Ahmadou, des Samory, des Babemba, des Tiéba, etc..., les contribuables n'étaient pas mieux traités, bien plus mal même, puisqu'ils avaient toute l'année, dans chaque canton et dans chaque village important, un oukil ou *Dougoukouniasigui* (1) ou plus exactement un tyranneau à nourrir qui leur faisait non seulement, dans chaque village, cultiver les *lougans* (2) du roi et payer l'impôt, mais encore qui leur infligeait toutes sortes d'amendes. Il leur enlevait ainsi plus de la moitié de leurs récoltes et de ce qu'ils possédaient.

Nous savons également que si le roi avait encore besoin d'une plus grande quantité de mil et d'animaux pour nourrir les *sofas* (3) de ses expéditions, il laissait mûrir les récoltes des villages, puis il défendait aux propriétaires d'y toucher, en disant : « tout ceci est à moi ».

Nous ne sommes point allés au Soudan pour imiter ces rois sauvages et aucune raison ne prévaut

(1) Représentant du roi dans les villages.

(2) Champs cultivés.

(3) Guerriers.

pour continuer à pratiquer, même d'une façon détournée, la moindre vexation, la moindre razzia; procédés seulement dignes des Touaregs et de tous autres bandits de la brousse.

Se borner à faire mieux qu'eux est réellement insuffisant; nous devrions être arrivés, depuis déjà longtemps, à faire bien.

Mais il est évident que si l'on veut avoir quelques chances de succès pour faire rentrer l'impôt, ce n'est pas en le demandant à une époque quelconque de l'année, comme nous l'avons vu faire maintes fois, que l'on courra la chance de parfaitement réussir. Il faut au contraire avoir soin de le demander, pour le mil par exemple, dès que la récolte est faite. Sans cela, si l'on attend seulement quelques mois, on court les risques d'apprendre que la provision a déjà disparu dans la panse des noirs ou tout au moins qu'ils l'aient enfouie dans des silos, connus d'eux seulement. Et, le versement sera d'autant plus difficile à effectuer que l'on aura négligé de le faire rentrer à ce moment précis.

La quantité de moutons et de bœufs qui est nécessaire à la consommation du personnel indigène et européen des postes, à celle des auxiliaires de la colonie, à celle de tous les manœuvres qui sont employés à des travaux publics, etc..., ne peut qu'être demandée aux possesseurs de troupeaux. Les pauvres ne sauraient payer leur quote-part de cette partie de l'impôt; et comme le montant de celui-ci est réglé d'après la capitation des villages

et cantons ; quand il s'agit de verser, en bétail, le montant d'une somme, ce sont les possesseurs de troupeaux qui en font tous les frais.

Bien que, pour nous Européens, cet impôt nous

FIG. 61. — Néré, quinze mois après notre arrivée dans ce poste.
Nivellement de la place avoisinant le poste et le séparant du village.
Rue principale.

semble dérisoire, il est en réalité énorme pour celui qui accumule les charges de celui qui n'a rien.

Ce n'est donc pas étonnant qu'eux aussi, ces chefs de villages ou de grande tente, qui paraissent riches, se fassent tirer l'oreille pour payer la presque totalité de ce que doit leur tribu ou leur village.

La solde du personnel administratif, bien qu'incombant au budget de la colonie, est supportée par les crédits particuliers que vote la métropole à chaque colonie.

Quant à celle des troupes européennes, et celle aussi de tous les cadres européens qui commandent à des indigènes, c'est encore le budget colonial fourni par la métropole qui y pourvoit.

En ce qui concerne le budget local, c'est-à-dire le budget fourni par les ressources de la colonie, voyons les difficultés qui surgissent, au dernier moment, pour le réaliser, difficultés, quand l'indigène se sauve devant le soldat; difficultés, quand le représentant de l'administration est dans la crainte de voir l'exercice de l'année en cours se clore, sans que l'impôt, qu'il est chargé de faire rentrer, soit totalement recouvré.

Nous sommes obligé de placer ici quelques détails qui, fort heureusement, ne se répètent pas tous les jours, tant les arguments invoqués pour les justifier sont illogiques, pour ne pas dire barbares.

Au début de l'exercice en cours, les moyens employés pour faire rentrer l'impôt sont les suivants : tel cercle comprend-il quinze, vingt, trente cantons ou plus, préalablement recensés, que le commandant de cercle fait dire à chaque chef de canton, par des tirailleurs, par des spahis ou par des garde-cercles, la somme que doit son groupement ou sa tribu et d'avoir à l'apporter, en totalité ou en partie, dans un délai déterminé.

Le chef de canton doit-il pour son agglomération une somme de deux, trois ou quatre mille francs; il lui est excessivement difficile d'en réunir une partie appréciable au moment précis qu'il désire.

Avec ce qu'il a pu prélever, il se présente au cercle; et comme la somme qu'il apporte est infime, par rapport à ce que doit son canton ou son village, le commandant de cercle le tance d'importance et le menace de le mettre en prison s'il n'exécute pas plus vite le paiement qui lui incombe.

Il est renvoyé d'où il vient, souvent à deux, trois et quatre jours de marche du chef-lieu du cercle, avec ordre de recommencer immédiatement une campagne nouvelle et d'avoir à rapporter, le plus vite possible, le complément de la somme qui lui a été fixée.

Ce chef de canton ou de village qui n'a, pour être secondé dans sa tâche, que le souvenir de son ancienne autorité, aujourd'hui évanouie, se dégoûte de plus en plus de voir l'impossibilité qu'il a de se faire obéir, alors qu'autrefois il parlait en maître souverain et absolu.

Il est vrai qu'il était plus intéressé qu'il ne l'est maintenant, en raison d'une partie notable de l'impôt qui restait dans ses coffres. Aux époques de sa toute-puissance, aucun contribuable ne faisait la sourde oreille, celui-ci sachant qu'il y allait de châtimens exemplaires, parfois même de sa tête, s'il ne s'exécutait incontinent. Tandis qu'aujourd'hui cet impôt va au nouveau chef blanc; le chef

de canton ne le sait que trop. Il n'a donc aucun intérêt direct à le faire rentrer et il en est d'autant moins menaçant; ses administrés en profitent pour en prendre à leur aise. Ils ne sont plus sous la crainte du fouet de leur ancien chef noir et le chef blanc est trop loin pour venir les troubler; du reste, s'il vient, lui ou ses soldats, la brousse est là pour les recevoir et les cacher, et quand les tirailleurs se présenteront au village, ils trouveront les cases vides.

La seule récompense qu'ait le chef de canton, quand l'impôt est fini de payer, c'est une gratification de un pour cent sur le montant de l'impôt de ses villages, ce qui lui fait bien un salaire de vingt à trente francs à toucher en fin d'exercice. Et pour cette somme infime il est sur les dents pendant trois cent soixante-cinq jours par an, avec la crainte continuelle de voir surgir les tirailleurs pour l'arracher à sa quiétude et à son village.

En réalité, il se considère comme étant devenu le captif des blancs, tandis que ses anciens administrés, chefs de cases et hommes libres, sont devenus presque indépendants puisqu'il ne peut plus s'en faire obéir. C'est ainsi que se résume son raisonnement; il n'est pas tout à fait faux. Enfin, quand, après de nouvelles demandes, il a réussi à réunir une parcelle de la somme qui lui reste à verser, il s'achemine de nouveau vers le chef-lieu du cercle, où il lui est fait à peu près la même réception qu'à sa venue précédente.

Bien souvent c'est cinq, six, huit fois par an qu'il vient au cercle apporter des pécules, sans toujours réussir à s'acquitter complètement de ce que doit son canton.

Le principal de son temps se passe donc à harce-

FIG. 62. — Néré, quinze mois après notre arrivée dans ce poste. Une rue secondaire. — Pour faciliter la défense du poste toutes les rues que nous avons construites convergent vers la place et le centre du poste.

ler ses administrés et à constater chez eux l'inertie qu'il n'aurait jamais tolérée avant l'occupation.

Et tout ceci, pour des blancs qui ne le récompensent jamais. Aussi, ne tarde-t-il pas à devenir lui-même, insensible aux remontrances qui lui sont faites; heureux encore, quand il ne finit pas par dis-

paraître du village, tout au moins fictivement. Dès lors, il se fait toujours déclarer absent, quand des envoyés du commandant de cercle lui apportent des ordres et, au village, chacun se déclare incompétent pour le remplacer.

La fin de l'année arrive. Si le cercle n'a pas fini de faire rentrer son impôt, le commandant de cercle doit en rendre compte à l'autorité administrative en exposant la situation financière de son ressort.

Les considérations générales du chef de service administratif sont généralement celles-ci : Le commandant du cercle de X... n'ayant pas fait rentrer tout son impôt, n'a pas assuré son service ou il n'a pas su s'y prendre pour s'acquitter de son devoir. Et il est immédiatement noté en conséquence ; c'est-à-dire comme étant un administrateur médiocre. Notes que le commandant de cercle tient, bien entendu, à éviter à tout prix.

Pour éviter ce pis-aller et avant que ne finisse l'exercice en cours, c'est alors que commence une véritable chasse à l'homme.

Le commandant de cercle envoie une patrouille avec ordre de ramener de force, au cercle, les chefs de cantons et de villages qui n'ont pas fini d'acquitter leur impôt. Il leur fait également dire qu'il les retiendra prisonniers s'ils n'apportent pas intégralement le montant de la somme qui leur reste à payer.

Pauvres noirs et pauvres chefs impuissants ! S'ils n'ont pas réussi à s'échapper à temps dans la brousse, on les ramène en effet, et assez brutale-

ment même, car le soldat noir est excessivement dur pour ses congénères bronzés; leur qualité de chef de canton ne les préserve de rien. Souvent même, le soldat a été le captif des maîtres qu'il emmène et c'est avec bonheur qu'il leur montre que les rôles sont changés et que son autorité d'aujourd'hui vaut mieux que la leur d'hier. Des faits de ce genre, ou analogues, sont condamnables à tous égards.

Arrivés au cercle, comme ils n'apportent point de quoi balancer leur débit, ils sont mis en prison où ils restent jusqu'à ce que des membres de leur famille viennent les délivrer, en apportant, cette fois, le solde de compte de leur canton.

Cette dernière somme, où l'ont-ils prise? — C'est ce qu'il importe de chercher à savoir.

Eh bien! quatre fois sur cinq, ils l'ont empruntée à des taux usuraires. Et non seulement ils l'ont empruntée dans ces conditions, mais encore il leur a fallu donner en gage un objet représentant deux ou trois fois la valeur de la chose empruntée.

C'est ainsi que, nous qui défendons l'esclavage, nous avons vu mettre maintes fois en gage les enfants mêmes de ceux qui étaient emprisonnés! A ce prix, ou plutôt pour la marchandise apportée et acquise ainsi, ils sortaient de prison; mais combien devait être douloureux le retour vers la chaumière! et quel affront! quelle vexation! quelle honte à digérer en voyant ses propres enfants donnés en garantie! lorsque, jusqu'ici, comme

classe privilégiée, les chefs de villages et de cantons n'avaient jamais connu ni la moindre contrainte, ni la moindre servitude !

Et, comme les parents n'ont le plus souvent aucun avoir, s'ils veulent obtenir la liberté de leurs enfants, il faut qu'ils pourvoient à un remplacement identique. Qu'on juge de leur contrainte et qu'on apprécie la profondeur de leur misère et de leur dénûment !

Voilà les choses que ne cherche pas toujours à savoir celui qui, sans rémission, veut tardivement recouvrer l'impôt avant la fin de l'exercice en cours.

Le commandant de cercle évite encore bien souvent ce dernier moyen, parce qu'il ne lui donne pas toujours, à temps voulu, le recouvrement qu'il désire.

Alors il en emploie un autre encore bien plus radical : il commande ou fait commander une plus forte patrouille, composée d'hommes à pied et d'hommes à cheval, avec ordre de se diriger, à travers la brousse, afin de n'être point éventée, vers les villages qui n'ont point fini de payer. Si la patrouille arrive trop tôt vers le village à surprendre, elle stationne en pleine brousse en attendant le moment d'opérer, et, quand approche le coucher du soleil, elle avance rapidement vers les puits du village pour y cerner tous les animaux qui y sont réunis pour l'abreuvoir ; et, bien que l'on ne maltraite personne, tous les habitants ne sont pas moins consternés de cet acte tyrannique.

Tirailleurs et spahis conduisent alors le tout vers le chef-lieu du cercle où l'impôt est perçu sur la masse.

Le but est atteint, l'impôt est rentré et nous savons que lorsque l'impôt est recouvré, l'adminis-

FIG. 63. — Chefs indigènes et notables convoqués au chef-lieu du cercle.

trateur, quel qu'il soit, a droit à des considérations; c'est ainsi qu'il se crée une réputation émérite.

Mais que de haines amassées ! que de ressentiments ! que de regrets amers laisse aux razzies l'acte brutal qui les a dépouillés et dont ils viennent d'être les victimes de la part des représentants de la civilisation nouvelle !

Pour ne rien oublier, nous savons bien que les

victimes recouvreront, du moins en partie, les biens qui leur ont été enlevés ; car, en pareil cas, les notables se réunissent et le chef de canton ou de village les fait se cotiser pour rendre aux razziés un troupeau équivalent — moins leur propre quote-part d'impôt — à celui qui leur a été enlevé.

Malgré cela, ils restent atterrés du tort qu'ils ont subi. En effet, les bêtes qui leur sont données, en remplacement des leurs, sont généralement inférieures, attendu que chacun ne donne point à son voisin, à quelque degré qu'il le plaigne, ses meilleures bêtes laitières.

Voilà la confiance que porte au loin le gendarme, le soldat noir qui a razié ses frères du désert. Aussi peut-on comprendre facilement l'épouvante des populations dès que l'on aperçoit une chéchia ou une veste rouge. Tout le monde décampe dans la brousse et chacun y reste jusqu'à ce qu'il ne courre plus les risques d'être exposé aux coups ou aux exigences des tirailleurs ou des spahis.

Cette façon d'opérer, quoique étant l'exception, est des plus pitoyables, il importe d'y remédier. Il importe surtout, à l'encontre de faits semblables, de donner confiance aux populations que nous avons conquises, et ce n'est pas en exigeant seulement d'elles des impôts que nous y arriverons : c'est d'abord en leur donnant le moyen de les fournir ; c'est en faisant appel à leur intelligence et à leurs forces ; c'est en organisant le rendement dont

elles sont capables; c'est enfin en guidant leurs premiers pas vers un travail sensé et rémunérateur. C'est la seule chose qui leur est nécessaire. Nous verrons, tout à l'heure, les moyens logiques qui nous donneront ce résultat.

Il ne suffit donc pas de percevoir de maigres prélèvements fiscaux, si on n'en organise pas le rendement facile, comme il ne suffit pas de nous installer parmi ces peuplades si nous ne leur donnons pas, en échange de notre intrusion, la seule chose qui justifie notre présence et qui résume tout : *L'instruction, l'éducation et la direction qui leur manquent*. Tout le problème est là et il n'y en a pas d'autres.

Dès que l'on prend en main une force quelconque, on doit utiliser tout de suite les ressources qu'elle possède. C'est à celui qui la dirige de discerner ce que momentanément elle peut fournir, puis, peu à peu, connaissant ses moyens, il les utilisera pour obtenir plus; la période du débouillage passée, il s'engagera franchement dans la voie du progrès. Ce sera là sa plus belle récompense.

Pour notre faible part, puisque tout encore reste à l'initiative de chacun, voici la petite parcelle de civilisation — grain de sable perdu dans l'immensité du désert, puisque rien de fixe n'en prescrit la continuité, — que nous avons pu introduire dans le coin, obscur comme nous-même, que nous avons eu à administrer pendant une partie du temps que nous avons passé dans ces parages.

Nous avons sous nos ordres, dans l'étendue de notre cercle, vingt-sept chefs de cantons et de villages indépendants.

En prenant cette importante et très intéressante direction, nous convoquâmes à notre résidence, et simultanément, tous les chefs de ces cantons, avec ordre d'amener avec eux tous les chefs de villages, tous les notables importants, tous les marabouts et cadis auxiliaires, némoukés et griots et tous les gens de quelque intelligence. (Fig. p. 289.)

Au nombre de 150 environ, nous eûmes, ce jour-là, une intéressante cavalcade de gandouras blanches et de chapeaux à forme de toiture de pagode. Chacun prit plaisir à venir nous montrer son coursier et, à tous, nous fîmes quelque compliment.

Pour leur témoigner immédiatement notre bienveillance, nous commençâmes par les héberger, attention à laquelle ils furent extrêmement sensibles. Cette réception coûta au cercle trois cents kilogrammes de mil et six moutons, c'est-à-dire cinquante francs environ.

Après avoir copieusement déjeuné de couscous, arrosé par une sauce préparée avec la viande de ces six moutons, ils ne tarissaient pas d'expressions reconnaissantes sur notre libéralité et, mieux que jamais, nous pûmes apprécier que le plus grand plaisir qu'on puisse faire à un noir c'est de le faire manger. C'est même la seule chose qui le met en gaieté, et si, après le repas du matin, vous voyez un *boy* ou un soldat noir venir rôder vers votre

case, l'œil lui sortant de l'orbite et cherchant à attirer vers lui vos regards, soyez sûr qu'il ne vient que pour se faire interviewer.

Quand on lui a demandé ce qu'il veut : son bon-

FIG. 64. — Système de transports par porteurs.
Indigènes venant au cercle porter le mil reçu à l'impôt.
(Cliché Almech.)

heur, qu'il traduit immédiatement par un sourire en même temps qu'il salue militairement d'une main et qu'il se place l'autre sur le ventre, est de vous dire : *Moi ya venir te dire que moi ya beaucoup content parce que moi ya manzé beaucoup de baci avec beaucoup de viande, moi ya ventre plein.*

Et, ce disant, il s'interrompt pour vous gratifier, à deux pas de distance, de trois ou quatre éructations à renverser un néo-colonial.

Ce fut le cas de nos hôtes de ce jour qui, pour nous montrer leur satisfaction, nous firent entendre, pendant un long quart d'heure, cette infernale musique. Mais ne nous formalisons pas et, puisque c'est leur façon polie de remercier leur hôte, acceptons tel qu'il est l'honneur qu'il nous ont fait.

Nous eûmes donc, dès le premier moment, le plaisir de voir, à la jovialité peinte sur leur visage et aussi à l'expression de leurs regards, la confiance qu'exprimait toute leur attitude.

Nous étions déjà amis et, dans une confiance réciproque, nous leur tîmes textuellement ce langage :

« Les Français sont venus chez vous, non pas pour vous brutaliser, mais bien pour vous protéger contre les agressions de vos ennemis, vos anciens voisins, ceux du nord comme ceux du sud. Nous avons soumis et déporté les chefs qui les commandaient ; nous avons dispersé la bande de pillards qu'ils traînaient à leur suite et qui vous attaquait à chaque instant pour essayer de vous enlever vos troupeaux, vos captifs, vos enfants et vos femmes. Et vous-mêmes, s'ils avaient pu vous saisir, ils vous auraient emmenés comme captifs et ils vous auraient vendus à des Maures ou à d'autres esclavagistes.

« Aucun de vous ne pouvait isolément s'aventurer sur les chemins, sans s'exposer à être saisi et emmené, pour toujours, bien loin de son village et

de sa famille. Vous ne pouviez non plus vous exposer à aller un peu loin travailler vos lougans sans courir les mêmes dangers et sans risquer d'être emmenés dans des pays d'où l'on ne revenait jamais.

« Quand les chefs de villages voulaient se défendre et protéger leurs familles et leurs biens, ils étaient souvent pris et décapités (1). » Nos auditeurs marquaient chaque fin de phrase par des exclamations affirmatives : Allah ! ou Allah... ah.. Akbar ! (Dieu !, ou Dieu est grand !) Et quelques-uns ajoutaient : « Ta parole est juste; tu parles comme il faut, comme cela était », ou pour mieux dire : ta parole rend exactement les choses qui se passaient.

« Vous savez tous, aussi bien que nous-même, la quantité de têtes que les Ahmadou et plus encore les Samory ont fauchées, comme vous savez que ceux qui étaient pris perdaient, tout d'un coup, leur liberté et tous les biens qu'ils possédaient, heureux encore quand ils gardaient leur tête.

« Nous savons bien aussi que quelquefois vous faisiez, vous-mêmes, beaucoup de mal à vos ennemis et qu'ils n'arrivaient pas toujours à vous déposer (Allah !), mais il fallait néanmoins que vous fussiez constamment sur vos gardes. Vous n'étiez jamais tranquilles et vous n'étiez jamais sûrs de ce que serait pour vous le lendemain (Allah !).

« Avec nous, vous n'avez rien à craindre de tout

(1) Le noir dit : enlever la tête de dessus les épaules.

cela. Nous avons rendu la sécurité au pays que vous habitez. Un homme seul peut aller aussi loin qu'il le désire; vos villages n'ont plus besoin d'être entourés de *tatas* (1); vous êtes aussi libres que nous le sommes nous-mêmes; vous pouvez aller à vos longans avec la plus grande liberté et quand votre mil est mûr il vous appartient à vous seuls. Personne n'a le droit de vous l'enlever, tandis qu'autrefois, le roi qui vous commandait pouvait, s'il le voulait, vous empêcher de le cueillir et tout prendre pour lui. (Allah! All... ah!)

« Eh bien, pour vous donner de si grandes garanties de sécurité, nous, qu'est-ce que nous vous demandons? — Bien peu de chose, comparative-ment à ce que vous faisait donner le représentant du roi, le dougoukouniasigui. Nous ne faisons que vous demander, tous les ans, un petit impôt pour nourrir les soldats qui sont la cause de la tranquillité qui règne dans le pays. Cet impôt est de un franc par personne.

« Nous savons bien que vous n'êtes pas très riches. (Allah!) mais vous n'avez qu'à travailler un peu plus afin de récolter davantage, et ainsi vous pourrez disposer d'une plus grande quantité de mil et d'une plus grande quantité de moutons. Vous vendrez vos excédents pour pouvoir vous acquitter de l'impôt que vous devez en échange de la liberté que nous vous donnons.

(1) Mur d'enceinte renfermant complètement les villages.

« Ainsi, le mil valant vingt ou vingt-cinq centimes le moule (1), c'est quatre moules de mil par tête que vous devez verser à l'impôt et si vous avez deux femmes, trois enfants et deux captifs avec

FIG. 65. — Système de transport par porteurs. — Les bagages d'un Européen.
(Cliché Almech.)

vous, c'est huit fois quatre moules de mil que vous verserez pour la sécurité de toute votre famille et de tous vos biens ; ou bien encore, deux moutons de quatre francs, ou encore, si vous préférez, une somme de huit francs en argent.

(1) Mesure indigène variant selon les contrées et contenant de deux kilogs à deux kilogs et demi de mil.

« Nous vous laissons libres de travailler comme vous voulez pour vous procurer cette petite somme, moyennant laquelle, quand vous l'aurez payée, vous serez aussi libres que les lions du désert. C'est la seule chose que nous vous demandons, c'est à vous de vous en acquitter tout de suite ; après, vous serez tranquilles, au milieu de vos champs et de vos villages, pendant toute une année, sans que ni les soldats ni personne ne vienne vous ennuyer.

« Mais, comme nous voulons encore vous faciliter le paiement de ce premier impôt, nous ne vous en demanderons que la moitié à la fois. Vous paierez donc votre impôt annuel en deux fois, aux époques précises où vous êtes le plus riches.

« Ces époques-là, vous les connaissez aussi bien que nous ; c'est : 1^o quand vous venez de récolter votre mil. Vous nous apporterez donc, à ce moment, la première moitié de votre impôt, soit en nature, soit en argent.

« Il vous est facile de vendre vos excédents de mil à des Maures ; ils vous donneront des pièces de cinq francs en échange et c'est avec ces pièces d'argent que vous viendrez payer ce que vous devez. Cet impôt-là s'adresse à tout le monde, même à ceux qui sont pauvres, parce que chacun n'a qu'à cultiver un peu plus pour récolter davantage.

« Le deuxième moment pendant lequel vous êtes encore assez riches est celui où vous avez beaucoup d'animaux à vendre : c'est le moment où vous vous défaites des animaux mâles d'un an et aussi des

vieilles femelles qui ne fournissent plus de lait ; c'est aussi le moment où poussent, dans la brousse, des plantes alimentaires que vous connaissez et que vous consommez. C'est donc, en réalité pour vous, le moment le plus favorable pour vendre ce dont vous pouvez vous passer. Mais c'est dans les grandes villes que vous devez aller l'écouler : à Tombouctou, à Djenné et ailleurs. Là, vos animaux ont deux et trois fois plus de valeur que par ici. Et comme vous n'avez rien à faire, vous avez largement le temps d'aller vers ces villes, en vous promenant, pour y vendre vos produits.

« Ainsi donc, tout en vous distrayant, vous ferez de bonnes affaires, puisque, dans ces villes, le prix d'un seul bœuf et d'un seul mouton y est aussi élevé qu'ici celui de trois. C'est donc avec les pièces de cinq francs, que vous vous serez ainsi facilement procurées, que vous viendrez, sans vous gêner, payer la deuxième moitié de votre impôt. (Allah !)

« Comme vous avez tous compris les bonnes et justes raisons que vous venez d'entendre (Allah !) ; pour que vous ne puissiez pas les oublier, nous allons les écrire et nous entendre de la façon suivante :

« Quand nous voudrons que vous versiez votre impôt, à un des moments précis que nous avons fixés, c'est-à-dire tous les six mois, nous vous enverrons, une lune à l'avance (1), une lettre qui

(1) L'indigène compte par lunes ; l'année se compose donc pour lui de treize lunes.

vous indiquera la somme que chaque chef de canton devra apporter au cercle une lune après qu'il aura reçu l'ordre que nous lui aurons envoyé. Dans le papier, la part que devra payer chaque village sera indiquée par écrit.

« Nous vous donnons un mois pour que vous ayez bien le temps de réunir vos chefs de villages et vos notables, afin que chacun s'entende bien sur ce qu'il aura à payer. Et quand vous serez tous d'accord et que vous aurez décidé ce que vous devez aller vendre dans les villes voisines, vous désignerez, parmi vous, un ou deux hommes intelligents et de bonne volonté qui iront dans les villes que vous aurez choisies pour y vendre les animaux que vous aurez réunis et que vous y ferez conduire par vos captifs.

« Vous verrez que vous ne perdrez pas votre temps et vous verrez combien c'est intéressant de faire du commerce.

« Vous pourrez aussi rapporter, pour vous-mêmes, des choses qui vous manquent ici. Par exemple des *gandouras* pour remplacer celles que vous continuez à porter et qui vous donnent, tant elles sont sales et usées, un air et une attitude misérables qui manquent de fierté. (Allah... !) Vous rapporterez aussi des pagnes pour vos femmes, des cotonnades pour vos filles et de la toile à bon marché pour vos captifs. Et ainsi, tout le personnel qui compose votre famille étant beaucoup mieux habillé, vous vous trouverez vous-mêmes satisfaits du bien-être

que vous vous serez acquis. Vous vous ferez honneur à vous-mêmes, en même temps que vous serez beaucoup plus considérés par vos voisins et aussi par les étrangers. Vous achèterez encore, avec l'argent que vous aurez de reste, du poisson

FIG. 66. — Repas de porteurs (captifs).

sec pour préparer la sauce du baci que vous trouvez si succulente quand vous avez de la poudre de poisson pour la préparer. (Allah! All... lah !)

« Nous désirons encore, quand chacun de vos cantons sera prêt à apporter l'impôt qui sera indiqué sur le papier, que le chef de canton se fasse accompagner, pour venir ici, de tous ses chefs de

villages et aussi de tous les notables et griots qui voudront venir; car nous désirons faire la connaissance de tous vos *frères* (1).

« Les griots vous feront de la musique tout le long de la route, afin que celle-ci vous paraisse moins longue et que vous veniez ici comme on va à une fête.

« Nous voulons que vous vous fassiez accompagner par des notables de tous les villages du canton afin que chacun nous soumette les réclamations des hommes de son village qui auraient à nous demander quelque chose, ou qui auraient à se plaindre et aussi, pour obliger tout le monde à dire la vérité et à ne jamais mentir, car vous savez tous qu'il est écrit dans le Livre (2) que : « l'homme qui ne dit pas la vérité sera puni, dans l'autre vie, de la peine du feu et qu'il ne goûtera jamais les délices des jardins d'Eden ». (Allah !)

« En ce qui concerne la direction nouvelle des affaires du pays, vous savez que la parole du « blanc » est aussi sûre que celle qui est écrite dans le Coran. Le « blanc » dit toujours la vérité; sa parole est bonne, vous devez l'écouter puisque c'est pour votre bien qu'il vous parle.

« Vous devez, à votre tour, vous acquitter de vos obligations à son égard, en échange des garanties de sécurité qu'il vous donne.

(1) Le noir qualifie de frères, de grands frères et de petits frères tous ses parents et par extension tous ses intimes.

(2) Coran.

« Et ainsi, chacun accomplissant son devoir vis-à-vis de celui à qui il le doit, chacun sera content et celui qui vous commande et qui vous a réunis pour vous parler et vous connaître, sera fier de vous avoir pour ses enfants (1). (Allah!)

« A partir d'aujourd'hui, pour vous et pour nous, ce sont les paroles que nous venons d'exprimer qui seront notre loi. Nous allons les écrire et les fixer pour toujours.

« En exécutant ce que nous venons de dire et que vous reconnaissez être juste (Allah... ah!), vous ne verrez plus de soldats venir, dans vos villages, pour vous emmener en prison ou bien pour vous surprendre et vous faire payer l'impôt par la force. Il ne faudra plus avoir peur d'eux, quand vous les verrez, parce que vous n'aurez plus jamais affaire à eux, et quand ils vous apporteront les papiers que nous vous enverrons, ce sera pour vous faire savoir les ordres que vous devrez exécuter. Ces ordres seront écrits sur le papier et ce sera vous-mêmes, et librement, qui nous apporterez, un mois après, ce qui sera écrit dans le *cébé* (2).

« Dans les tournées, qu'ils feront dans le cercle, les tirailleurs et les spahis qui vous apporteront nos ordres, n'auront jamais rien à vous demander gratuitement; vous ne leur devez rien, s'ils ne vous le payent pas.

(1) En général, quand un chef de village parle de ses administrés directs pour soutenir leurs droits ou pour présenter leurs défenses, il les appelle tous « ses enfants ».

(2) Lettre.

« Chaque fois que nous les enverrons en tournée, nous leur donnerons du sel pour payer tout ce qu'ils vous demanderont pour manger et si quelqu'un de vous a à se plaindre d'eux, vous n'aurez qu'à venir au cercle soumettre votre cas au cadi ou bien à nous et, si l'homme que vous accuserez a mal fait, il sera puni.

« Mais si c'est vous qui n'avez pas obéi à ce qui sera écrit, c'est vous qui serez punis, parce qu'il faut que ce qui est écrit soit exécuté. C'est ce que nous convenons aujourd'hui et nous sommes bien sûr que pas un de vous ne manquera à sa parole. (Allah !)

« Nous serons ainsi toujours d'accord, de même que nous serons toujours des amis et non pas des hommes qui aiment mieux ne pas se voir.

« Si donc encore, vous voyez passer des soldats dans vos villages, c'est qu'ils iront là où ils seront commandés d'aller, mais n'ayez aucune crainte, ils ne vous demanderont jamais rien de ce que vous avez. Laissez-les accomplir leur mission sans vous inquiéter; donnez-leur tout simplement ce qu'ils vous demanderont en échange du sel qu'ils vous remettront en paiement de ce que vous leur fournirez.

« A partir de maintenant, vous n'en verrez du reste que pour aller arrêter les voleurs, les contrebandiers et les criminels, mais jamais les honnêtes gens n'auront rien à craindre d'eux ». (Allah ! All... ah...)

La seule chose à laquelle tous ces simples ne pouvaient croire et qu'ils venaient d'entendre exprimer : c'est qu'ils ne seraient plus harcelés toute l'année par le spectre continu de l'impôt à payer et par le spectre, non moins redoutable, des

FIG. 67. — Un poste-frontière au sud du désert.
Personnel d'une caravane portant au magasin du cercle l'impôt perçu sur du sel.

tirailleurs qui ne viendraient plus les menacer dans leurs biens comme dans leurs personnes.

Après leur avoir bien assuré qu'il ne leur serait rien demandé en dehors des deux époques fixées et que, pendant l'espace qui les sépare, ils pourraient vaquer librement à leurs occupations, sans être ni dérangés ni inquiétés, ces hommes ne purent

se séparer de nous sans venir, avec beaucoup de salamalecks, embrasser les pans de notre veste ou l'étoffe de notre pantalon, en se mettant à genoux.

Ils nous montrèrent une joie, suivie de remerciements profonds, comme nous n'en avions jamais vu exprimer par des noirs.

Ayant, sur le papier, divisé par secteurs notre cercle, nous convoquâmes le mois suivant, à trois jours d'intervalle, les chefs de cantons et de villages de chacun des secteurs.

La lune écoulée, pas un ne manqua à l'appel ; pas un n'apporta moins que ce qui lui avait été indiqué ; pas un ne montra la moindre crainte en se présentant au cercle ; pas un seul qui ne fut bien heureux de revenir, souriant, recevoir une poignée de mains de qui avait traité tout le monde, un mois avant, avec justice, avec bonté, mais aussi sans tâtonner et de même sans biaiser.

En moins d'un mois, à partir du jour où nous commençâmes nos premières convocations, la moitié de notre impôt rentra et pendant six mois nos administrés purent respirer librement l'air de la brousse odorante, air d'autant plus enivrant qu'ils s'y crurent libres pour la première fois ; libres et à l'abri de la frayeur perpétuelle que leur avait causée, jusqu'ici, un tyran ou un autre.

Six mois plus tard, ils reçurent de nouveau le « cébé » qui leur enjoignait de se préparer à verser, un mois après sa réception, la seconde moitié de l'impôt.

Nul n'y manqua et, comme nous les avions laissés tranquilles pendant tout le semestre qui venait de s'écouler, ils purent croire que ceux qui, à leurs yeux, représentaient la force avaient une parole en laquelle on pouvait se fier, comme ils purent se convaincre que les conseils bienveillants qui leur avaient été donnés l'étaient pour leur propre intérêt.

Il n'en fut pas un qui ne nous exprima, un nombre infini de fois, la joie profonde que lui et les siens avaient goûtée pendant cette période qui semblait ouvrir, pour eux, l'ère de la paix et, peut-être aussi, leur faisait croire à la possibilité de temps meilleurs sur cette terre, en attendant ceux, beaucoup plus problématiques, qui leur sont promis, dans l'autre vie, au milieu des jardins d'Eden.

Et nous aimons à croire que les fils de la France qui se succèdent, dans ce coin obscur du Soudan, ont conservé dans la main, toujours ferme, douce et juste à la fois, qu'il importe d'avoir, ces braves noirs qui ne demandent qu'à être guidés et dirigés vers ce qui sera leur bien.

Ce n'est là, assurément, qu'un commencement d'assimilation et si l'on ne devait aller plus loin, ce n'est ni avec ces préliminaires, ni avec leur continuité, que nous arriverions à transformer la face des choses que nous avons déjà exposées et dont l'accomplissement est le but déterminé qu'il est nécessaire d'atteindre.

N'ayant eu à notre disposition que les éléments trouvés sur place, avec quelques mois à peine

devant nous, nous les avons employés de façon à leur faire rendre le plus possible sans nous écarter des principes du droit qui dictent le devoir et qui sont les mêmes pour tous. Là a été notre force unique de direction comme la logique que nous nous sommes efforcé de suivre.

Nous avons pu apprécier ainsi de très près les ressources immenses que possèdent ces éléments indigènes et combien est considérable leur force inemployée; c'est elle qu'il importe d'utiliser.

Or, toute force produit quand on sait la canaliser et la conduire, progressivement, vers un but où elle emploiera ses moyens; ce but sera pour le noir : l'aisance et la civilisation par le travail organisé et enseigné comme nous le verrons plus loin.

Il ressort donc clairement qu'il est indispensable d'encadrer le noir dans des règles fixes, simples et nettes, par une éducation et une instruction judicieuses, au milieu desquelles, tout en se sentant guidé et dirigé, il se sentira libre; il appréciera et goûtera les libertés de la vie, qui lui ouvriront le raisonnement par lequel lui viendra le désir de sortir de l'érebe dans lequel il est plongé depuis des siècles. Il faut être surtout logique avec lui et il ne faut lui demander que ce qu'il peut comprendre et fournir.

Eviter surtout de tomber dans des errements aussi illogiques que celui dont nous avons été le témoin :

Un tout jeune administrateur avait convoqué à son

bureau, pour neuf heures du matin, un chef de village.

L'interprète qui était allé communiquer cet ordre à l'intéressé, lui avait recommandé d'être exact et, à cet effet, il lui avait exprimé, autant qu'il lui avait

FIG. 68. — Système de transport par voitures Lefèvre.
Une voiture embourbée (charge 300 kilos). — (*Vers le Niger*, HOURST.)

été possible de le faire, par la position précise du soleil, le moment auquel il devait se présenter au cercle.

A neuf heures et quart, le chef de village n'était pas encore arrivé. Le jeune commandant de cercle, regardant sa montre, se promettait déjà, pour ce retard, de le tancer d'importance.

Le chef de village arriva à neuf heures et demie seulement. L'administrateur, déjà énérvé, commença par lui demander les raisons de son retard. Les réponses du noir, aussi vagues qu'imprécises, firent entrer le jeune Européen dans une violente colère et, un peu plus que Louis XIV, puisqu'il avait attendu une demi-heure, les vociférations adressées au pauvre noir, et incomprises de lui, furent couronnées par une amende de cent francs !

Un Européen en serait resté bouche bée ; le noir, interloqué, resta muet et ne put sûrement jamais saisir les raisons qui étaient la cause des vociférations violentes dont il se sentait accablé d'une façon, avouons-le, aussi intempestive.

Ma foi, nous mettant franchement du côté du noir, nous trouvons qu'il y a bien de quoi être stupéfait de pareils agissements, qui montrent que ce jeune administrateur n'avait ni l'expérience voulue, ni le tact nécessaire, ni le caractère et l'esprit faits pour commander à des hommes primitifs qu'il importe d'instruire et non de rudoyer.

Qu'est-ce en effet qu'une demi-heure pour des fils du désert ? Premièrement, ils ignorent ce que c'est qu'une heure et à plus forte raison l'instrument qui la détermine, c'est-à-dire une montre ; les neuf dixièmes des noirs n'en ont jamais vu et ceux qui ont aperçu cet instrument, que le *toubab* (1) tire de temps en temps de sa poche, se demandent ce que

(1) Homme blanc.

peut bien être ce grigri, à quoi il peut bien servir et contre quoi il prémunit.

Ils ignorent ce qu'est la durée d'un jour exprimée en heures : ils déterminent les moments du jour d'après la position du soleil et quand on leur donne un rendez-vous, ce n'est point de l'heure qu'il faut leur parler, mais bien de la position exacte du soleil.

Nous déclarons même, notre appréciation personnelle nous permettant de le dire, que la montre, quand on n'est pas en marche ou que l'on n'exécute pas des travaux [spéciaux, devient inutile au désert.

Elle est utile en route, afin de fixer les heures de départ et d'arrivée des porteurs ; cette précaution est d'une extrême importance à cause des fatigues excessives que l'on supporte quand on arrive trop tard et que provoque la trop grande chaleur.

Mais, en dehors de ces cas particuliers, l'Européen, sédentaire dans un poste, finit par oublier de remonter sa montre et, de fait, il n'en a nul besoin, car, en peu de temps, il arrive très bien à fixer l'heure par la position du soleil.

C'est que là, en effet, on a pour uniques et constants compagnons le soleil et les astres ; c'est eux que l'on observe aux heures de solitude. En ce qui concerne leur marche régulière, on se *bougnoufilise* (1) bien vite. Et, le fait d'employer, dans un poste,

(1) On s'assimile au noir.

constamment son chronomètre expose l'Européen à ne pas être toujours servi à l'heure. Il s'expose ainsi à trouver, supplémentairement, des raisons de récriminer contre son personnel qui ignore l'heure exacte qu'il peut bien être. C'est en somme vouloir demander aux esprits de ces lieux une civilisation trop rapide et nous avons vu que, ainsi comprise, elle est impossible.

Quiconque, donc, donnerait un rendez-vous à un noir en ne lui fixant que l'heure, montrerait par là son inexpérience du désert et aussi, son pédantisme, pour ne pas dire sa nullité.

Combien alors il est surprenant qu'un administrateur ose infliger une amende aussi imméritée à un homme qui ne s'est trouvé en retard que parce que le moment déterminé, que lui exprimait le soleil, ne correspondait pas exactement avec l'heure du cercle!

Des faits comme celui-ci, et tant d'autres plus brutaux et plus barbares, nuisent à la civilisation que nous devons à nos colonies et ils retardent le progrès au lieu de l'asseoir et de le propager.

L'administration générale doit se montrer beaucoup plus exigeante dans le choix de ses auxiliaires pour la propagation de son œuvre.

Ceux-ci doivent être pondérés, réfléchis et sérieux, fermes et doux à la fois. La trop grande jeunesse, qui peut à peine se diriger elle-même, ne possède forcément pas ces qualités et par conséquent elle n'est pas apte à diriger des populations

qu'il faut instruire et non pas affoler. Ces jeunes gens de vingt-deux à vingt-cinq ans seraient peut-être capables de diriger des écoles primaires, et encore ; en tout cas ils sont incapables de diriger des masses, parce qu'il faut ici autre chose que de

FIG. 69. — Sur le Niger. — Système de transport par pirogues.
Une pirogue indigène et son chargement.
(Cliché Almech.)

l'instruction ; il faut du jugement et, seule, l'expérience le donne par l'amour du métier et le temps qui mûrit les cerveaux. Les déplorables affaires du Haut-Congo, qui émeuvent actuellement l'opinion publique, et combien d'autres, en sont un frappant exemple.

Les commandants de cercle, qu'ils soient militaires ou civils, doivent se conformer à ces données de philanthropie et de progrès. Il faut qu'ils aiment leur métier et qu'ils s'intéressent, non seulement aux éléments mêmes qui sont sous leurs ordres, mais encore qu'ils s'intéressent à tout ce qui compose la vie et l'âme de ces éléments. S'ils ne remplissent pas ces conditions, ils sont au-dessous de leur tâche, ils gênent la marche que nous avons entreprise et ils doivent être relevés de leurs services pour être instruits sur des bases nouvelles et fermement déterminées.

Il faut être, pour le noir, rempli de sollicitude. La bonne volonté qu'il a mise à nous verser son impôt, nous montre tout ce que l'on peut tirer de lui. Et quoi de plus naturel qu'il désire, comme le ferait tout homme civilisé, jouir d'une certaine tranquillité, quand il s'est acquitté de ses devoirs ! Et s'il n'a aucune initiative pour juger des obligations qui lui incombent, c'est à nous de l'encadrer et de le diriger sagement pour l'y amener progressivement.

Donner la confiance au noir, le tranquilliser est déjà quelque chose ; mais ce n'est encore rien en comparaison du degré de civilisation vers lequel il faut le conduire.

Nous avons vu qu'il s'est parfaitement acquitté de la mission dont nous l'avons chargé en employant, seul, ses propres moyens. Que sera-ce quand nous lui aurons donné des maîtres, au contact immédiat desquels il restera pendant des ans ? Que ne

pourra-t-on pas tirer de sa force et des moyens inemployés que son ignorance emprisonne ?

Quand il verra que ces moyens lui donneront de quoi bien se vêtir et surtout bien se nourrir sans jamais risquer la famine et encore moins la misère, on fera de lui tout ce que l'on voudra.

Le fait le plus frappant que l'on puisse invoquer pour montrer tout ce qu'a de précieux cette main-d'œuvre : c'est le souvenir du commerce qu'en faisaient les négriers en exportant, par milliers d'hommes, ce bétail humain vers l'Amérique et les Antilles. Ils ne l'exportaient point pour peupler ces pays de cette race inférieure, mais bien pour en obtenir une main-d'œuvre productive et à bon marché.

Or, nous qui tenons dans nos mains les peuplades qui fournissaient cette main-d'œuvre, infinitésimale par rapport à la masse qui en était la source et dont nous sommes devenus les maîtres, nous ne saurions tirer aucun parti des ressources immenses qu'elle possède ? Ce serait vraiment faire preuve d'une trop grande naïveté et admettre notre incapacité dans la direction des peuplades que nous avons conquises et que nous serions indignes de conserver !

Nous allons donc nous attacher à en tirer le meilleur parti possible et, en même temps que nous les ferons concourir à la production territoriale pour leur propre bien, nous leur donnerons mieux, nous leur donnerons : *la liberté, l'aisance et le progrès*.

Plus tard, l'avenir nous dira ce que nous pourrons

tirer de la propre puissance de cette force pour contribuer à la fortune et à la grandeur de la nation qui l'aura formée.

Nous avons vu quels produits agricoles récolte l'indigène et aussi, quelle que soit la région qu'il habite, les difficultés qu'il éprouve, la gêne qu'il supporte quand il veut payer l'impôt. En un mot nous avons constaté et apprécié la pauvreté générale dans laquelle se trouve le noir de toutes races et, aussi, considéré son ignorance qui, seule, en est la source.

Ainsi donc les produits qu'il récolte étant insuffisants à sa nourriture et l'industrie qu'il en retire étant à peu près nulle, alors avec quoi peut-il bien commercer ?

Au sens propre du mot, nous dirons tout de suite que le commerce de produits indigènes est insignifiant, pour ne pas dire nul : il se pratique à peine, entre indigènes, quelques échanges dont le but, unique et simple, est de pourvoir à la vie la plus primitive que l'on puisse imaginer.

Que pourrait bien vendre le noir en conséquence de ce que nous avons vu qu'il produit ? — Il ne fait argent de rien ou de bien peu de chose. Il n'a pas, en général, suffisamment de mil pour se nourrir et, sur la quantité qu'il possède, il doit encore prélever ce qu'il verse à l'impôt.

Il lui faut encore du sel. Comment va-t-il se le procurer ? S'il le peut et si sa condition le lui permet, il se privera encore de quelques hectolitres

de mil, qu'il échangera contre les quelques kilogrammes de sel que lui donnera le Maure. Et comme, pour se vêtir, il lui faudrait encore rogner sa provision de mil pour recevoir, en échange,

FIG. 70. — Système de transports par chalands de 3 à 5 tonnes.
Le Niger aux eaux basses. — Au plus fort du courant il n'y a pas assez d'eau pour porter le chaland. — Les laptots, descendus dans le lit du fleuve, passent le bief en s'attelant après leur bateau.

(Cliché Almech.)

quelques mètres de « guinée » avec laquelle il se couvrirait le torse, il aime mieux, bien souvent, se passer de vêtements. Aussi voit-on partout circuler une légion de malheureux qui sont épouvantablement sales, crasseux et à moitié nus.

Le Maure lui-même, peut-il nous dire ce que

sont ces grandes caravanes chargées de sel qu'il ramène du désert ? — Ce sont de simples matériaux qu'il apporte sur notre territoire, pour mendier en échange le mil qui lui est nécessaire, à lui et à sa famille. C'est donc pour manger qu'il nous apporte le sel qui git dans le désert qu'il habite et non point pour grandir sa fortune.

Il n'y a point, au Soudan, de marchés de grains, comme nous avons en France des marchés de blé et de céréales diverses. Le seul qui pourrait être qualifié de ce nom serait celui de Tombouctou, ou plus exactement celui de Kabara (1). Il y a surtout des échanges effectués de villages à villages.

C'est ainsi qu'une caravane, venant du Sahara, et composée par exemple de cent chameaux, chargés de sel, est obligée, pour réaliser ses échanges, de s'y prendre de la façon suivante : Arrivée à un point central, qui est ordinairement un centre de culture, elle garde, par exemple, avec elle la charge de dix chameaux, puis elle envoie les quatre-vingt-dix autres, avec le personnel nécessaire, dans toutes les directions possibles, vers d'autres centres différents.

Vers chaque centre on dirigera, selon son importance, cinq ou dix chameaux et là, les Maures, échangeant leurs produits par quantités quelconques, — quantités qui peuvent varier entre un

(1) Atterrissement des barques, en temps normal, à 7 kilomètres de Kabara et à Kabara même à l'époque des grandes eaux.

kilogramme et une barre tout entière, — resteront sur les lieux jusqu'à ce que leur sel soit épuisé et leur charge de provisions réalisée, en riz, mil, cotonnades, arachides, beurre de carité, condiments, etc...

Cette simple opération peut durer une dizaine de jours, si ce n'est plus. Enfin, quand le sel est épuisé et qu'il ne reste plus rien à échanger, la fraction charge ses chameaux du stock de provisions acquises et elle rejoint le noyau principal qui est resté au point central de ralliement.

Quand toutes les fractions éparses sont successivement rentrées, la caravane, approvisionnée, reprend sa route en sens inverse et regagne le désert.

A n'en pas douter, c'est assurément là une espèce de commerce qu'elle a effectué ; mais ce n'est point un commerce comme nous l'entendons en France.

En pays civilisé, on commerce uniquement pour le bénéfice que l'on retire des transactions opérées et l'espoir de grandir sa fortune. Tandis que là, ce commerce qui s'effectue sans argent et tout simplement par voie d'échanges, est obligatoire, de part et d'autre, pour ne pas mourir de faim et de débilité.

Les autres denrées et objets qui servent au commerce sont surtout : les noix de kola qui viennent du Sud ; le riz de Djenné et des environs ; les cotonnades, tissées par bandes d'une dizaine de centimètres de largeur (fig. p. 341) seront accolées et

cousues les unes à côté des autres pour la confection des pagnes et des *bila* (1); du tabac; des condiments de toutes sortes; de la bijouterie de fer, de cuivre et d'argent (cette dernière faite avec des pièces de cinq francs fondues); des perles; des petits objets en cuivre ouvré; du poisson sec et enfin le beurre de charité.

Comme industries, on ne peut guère citer que les *kassas* (2); les couvertures de Ségou et de Djenné; les bandes de cotonnades de la même région; les nattes en lamelles d'écorce de mil entre-croisées, et un peu d'industrie du fer, mais toutes excessivement primitives. Les produits de ces industries sont consommés sur place et ils ne peuvent être l'objet d'aucune exportation.

C'est à peu près tout ce qui compose les produits ouvrés de l'industrie servant aux échanges.

Sur les marchés principaux des bords du fleuve, on se sert aussi, pour les échanges, d'une monnaie appelée *cauri*. C'est un coquillage qui n'a par lui-même aucune valeur et dont le cours, conventionnel, est de dix centimes le cent (exactement 97).

Tels sont le commerce et l'industrie indigènes et primitifs des plateaux et des plaines.

Il nous resterait quelques mots à dire des pays montagneux de la rive gauche du moyen Niger; ils sont beaucoup moins intéressants que ceux des

(1) Sorte de pantalon.

(2) Sorte de limousine.

plateaux et des plaines : ceux-ci sont, par les graminées qui y abondent, des pays d'élevage merveilleux ; ceux-là sont à peine couverts d'une végétation verdoyante, mais saine et nutritive, qui suffit péniblement aux troupeaux qui les parcourent.

FIG. 71. — Sur le Niger.

Système de transports par chalands aménagés pour voyageurs européens.
Bateau à rouf, transportant quatre voyageurs et leurs colis
(ou six tonnes). — Vitesse 25 à 30 kilom. par jour.

Les essences y sont rabougries, mais elles sont d'une dureté extraordinaire ; elles pourraient être avantageusement employées en carrosserie, en ébénisterie et partout ailleurs où la résistance du bois est nécessaire.

Par contre, les minéraux y abondent ; le fer se

rencontre partout à la surface du sol et à profusion.

Ces terrains, calcaires ou ferrugineux, sont presque stériles et par suite peu habités. Le noir nomade de ces régions n'étant heureux qu'où se plaît son troupeau, ce n'est guère le pays des montagnes arides qu'il choisit pour y vivre.

La pauvreté est donc plutôt générale au Soudan parce que l'agriculture n'y a fait aucun progrès. Elle y est aussi primitive qu'avant notre occupation. L'indigène y est encore livré à lui-même et il ne sait pas employer ses moyens, d'où il résulte que sa production est insuffisante pour lui-même. Conséquence : pauvreté et misère dans tout le pays.

Il n'y a pas de voies de communications à l'intérieur, ou celles qui existent sont si primitives que l'on ne peut les utiliser pour un commerce de quelque importance et de facilité relative. Tout est transporté à dos d'âne, de bœuf et de chameau, ou, plus encore, à tête de porteur. C'est la raison pour laquelle les transports, et le commerce qui en résulte, sont à peu près insignifiants.

Le commerce européen rencontre, de ce fait, les plus grosses difficultés et il n'est pas très rémunérateur à cause, précisément, de la pauvreté des habitants et des prix de revient énormes que coûte le transport de ses marchandises.

Un pays ne peut être florissant qu'autant que les ressources de ses entrailles, judicieusement exploitées, profitent à tous les habitants.

Si la population est pauvre, elle ne peut rien acheter puisqu'elle n'a pas le moindre pécule à offrir en échange des produits qui lui seraient nécessaires.

Quant au grand commerce, les comptoirs européens qui s'installent au Soudan comptent surtout sur le drainage du numéraire qui a servi à solder les troupes et les fonctionnaires de toutes sortes, et envoyé sur place par la métropole. La plus grande quantité de cet argent n'est pas plutôt reçue par les ayants droit qu'elle est portée, sans retard, chez le commerçant où l'on trouve, en échange, les produits européens que l'on désire.

Ces maisons canalisent ainsi l'argent monnayé qui est entre les mains des indigènes et des militaires et fonctionnaires européens qui sont en service dans ces lointaines régions.

Les produits indigènes que les maisons de commerce acceptent en échange de leurs marchandises sont donc excessivement rares à cause de la difficulté qu'elles éprouvent, pénurie et cherté des moyens à employer, quand elles veulent les faire transporter à la côte.

Elles acceptent le peu de caoutchouc et d'or qu'on leur apporte ; mais la gomme de Tombouctou ne vaut pas le transport. A Kayes et à Médine, selon le cours, elle vaut de trente à soixante francs les cent kilos ; le prix de son transport, de Tombouctou à Kayes, serait trois fois plus élevé que le prix d'achat précité. Il en est de même pour les ara

chides que le Cayor seul, vu sa proximité de la côte, peut produire à des conditions commerciales abordables. Nous verrons plus loin les grèvements onéreux qu'ont à supporter les produits qui sont expédiés de Kayes au Niger et vice versa.

L'ivoire, les plumes d'autruche et les noix de kola sont exportés en quantités infimes. Quant au beurre de carité, kolas sèches, mil, « *sorgho* », maïs, animaux, etc., ce sont là des produits qui ne sont encore l'objet d'aucun commerce d'exportation. L'éloignement de la côte de leurs lieux de production est trop considérable pour tenter leur transport jusque là.

En somme, les moyens du commerce et de l'agriculture sont encore, au Soudan, à l'état primitif. Il y a très peu de fait et, par contre, il reste beaucoup à faire.

Les systèmes indigènes de transport, pour de longs parcours, ne peuvent guère être employés par le commerce européen; ils sont incommodes et trop lents par les voies fluviales. Et, par personnel porteur, qui nécessite une forte escorte pour diminuer les désertions qui ne manquent pas de se produire en cours de route, ils sont trop aléatoires et trop coûteux.

Les dépenses en argent et les inquiétudes de toutes sortes que provoquent de si longs trajets sont trop considérables et la responsabilité trop grande pour le résultat assez médiocre que l'on peut en retirer.

Pendant aussi longtemps que des voies économiques ne seront pas créées, il ne faut donc pas espérer un rendement de quelque importance.

Nous verrons dans le chapitre suivant, qui traite de la pénétration des voies de communications et

FIG. 72. — Système de transports par transatlantiques. — Lit du Sénégal.

Le *Dodds* échoué sur un banc de rochers.

(Cliché Almech.)

de leur construction à prix réduits, comment on y parviendra.

Quant aux tarifs des transports appliqués par les compagnies de navigation maritime et fluviale; par les compagnies des Chemins de fer du Sénégal et du Sénégal et Niger; par la ligne de ravitaillement (voitures Lefèvre) et par la flottille du Niger qui

représentent le progrès, nous ne dirons que ceci : les tarifs qui sont appliqués sont plutôt des tarifs prohibitifs que des tarifs économiques.

Avant de pousser plus loin nos considérations et d'émettre les idées pratiques qu'il faudrait appliquer au Soudan pour retirer des avantages réels de cette colonie, voici, ci-après exprimées, les difficultés de ravitaillement qui montrent toutes les pérégrinations par lesquelles passent le commerçant et ses marchandises avant d'arriver sur les lieux d'écoulement.

Les marchandises à destination des colonies sont généralement rendues franco en gare du port d'embarquement : Marseille, Bordeaux, Le Havre, etc...

TRANSBORDEMENTS SUCCESSIFS	PRIX les moins élevés — Epoque des grandes eaux	PRIX les plus élevés — Epoque des basses eaux
<p>Fret et transport d'une tonne de marchandises jusqu'aux points ci-après :</p> <p>De Bordeaux ou Marseille à Dakar, la tonne Fr. 35 »</p> <p>(exactement 35^f la tonne fixée à 700 k. ou au volume). C'est donc, en réalité, un fret de 50^f par 1.000 kilos), d'où (35) + 15 »</p> <p>De Dakar à Saint-Louis, par chemin de fer (les 1.000 k.) 35 »</p>		
<p><i>A reporter.</i> 85 »</p>	» »	» »

TRANSBORDEMENTS SUCCESSIFS	PRIX les moins élevés — Epoque des grandes eaux	PRIX les plus élevés — Epoque des basses eaux
<i>Report.</i> 85 »	» »	» »
De Saint-Louis à Podor, 55 fr. par fluviaux, et 100 fr. jusqu'à Kayes.	» »	261 »
De Podor à Kayes, par cha- lands, 5 fr. 50 par bateau de 5 tonnes et par jour, plus la nourriture et la solde de 8 lap- tots; trajet en 35 jours environ (décompté par tonne).		
Majoration de droit de barre, 1 0/0 sur le montant de la fac- ture majorée de 25 0/0.	» »	261 »
Droit de douane, 5 0/0 sur le montant de la facture majorée de 25 0/0.		
Frais de manutention à Dakar et au terminus du chemin de fer 10 »	» »	» »
Ces majorations sont doublées pour les marchandises de provenance étran- gère.		
Droit pour la poudre : 15 0/0.	» »	261 »
Droit pour les vins (par litre): 0 fr. 30.		
<i>A reporter.</i>	» »	261 »

TRANSBORDEMENTS SUCCESSIFS	PRIX les moins élevés — Epoque des grandes eaux	PRIX les plus élevés — Epoque des basses eaux
<i>Report.</i>	» »	261 »
Pour les vins, cela fait exactement 300 fr. par mille litres, mais les embal- lages pèsent 63 % du poids total.		
Frais d'allège et remorquage, suivant l'étiage du Sénégal, la tonne : 30 fr.		
En ce cas, on aurait, de Podor à Kayes, un fret de 106 fr. au lieu de 156, et pour transport total 206 fr. au lieu de 261 fr., trajet en 6, 8 ou 10 jours.		
De Bordeaux à Kayes, direct, époque des grandes eaux . Fr. 80 »		
(exactement 80 fr. la tonne fixée à 700 k. ou au volume), soit 115 ^f	125 »	» »
par 1.000 kilos, d'où (80) + . . 35 »		
Majoration de barre et douane. 10 »		
De Kayes à Kita par chemin de fer . .	216 »	216 »
De Kita à Bamako par voiture Lefèvre (1)	174 »	174 »
De Bamako à Koulikoro par voiture Lefèvre.	50 »	50 »
De Koulikoro à Tombouctou par flottille	148 »	148 »
TOTAUX par tonne	713 »	849 »
Moitié en plus pour Say.		
Deux tiers en plus pour Zinder.		

(1) Du fait du prolongement du chemin de fer de Kita à Bamako, il y a lieu de diminuer sur cette partie du parcours la différence par tonne kilométrique existant entre le transport par voiture Lefèvre et le transport par chemin de fer, soit par tonne 0,833 — 0,50 = 0,333. La distance de Kita à Bamako est de 188 kilomètres. (Voir tarifs p. 329.)

Ces prix sont naturellement établis sans préjudice de la casse ou des dégradations ; c'est-à-dire que l'on considère la tonne entière de marchandises comme arrivant à bon port.

FIG. 73. — Sur le Sénégal. — Système de transports par fluviaux.
Aux basses eaux, les bateaux fluviaux ne pouvant dépasser Mafou,
les colis sont débarqués sur les berges du fleuve.

TARIF GÉNÉRAL DE KAYES AU NIGER PAR TONNE KILOMÉTRIQUE :

Chemin de fer. . .	Aller, 0. 50. — Retour, 0. 07
Voiture Lefèvre . .	— 0.833. — — 0. 25
Flottille	— 0. 15. — — 0.075

De Kayes, les postes de l'intérieur étant assez difficiles à ravitailler, l'administration traite le plus souvent à forfait pour le transport de ses caisses depuis ce lieu d'enlèvement jusqu'aux postes destinataires, quel que soit leur éloignement, dans des

zones déterminées. Ces prix varient entre dix, douze et quinze francs par caisse de vingt-cinq kilos, ce qui fait le joli prix de quatre cents francs, quatre cent quatre-vingts francs et six cents francs par tonne pour ces transports intérieurs.

Et encore, sans tenir compte des difficultés qu'elles font, les caravanes ne les exécutent que forcées et contraintes, parce qu'elles n'ont souvent pas moins de quinze et vingt étapes à franchir. Chaque bête de somme est chargée de quatre caisses, difficiles à porter et plus encore à arrimer sur les flancs et le dos des animaux, auxquels les chameliers ne peuvent, malgré leurs sacs remplis d'herbe servant de bâts primitifs, éviter d'horribles blessures.

En résumé, malgré ces données qui restent au-dessous de la vérité, à cause des frais divers qui n'en finissent pas pour les manutentions imprévues (sans parler des dégradations qui sont énormes), il est très difficile d'établir le prix de revient exact du transport d'une tonne de marchandises parce que celui-ci varie suivant l'époque, même en l'espace de quinze jours, suivant l'étiage du Sénégal, sans compter la multiplicité des moyens de transports auxquels on est obligé de recourir, et que l'on ne se procure que très difficilement, quand les fluviaux débarquent les marchandises en un point quelconque de la berge du Sénégal. (Fig. p. 329.)

De sorte que toute maison de commerce ne peut établir exactement ses prix de revient avant que ses marchandises ne soient arrivées à Kayes et avant

qu'elle les ait déballées, car il y a toujours la surprise des avaries, à moins cependant que son stock de marchandises ne lui arrive, à Kayes, par transport venant directement de Bordeaux. Et encore faut-il, à l'encontre de l'année 1901, que les bateaux puissent monter jusqu'à ce point du Sénégal.

En 1901, aucun transport n'a pu remonter le fleuve et, en 1902, le *Dodds* s'est échoué et défoncé sur un banc de rochers, d'où naufrage de plusieurs millions, en marchandises et en perte du vapeur. (Fig. p. 325.)

L'administration coloniale, qui a un personnel soldé au mois et exclusivement occupé au service des transports, a des prix fixés pour l'ensemble et la succession des moyens différents qu'elle emploie, mais sur lesquels ne peut pas compter le commerce qui doit, en conséquence, subir une certaine majoration.

Elle compte ses transports ainsi qu'il suit :

De Bordeaux à Kayes.	80 ^f la tonne.—	Retour	51
(Jusqu'à Kayes la tonne fixée à 700 kilos ou au m. cube, soit 115 fr. les 1.000 kilos).			
De Bordeaux à Bamako.	451 ^f la tonne.—	Retour	147
— Tombouctou	605	—	225
— Say	733	—	287
— Kouroussa	485	—	175
— Siguiri	462	—	163
— Kankan	483	—	174
— Bougouni	546	—	179
— Sikasso	673	—	217(1)

(1) Se rappeler que les emballages des marchandises pèsent, en général, moitié du poids total. Les prix ci-dessus sont les prix bruts pour le transport du poids total.

Ainsi, même pour des prix de faveur, ils sont exorbitants.

Dans ces conditions il est de toute nécessité de substituer à ces modes de transports, vraiment trop onéreux, irréguliers et le plus souvent impossibles, un mode uniforme, régulier, simple, pratique et à bon marché.

Quand nous serons arrivés à ce résultat il sera facile au commerçant et au colon d'entreprendre, dans les régions soudanaises, des voyages simples et peu coûteux. Jusque-là, notre avenir colonial est condamné à rester onéreux pour la métropole comme il est condamné à ne faire aucun pas vers le vrai progrès. Il est condamné à être encore dans cinquante ans, cent ans et plus, ce qu'il est aujourd'hui, lorsque, depuis plus d'un siècle, le Sénégal, par exemple, devrait être civilisé et en plein rapport.

Au lieu de cela, si l'on sort de la ville de Saint-Louis et des abords de Dakar et de Rufisques, on y trouve le noir avec le même esprit, les mêmes mœurs, la même ignorance, la même misère, c'est-à-dire dans les mêmes conditions que celles dans lesquelles il se trouvait avant l'occupation. Ce n'est là ni le but de la colonisation, ni celui que nous nous sommes tracé. Il faut obtenir mieux et cela nous est facile.

Avec les ressources que possède le Soudan, on peut en faire une colonie de premier ordre où pourra parfaitement s'acclimater l'Européen et où il

pourra vivre, même pendant de longues années, sans avoir fréquemment besoin de rentrer en France.

Beaucoup de cultures des zones tempérées s'accommodent parfaitement aux climats des zones intertropicales et équatoriales. Elles pourront donc être

FIG. 74. — Bœuf porteur qui est aussi une magnifique bête de boucherie.

cultivées avec succès et, à leur rendement, l'Européen ajoutera encore l'exploitation avantageuse des plantes indigènes de ces régions.

Voici ci-après, classées par ordre, les principales productions des régions parcourues. La plupart sont cultivées méthodiquement, les autres poussent naturellement dans les régions immenses dont jamais nul soc n'a soulevé le sol.

NOMENCLATURE
DES
ANIMAUX ET DES PRODUITS PRINCIPAUX

DES RÉGIONS PARCOURUES

1^o ANIMAUX

I. — ANIMAUX DOMESTIQUES

Anes (<i>phali</i>) gris ou noirs, race très forte et très sobre.	belles : race maure, race du Bakounou, race du Ma- cina.
Bœufs (<i>zébu</i>) à bosse et sans bosse, belles bêtes de bât et de boucherie.	Chameaux (<i>méhari</i>).
Chevaux, taille de 1 ^m 35 à 1 ^m 65. Trois races sont très	Chèvres.
	Moutons à laine et sans laine.
	Poules.

II. — ANIMAUX SAUVAGES ET REPTILES

Antilopes de toutes sortes et de toutes tailles vivant iso- lément et par hordes.	Girafes.
Bisons.	Hyènes (<i>Hyæna striata</i>).
Chacals (<i>Canis aureus</i>).	Ichneumons.
Chats-tigres.	Iguanes.
Cobas (<i>Alcephalus bubalis</i>).	Jaguars.
Cochons de terre (1) (<i>Timba</i> , <i>Orycteropus æthiopicus</i>).	Lièvres.
Fenec (<i>Mégilotis pallidus</i>).	Lions.
	Lynx.
	Oryx (<i>grande antilope</i>).
	Panthères.

(1) Espèce de fourmilier se creusant des terriers au-dessous des termitières; vit de termites; est de la corpulence d'un porc et en a tout l'aspect à l'exception des pattes qui ont la structure de celles de la taupe.

Rats palmistes.
Renards et blaireaux.
Sangliers.
Serpents (*couleuvres variées*).
Serpents trigonocéphales.

Serpents minute.
Serpents noirs (*très dangereux*).
Serpents boas.
Singes variés.

III. — OISEAUX QUI HABITENT LES PLAINES SABLONNEUSES

Aigles gris.
Autruches.
Corbeaux.
Foliotocoles divers.
Geais bleus.
Outardes (*grandes et petites*).

Perdrix.
Perruches diverses.
Pigeons verts et ramiers.
Pintades, par vols immenses.
Poules de rocher (*Gélinottes*).
Tourterelles, etc.

IV. — OISEAUX QUI VIVENT DANS LA RÉGION DES FLEUVES
ET DANS LES CONTRÉES A VÉGÉTATION LUXURIANTE

Aigles pêcheurs à tête et ailes blanches.
Aigrettes.
Bécasses et bécassines.
Canards sauvages d'espèces différentes.
Cigognes.
Crosses.
Flamants.
Foliotocoles.
Hérons.
Marabouts.

Merles métalliques.
Oies sauvages.
Oiseaux trompette (*grue couronnée*).
Oiseaux aux plumages variés.
Oiseaux pêcheurs.
Pélicans.
Perroquets divers.
Sarcelles.
Vautours.
Veuves, etc.

2^o VÉGÉTAUX

I. — CÉRÉALES

Blé.
Fonio (*variété de petit mil, Panicum filiforme*).
Maïs.

Mil de plusieurs variétés.
Sorghos divers (*gros mil*).
Orge.
Riz.

II. — LÉGUMINEUSES ET PLANTES MARAÎCHÈRES

Ail.	Melons.
Arachides.	Niébés (<i>haricots</i>).
Café.	Oignons.
Cimbala (<i>condiment</i>).	Oseille sauvage.
Citrouilles.	Piments-poivre (<i>condiments</i>).
Courges.	Pastèques.
Concombres.	Pourpier, épinards, etc.
Feuilles de Baobab (<i>condiments</i>).	Salades diverses, cresson.
Haricots-arachides.	Tomates et
Légumes de toutes sortes.	Toutes plantes potagères.

III. — TUBERCULES

Cou.	Manioc.
Fabirama.	Patates.
Fikhongo.	Racines de nénuphar.
Ignames variées.	

IV. — FRUITS

Ananas.	Noix de Kola (<i>Sterculia</i>).
Bananes.	Oranges.
Citrons.	Palmes.
Dattes.	Papayes.
Goyaves.	Pommes cannelle et d'acajou.
Jujubes.	
Mangues.	Miel et cire.
Noix de coco.	

V. — PLANTES TINCTORIALES, TEXTILES,
MÉDICAMENTEUSES, ETC.

Adian.	Euphorbes diverses.
Chanvre.	Henné.
Coton.	Indigo.
Dafou (<i>textile</i>).	Ricin.
Ecorce de baobab.	Tabac.

VI. — HERBACÉES, GRAMINÉES, FOURRAGÈRES, ETC.

La plupart de ces herbes, de variétés infinies, coupées vertes, quand elles sont tendres et frêles, font un fourrage excellent qui permettrait de faire

FIG. 75. — Monture du lieutenant de Saint-Martin.
Cheval du Macina, 1^{re} 52. La queue, coupée trop courte, change l'aspect ordinaire des chevaux de cette race.

les approvisionnements de foin que l'on pourrait désirer. Les ruminants et les pachydermes en sont très friands.

Le BOURGOU est une plante poussant sur les bords du Niger. Tous les herbivores la mangent avec avidité. Elle contient une sève sucrée très profitable aux chevaux.

Le KRAM-KRAM (*Pennisetum distichum* ou *Pennisetaria*) (1) croît dans les plateaux sablonneux, sa tige et sa feuille ressemblent à celle du blé. Quand elle est verte, cette plante est mangée avec avidité par le bétail ; sèche, sa tige est encore bonne, mais il faut attendre que les vents ou les pluies aient fait tomber ses graines dont l'enveloppe, armée de piquants, rend la manutention impossible ; ces piquants sont tellement fins que tous les animaux évitent de les frôler dans la marche. Ils sont légèrement vénéneux et ils rendent intolérable la souffrance qu'ils provoquent quand ils se collent sur les effets de drap du marcheur et du chasseur.

La variété des grandes herbes touffues est infinie. La plupart d'entre elles sont très odorantes, mais elles sont impropres à la nourriture des animaux.

Les roseaux varient également à l'infini.

VII. — PLANTES LIGNEUSES

Acacia.	Bois de couleurs variées pour meubles.
Acajou.	Bois de fer.
Avocatier.	Bombax.
Baobab (<i>arbre à farine</i>).	Caïlcédra.
Ban (<i>arbre à vin</i>) (<i>Raphia vinifera</i>).	Caoutchouc (<i>Gohine</i>).
Banan (<i>arbre du centre du village</i>), <i>n'est pas toujours de la même essence</i> .	Carité (<i>arbre à beurre, cé, Bassia Parkii</i>).
Bambou.	Citronnier.
Bois de charpente variés.	Cocotier.
	Cotonnier.

(1) Glouteron de Nigritie de Barth.

Dattier.	Nété (<i>Parkia africana</i>).
Dioubalé.	N'taba (<i>Sterculia cordifolia</i>).
Ebène.	Oranger.
Ficus divers.	Palmier.
Finsan.	Pourghèse.
Fromagers.	Saba (<i>Londolphia</i>), Liane à
Gommier.	caoutchouc.
Gouna.	Tamarinier.
Gombo.	Teli ou Kolokala (on applique
Jujubier.	les feuilles sur les abcès
Kolatier.	causés par le ver de Gui-
Lingué (<i>Afzelia africana</i>).	née).
Mangotier.	Touro (sorte de Fiquier, <i>Ficus</i>
Mimosa.	<i>sycomorus</i>).

III. — MINÉRAUX

Cailloux et gravier.	Pierres calcaires.
Cuivre (en petite quantité).	Pierres siliceuses.
Etain (en petite quantité).	Quartz.
Fer (en très grande quantité).	Schistes.
Or.	

Parmi toutes les productions qui précèdent, celles dont on pourra poursuivre un rendement intensif pour l'exportation sont principalement :

I. — LES ANIMAUX DE BOUCHERIE. — On ne poursuit guère actuellement, au Soudan, l'élevage des races ovines et bovines que dans le but d'obtenir du laitage pendant la période qui suit celle de la gestation ; toutes les femelles des deux races sont en conséquence conservées par les particuliers ; elles ne sont vendues, pour la boucherie, que lors-

qu'elles sont devenues trop vieilles pour continuer à produire.

Les mâles de la race bovine sont employés comme bêtes de somme ; ceux de la race ovine sont versés à l'impôt ou échangés contre du mil ou des étoffes.

Les moutons élevés par les Maures et les Touaregs, dans les plaines sablonneuses du désert, sont des animaux à poil court et de très grande taille ; ils ne donnent pas moins de quinze à trente kilogrammes de viande abattue par bête.

Les moutons élevés par les Peuls, dans les plaines humides et sur les plateaux, sont de race beaucoup plus petite que les précédents et à laine. La viande est meilleure, mais l'animal ne donne que de huit à quinze kilogrammes de viande. La laine est employée à la confection de *cassas* et de couvertures.

Comme viande de boucherie, d'exportation et de conserves, une industrie bien établie dans ce sens, aux confins des plaines arrosées et des plateaux, aurait les plus grandes chances, non seulement de réussir, mais encore de prospérer.

Les peaux qui en résulteraient trouveraient naturellement, vers l'Europe, un écoulement rémunérateur.

II. — LES CHEVAUX. — Parmi les races chevalines qui se rencontrent au Soudan, la race la plus vigoureuse, la plus forte et la plus sobre est, sans contredit, la race maure. Elle vit à l'inté-

rieur du désert et se trouve représentée dans tout le Sahel. (Fig. pp. 349 et 357.)

Plusieurs types sont remarquables dans l'ensemble de leurs formes. Leur taille varie entre 1^m35 et

Fig. 76. — Un tisserand.

1^m65. Le corps est court et bien pris, l'encolure bien soudée au corps, la tête bien attachée et bien portée, les membres sont musclés et puissants. (Fig. p. 337.)

Presque toutes les races chevalines du Soudan pêchent par l'arrière-main et principalement par les

membres postérieurs qui sont trop grêles, avec des jarrets serrés et étranglés ; la croupe est en pupitre et le rein souvent mal attaché.

Dans les chevaux de race maure, on rencontre rarement ces défauts : ils ont au contraire les jarrets larges et puissants, la cuisse musclée, la croupe dans un excellent degré d'obliquité, le rein toujours bien attaché, avec le dos court et un garot irréprochable.

C'est une race énergique qui rend de précieux services dans les contrées où elle est élevée. Elle s'acclimate fort bien dans toutes les régions ; c'est d'elle qu'un éleveur tirerait le meilleur parti pour l'exportation. Elle est, en général, aussi forte que notre cheval de dragons et elle a beaucoup plus de sang ; elle vaut mieux que notre cheval de cavalerie légère et elle est sûrement plus résistante.

Après elle, vient la race du Macina. Celle-ci a plus de taille, en même temps qu'elle est beaucoup plus volumineuse. Ceci tient à ce qu'elle est élevée dans les plaines du Niger, aux herbes à peu près toujours vertes. Elle est bien moins résistante que la précédente et l'expérience a montré qu'elle est incapable de rendre de longs services dès qu'elle quitte la région des plaines humides qui l'a vue naître, pour s'enfoncer dans les régions sèches et arides du Sahel ou du plateau central de la boucle du Niger. Elle ne peut donc, en toutes circonstances, rendre les mêmes services que la race maure.

Malgré cela, c'est une race très forte qui rend de très bons services dans les régions limitrophes du Niger. Ses formes, sans être très bien suivies, sont satisfaisantes : l'avant-main et le corps sont bien constitués, mais l'arrière-main pêche trop souvent par la croupe et surtout par les membres postérieurs qui ont les jarrets trop grêles pour porter la masse volumineuse qui les charge. Le dos est très souvent trop long et le rein mal attaché.

Les plus beaux sujets de cette race, s'ils étaient croisés avec des chevaux maures, donneraient sûrement de très beaux produits, en force, en taille et en vigueur.

Après ces races, viennent celles, bien inférieures, du Yatenga, des pays Sonkoy et du Mossi. Elles sont petites et d'assez mauvaise constitution.

III. — LES PLUMES. — A l'époque de l'hivernage, les aigrettes, les flamants et les marabouts peuvent donner quelques plumes d'une grande valeur.

Les plumes d'aigrette et de marabout ne valent pas moins de huit à quinze cents francs le kilogramme. Mais pour obtenir ces quantités, ce sont de véritables hécatombes d'oiseaux qu'il faut abattre. Ce ne peut être là une industrie de gros rapport que pour quelques chasseurs de profession.

Les autruches, au contraire, que l'on chasse actuellement de la même façon que les oiseaux précédents, c'est-à-dire en les abattant, pourraient être élevées et domestiquées comme elles le sont

au Transvaal et en Amérique ; elles pourraient, de ce fait, constituer un réel revenu. Elles errent en liberté dans les régions des plateaux sablonneux ; les chasseurs les abattent pour leurs plumes et leur viande. La quantité de plumes employables, par bête abattue, est très petite à cause de la maturité des plumes qui n'est que successive. Plus des trois quarts sont inutilisables et nous avons vu, maintes fois, des dépouilles entières cédées au prix de dix à vingt francs l'une.

Les essais de domestication qui ont été tentés dans les parcs organisés à cet effet par la colonie n'ont donné que de maigres résultats. Les causes en sont dues à ceci : d'abord les parcs sont trop petits pour ces animaux coureurs qui aiment, avant tout, l'espace.

Chaque famille, tantôt groupée, tantôt disloquée, parcourt en liberté, dans le désert, des myriamètres carrés, et à la moindre alerte, ou au moindre bruit, elle échappe au danger par la fuite. Tandis que, dans les parcs, c'est à peine si le groupe qui compose la famille a quelques hectares à parcourir. Ce manque d'espace convient si peu aux mœurs de ces animaux que, le plus souvent, ils végètent, s'étiolent et réussissent mal. Les mâles, parfois aussi, franchissent les clôtures en épines qui séparent les familles et, quand ils y parviennent, ils se ruent les uns sur les autres, même sur les petits et sur les femelles, et ils s'entretuent fréquemment.

Ensuite, ces parcs n'étant pas suffisamment bien

termés, les chacals et les hyènes traversent les palissades et dévorent, bien souvent, les œufs et les petits autruchons.

D'où dépenses énormes : 1° pour nourrir, intégralement avec du mil, ces animaux enfermés dans des

FIG. 77. — Autrucherie.

parcs trop petits ; 2° pour entretenir les haies des parcs ; 3° pour le paiement du personnel préposé aux soins à donner aux animaux.

Quant aux ressources, elles sont insignifiantes, attendu que les mâles ne commencent à donner de jolies plumes qu'à quatre ans ; les plumes des femelles sont de choix tout à fait inférieur et tou-

jours de couleur indécise. D'où, elles n'ont que très peu de valeur.

Pour obtenir un rendement appréciable, c'est-à-dire des bénéfices pour l'éleveur qui s'occuperait de cette branche de l'industrie plumassière, il conviendrait, purement et simplement, d'employer le système usité dans le sud de l'Afrique : il consiste à laisser aller les animaux paître en liberté et à ne leur donner qu'un supplément de nourriture qui les ramène invariablement dans les parcs à l'heure fixe de cette distribution.

Les animaux sont ainsi absolument domestiqués et il est facile de les enfermer complètement dans des parcs pendant la période de la ponte et de l'incubation.

IV. — LE COTON ET LE CAOUTCHOUC. — Malheureusement il en est du *coton* comme de tout au Soudan. Cette plante de première utilité, par la consommation qui se fait journellement des produits de sa soie, se plaît parfaitement dans les terrains sablonneux du Soudan. Les indigènes la cultivent pour leurs modestes besoins, mais, vu le peu de soins qu'ils lui donnent, ils n'en obtiennent qu'un maigre rendement. Tandis que, bien cultivée, comme nous l'avons vue à Koulikoro, au jardin colonial d'essai, le Soudan, à lui seul, pourrait fournir dix fois la production qui est nécessaire à la métropole.

Les essais qui ont été faits de 1892 à 1895 auraient pu donner les meilleurs résultats si l'on avait persé-

vére dans cette voie. Mais, comme toujours, sans direction fixe et uniforme, le successeur abandonne, invariablement, ce qu'a expérimenté le prédécesseur, et les crédits s'en vont ainsi en essais successifs qui ne durent pas plus que celui qui les a tentés. C'est dire qu'ils ne sont jamais réglementés et, de cette façon, le passé ne peut jamais servir d'exemple à l'avenir.

Le coton indigène du Soudan est, en général, à courte soie, mais celle-ci est d'une résistance bien supérieure à celle des cotons à longue soie d'Amérique. Sa valeur marchande n'est pas beaucoup moindre et, par sa qualité exceptionnelle, il peut concurrencer avantageusement les cotons étrangers. Les cultures d'essai de ceux-ci, qui ont été tentées au jardin de Koulikoro, ont donné les meilleurs résultats. Elles ont démontré que, pour les besoins du commerce, il est facile de produire indistinctement des cotons à courte soie (cotons indigènes) et des cotons étrangers à longue soie.

Le planteur pourrait retirer de cette industrie agricole un revenu important, si des voies de communications lui permettaient l'écoulement facile et sûr de ses produits.

Quant à la production indigène actuelle, elle est insignifiante. Elle menace de rester longtemps encore ce qu'elle est, c'est-à-dire nulle pour l'exportation, si l'indigène n'est pas instruit, dans ce sens, d'une façon méthodique et si les voies de communications restent impraticables au commerce comme

elles le sont actuellement ; impraticables par leurs variétés successives et sans garantie de l'une à l'autre ; impraticables par la main-d'œuvre prodigieuse qu'elles occasionnent par suite de tous les transbordements obligatoires chaque fois que, selon la région, le mode de transport employé varie ; impraticables à cause de la non-garantie de l'arrivée à bon port des colis, chacun des services successifs de transport rejetant la responsabilité des dégâts sur les services précédents par l'intermédiaire desquels les colis sont passés ; impraticables enfin à cause de la lenteur désespérante et de l'insignifiance de ces moyens peu commodes et peu sûrs.

Tandis que, lorsque nous aurons les voies de communications à prix réduits et continues, depuis les lieux de culture jusqu'à la mer, il nous sera facile de diriger, dans la voie de la production cotonnière, les indigènes qui verseront leurs produits particuliers chez l'industriel ou le commerçant établi dans la région. Et quand les stocks seront suffisamment considérables, ils seront exportés vers la France.

Il en est de même du *caoutchouc*, que beaucoup d'indigènes ne connaissent même pas. Il est vrai que cette plante, qui se plaît parfaitement dans les régions du Moyen-Niger, n'est pas cultivée et que rien n'est tenté pour encourager sa culture, à cause, toujours, de l'inabordable cherté des moyens de transport et de la main-d'œuvre qui n'est pas organisée.

Le fait d'être disposé à accepter, de la part des indigènes, pour le paiement de leur impôt, des cotons et du caoutchouc serait assurément une façon de les encourager à rechercher la production de ces matières, mais faudrait-il encore que cette acceptation fût tous les ans régulière. Tandis que

FIG. 78. — Cheval de Dori. 1 m. 50 (boucle du Niger).

l'on accepte une année, à l'impôt, des matières qui sont refusées l'année suivante, de sorte que l'indigène, ne comprenant rien à cette façon d'agir, retombe aussitôt dans sa morne apathie et finit par ne faire aucun cas des désirs changeants qui lui sont exprimés. Ensuite, la quantité à produire pour

payer la taxe de capitation est si petite qu'il n'apprécie pas les avantages qu'il aurait à organiser une industrie à cet effet. Il n'en connaît du reste pas les moyens.

Et puis, il faut bien le redire, le noir, non encore instruit, a une instinctive horreur du travail auquel ses ancêtres ne l'ont pas habitué. C'est pour cela que, aussi longtemps que nous n'aurons pas organisé le centre soudanais, il ne produira ni coton ni caoutchouc en quantités suffisantes pour être l'objet d'exportations de quelque importance.

Les régions de la côte occidentale d'Afrique, avoisinant le littoral, produisent le caoutchouc en quantités notables, parce que, depuis de longues années, c'est l'objet principal d'échange qu'elles envoient à la côte où il est troqué, dans les comptoirs européens qui y sont établis, contre les marchandises qui sont nécessaires aux indigènes de ces régions.

Les qualités du caoutchouc de la haute Côte d'Ivoire et de la Guinée sont comparables aux meilleures qualités du Para.

Là encore, aussi bien en industrie cotonnière qu'en industrie des latex à caoutchouc, il y a de sérieuses entreprises à organiser. Elles ne pourront que réussir, quand elles auront des moyens de transport et que le travail, ou main-d'œuvre indigène, sera organisé.

Jusqu'ici donc, en fait de colonisation, on croirait que nos colonisateurs et le génie qui les guide ne

se sont exclusivement attachés, pendant leur court passage aux affaires publiques, qu'à agrandir la teinte qui marque, sur la carte du monde, les colonies de la France. Cette gloire-là ne suffit pas à l'âme française qui entend pousser plus loin son œuvre bienfaisante ; elle a le devoir d'organiser le travail pour utiliser la main-d'œuvre colossale que nous trouvons dans les pays conquis. C'est elle seule qui produira.

Or, jusqu'ici, rien de pratique ne se dessine à l'horizon quand il convient de nous hâter de préparer les voies au commerce et à l'industrie privés si nous voulons qu'ils viennent moissonner, pour le plus grand bien de la richesse de la métropole, les récoltes dont la semence aura été répandue par les conquérants de la colonie.

C'est le commerce qui devra intervenir directement et non point l'administration. Elle ne peut faire du mercantilisme en se chargeant de recevoir les produits indigènes, de les transporter et de les placer. Cette mission deviendrait trop onéreuse, pour elle, à cause du personnel supplémentaire et inexpérimenté qu'elle nécessiterait. Il y aurait en outre des pertes et des coulages énormes causés par l'incompétence de ce personnel. Enfin, ce n'est pas son métier.

V. — RIZ, ARACHIDES, POURGHÈSES, CARITÉS, RICINS.
— Les plaines du Niger pourraient être des rizières de premier ordre. Il suffirait de les organiser pour

en obtenir des rendements immenses. Mais, naturellement, tout y est à faire, depuis la préparation des rizières mêmes, jusqu'aux installations de décortilage.

Et comme, dans le commerce et l'industrie en général, tout s'enchaîne, tout se lie et tout se tient, ces installations ne seront possibles que lorsque, comme pour les industries déjà citées, des moyens de transport permettront de les ériger et ensuite d'écouler les produits; elles ne seront encore possibles que lorsque la main-d'œuvre indigène sera utilisable en conséquence de ce qu'elle est à même de produire comme valeur intrinsèque et commerciale, et non en conséquence de ce qu'un homme doit gagner, avec, pour base de rapprochement, le gain d'un ouvrier européen et la similitude du labeur fourni.

Le travail manuel d'un indigène est évalué, comme rendement, au quart ou au cinquième de celui d'un ouvrier européen, c'est-à-dire qu'en pays neuf, où l'indigène ne se rend pas compte de la valeur de l'argent, où il ignore l'utilité de tout outil qui faciliterait sa tâche, son travail est à peu près insignifiant. Si on paie cet ouvrier soixante-quinze centimes par jour, cela équivaut à une journée de trois francs payée à un européen. Or, en France, l'agriculture intensive, obtenue par une main d'œuvre domestique, paie à peu près la moitié de ce prix par journée de travail. Que serait-ce si elle devait payer, dans des régions si lointaines, deux

fois plus cher qu'elle ne paie en France une main-d'œuvre dont les produits auraient, en outre, besoin d'être exportés vers l'Europe et dont elle serait obligée de supporter les frais de transport ?

Nous ne pensons pas qu'à ces conditions, nul

FIG. 79. — Peloton du lieutenant Paulhiac, monté en chevaux du Sahel, race maure. (P. 340.)

Européen ose tenter jamais d'aller engloutir ses capitaux dans un pays d'où ils risqueraient, comme lui, de ne jamais revenir.

Ce n'est pas encore cette organisation-là qui attirera des colons pour peupler nos conquêtes, comme ce n'est pas elle qui contribuera à ce que nos colonies voient venir le jour où elles pourront se suffire

à elles-mêmes et où elles ne seront plus à la charge de la métropole...

Après le riz, les *arachides* peuvent être cultivées dans toutes les régions sablonneuses et même dans les vallées où la submersion dure peu, à condition que le terrain soit meuble et légèrement sablonneux.

La réputation de l'huile d'arachides n'est pas à faire. On en consomme en Europe des quantités considérables. Non raffinée, elle est employée dans la fabrication des savons et des pommades. Il en est de même de l'huile de pourghèse, qui est employée au graissage des machines, à l'éclairage, à la fabrication du savon, etc....; la culture du pourghèse étant des plus simples, cette plante pourrait donner un rendement considérable à quiconque s'organiserait industriellement pour la cultiver.

Les *ricins* croissent à l'état sauvage dans toute la vallée du Niger, ils présentent, autour de certains villages, une végétation luxuriante remarquable; cultivés, ils seraient d'un rendement prodigieux.

Le *beurre de carité* ou graisse végétale est une autre production des plus importantes: son rendement est considérable et sa culture ne nécessite aucun frais. Les arbres qui portent les noix croissent à l'état libre, sans culture spéciale; il n'est besoin que de récolter les fruits à leur maturité.

Des plantations de ces arbres, dans un sol

légèrement labouré, permettraient de tirer de leurs produits une importante industrie.

VI. — ALCOOL DE PATATES, DE GRAINS, ESSENCES DE CITRONS, etc. — Une des branches de l'industrie agricole qui est appelée à un essor considérable, dès que l'organisation coloniale deviendra effective: c'est l'industrie de l'alcool.

Les matières combustibles, à chauffage de haute pression, manquent en effet au Soudan. Il n'a point été jusqu'ici découvert de gisements de houille ni de sources de pétrole. D'où nécessité, pour les éléments d'industrie installés à Kayes, à Koulikoro et pour le chauffage des locomotives de la ligne du chemin de fer de Kayes au Niger, de transporter, de France ou d'Angleterre, le charbon nécessaire à l'alimentation des machines employées.

Or, nous avons vu les difficultés énormes et les prix de revient fabuleux que nécessitent les transports de toute marchandise, depuis nos ports jusqu'à Kayes et surtout jusqu'à Koulikoro.

Quant au charbon de bois, que l'on pourrait se procurer sur place, nous ne pensons pas que ce soit là une ressource sur laquelle on puisse sérieusement compter; elle n'est, en tout cas, employée nulle part et, semblablement aux autres ressources, si on veut l'utiliser, il faudra d'abord l'organiser.

Les essences ligneuses de toutes natures croissent, en outre, si lentement dans les régions nord du Soudan que les coupes successives des bois,

pratiquées dans ces régions, ne suffiraient pas pour alimenter la consommation des machines à vapeur nécessaires à d'importantes entreprises.

Il faudra donc que les industries particulières qui se créeront trouvent sur place un autre combustible ou un autre élément de chauffage dont l'emploi sera moins onéreux que celui du charbon actuellement employé pour l'alimentation des machines qui fonctionnent pour le service de la colonie.

L'industrie et le commerce privés ne pourraient s'accommoder des prix de revient énormes qu'atteignent les charbons importés de France ou d'Angleterre, parce qu'une industrie privée, qui ne ressort que d'elle-même et de ses propres moyens, ne peut penser qu'à produire des objets dont le prix de revient peut lui permettre leur placement, en affrontant la concurrence étrangère.

Les ateliers de Kayes et de Koulikoro organisés pour les réparations du matériel en service dans ces deux centres et pour celui de la ligne de ravitaillement ; pour la réparation des machines de toutes sortes employées à la construction et à l'exploitation de la ligne du chemin de fer, sont subventionnés par les fonds du service colonial fournis par l'Etat ou par des fonds spéciaux de nature ou de provenance analogue. Leur rendement, quoique très ordonné, repose ainsi sur une base première que n'aura point à sa disposition une entreprise privée. Dès lors, il ne faut point tabler sur la simple production de ces industries et la présenter au public

dans sa nudité sans dévoiler tous les frais qu'elle a exigés. Il faut remonter jusqu'aux prix de revient de tout ce qu'elle a coûté et faire ressortir toutes les dépenses, en matières premières et en main-d'œuvre, que cette production exige journellement.

Or, comme ces dépenses sont énormes, en ce qui concerne les transports de ce combustible, venant

FIG. 80. — Troncs d'arbres chargés sur hoggies. (P. 359)

de France, il faudra bien que l'on trouve sur place un moyen de les actionner à bon marché.

Nous ne pouvons que prédire que ce moyen et ce bon marché seront basés sur l'alcool indigène que l'on pourra produire à volonté.

Les *patates*, le *bourgou*, le *citron* sont des plantes et des fruits qui sont, au Soudan, d'un rendement considérable. Il ne suffit que de les cultiver. Leur prix de revient sera insignifiant. D'où bon marché de l'alcool et des acides qui en résulteront, et leur extraction est facile à obtenir.

VII. — FRUITS, ANANAS, BANANES, GOYAVES, PAPAYES, PIMENTS, KOLAS, ETC. — Les arbres qui portent ces fruits croissent dans toutes les régions soudanaises (sauf les kolatiers qui se plaisent particulièrement entre les 6° et 8° degrés de latitude nord. Ils croissent encore au nord et au sud de ces latitudes, mais ils sont le plus souvent stériles). Il sera facile d'utiliser, industriellement et commercialement, leurs fruits et leurs écorces.

Les ananas, les bananes et les piments peuvent être d'un grand commerce d'exportation ; les kolas peuvent être l'objet d'un commerce intérieur important.

VIII. — CHANVRES, ÉCORCES FIBREUSES, HENNÉ, INDIGO. — Les plantes textiles abondent. Elles sont d'un rapport considérable quand elles sont cultivées. Les terrains qui leur conviennent le mieux sont ceux qui se trouvent sur le bord des fleuves et rivières et, en général, tous les terrains qui conservent une certaine humidité après la baisse des eaux.

On rencontre trois ou quatre variétés de chanvre et d'autres plantes à écorce fibreuse : telles le *dafou* et l'*adian*. Les fibres de ces plantes textiles servent à la fabrication de cordages, voire de tissus, d'une solidité exceptionnelle. L'écorce de baobab est également employée à la fabrication des cordages, mais la qualité des produits obtenus est tout à fait inférieure.

IX. — LES BOIS. — Quand des industries se seront créées et qu'il sera possible de débiter, sur place, les essences ligneuses de toutes sortes qui croissent sur le pays, l'industrie du bois sera appelée à prendre une grande extension, par l'exploitation des nombreuses variétés de bois précieux qui se rencontrent dans la région des plateaux, dans la région des plaines et dans celle des montagnes à végétation luxuriante.

Les bois de charpente abondent; les bois d'ébénisterie et de menuiserie se rencontrent partout; les bois durs, employés en carrosserie et pour les sculptures, sont assez répandus; les bois de couleur, les essences tinctoriales, fibreuses et à latex divers sont aussi très communs. Il suffira donc, pour retirer tous les avantages qu'offrent ces bois à l'industrie, d'organiser sur place les extractions utiles et d'envoyer celles-ci en Europe où elles seront livrées au commerce. Ces bois sont bien supérieurs à ceux du nord, ils nous permettront largement de cesser d'être tributaires de la Norvège et de la Russie.

La question des transports économiques se présente donc comme étant la base essentielle qu'il est urgent d'organiser pour ouvrir au commerce et à l'industrie le seul moyen de pénétration qui leur est indispensable. Sans cette base première, aucun résultat pratique n'est possible, ni présentement ni dans l'avenir. Il faut bien nous pénétrer de cette idée fixe : « Qu'il ne suffit pas de se transporter au

milieu d'un pays et d'y produire, avec facilité, des matières quelconques pour réussir ; il faut surtout, après les avoir produites, pouvoir les écouler. » C'est là que réside tout le résultat des peines que l'on s'est données ; il doit se traduire par la récompense rémunératrice des efforts que l'on a tentés et que la persévérance a conduits à bon port.

L'industrie des bois, comme les précédentes qui nécessitent de gros transports, ne pourra sérieusement songer à progresser que lorsque des voies de communications sillonneront les régions productives principales où siègeront des foyers d'une activité nouvelle qui exploitera les richesses qu'elles renferment.

X. — L'OR, LE FER, LA CHAUX. — Les régions aurifères sont nombreuses au Soudan, elles sont même mises, dès maintenant, en coupe réglée par les prospecteurs de toutes les races et de tous les pays. Ceci tient à ce que la matière à exporter représente une grande valeur sous un très petit volume et qu'il n'est nul besoin de systèmes de transports particuliers pour faire suivre, vers la côte, un produit qui est si peu embarrassant et qui réunit, sous un si faible poids, une valeur si considérable.

Malheureusement, il n'en est pas de même des autres productions et du fer en particulier qui, même à l'état pur, représente des poids prodigieux.

La plupart des plateaux desséchés et surtout les

montagnes de la rive gauche du Sénégal, comme les plateaux et collines de la boucle du Niger, abondent en minerais dont personne ne tire absolument aucun parti à cause des transports impossibles entre ces lieux et la côte.

La chaux existe également dans beaucoup de régions.

Les industries de toutes sortes trouveront donc sur place, pour leurs travaux préparatoires, tous les matériaux qui leur sont nécessaires. Il ne suffit que de les organiser et, avant elles, les moyens indispensables de transports à bon marché qui leur sont nécessaires.

FIG. 81 — Forêt de rôniers. — Halte de porteurs dans une clairière.

CHAPITRE VII

Systèmes de colonisation employés jusqu'ici : 1° Par les compagnies ;

Par l'administration coloniale de l'Etat. Ils sont insuffisants. — Ils ne satisfont aucune des classes des populations que nous avons conquises et que nous devons instruire. — Systèmes pratiques et sûrs de pénétration rapide du progrès et de la civilisation par les *écoles coloniales agricoles* et par la création d'un système de *voies de communications simples et économiques* pour les transports ; voies pratiques, sûres, absolument régulières et d'installation peu coûteuse. — Etude de ces deux systèmes de conquête. — *Une période de vingt à trente ans*, pendant laquelle chaque génération d'adolescents aura fréquenté, pendant quatre ou cinq ans, nos centres de civilisation, est *nécessaire et suffisante pour bouleverser de fond en comble l'esprit des populations nigritiennes et changer la face du pays*. Richesses et repeuplement qui en résulteront. — Choix judicieux des éléments à instruire et choix des centres d'instruction. — Manière simple et peu coûteuse de donner l'instruction. — Productions considérables qui s'en suivront d'une façon mathématique. — Facilité et rapidité de leur écoulement. — *Le Transsaharien est contraire à toute pratique et illogique* ; il serait trop coûteux et matériellement inutile à tout commerce et à toute stratégie. — Une ou deux lignes télégraphiques, à travers le désert, sont nécessaires, mais suffisantes. — Moyens de les construire et de les entretenir. — Conditions économiques qui doivent présider à la construction du réseau des voies de communications. — Exposé comparatif des transports actuels ; ce qu'ils seraient par le Transsaharien ; ce qu'ils seront d'après le projet développé. — Utilité pratique d'installer des mou-

lins et des forges à vent dans tout le Soudan. — Systèmes hydrauliques de moulins et de forges installés sur l'Adige à Vérone ; leur installation est d'un bon marché notoire, d'un usage commode et d'une longue durée. — Ce système de moulins primitifs rendrait les plus grands services sur le Sénégal, le Niger et leurs affluents. En un mot, civilisation florissante pour la colonie et la métropole : civilisation rapide, rationnelle, équitable et philanthropique. — La France, pays de progrès, se doit à cette tâche urgente.

FIG. 82. — Jeune fille bambara et son captif.

Avant de nous exprimer sur la pénétration civilisatrice que nous allons développer, nous allons passer rapidement en revue les moyens employés jusqu'ici pour la colonisation de nos conquêtes. Nous allons envisager leur organisation, ce qu'elle coûte et surtout ce qu'elle produit ; puis, nous comparerons le système complet à celui que nous préconisons.

Depuis que nous sommes au Sénégal et au Soudan, qu'avons-nous fait au point de vue

industriel, base de tout commerce ?

Au Cayor seulement, il s'est créé une industrie agricole dans le but de produire des arachides. Ce but, poursuivi au moyen de l'emploi d'une main-d'œuvre indigène, a été atteint, et c'est une satisfaction que de voir, à l'époque de la récolte,

les gares de la ligne du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis encombrées de sacs, remplis d'arachides, qui vont être dirigés sur Bordeaux ou Marseille. Il règne là une activité qu'il faut étendre et propager dans toutes les régions conquises pour y produire soit des arachides, soit d'autres matières premières qui seront utilisées dans la colonie ou exportées vers la métropole industrielle.

En dehors du produit oléagineux important que sont les arachides, il en est d'autres qui peuvent être appelés à prendre un développement considérable, si l'on en poursuit méthodiquement la production et si l'on en organise une culture raisonnée. Le caoutchouc par exemple, les bois, les plantes à alcool, les noix de carité et tous les produits spécifiés au chapitre précédent, seraient d'un rendement non moins important que celui des arachides. Le blé même peut y être avantageusement cultivé.

Le rendement de tout produit provenant du centre soudanais a été jusqu'ici, sinon tout à fait nul pour un si vaste pays, du moins tout à fait insignifiant, comparativement à ce qu'il devrait être.

Cela tient non seulement à ce que les plantes spécifiées plus haut ont besoin de soins particuliers, si l'on veut obtenir de leur culture un rendement vraiment rémunérateur, mais encore à ce que leur lieu de production est trop loin des côtes. En outre, il est nécessaire que l'indigène puisse échanger sur place les éléments qu'il produirait

comme il est indispensable qu'il soit sûr de leur écoulement. Les arachides, au Cayor, sont d'un enlèvement certain, et comme elles ne nécessitent qu'une culture indigène, dans un sol facile à travailler, le noir, dirigé dans ce sens, en a produit des quantités plus considérables qui profitent au commerce comme elles devraient profiter au producteur.

Les arachides et le caoutchouc, près des côtes, sont actuellement à peu près les seules matières à rendement de quelque importance qui servent à l'exportation. Ce rendement n'est pas le vingtième de ce qu'il pourrait être.

La gomme nous vient des Maures et on ne saurait dire que sa production s'est considérablement développée, du fait de notre présence sur les rives du Sénégal et du Niger. Malgré cela, c'est un objet d'échanges de premier ordre dont les commerçants, établis sur le fleuve et à Saint-Louis, font un trafic important.

Les peaux, l'or, l'ivoire, les plumes, les kolas sont exportés en si petites quantités que ces produits n'ont pas fait un pas vraiment marqué dans la voie du progrès.

Nous voyons donc que, en dehors des arachides, un peu de caoutchouc et l'ensemble des quelques derniers objets cités, la France ne retire pas grand chose de sa colonie.

C'est là qu'est le mal qu'il importe précisément de guérir, car si la colonie n'exporte rien, ou que

très peu de chose, avec quels capitaux pourrait-elle bien acheter les produits de notre industrie et aussi acquitter les taxes qui pèsent de plus en plus lourdement sur ses habitants et que ne justifie point la pauvreté manifeste dans laquelle ils sont restés ?

Les exportations annuelles du Soudan (1) ne dépassent pas dix millions de francs, et les importations n'atteignent pas vingt millions. Qu'est-ce pour un pays d'une superficie équivalant à près de trois fois celle de la France et pour une population de douze à quinze millions d'habitants ?

Dans le total de ces importations, il faut encore, malheureusement, constater que les marchandises étrangères entrent pour les deux tiers. Ce sont des produits anglais et allemands qui, quoique vendus par des maisons françaises, font une concurrence regrettable à ceux de la métropole.

Maintenant, comment se répartit le commerce et quel avantage en retire la colonie ?

Nous pourrions avancer qu'il se répartit entre une dizaine de maisons françaises, installées à Kayes et sur le fleuve, succursales de comptoirs principaux établis à Saint-Louis. Quelques-uns de ces comptoirs seulement ont des sous-succursales jusque vers Bamako, Tombouctou et l'intérieur du Soudan. Ils se partagent à peu près tous les produits exportables de cette immense région.

(1) Commerce du Soudan seulement, celui du Sénégal et des Rivières du Sud non compris.

C'est donc, semble-t-il, pour ces seules maisons de commerce que la France dépense, sans compter, son argent et ses hommes, puisque, seules, elles profitent de la pacification, pendant que l'indigène reste partout sans plus de ressources qu'il n'en avait avant notre occupation et que son bien-être, matériel et moral, n'a nullement changé.

Les services administratifs, militaires et celui des transports par porteurs, auxiliaires et « laptots », étant soldés avec de l'argent monnayé français, importé dans la colonie, sont les artères qui véhiculent l'argent à travers le pays. C'est cet argent que vient canaliser le commerçant auquel il joint, en bien petite quantité, les produits d'échange qui lui sont apportés : or et caoutchouc, arachides au Cayor et gommes au Sahel, jusqu'à Kayes, Médine et Nioro. Au delà de ces centres, les arachides et la gomme ne peuvent plus supporter les prix de transport.

Si coloniser se résume à pacifier, à prix d'or, des territoires pour le bénéfice de quelques maisons de commerce ; si coloniser implique seulement l'idée d'envoyer, dans des pays sauvages, une armée de fonctionnaires et de militaires pour tenir le pays sans le faire produire ; si coloniser consiste à voter des crédits pour entretenir, au loin, tous ces fonctionnaires et tous ces militaires sans leur demander un rendement réel en échange des situations qui leur sont faites ; si coloniser enfin n'a pas pour buts principaux : 1° d'élargir le champ d'action de

la nation qui colonise par l'implantation raisonnée du commerce, de l'industrie et de l'agriculture ; 2° de développer la richesse du pays pour ouvrir la vraie porte à l'écoulement des produits de la métropole ; 3° d'introduire, dans le pays conquis, de nos

FIG. 83. — Djenné. — L'heure du marché.

mœurs, de notre langue, de notre intelligence, de l'âme enfin du peuple de progrès que nous sommes ; 4° d'ouvrir aux peuples conquis une ère d'avenir pour les tirer de la barbarie dans laquelle ils vivent et améliorer leur sort, le but serait à peu près atteint par les errements, à résultats assez négatifs, suivis dans la colonie que nous avons parcourue et dans laquelle nous avons servi ; mais nous

ne croyons pas que ce soit là les buts, même non avoués, que la France envisage. Elle se doit à des sentiments plus élevés et plus nobles et, partant de là, elle se doit à un plus grand nombre de travailleurs et surtout de producteurs.

C'est leur exode vers les colonies qu'il faut favoriser en préparant le pays pour qu'ils puissent s'y mouvoir et sûrement y réussir. Ce sont des rendements effectifs qu'ils doivent produire ; ce sont des résultats positifs qu'ils doivent obtenir ; c'est une amélioration générale de tous les éléments employés à coordonner la marche du progrès qu'ils doivent organiser. Toute la colonisation est résumée dans ces principes et il n'en est nulle autre.

Les moyens appliqués jusqu'ici en Afrique occidentale française et au Congo, sans avoir donné le résultat indiqué, sont de deux sortes :

1° En Afrique occidentale, le système employé est celui de la colonisation par l'administration coloniale de l'Etat ;

2° Au Congo, c'est le système de la colonisation par concessions faites à des compagnies qui se sont partagé le territoire réparti en secteurs.

Ce deuxième système nous paraît tout à fait illogique, parce qu'il n'est pas admissible que l'Etat livre à l'initiative privée le soin d'établir la genèse de nouvelles bases sociales dans des régions dont les populations barbares qui les habitent sont appelées à recevoir l'instruction et l'éducation générales qui sont le propre du génie d'une race.

En général, ce système nous paraît encore défectueux en ceci : c'est que malgré tous les cahiers des charges possibles et imaginables et malgré les garanties qu'ils pourraient contenir ; malgré toutes les conditions judicieusement élaborées, puis imposées, il arriverait que, dans le même pays, les compagnies concessionnaires varieraient sensiblement dans le mode d'interprétation des obligations qu'elles auraient acceptées ; elles les interpréteraient au gré de leurs intérêts et malgré la surveillance exercée par l'administration coloniale de l'Etat, selon le degré de prospérité des compagnies, celui-ci ne pourrait moralement les obliger à s'acquitter de tous leurs engagements s'il constatait, dans les objections qui ne manqueraient pas de lui être faites, le préjudice, voire parfois la faillite, qu'il provoquerait en exigeant l'exécution intégrale des conventions passées.

Il arriverait que les unes, opérant dans des régions plus avantageuses et plus fertiles que les autres, progresseraient en conséquence de leur facilité de production et s'acquitteraient, dans la même proportion, des obligations imposées pour l'instruction et l'éducation qu'elles se seraient chargées de donner à la population qu'elles utiliseraient dans leurs concessions.

Il arriverait que des régions voisines, selon l'initiative de leur administration, ne seraient pas également florissantes. D'où il est facile de concevoir que la population des régions qui le seraient le moins

émigrerait vers celles qui le seraient le plus. Et ainsi, au lieu qu'il y eût uniformité dans la pénétration du progrès, il se produirait une préjudiciable différence qui serait aussi fâcheuse pour les colons à venir que pour les colonisés.

Il arriverait que l'on ne pourrait empêcher que les compagnies, malgré tous les engagements qu'elles auraient pris, ne soient, avant tout, des entreprises commerciales et industrielles, qui chercheraient d'abord à faire produire à leurs capitaux un intérêt rémunérateur ; rendement qu'elles se garderaient bien d'avouer afin d'esquiver, en partie, l'exécution de toutes les charges qu'elles auraient acceptées.

Il arriverait que ces entreprises, qui ne seraient que de purs négoces, s'occuperaient, avant tout et toujours, de leurs propres intérêts ; qu'elles chercheraient à les grandir par tous les moyens possibles, jusqu'au détriment même de la population qui travaillerait pour elles. Peu leur importerait le progrès qu'elles se seraient chargées d'introduire ; bien au contraire : c'est de l'obscurantisme, qu'elles laisseraient subsister, qu'elles tireraient une plus grande soumission, comme c'est par lui qu'elles pourraient se permettre de pressurer un peu plus le travailleur qu'elles auraient pour mission d'éclairer.

En somme, le système de colonisation par concessions régionales, accordées à des compagnies, est un système qui peut être bon pour les conces-

sionnaires, de par les droits immenses qui leur sont moralement concédés sur toute la population d'une région. Ce système paraît aussi offrir de sérieux avantages pour l'Etat cessionnaire, puisque, sans aucun dérangement et à peu de frais, il per-

FIG. 84. — Cour et entourage d'un fama en promenade.

çoit les redevances pécuniaires que lui versent les compagnies.

Mais ce sont là des apparences trompeuses et des faits spécieux qui dissimulent le plus profond égoïsme, derrière lequel n'apparaît point que, seul, le colonisé est dupe de ces apparences, puisque, seul, il supporte toutes les exigences des compagnies sans rien recevoir d'elles en échange.

Les compagnies ne peuvent avoir qu'un but, inavoué c'est possible, mais certain tout de même : c'est de se servir de l'indigène comme d'une bête de somme, comme d'un instrument de travail qui ne doit jamais se lasser de produire. Elle sont si loin d'une surveillance effective de la part de l'Etat civilisé, qu'elles deviennent les souveraines maîtresses de la population qui, avec les territoires qu'elle habite, leur est purement concédée. Et, quoi qu'on puisse dire, c'est, malgré les clauses que peut contenir le cahier des charges, une variété d'esclavage que nous ne pouvons autoriser sciemment et laisser pratiquer librement.

La direction de l'administration coloniale de l'Etat, par les quelques tournées de surveillance rapide qu'elle demanderait à ses représentants, ne pourrait que se désintéresser plus ou moins de celui dont la voix n'est ni entendue ni comprise et dont les peines et les souffrances restent, de ce fait, ignorées ; l'essentiel étant, pour les inspecteurs qui représenteraient l'Etat, de publier les comptes rendus qui présenteraient une saine administration avec ses rendements spécieusement avantageux.

Ces rendements ne pourraient être que méprisables en comparaison du préjudice qu'ils porteraient au moral de l'indigène et des arrière-pensées qu'ils provoqueraient chez nous, quand on ramènerait à la réalité des choses l'état misérable dans lequel vit le colonisé.

Quiconque connaît le noir et le pays qu'il habite,

comme quiconque connaît l'âme humaine, même civilisée, sait qu'il ne pourrait en être autrement. Ce système de colonisation est donc à condamner sous tous les rapports.

Il reste à présenter le deuxième système : celui de la colonisation directe par les soins de l'administration coloniale de l'Etat.

Malgré le peu de progrès qu'a donnés ce système, c'est le seul qui soit possible. Les résultats qu'il donne sont en rapport direct de l'organisation établie.

Si cette organisation est mal comprise, si elle grève sans nécessité le budget, si elle charge mal à propos l'indigène, si elle n'est pas à la hauteur de ce qu'elle devrait être, les résultats qu'elle donne sont nuls ou insuffisants et la colonie reste, pour la métropole, une pieuvre qui la suce toujours sans jamais rien lui rendre.

Si, au contraire, l'organisation est judicieuse, si les services qui la dirigent sont logiques et s'ils sont sobres dans la création d'emplois à sinécures et les évitent; s'ils sont, en un mot, compétents, homogènes et durables, la colonie ne peut être que florissante et, par suite, elle est une source de productions et de richesses pour la nation qui l'organise. Cette puissance organisatrice ouvre, en ce cas, une ère nouvelle de bienfaits que reçoivent à profusion les populations qu'elle enrôle sous le drapeau de sa grandeur.

Il n'est donc vraiment aucune raison qui puisse

empêcher nos colonies de l'Afrique occidentale de rivaliser de progrès, dans la mesure que peut permettre un avenir rapproché, avec les colonies anglaises placées aux quatre coins du monde. Pour le moment, il faut bien l'avouer, elles ne supportent, comme rendement, aucun parallèle avec la colonie du Cap, et moins encore si on les compare aux colonies anglaises d'Amérique ou d'Asie.

Nous avons pourtant, au Soudan, des vallées d'une richesse incomparable et plus encore de plaines et de vallées dans les régions côtières de l'Afrique occidentale que traverse la multitude des Rivières du Sud.

Il n'est donc aucune raison qui puisse justifier notre peu de progrès et nos minimes résultats, quand les Anglais obtiennent de si beaux rendements.

Est-ce à dire que pour les égaler nous devons les copier ? — Dieu nous en garde ! — Le génie de notre race n'est pas le leur. Il ne lui est en rien inférieur et quand, sur la face du Monde, il a été aux prises avec l'esprit d'autres races, le génie de la France a toujours été entouré d'une auréole d'admiration et de reconnaissance.

Nous devons donc faire mieux que les Anglais, cela nous est possible.

Pour cela, la première question que nous nous poserons sera la suivante : Dans un pays neuf où, par rapport à notre civilisation, tout est sauvage, la terre, les animaux et même les hommes, c'est-à-dire

la nature tout entière, jusques et y compris le soleil qui la brûle, par quel bout faut-il commencer la civilisation pour que, dès le lendemain, comme pour un champ à défricher, on récolte le fruit des efforts que l'on a faits?

FIG. 85. — Koulikoro et le Niger
Au premier plan : les minoteries à vapeur.
Au deuxième plan : les ateliers de réparations.

Faut-il commencer par vaincre le climat en cherchant à nous l'assimiler, comme nous nous sommes assimilé le climat des régions qui nous ont vus naître ? — Nous ne pouvons y penser, c'est une tâche au-dessus de nos forces.

Faut-il alors nous emparer, par la force, de territoires immenses pour dégager vers nos conquêtes

nouvelles le trop plein des agriculteurs de notre patrie ? — Nous ne saurions encore admettre l'utilité de cette tâche, puisque déjà, chez nous, les bras manquent à l'agriculture.

Alors, si nous ne pouvons nous attaquer directement ni au climat, ni à la terre même, que nous reste-il à entreprendre, si ce n'est l'éducation de l'*homme* primitif qui peuple ces régions ? — De l'éducation de cet homme dont le sort est lamentable et la vie menacée ? — De l'éducation de cet homme que nous pourrions avantageusement employer quand il aura reçu, de nous, la première instruction d'un travail raisonné, qui sera la pierre personnelle qu'il apportera à l'édifice social commun ?

Jusque-là, malgré l'atavisme qui l'étreint, malgré le fatalisme qui le convainc, malgré la philosophie absurde qui le guide, son sort restera lamentable et sa vie menacée.

Son sort est lamentable de par la situation de paria qu'impose le Coran à la plus grande généralité de la population nigritienne ; son sort est lamentable de par la faim perpétuelle à laquelle est exposée la généralité des hommes soumis à la captivité, sans que la masse qu'elle forme ose se plaindre et encore moins se révolter ; son sort est lamentable par l'inertie qui annihile son cerveau et l'empêche de produire en prévision de l'avenir ; son sort est lamentable de par la brutalité inhumaine avec laquelle il a été traité jusqu'ici ; son sort est encore

et toujours lamentable de par l'état de soumission grossière, de par l'état de bête de somme, de par l'état d'objet de commerce dans lequel il a été tenu et soumis sans qu'il ait jamais pensé à relever la tête.

Sa vie est menacée par les maladies qui le déciment et qui se propagent chaque jour par la contagion que rien n'arrête, puisque, contre elle, aucune disposition n'est prise pour l'enrayer et lui barrer la route d'invasion.

Et croit-on que, pour libérer ce pauvre hère de tous ces cataclysmes, des organisations privées ou particulières, des compagnies de colonisation par conséquent, puissent présenter les garanties voulues ! Nous ne le croyons guère ; la tâche est trop générale, trop grande et trop humanitaire pour que l'on puisse demander à des capitalistes d'employer là leur temps et leur argent.

Il est donc indispensable que ce soit l'Etat qui prenne cette charge et s'acquitte de ce devoir.

En acceptant cette charge et ce devoir, il faut d'abord que ses représentants aient soin de prendre le contact de la population, qu'un rien effarouche et dont la méfiance atteint le paroxysme de l'ignorance.

Pour prendre ce contact et rendre l'indigène confiant, comment jusqu'ici l'administration coloniale s'y est-elle prise ? Quels résultats a-t-elle obtenus ?

Elle a commencé par implanter, au milieu de ce peuple, des fonctionnaires de toutes sortes, civils

ou militaires, chargés, non de lui enseigner un art quelconque, celui de l'agriculture par exemple, mais bien de prélever des impôts sur les maigres rendements que nous avons constatés dans un autre chapitre.

Elle a implanté un peu trop largement ce que nos colonisateurs les plus distingués ont recommandé d'éviter.

Binger, qui est un maître incontesté par la connaissance qu'il a de ces pays, prévient contre les fautes que nos services administratifs sont trop enclins à commettre chaque fois qu'ils s'éloignent de nos institutions métropolitaines, institutions qu'ils voudraient copier en toute chose et répéter jusqu'au milieu du désert où ils vivent isolés de la seule civilisation qu'ils conçoivent. Binger dit (1), dans le bréviaire si complet qu'il a écrit sur son intéressant voyage au pays noir (après quelques considérations) :

« Bien avant l'établissement de nos nationaux, la colonie naissante sera bondée de services administratifs, judiciaires, pénitentiaires, militaires, etc. ; l'initiative privée ne pourra plus construire une factorerie, un appontement, créer un chemin, couper du bois, sans que les représentants du Gouvernement interviennent...

« La colonisation sera entravée, enserrée par les règlements. Le commerce renoncera à se fixer dans

(1) *Du Niger au golfe de Guinée*, liv. II. — Conclusions, p. 347.

nos colonies et préférera s'établir à l'étranger et travailler sous la tutelle des Anglais ou des Allemands. »

C'est exactement ce qui se passe, et si, malgré les charges qu'ils supportent, quelques commerçants s'installent, encore *nul colon*, précisément à cause de ces difficultés, n'exploite les richesses que l'initiative privée est seule capable de rechercher. Nous avons même vu des colons, désireux de se fixer en des points déterminés, être obligés de renoncer à l'entreprise qu'ils désiraient installer tellement étaient grandes les difficultés de toutes sortes qu'ils auraient dû surmonter et auxquelles étaient jointes des obligations d'exploitation beaucoup plus intransigeantes qu'elles ne le sont en pays civilisé. Ils n'ont fait que passer et ils sont allés ailleurs, sous un ciel plus clément, où on leur aura permis de s'installer, de travailler et d'employer leurs moyens qui, quels qu'ils soient, valent mieux que la négation et l'absence absolue d'exploitation.

Enfin, pour les besoins particuliers des fonctionnaires de toutes sortes, qui se succèdent sans interruption dans ces lieux inexploités, on a imposé à l'indigène une corvée nouvelle qu'il n'accepte qu'avec la plus obligatoire des contraintes : c'est celle de porter sur la tête, pendant des journées interminables et successives, les lourds colis de ces Européens qui se rendent dans les postes qui leur sont assignés. Ce mode barbare de transport est

encore aujourd'hui ce qu'il était au début de notre occupation.

Il est vrai, dans le sens français du mot, que l'indigène que nous employons ainsi, à l'égal d'une bête de somme, a été libéré de la servitude et de l'esclavage, mais on n'a nullement amélioré sa situation ni parfait son éducation en conséquence de ces changements, qu'il ne comprend du reste que parce qu'on les lui impose, mais dont il ne saisit nullement les raisons, puisqu'on le laisse dans l'ignorance la plus absolue de ses devoirs et de sa dignité d'homme.

Aussi, les hommes de cette classe qui sont quelque peu réfléchis et travailleurs, n'ont point abandonné leurs anciens maîtres. Ils continuent à les servir gratuitement ; ils continuent à travailler pour eux, ils continuent à vivre de leur vie misérable à côté de celle du maître, tout comme par le passé.

Les moins ardents au travail, les plus écervelés et peut-être aussi les plus intelligents, mais sûrement les plus crapuleux, ont abandonné leurs anciens maîtres pour peupler des villages de liberté où ils sont, le plus souvent, à la charge du cercle qui les a libérés par suite des avances de nourriture qu'ils sollicitent fréquemment et qu'ils ne remboursent jamais.

Près des centres seulement, on ne vend plus l'esclave, c'est entendu, mais que donne-t-il en échange ou plutôt que produit-il ? — Rien ou presque rien. Il vit le plus souvent de quémandes, de mille petits

riens qui résultent de services insignifiants ; il vit aussi un peu comme l'animal, en allant fureter dans la brousse, pour y découvrir les fruits ou les racines qu'il pourra bien se mettre sous la dent.

Autrement dit, en libérant le captif, on ne lui a rien appris de l'art qui pourrait lui permettre de vivre et de progresser par lui-même.

Il n'est donc pas plus heureux qu'autrefois et jusqu'ici nous n'avons fait que mécontenter l'ancien possesseur, en lui supprimant l'assurance de l'avenir, puisque la fortune, au Soudan, réside bien plutôt dans les « *prébendes* » afférentes à la condition de chacun que dans l'avenir même dû au travail. En effet, la propriété foncière n'existant pas, la fortune se trouve uniquement représentée par le bétail que l'on possède et surtout par le nombre de captifs que l'on peut réunir à son service : le bétail produit du lait pour boire et le captif produit du mil pour manger. Le maître se contente de ne rien faire à côté de son personnel ; mais il vit toujours de la même vie et le plus souvent au même plat. Or, c'est précisément l'existence de cette vie d'oisiveté et d'entière béatitude des notables que nous menaçons ! C'est ce qui indispose si fort contre nous l'ancienne élite sociale dont les captifs étaient la force et aussi la fortune.

En supprimant les captifs de la classe élevée, on supprime son avoir principal, on la mécontente, on ne lui donne rien en échange et, pour comble, on ne l'instruit pas de la raison qui nous fait agir,

de même qu'on ne lui prépare aucun moyen qui lui permette de récupérer les pertes que nous lui faisons subir.

Voici donc une importante série de mécontents que l'on ameute contre notre civilisation, qui brave, sans explication, celle de la population soumise. La nôtre lèse la sienne dans ses biens, dans ses mœurs et dans son esprit sans lui donner une lueur d'espérance qui lui permettrait d'escompter l'avenir en nous faisant pardonner notre immixtion dans la vie qui lui était habituelle, quelque condamnable qu'elle fût.

Autrefois, ces oisifs d'élite, leur entourage et les captifs entraînés à leur suite, se battaient pour l'espoir d'acquérir un butin qui faisait leur orgueil. Tant pis, s'ils étaient vaincus ; c'était le sort de la guerre qui en décidait, et s'ils l'étaient, ils gardaient toujours la secrète espérance de s'évader du lieu de leur captivité.

Aujourd'hui, ils n'ont plus ce passe-temps, ils sont condamnés à l'inaction et nul n'a songé à occuper leurs loisirs en leur donnant une direction nouvelle. C'est ce qui les rend plus miséreux et les contraint plus qu'ils ne l'ont jamais été.

En France, il serait facile de dire à un homme civilisé : puisque tu ne fais plus la guerre, travaille. Au Soudan, il n'en est pas du tout ainsi : l'homme, né fils de grande tente ou de corporation, voire l'homme né libre, ignore tout travail rémunérateur autre que le simple travail ou la sinécure qu'il tient

de ses ancêtres. En lui supprimant son avoir ordinaire et aussi ses passe-temps favoris, nous sommes responsables de l'oisiveté manifeste dans laquelle nous le laissons.

C'est donc cette oisiveté qu'il faut dissiper par

FIG. 86. — Jardin agricole de Koulikoro.

MM. Vuillet, directeur. — Renou, agent de culture. — Blot, vétérinaire.

une instruction et une éducation nouvelles marchant de pair avec les transformations qu'on lui fait subir. Cette éducation et cette instruction lui permettront de saisir ce qu'il n'a pu comprendre jusqu'ici ; elles ouvriront son cerveau et son intelligence ; elles lui donneront les moyens d'être juste et aussi ceux, pour lui plus appréciables, de rem-

placer l'aisance perdue par une aisance meilleure ; elles nous l'attacheront en faisant de lui un homme conscient qui produira au grand jour un labeur quotidien ; elles feront de la masse conquise un instrument de travail formidable qui produira pour son bien propre, pour son aisance personnelle et pour le plus grand bien du commerce métropolitain qui viendra, en masse, canaliser les ressources qu'auront produites ses bras, jusqu'ici inutiles.

Cette instruction, dont nous préparons l'exposé depuis de longues pages, en montrant toutes les lacunes que sa négation laisse vides et que seule son application peut combler, quelle est-elle ? Cette instruction qui fera la richesse des indigènes en grandissant celle de la métropole, comment allons-nous la donner et quelle forme va-t-elle prendre ? Faut-il créer ici des écoles communales et primaires sur le modèle de celles que nous avons en France ? Faut-il bourrer le cerveau de nos jeunes noirs, à l'instar de celui de nos jeunes nationaux ? Faut-il initier ces primitifs aux principes de toutes les sciences, ou faut-il simplement les instruire pour occuper, sur place et à moins de frais, les emplois actuellement occupés par les Européens que nous envoyons aux colonies ?

Hélas, gardons-nous bien de nous arrêter à aucun de ces genres d'instruction ! Ce serait le pire des malheurs que nous déchaînerions sur les immenses pays que nous nous sommes appropriés.

Nous en avons une preuve dans les résultats

donnés par les écoles de ce genre, copiées sur celles de la métropole et fondées au Cayor et au Sénégal.

Nous voyons là des instituteurs européens, venus aux colonies presque toujours à la suite de déboires éprouvés en France, dans le cours de leur carrière, se heurter aux embarras inhérents aux mille difficultés qui se présentent à eux par leur transplantation soudaine au milieu d'enfants noirs dont ils ne comprennent ni la langue, ni ne connaissent les mœurs.

Ces difficultés arrêtent bien vite le zèle qu'ils peuvent avoir et les amènent, le plus souvent, à ouvrir et à fermer leurs écoles aux heures qui leur sont fixées pour le commencement et la fin des cours de chaque jour, mais sans avoir fait œuvre utile, pendant ces quelques heures, d'un enseignement profitable.

Les raisons souveraines qui arrêtent leurs efforts et qui détruisent le désir de bien faire qu'ils peuvent avoir sont multiples : En première ligne, c'est que, s'adressant à des jeunes garçons à demi-sauvages, il leur est impossible de donner, eux-mêmes, l'enseignement qui leur incombe, malgré les notions qu'ils peuvent posséder du dialecte du pays. C'est donc au moyen de moniteurs plus âgés, qui écorchent affreusement notre langue, qu'ils sont obligés d'agir. Et, en vue de quoi agir ? En vue de quel programme et de quel but ? — Ces élèves, non isolés de leurs familles et des autres enfants du village

qui ne fréquentent pas l'école, ne pensent qu'à l'heure qui marque la fin du cours pour revenir à leurs ébats et à leurs habitudes, écartant ainsi, au plus vite, l'ennui que leur cause le travail de mémoire qu'ils fournissent à l'école et rendu si aride, pour eux, par la difficulté qu'ils ont de comprendre ce qu'on leur dit et par suite ce qu'on leur enseigne.

Et ainsi, après avoir fréquenté l'école pendant quatre ou cinq ans, et quelquefois plus, ces jeunes enfants ne savent que baragouiner quelques mots de français ou, comme on dit vulgairement, « parler petit nègre ».

Cela leur suffit pour les détacher à jamais de leur village et par suite de la terre à laquelle il importerait au contraire de les fixer.

Bien vite, ils cherchent à se mettre à la remorque des « blancs » comme domestiques, cuisiniers, palefreniers ou pour remplir d'autres emplois qui en font de perpétuels valets, — qui ne sont pas toujours très recommandables. — Mais la masse d'entre eux, ne pouvant être employée par les fonctionnaires militaires ou civils, commerçants, etc., à cause du trop grand nombre qu'elle représente, comme une troupe de vautours ou de chacals, rôde constamment autour des maisons de ces Européens, de toutes sortes, pour en tirer une obole et vivre de leur charité ou des libéralités du personnel noir qu'ils emploient. Ce personnel, par vanité, dépense une notable partie de ce qu'il gagne pour montrer à

l'élite des noirs que, lui aussi, a des domestiques ou plutôt des captifs.

C'est, autrement dit, une foule de parasites et plus tard de parias que l'on crée inconsciemment. Il faut donc, sans retard, modifier l'instruction donnée à ces inutiles.

Mais quel nouveau genre allons-nous adopter et quelle est la forme d'instruction utile qui doit prévaloir ?

L'unique, la vraie, l'indispensable, la seule rigoureusement nécessaire, que nos nouveaux sujets devraient posséder depuis longtemps déjà, c'est *l'instruction professionnelle agricole*.

C'est elle qui est la base fondamentale sur laquelle tout repose ; c'est elle qui alimente l'organisme général de tous les peuples ; c'est elle qui rendra la joie au cœur du noir qui meurt de faim et de misère ; c'est elle qui lui donnera la plus entière confiance en nous ; c'est elle qui le confirmera dans le bien que nous voulons pour lui ; c'est par elle que l'on obtiendra de lui tout le travail dont nous le rendrons capable, puisque c'est une forte nourriture, seule, qui le rend heureux. Et, pour nous servir de la propre expression qu'il emploie pour exprimer son bonheur le plus grand : il n'a plus rien à désirer quand il est *fara*, c'est-à-dire quand il est *plein*.

Les seules écoles qui s'imposent, de par la plus légitime et frappante logique, sont donc des *Ecoles agricoles coloniales*, uniquement et exclusivement

des *écoles agricoles* qui ne coûteront rien à l'Etat ou presque rien.

Il faut les organiser de la façon suivante : Chaque région aura son école propre, c'est-à-dire que les régions des plaines submergées, les régions sablonneuses des plateaux, les régions des montagnes et des collines fertiles et toutes les régions propres à la culture de produits différents, auront, chacune, leur école particulière où sera enseignée la culture des plantes que la région peut produire. Ces *écoles agricoles régionales* ne recevront, bien entendu, que des élèves des régions pour lesquelles elles seront créées ; de même que les élèves, devenus des maîtres, ne devront à leur tour, pour les mêmes raisons, enseigner que dans les régions pour lesquelles ils auront été préparés. Aucun des moyens nécessaires, pour amener le noir à raisonner la production des plantes qu'il devra cultiver, ne sera négligé ; car il est absolument indispensable qu'en sortant de nos écoles, ces jeunes gens aient des connaissances agricoles confirmées et assises sur des bases solides, afin qu'ils soient capables de répéter, dans leur village, ce que nous leur aurons appris ; c'est-à-dire pour qu'ils soient, à leur tour, des professeurs d'agriculture dans les centres où ils seront dirigés par nos soins pour y enseigner.

Ce n'est donc plus des fils de chefs inutiles qu'il nous faut instruire comme nous le faisons à Saint-Louis et à Kayes. Ils coûtent fort cher à la colonie pendant les quatre ou cinq ans qu'elle les garde

et, quand ils sortent de ces écoles, comme plus tard, il ne lui ont aucune reconnaissance de l'instruction qu'elle leur a donnée parce que, en raison de sa forme, elle leur est inutile.

A la sortie de l'école, purement théorique, ils rentrent chez eux où, quelques mois à peine après leur retour, ils deviennent d'aussi fervents anti-français que s'ils n'avaient jamais pris le contact de ceux qui les ont instruits.

Il est vrai que rien n'est organisé contre cette lacune. Leur instruction terminée, ils réintègrent tranquillement leurs villages où on ne les charge de rien et où ils ne sont tenus à aucune obligation vis-à-vis des Européens qui administrent le territoire dans lequel ils résident.

Comme fils de chefs, ils détestent tout travail ou tout emploi qui les tiendrait sous notre tutelle. C'est à peine s'ils aspirent à la fonction qu'ils convoitaient autrefois : celle de chef de canton, parce qu'elle est aujourd'hui soumise à notre contrôle ; parce qu'elle leur donne aussi un tracassas que jusqu'ici ils n'avaient point connu ; parce qu'elle les charge d'une responsabilité énorme sans leur donner, en échange, une rétribution appréciable et une autorité autrement qu'apparentes.

Bien rares aussi, parmi ces fils de chefs, sont ceux qui consentent à être employés comme scribes dans les cercles. Ils sont, en raison de l'atavisme et de l'esprit que leur a inculqués leur famille, imbus de leurs anciennes prérogatives, c'est-à-dire

nés pour commander, non pour obéir. Bien rares aussi sont ceux qui acceptent des fonctions de l'administration comme percepteurs, comme employés des postes et télégraphes ou comme gradés indigènes dans nos corps de milice.

Ils considèrent ces emplois comme une captivité sous notre domination et ils la repoussent avec tout le dédain dont ils sont capables. Ceux qui acceptent de ces fonctions ne sont autres que ceux qui sont tombés dans la plus sordide misère. C'est pour la fuir et aussi pour apaiser la faim qui les tenaille qu'ils acceptent de servir l'administration, en changeant de région. Ils font, dans tous les cas, de détestables employés, à cause de la soumission qu'ils doivent et à laquelle ils ne se résignent qu'avec la plus évidente contrainte.

Ce n'est donc pas cette catégorie de jeunes gens qu'il faut instruire, mais bien purement et simplement de braves et dignes fils de gens libres, voire de captifs, s'ils le méritent par leur intelligence, par leur conduite et par le travail qui est le plus sûr garant de l'avenir. Fils d'agriculteurs avérés, ils apprendront tous, dans nos écoles agricoles coloniales, le seul métier intéressant qui leur soit utile : celui d'agriculteur.

On n'acceptera surtout, et répétons-le bien, que des jeunes gens de tribus agricoles, fils de Bambaras et de Peuls, libres de préférence, à cause de l'autorité prépondérante qu'il leur faudra maintenir. Mais les fils de captifs méritants qui se trouveront

Fig. 87. — Tombouctou. — L'église des Pères blancs (Notre-Dame de Tombouctou) et types de femmes tombouctiennes.

parmi eux, et venus de n'importe quel point de la région, ne jetteront nul discrédit sur l'ensemble du cours. Leur dignité sera aussi grande, sinon plus, que celle des autres et ils nous seront probablement dévoués à un degré supérieur.

La durée de leur instruction, à cause de notre langue qu'il est indispensable qu'ils apprennent, ne peut guère être inférieure à quatre, cinq ou six ans, à moins toutefois que l'on ne puisse former, dans chaque école, une division d'une dizaine de jeunes gens ou plus, sachant déjà le français, âgés de seize à vingt ans et désireux d'embrasser la carrière de l'enseignement agricole que nous préconisons.

Mais nous ne croyons pas que, malgré la présence des missions de Pères blancs au Soudan, ce nombre, pour l'école de chaque centre, puisse être facilement atteint, attendu que nos élèves doivent être choisis parmi les fils de familles agricoles, parmi les jeunes gens qui travaillent et non parmi les fils de fonctionnaires indigènes et dans la masse des fainéants.

Dans ce cas seulement, deux ou trois ans de présence dans ces écoles seraient probablement suffisants pour leur donner l'instruction préconisée.

Supposons que les centres d'écoles agricoles coloniales soient fixés de la façon suivante :

Un centre d'école pour le Cayor, à Thiès, N'Dande ou Louga. — Un autre centre pour le Sénégal, à Kayes ou dans la riche vallée du Kolimbiné, entre Kayes et Yélimané ;

Un centre d'école pour le Sahel, vers Nioro, Mourdhia ou Dioura, qui sont des centres agricoles de première importance ;

Un centre pour le Haut-Sénégal, le Haut-Niger et la Guinée, vers Kouroussa, Timbo ou Siguiri ;

Un centre pour la plaine du Niger, à Sansanding, Diafarabé ou Djenné ;

Un centre pour la boucle du Niger, vers Ouaghadou ou Bobo-Dioulasso ;

Un centre pour la Côte d'Ivoire ;

Un centre pour le Dahomey.

Nous estimons que deux chefs de culture français, sortant obligatoirement, non point de l'école coloniale, mais bien des écoles nationales d'agriculture de Grignon, Montpellier ou Grandjouan, et qui auraient été instruits, dans leur dernière année d'école, de la culture des plantes coloniales, suffiront amplement pour donner l'instruction agricole aux élèves indigènes groupés dans chaque centre. On pourrait même, dans l'une de ces écoles, Montpellier par exemple à cause de son climat, organiser une section particulière pour l'étude et la culture des plantes coloniales ou, préférablement, créer à Hyères une annexe spéciale.

Ces professeurs d'agriculture, mus par le désir des expériences à tenter en pays neuf et avides de la satisfaction qu'ils espèrent retirer de leur initiative, devront, autant que possible, être doués d'un esprit ingénieux, afin de pouvoir enseigner : l'un, des éléments, très primitifs, de travaux d'art : menui-

serie, charpenterie, briqueterie, etc..., l'autre, des éléments de médecine pratique et rudimentaire, afin de pouvoir appliquer les traitements de thérapeutique destinés à combattre les maladies, les plus

FIG. 88. — Vue de Tombouctou, prise du sommet de l'église.

généralement répandues, que nous avons indiquées dans un autre chapitre.

Plus tard, quand le progrès de la civilisation et de la richesse du pays le permettront, nous serons toujours à temps d'encourager l'installation d'hommes de sciences différentes ou encore d'installer, dans les mêmes conditions que les écoles agricoles, une école de thérapeutique médicale.

Dans ces écoles agricoles supérieures, si nous ne voulons pas nous heurter à une méfiance invincible, on aura soin de bannir l'enseignement de tout culte. Par contre, on y fera des cours sommaires de morale et d'instruction civique qui combattront, non le Coran même, mais bien, par déduction, les stupidités philosophiques de Mahomet.

Mieux que tous les sabres du monde et mieux que tous les administrateurs de la terre, nos élèves noirs, *sortis de nos écoles agricoles* pour professer dans ce sens et propager la diffusion de notre esprit, seront les vrais artisans du progrès comme ils seront les propagateurs souverains et efficaces de notre génie et de notre science agricole; ils seront les seuls vrais conquérants du continent noir; ils seront les vrais instigateurs de la richesse et du bien-être indigène, comme ils seront aussi les destructeurs les plus pacifiques des derniers vestiges de l'esclavage, cortège encore important de l'islamisme que nos efforts doivent conduire à la décadence.

Ils donneront l'instruction de la façon suivante : D'abord ils auront à leur disposition, tout comme à la ferme d'essai de Koulikoro, des champs aussi vastes que la force des bras de leurs élèves pourra en cultiver.

Si le nombre des élèves, dans chaque école et dans chaque centre, est de quinze, vingt ou trente, on pourra former deux divisions de façon que chaque chef de culture puisse professer un cours diffé-

rent, aux mêmes heures, à un moins grand nombre d'élèves et en alternant de groupe, afin que tous reçoivent bien exactement la même instruction et le même enseignement.

On insistera, bien entendu, sur la culture raisonnée et appliquée des plantes agricoles ou industrielles qui croissent dans la région pour laquelle l'école aura été créée. On les confirmera dans la connaissance absolue du rendement à l'hectare des plantes cultivées, selon les espèces et selon les préparations qu'aura subies le terrain.

L'enseignement à donner pour la culture des plantes, selon la région, pourra être copié sur les travaux pratiqués au jardin d'essai de Koulikoro. Ici, ce sont des journaliers et des manœuvres insouciants, la plupart du temps captifs évadés de chez leurs maîtres, qui cultivent le sol, moyennant une rétribution journalière. Dans nos écoles coloniales agricoles, au contraire, ce seront les élèves qui prépareront et cultiveront, gratuitement, le sol destiné à recevoir les cultures qui lui seront confiées.

Ils étudieront ainsi toutes les raisons et toutes les phases du travail nécessaire pour produire un rendement décuple de celui obtenu par la culture indigène.

Ils recevront, en outre, l'instruction scientifique et intellectuelle dont il a été déjà parlé, tandis que les captifs d'hier, devenus des manœuvres ou journaliers employés au jardin d'essai, travaillent comme des êtres bornés, sans souci de connaître le but de

la force qu'ils dépensent et sans chercher à se rendre compte de son rendement.

Parallèlement à la culture des plantes, on leur enseignera l'élevage des animaux domestiques, on leur montrera tout ce qu'on peut tirer d'eux et on leur apprendra la façon de dresser, au trait, les chevaux et les bœufs.

Comme instruction intellectuelle, on commencera par leur apprendre à parler couramment notre langue, on les exercera à connaître l'emploi des quatre règles, à la connaissance et à la pratique de notre système métrique afin de divulguer, dans toute la colonie, nos poids et nos mesures effectives dont des spécimens seront envoyés dans tous les centres. Cette divulgation, aussi simple que facile, sera un puissant moyen pour commencer à habituer l'indigène à l'homogénéité et à la régularité de tous nos principes et de tous nos enseignements (1).

En dehors de cela, des cours d'instruction civique et morale éduqueront nos élèves et les guideront dans la voie du bien. Quelques lectures sur la grandeur de notre pays et l'enfance du leur formeront leur esprit en éveillant leur curiosité. Il faut qu'ils soient saisis d'admiration et que leur propre volonté les porte à nous prendre pour émules.

Les heures du matin et du soir seront employées aux travaux des champs, au dressage des animaux

(1) Au Soudan, la mesure de capacité universellement employée est le « moule » creusé dans un tronc de bois, mais dont la capacité varie selon les villages et plus encore selon les régions.

de trait, à la connaissance de l'emploi de la charrue, etc... Les heures chaudes seront consacrées à l'instruction intellectuelle, scientifique et morale.

La colonie aura pour seules dépenses la solde des deux professeurs. La ferme-école rapportera

FIG. 89. — Coiffures de femmes de Tombouctou.

plus qu'il ne sera nécessaire pour nourrir et entretenir les élèves. Ceux-ci seront logés dans des bâtiments exclusivement indigènes, mais aménagés à l'européenne par leur ampleur et leur aération. Il est nécessaire que ces bâtiments soient de mode indigène et bâtis par nos élèves mêmes, afin que, plus tard, livrés à leur propre initiative et à leurs

moyens, encore primitifs, ils puissent diriger, chez eux, des travaux analogues à ceux qu'ils auront exécutés, de leurs propres mains, à l'école d'agriculture.

Pour répandre et propager le plus vite possible l'instruction qu'il faut donner, il faudrait pouvoir faire sortir quelques élèves de l'école, après deux ans de séjour, quitte à les rappeler quelques années après pour parfaire, compléter et continuer leurs connaissances pratiques.

En les rappelant de leurs postes, on les remplacerait, bien entendu, par des élèves nouvellement sortis de l'école supérieure agricole, plus confirmés dans l'enseignement à donner.

Chaque année, en fin de cours, en sortant de l'école, après examen satisfaisant, et sur l'avis des chefs de culture qui devront connaître et pouvoir apprécier judicieusement les capacités de chacun, ces élèves seront dirigés sur des centres agricoles de leur région, en commençant par les centres les plus importants où, à leur tour, ils professeront dans des fermes-écoles, que nous appellerons des *Ecoles agricoles coloniales primaires*, à une certaine catégorie de jeunes gens du village, fils d'agriculteurs, auxquels ils apprendront la vraie source du progrès : *la culture du sol*. Ils leur apprendront tout ce qu'ils ont appris eux-mêmes à l'école supérieure agricole. Ils leur répéteront ici tous les cours qui leur auront été enseignés afin de vulgariser et de propager d'une façon intensive l'in-

struction agricole, scientifique et morale qui leur aura été donnée.

Le séjour des élèves, dans ces écoles agricoles coloniales primaires, pourra ne pas être limité. Les élèves pourront n'en sortir que lorsqu'ils seront capables de diriger, pour eux-mêmes, une industrie agricole raisonnée et productive.

Ces écoles agricoles primaires ne coûteront pas un centime à la colonie et pas plus à la métropole; bien au contraire, notre commerce profitera de toutes les fournitures en instruments aratoires qui leur seront nécessaires. Ils pourront être fournis à charge de remboursement par elles.

Le chef de culture indigène ne devra point devenir un fonctionnaire rétribué à émoluments fixes, quelle que soit son apathie ou son activité, mais bien être, au contraire, le seul artisan de sa fortune. Il aura à sa charge, après la première année de fonctionnement de l'école, la nourriture de tous ses élèves qui seront nourris gratuitement, car il importe, au premier point, que ces écoles soient avantageuses pour tout le monde si nous voulons qu'elles ne soient point fréquentées par contrainte. Tout l'excédent des récoltes, tous les revenus procurés par le bétail et par la vente des plantes industrielles seront le bénéfice du chef de culture indigène.

Ces revenus seront le résultat du travail d'une main-d'œuvre gratuite qui n'aura été que nourrie pour le travail qu'elle aura fourni, mais contre

lequel elle aura appris, pour son propre compte et pour son bien, ce que l'on peut obtenir d'un travail agricole raisonné.

En somme, les élèves auront appris à la ferme-école l'enseignement agricole et moral qui leur est indispensable ; ils y auront été éduqués, instruits, hébergés et choyés contre la somme d'efforts, relativement faible, qui sera le piédestal sur lequel ils étayeront l'autorité de l'enseignement qui leur donnera la fortune et la plus glorieuse considération.

Cette nouvelle élite intellectuelle aura donc réalisé un progrès qui ne lui aura rien coûté et duquel elle retirera un avantage qui lui permettra de goûter, dès cette vie, le bien-être, matériel et palpable, qui vaut mieux que celui, plus improbable, qui lui a été promis après sa mort, par Allah, dans les jardins d'Eden.

On allouera au chef de culture indigène une indemnité de frais de bureau insignifiante sous forme de gratification. Avec son excédent de production et l'allocation précitée ; avec la considération qui lui sera par tous accordée, il aura, au milieu de son village, la plus belle situation que n'ait jamais eue un noir, même le mieux doué. En tout cas, il sera sorti de l'ornière islamique dans laquelle il serait resté le noir oisif, pouilleux, misérable et mal vêtu que nous avons connu.

Il aura donc, lui aussi, tout avantage à bien diriger la ferme-école dont il sera le chef responsable ; il la fera produire le plus possible tout en donnant à

ceux qui l'alimenteront de leurs bras une forte et saine nourriture qu'il sera utile de réglementer.

Ce chef de culture deviendra bien vite, par ses connaissances de demi-savant, l'homme le plus vénéré de la contrée, l'homme le plus écouté et le plus consulté. Ce sera lui qui, aux heures les plus chaudes du jour, ira sous le *banan* (1), le livre à la main, enseigner notre esprit aux adultes, même aux vieux du village, en leur lisant et en leur commentant des anedoctes de notre histoire et aussi de la leur.

Il leur inculquera avec une rapidité extraordinaire le sentiment qu'ils doivent avoir d'eux-mêmes; il leur ouvrira le cerveau et l'intelligence. En un mot, il en fera des hommes qui demanderont bientôt, eux-mêmes, à employer leurs moyens, parce que, émerveillés de la science si facilement acquise, ils suivront les conseils de l'homme noir qui la leur aura donnée; ils s'assimileront son raisonnement et, sans regret, ils s'essayeront au travail.

Ils s'y essayeront d'autant plus volontiers que la bonne parole leur sera portée par un des leurs, par un homme à peau noire, par un homme dont ils ne suspecteront pas la bonne foi et dont ils ne redouteront pas le contact. Ils seront encore émerveillés par la production tangible de la ferme-école, que le chef de culture aura soin de faire fréquemment

(1) Lieu du palabre où se réunissent tous les jours les oisifs et snobs du village.

visiter à tous, aux jeunes comme aux vieux. C'est ainsi que deviendra bien vite « *persona grata* » notre agent de civilisation qui sera, du jour au lendemain, le seul homme écouté et vénéré de la localité.

Dès lors, la puissance séculaire et la civilisation rétrograde, stupide et barbare du marabout aura vécu. Ses préceptes seront renversés par ceux de la raison et par les principes de vérité et de justice que notre agent propagera.

C'est aussi de cette façon que notre langue s'implantera par la force des choses et, ne l'oublions pas, c'est un des moyens les plus sûrs qui fera pénétrer le progrès dans nos colonies, comme ce sera le seul qui saura nous conserver à jamais les colonies mêmes.

Il faut que le commerce qui viendra canaliser toutes les surproductions et toutes les richesses du sol puisse, immédiatement et directement, traiter lui-même ses affaires, sans qu'il ait besoin de recourir à des intermédiaires interprètes, trompeurs et fripons, ou qu'il ait à s'astreindre à ce qui est, pour le commerçant pressé, du temps perdu : l'étude, toujours longue, pénible et fastidieuse de plusieurs dialectes dont les difficultés le rebutent.

Il ne faut pas que nos jeunes Français, intelligents et avides de courir les risques du commerce et du négoce colonial, soient arrêtés un seul instant par la question des langues ou des dialectes nombreux qui se parlent dans nos colonies. Il faut qu'ils

puissent eux-mêmes traiter partout, de gré à gré, avec le producteur.

C'est dans notre langue que résidera notre force, comme elle sera, plus tard, la base de notre indestructible influence dans les pays que nous aurons façonnés à notre image.

Avec ce système de propagation de connaissances agricoles, en une période d'une dizaine d'années au plus, tous nos villages de quelque importance seront dotés de leur ferme-école et nous pourrons vraiment dire que, dix ou quinze ans plus tard, la face du sol de notre colonie, comme les mœurs de ses habitants, aura changé de fond en comble.

A la place de la face actuelle, inculte et désertique, qu'elle présente partout, nous trouverons une fiévreuse activité et une aisance en rapport direct du travail organisé.

Et comme ce sera à nos chefs de culture que nous devons ce résultat splendide, il est inutile d'insister sur l'urgence qu'il y a de les installer dans les régions conquises.

Pour favoriser une bonne direction de toutes ces écoles secondaires, nos administrateurs devront tous, à leur tour, sortir des écoles nationales agricoles de France, section coloniale si l'on veut, ou tout au moins d'une école coloniale agricole dont le siège serait à Hyères ou en Algérie, afin de se rapprocher, le plus possible, des climats propres à la culture des plantes dont ils devront étudier le rendement et manuellement pratiquer la culture.

C'est de cette école d'application qu'ils devront sortir et non plus de l'Ecole coloniale installée à Paris, qui nous amène au Soudan des jeunes gens très instruits certes, qui sont même de bons théoriciens aux très bonnes manières, mais qui restent des demi-savants inutiles qui, dans ces lointains parages, s'installent tout de suite en demi-rois ; qui vivent comme tels et qui reçoivent des émoluments énormes que ne justifie point le travail insignifiant qu'ils produisent et, en tout cas, insuffisamment précieux pour le progrès de la civilisation et de la production qui ne font aucun pas.

Ce n'est point certes que nous trouvions que leurs émoluments soient trop élevés ; car il est évident que s'ils n'avaient pas cette judicieuse compensation à opposer à l'ennui de la solitude dans laquelle ils sont obligés de vivre pendant de longs mois, ils aimeraient mieux rester en France, au milieu des leurs, où ils vivraient de la situation, plus ou moins brillante, qu'ils auraient su se créer. Mais ce qu'il faut et ce que nous voulons exprimer : c'est que l'on doit modifier sans retard le genre de leur instruction et, une fois que cette direction nouvelle sera obtenue, il faudra leur donner, aux colonies, les moyens d'utiliser les connaissances pratiques qu'ils auront acquises à l'école d'application d'agriculture coloniale d'où ils sortiront.

Ce sera ainsi leur créer, aux colonies, une situation et une occupation toutes différentes de celles qu'ils y ont actuellement ; ce sera les utiliser à pro-

duire et non pas seulement à recevoir de maigres impôts en maintenant le *statu quo* actuel qui laisse le noir dans la situation matérielle et morale dans laquelle il se trouve, et qui est celle dans laquelle

FIG. 90. — Vue de Tombouctou et perspective du désert.

nous l'avons trouvé, lorsque c'est précisément cette situation qu'il importe d'améliorer.

En somme, ce qu'il nous faut pour diriger des cercles, ce sont des *hommes d'action* qui auront appris eux-mêmes à pratiquer de leurs mains les travaux dont la nature, à l'exclusion de toute autre, est la cheville ouvrière de l'avenir même d'une colonie.

Toutes les autres branches qui s'associent à la fortune d'un pays neuf ne sont que des conséquences de sa puissance agricole et de la richesse du sol qu'il est indispensable d'exploiter.

Sortant de l'école précitée, les administrateurs coloniaux seront les directeurs indiqués ou plutôt les inspecteurs légitimes des écoles agricoles coloniales primaires installées dans les villages du cercle dont ils auront le commandement; ils seront des inspecteurs et des conseillers compétents, chargés de veiller à la propagation intensive de l'instruction acquise par leurs sous-ordres, comme aussi ils devront avoir à cœur de créer parmi eux une judicieuse émulation.

Ils auront ainsi un travail intéressant et superbe à diriger, un travail unique d'où sortira le progrès, un travail qui les accaparera tout entiers, en les empêchant de trouver le temps long et la vie monotone. Ils récolteront chaque jour la satisfaction que leur procurera le fruit du travail de la veille.

C'est cette instruction-là qui leur est utile, préférablement à celle qui leur a acquis des licences et des diplômes qui ne leur servent à rien.

Ils seront alors vraiment utiles à la colonie aussi bien qu'à la métropole; ils seront des travailleurs et des pionniers ardents; ils seront des chefs de culture experts et non plus des petits « importants », trop souvent épaves d'autres écoles auxquelles ils s'étaient destinés en premier lieu. Leur échec aux examens qui leur en auraient ouvert les portes les

a obligés de prendre une autre direction, choisie *in extremis*.

Il est donc clair, comme il est facile de concevoir, qu'ils sont loin de présenter, actuellement, les mêmes garanties de compétence et par conséquent d'utilité que ceux qui se seront destinés à suivre cette carrière, non par une culture surtout intellectuelle, mais bien par une expérience provenant de l'application de l'enseignement qui leur aura été donné et qui, tout entier, aura été professionnel, manuel et scientifique.

Quant à la question de Droit, ils n'en ont que faire. Chez un peuple neuf et sauvage, le meilleur des droits est celui qui tombe sous la loi d'une simple et légitime logique. Celui qu'appliquent les cadis, modifié seulement en ce qui concerne l'esclavage et les châtiments, suffit à leur esprit et, disons-le, à une solide civilisation. Inutile donc de compliquer à plaisir ce que ne peut saisir la réflexion du barbare, et par conséquent inutile de lui appliquer, dès maintenant, des lois complexes qui iraient à l'encontre du progrès. Notre nouveau sujet, barbare et païen, est encore trop arriéré pour pouvoir les saisir.

Quant aux administrateurs actuels, ils seront utilement employés à d'autres fonctions, nécessitées par le développement du progrès dont nous venons, à grands traits, d'esquisser les lignes principales et, en aucun cas, ils n'auront des situations inférieures à celles qu'ils ont actuellement.

Telle est la marche irréfutable qui se présente pour l'organisation de nos colonies et pour la production rapide de leurs richesses inexploitées.

Nous avons examiné ce que nos fermes-écoles et leurs dérivées vont donner au point de vue agricole, nous avons vu ce qu'elles vont produire comme céréales, comme plantes de toutes sortes et comme élevage.

Ce premier progrès acquis, il est clair que l'indigène sera le premier à profiter de cette surproduction. Désormais il se nourrira, il s'habillera en conséquence de ses revenus, ce qui lui permettra d'apprécier sans retard les aises qu'il goûte le plus, aises qui, pour lui, sont les bases essentielles hormis lesquelles à peu près rien ne le tente : nourriture et habillement.

Mais cette surproduction ne lui sera-t-elle point à charge et comment l'écoulera-t-il ? Ne sera-t-elle point pour lui une gêne et par suite une inutilité ?

Disons tout de suite que l'abondance ne nuit jamais et que là, comme ailleurs, dès qu'elle se produira, le commerce ne tardera pas à intervenir pour spéculer sur la valeur des marchandises qui en représenteront la richesse.

Mais encore faut-il que, pour écouler ces marchandises, il en ait les moyens, non pas uniquement au point de vue pécuniaire, mais surtout au point de vue des voies de communications qui lui permettront de diriger sur Dakar ou Konakry, sur Grand-Bassam ou

Kotonou, les matières d'exportation qu'il enverra, de là, vers la France ou l'Europe.

C'est-à-dire que, en même temps que nous allons créer nos *écoles coloniales supérieures d'agriculture* et en attendant qu'elles aient donné les résultats que nous avons indiqués, nous allons, simultanément, installer des voies de communications simples et pratiques, sûres et régulières, d'un bon marché excessif comparativement aux dépenses énormes que nécessitent actuellement les transports si compliqués auxquels on est forcé de recourir.

Nous allons installer, relativement à peu de frais, des *tramways à traction animale*, dont les rails, accolés sur des traverses métalliques reposeront sur un ballast, sablonneux ou calcaire, pris sur place et sans frais, parce qu'il aura été fourni par une main-d'œuvre indigène dont la rétribution sera organisée comme nous le verrons tout à l'heure.

Le parcours de la voie sera construit d'après un tracé régulier qui permettra, plus tard, de l'employer pour la pose d'une voie plus large et plus rapide, quand le trafic de notre ébauche sera devenu suffisamment considérable et rémunérateur pour nécessiter l'installation d'une ligne de chemin de fer à voie normale.

Le matériel de la petite ligne de tramways, qui deviendra disponible par le fait de cette nouvelle installation, sera utilisé ailleurs à la création de lignes et de ramifications nouvelles qui dirigeront leurs artères vers des vallées secondaires desti-

nées à porter à la voie principale l'appoint de leurs richesses et dont l'exploitation ne peut être que successive.

Une entreprise privée, qu'elle soit commerciale ou industrielle, ne fait pas grand d'un seul coup. Ce sont les bénéfices réalisés sur le peu de frais qu'elle a faits qui lui permettent de grandir l'envergure de ses affaires sans s'exposer, jamais, à découvrir son crédit ou à voir ses bénéfices engloutis parce qu'ils sont insuffisants pour couvrir ses débours. C'est là l'invariable et unique façon de marcher d'un pas sûr vers la prospérité. Les principes de cette règle sont rigoureux pour toute entreprise ; qu'elle soit commanditée par une société ou par l'Etat, ils restent invariablement les mêmes.

Les services rendus par ces lignes, dites *Decauville*, ne sont pas à énumérer tant ils sont nombreux.

Leurs rails sont en acier ; ils sont expédiés, tout montés par bouts de six mètres, accolés sur traverses métalliques de six, sept et neuf traverses par bande ; ils n'ont besoin que d'être posés sur le ballastage préparé à cet effet.

Leurs prix sont les suivants :

I. Rails de 7 kilos par bouts de 5 mètres, fixés sur 6 traverses métalliques, le kilomètre	4.500 ^f »
II. Rails de 9 k. 500 par bouts de 6 mètres, fixés sur 7 traverses métalliques, le kilomètre	6.500 »
III. Rails de 9 k. 500 par bouts de 6 mètres, fixés sur 9 traverses, le kilomètre	8.700 »

La voie qui paraît la plus pratique est la voie II.

Elle pourra permettre, plus tard, l'emploi de locomotives de neuf à douze tonnes et un roulement constant de 3.000 kilos par essieu, quand, la ligne terminée, le trafic sera devenu suffisamment considérable pour nécessiter une traction à vapeur.

Les wagons, trucs et boggies de ces petites voies portent les mêmes poids que celles des grandes lignes, c'est-à-dire que les uns peuvent être chargés à trois et cinq tonnes et ceux montés sur boggies à dix tonnes. Ce dernier genre de voitures sera surtout employé pour le transport des bois.

Jusque-là, la traction employée sera la traction animale, parce qu'elle se trouve sur place ; elle sera trois ou quatre fois plus lente que la traction à vapeur, mais les débours qu'elle nécessitera seront insignifiants ; ils pourront être facilement couverts par les rendements du trafic primitif.

Et ainsi, sûrement, l'on marchera vers le progrès et non pas vers la ruine.

L'entretien de ces petites lignes sera insignifiant et beaucoup plus simple que celui de la voie de un mètre, qui nécessite une légion d'ouvriers d'art pour les réparations de toutes sortes et un matériel roulant d'un prix élevé et d'un entretien coûteux.

La voie de soixante centimètres est d'un prix de revient de quatre et cinq fois moindre que celui de la voie de un mètre, et le matériel roulant qu'elle emploie coûte huit et dix fois moins que celui employé par la voie précédente, c'est-à-dire que l'ensemble du matériel qui constitue la ligne, la

traction et le roulage de la voie de soixante centimètres est à peu près cinq fois plus économique que celui nécessité par la voie de un mètre, et comme le Decauville, à des vitesses un peu moindres, nous rend exactement les mêmes services que le précédent, il est inutile d'insister pour faire ressortir davantage le choix de la ligne que nous devons établir.

Le fret de ce matériel, au point de vue débarquement, peut se faire à des conditions de bon marché exceptionnelles, par un service organisé à cet effet avec retour utile (1).

Le réseau qu'il est de toute utilité de construire, à vol d'oiseau — et c'est à peu de chose près le parcours qui sera suivi, — s'étend sur les distances suivantes :

1° De Dakar à Kayes par le sud du Ferlo et le Bondou (avec embranchement postérieur du Bondou sur Carabane) (2)	600 k.
2° Substitution de la voie de un mètre, en construction de Konakry à Kouroussa, en voie de soixante centimètres et prolongement jusqu'à Siguiri et Bamako	750
3° De Grand-Lahou à Bobo-Dioulasso par Kong . . .	650
4° De Kotonou à Say par Abomey et Niki.	700
5° De Siguiri à Say par Sikasso, Bobo-Dioulasso et Ouaghadou	1200
6° De Kouroussa à Kodiokofi	650
Total. . .	4550 k.

(1) Organisation des transports maritimes aller et retour établie dans un travail particulier. Ce travail traite également de deux modes de tractions économiques et prises sur les lieux mêmes.

(2) Voir la carte I à la fin du volume.

Et postérieurement prolonger les lignes :

1 ^o Bobo-Dioulasso à Tombouctou	650 k.	} 2850 k.
2 ^o Say au Tchad	1200	
3 ^o Kayes à Tombouctou par Nioro et le Sahel	1000

FIG. 91. — Place du Marché. Vue prise des terrasses Est du fort Bonnier.

C'est avec un tel réseau économique que nous verrons la civilisation et le progrès avancer à pas de géant ; nous verrons tout un pays sortir du néant par l'agriculture, le commerce et l'industrie implantés simultanément avec ces lignes d'écoulement.

Nous aurons ainsi conscience d'avoir fait quelque chose d'utile et de grand ; nous aurons la satisfaction d'avoir produit une œuvre considérable dont

profiteront, non seulement le commerce et l'industrie de la France, mais encore les populations conquises, dignes du plus grand intérêt; nous aurons marché directement vers un but simple et pratique au détriment des tâtonnements regrettables qui n'ont rien produit jusqu'ici et qui ont englouti des sommes plus considérables qu'il en était nécessaire pour bien faire. Si l'on n'y prend garde, tout sombre en pure perte, l'eau trouble empêche de voir la bonne direction et par suite le but, insuffisamment déterminé et voulu, laisse aller à la dérive les efforts déjà faits.

La méthode et l'esprit de suite manquent, lorsque ces deux principes sont de rigueur pour des entreprises de longue haleine et de si grande importance. On s'attarde à construire, à prix d'or, des palais qui ne doivent servir qu'un jour, témoin les grandes constructions, aussi superbes qu'inutiles, du chemin de fer du Sénégal au Niger et tant d'autres palais érigés pour installer des résidences qui sont déplacées à chaque instant. On dépense pour l'heure du moment et non en prévision de celle de l'avenir. Le plaisir de chacun est en jeu, peu importe ce qui presse le plus et ce qui doit rester.

Le temps et les capitaux employés à ces travaux sont perdus et, puisque ceux-ci sont inutiles, du moins pourrait-on s'en passer pour n'envisager que le côté précieux de l'un et de l'autre de ces deux facteurs « temps et argent » qui devraient être

exclusivement employés à la pénétration du progrès utile à tous, aujourd'hui comme demain.

Témoin encore les études coûteuses et mort-nées des commissions qui étudient la canalisation et le balisage du Sénégal et du Niger. Ces commissions fonctionnent encore aujourd'hui et, à la fin de leurs travaux, elles auront dépensé des sommes folles pour arriver à placer les études des questions traitées dans des cartons d'où elles ne sortiront jamais, parce que l'exécution des travaux qu'elles proposeront, et par suite leur entretien, coûteraient dix fois plus que ne coûteront les lignes de tramways; parce que leurs projets seront, sinon irréalisables, du moins tout à fait contraires à la pratique, à cause du seul point de départ sur lequel il faut se baser : l'inconstance des eaux du Sénégal et du Niger, sur lesquelles on ne peut nullement compter pour des transports réguliers et sûrs, base première de tout commerce et de toutes relations uniformes.

Assurément, aux grandes eaux, il y aurait des merveilles à réaliser, mais il serait trop onéreux d'organiser une flotille à vapeur pour la voir immobilisée pendant plus de neuf ou dix mois de l'année; son entretien serait ruineux et trop chers les services qu'elle pourrait rendre pendant le peu de temps que les eaux lui permettraient de s'employer.

Et combien encore de dépenses inutiles pour l'organisation d'industries chèrement installées et fatalement appelées à tomber par suite des moyens d'impulsion trop onéreux que nécessite leur fonc-

tionnement ! Les moulins à vapeur de Koulikoro en sont un frappant exemple quand, à quelques kilomètres de là, se trouvent des forces hydrauliques perdues qu'il suffirait d'employer gratuitement.

Il est certain que, en conséquence des frais de transport si onéreux que nous verrons tout à l'heure, faire venir du combustible de France pour alimenter de semblables industries, c'est faire payer cher à la métropole la fierté qu'elle peut avoir de montrer à des indigènes une usine à vapeur.

Des dépenses d'un autre genre, qui ne sont pas de la même nature et qui n'incombent qu'indirectement à la colonie, mais qui gênent le commerce, ce sont les assurances énormes à payer pour les risques que courent les bateaux qui se livrent au hasard des fonds du fleuve capricieux, heureux encore quand ils ne sombrent pas avec toutes les marchandises qui composent leur fret. Les bateaux échoués et détruits dans le Sénégal sont légion. (Fig. p. 325.) Quand ces cataclysmes surviennent, c'est forcément le commerce et la colonie qui en supportent tous les frais, ils sont à la charge de l'un ou de l'autre selon que les marchandises transportées sont destinées à des commerçants ou à la colonie.

Enfin, si les bateaux ne s'échouent point et qu'ils jugent prudent de ne pas aller plus loin, ils se délestent en débarquant leurs marchandises, en rase campagne, sur les berges du fleuve où elles périssent le plus souvent, faute de chalands pour les

venir prendre. (Fig. p. 329.) Le temps les dégrade bien vite et bien souvent aussi elles ne tardent pas à être détruites par les termites, quand elles ne sont point métalliques.

Bien d'autres sommes encore sont dépensées en pure perte au détriment des capitaux français. Faute de prévoyance ou d'un judicieux raisonnement la colonie en est, dans une certaine mesure, moralement responsable. Celles englouties par ces automobiles géants avec leurs milliers de tonneaux de pétrole perdu en sont des preuves irréfutables.

Transportés à grands frais jusqu'à Kayes, ils ont été remisés en piteux état sous des hangars, où ils sont devenus inutilisables. Sans espoir d'en sortir jamais, si on n'utilise pas sur place, à d'autres usages, les pièces métalliques qui les composent, il leur faudra, s'ils le peuvent, prendre le chemin du retour sans avoir rien fait que s'être offert un voyage pénible, qui n'aura point été gratuit pour qui les a fournis. Mais il est à prévoir que le coût du transport qu'ils nécessiteraient pour le retour, ajouté à celui de l'aller, serait plus élevé que les machines ne valent. D'où perte intégrale de leur prix d'achat et des débours énormes que leur transbordement a nécessités. Quant au pétrole, il y a beaux jours que le soleil des tropiques l'a réduit à néant.

Si, depuis vingt ans, les sommes dépensées à tâtonner avaient été employées à la construction de nos lignes de tramways qui, elles, seront sûres et

d'un fonctionnement régulier, il y a longtemps que l'incohérence n'existerait plus. Le commerce, l'agriculture et la colonisation auraient fait de tels progrès que, depuis de longues années, la vie entière de la colonie ne serait plus à la charge du pays qui l'a conquise.

Le rendement de ces lignes serait des plus positifs, tandis que les dépenses faites jusqu'ici, et dont l'ère semble ne pas être close, ne produisent rien, faute d'organisation logique du système de voies employé pour les communications et les transports; système qui n'est pas pratique, qui est incommode et trop cher et, par suite, inabordable; d'où négation presque absolue ou insignifiante notable des transactions commerciales.

Les lignes de tramways assureront un transport régulier et à bon marché, aussi bien au Sénégal et au Soudan que jusque vers le Tchad où seront réduites, de plus des trois quarts, les données où reflète le mirage dissimulé derrière les indications spécieuses que nous a vantées le capitaine Lenfant qui a remonté le Niger, la Bénoué et atteint le Tchad au prix de coûteux et pénibles efforts; car les rapides du Niger, quoique difficiles à franchir en certaines saisons, ne sont rien comparativement aux rapides des rivières étroites de l'intérieur qui ne sont parfois que des filets d'eau de plusieurs lieues de longueur. Et malgré les efforts qu'il a faits pour reconnaître ces passages, ses données ne sauraient nous convaincre et encore moins

nous prouver qu'il a découvert une voie qui fera faire un seul pas à la colonisation, en ce qui concerne les transports économiques, rigoureusement nécessaires au commerce et à la régularité du ravitaillement des postes.

Le beau livre de Gentil, sur la *Chute de l'empire de Rabah*, nous fixe assez sur l'utilisation des eaux des rivières de la région du Tchad, et dire au commerçant français, anglais ou allemand qu'il peut atteindre, d'une façon économique et pratique, le lac intérieur par la Bénoué, c'est sciemment le tromper.

En effet, nous éprouvons déjà de grosses difficultés sur les rives du Sénégal et du Niger, qui nous sont soumises, chaque fois que nos porteurs ou nos laptots nous faisant défaut nous voulons nous en procurer d'autres, à prix d'argent, pour les remplacer. Sur les lignes de ravitaillement du Sénégal et surtout du Niger, pourtant absolument soumises à notre autorité, les porteurs et les laptots désertent souvent leurs villages pour éviter d'être réquisitionnés pour ce rude métier. C'est avec la plus grande peine que nous pouvons nous tirer d'affaire quand nous avons, passagèrement, de gros transports à effectuer et nous avons vu, dans les affaires récentes du Congo, les origines des exactions que commettent souvent des administrateurs pour assurer ces services. Que sera-ce alors quand, sur les rives de la Bénoué, par suite de rapides à franchir ou de pannes quelconques, nous

aurons un personnel à remplacer et que nous voudrions, *en pays anglais*, nous procurer des porteurs, des laptots et des vivres ?

Pour quiconque a l'habitude de parcourir ces contrées, la pénétration par la Bénoué est une voie dont la recherche était inutile, et si, malgré tout, on l'a tentée, à force d'argent, soyons assez sincères et vrais pour dire, sans préjugés, qu'elle est impossible.

Pour la construction de nos lignes économiques Decauville, la colonie peut les construire et les exploiter elle-même comme elle peut — et ce serait préférable — les donner à créer et à exploiter à une ou plusieurs compagnies.

Dans ce dernier cas les conventions passées entre l'administration coloniale de l'Etat et les entreprises devront rigoureusement être uniformes ; avec les mêmes droits, les mêmes obligations, les mêmes tarifs, les mêmes consignes, les mêmes garanties à assurer aux marchandises et à leurs transports, les mêmes délais, selon les distances, etc. En un mot, la même organisation et la même discipline devront partout régner d'une façon uniforme et constante ; car rien n'est préjudiciable au commerce et à la commodité des voyageurs, en général, comme les changements de compagnies avec leurs prix de transports différents et leurs conventions spéciales.

Il faut tout ramener à la plus simple expression possible, comme il faut qu'un commerçant, avant de se mettre en campagne, puisse rapidement, par un

simple coup d'œil jeté sur un barème, calculer les frais divers que lui nécessiteront le transport de ses marchandises et les dépenses de son voyage.

Ces conditions de prévoyance remplies, la construction de ces lignes pourra donc s'exécuter :

FIG. 92. — Tombeau du colonel Klobb à Tombouctou.

1° Par les soins de l'administration coloniale de l'Etat (Génie ou ingénieurs spéciaux) ;

2° Par les soins d'une seule compagnie si possible.

Si ces constructions sont assurées par les soins de la colonie, au moyen de crédits alloués à cet effet, des ingénieurs, civils ou militaires, seront spécialement désignés pour assurer les travaux que néces-

siteront les tracés des lignes, et par suite, l'édification même des lignes.

Ils auront sous leurs ordres des chefs de travaux européens en nombre suffisant pour qu'ils puissent fréquemment, à cause de la période d'acclimatement, toujours pénible, se relever entre eux dans la direction des équipes d'indigènes employées à la construction de la voie.

Des ouvriers d'art, également indigènes, provenant de Saint-Louis, de Dakar ou d'autres lieux, seront employés à édifier les travaux d'art indispensables ; travaux qu'il faudra du reste éviter le plus possible, quitte à faire faire à la voie des détours assez conséquents pour ne pas se trouver dans l'obligation de procéder, dès maintenant, à des constructions longues et dispendieuses pour ces installations primitives qui doivent être installées avec célérité et dans les meilleures conditions possibles de bon marché.

A défaut d'ouvriers d'art indigènes, on emploiera des ouvriers d'art venant de France ou de nos autres colonies, dans les limites strictement nécessaires à cause du peu de travail qu'ils pourront fournir sous ces climats étrangers et aussi à cause des prix énormes qu'il faudra les payer.

Quant aux manœuvres et terrassiers indigènes, chargés d'assurer l'exécution des travaux de nivellement de la voie, ils seront employés dans les conditions que nous allons déterminer : Nous allons être obligé d'émettre ici un principe qui serait inad-

missible et insoutenable si nous opérions dans un pays civilisé, c'est-à-dire si nous nous adressions à des ouvriers européens ou autres qui vivent du salaire de leur travail quotidien. Au Soudan, il n'en est pas encore ainsi. Nous prendrons, en conséquence, l'indigène tel qu'il est et nous emploierons ses moyens sans qu'il en souffre, en le satisfaisant même, et surtout en lui préparant, pour un avenir rapproché, un sort meilleur que celui qu'il subit depuis des siècles.

Revenons donc de quelques chapitres en arrière et rappelons-nous l'aspect misérable du pauvre hère que nous avons rencontré et que nous avons présenté en différentes circonstances. Rappelons-nous que la masse des noirs, de condition inférieure, souffre constamment d'une faim que nous n'hésiterons pas à qualifier de chronique ; rappelons-nous que le noir n'est, le plus souvent, couvert que de loques sordides, à peine suffisantes pour cacher sa nudité ; rappelons-nous les nombreuses maladies qui le déciment et que nul n'a cherché jusqu'ici à enrayer d'une façon méthodique ; rappelons-nous l'état de la masse captive par rapport à ses maîtres ; rappelons-nous comment elle travaille et la maigre nourriture qu'elle reçoit en échange de son labeur ; rappelons-nous que, sa faim n'étant jamais apaisée, elle est obligée de demander à la brousse, comme une bête sauvage, le supplément de nourriture, le plus souvent indigeste, qui lui est nécessaire ; rappelons-nous surtout que cette masse captive n'a jamais vu

son travail rétribué ; rappelons-nous encore qu'elle ignore la valeur du métal monnayé, si précieux aux hommes civilisés ; rappelons-nous enfin que le premier de ses bonheurs est d'avoir *le ventre plein* et, en second lieu, celui de posséder quelques toiles légères pour se couvrir le corps.

Puisque nous pénétrons dans un pays sauvage, le temps des hommes qui le peuplent ne représente, pour eux, aucune valeur ; c'est ce temps que nous allons utiliser et employer à des choses sérieuses, tout en assurant à l'indigène la nourriture régulière qui lui manque et en lui procurant les tissus de toile qu'il convoite pour parfaire son bonheur ; nous allons lui assurer tout cela contre le lent et maigre travail que ses mains, encore inexpérimentées, pourront nous fournir.

Comme il n'est point habitué aux travaux que nécessitent de grandes entreprises, il faut agir sagement et très progressivement pour ne pas excéder ses forces et le décourager.

Les terrassiers et les manœuvres travailleront à peu près huit heures par jour : le matin, de six heures à dix heures et, le soir, de deux heures à six heures. Ils auront ainsi, aux heures les plus chaudes du jour, de dix heures du matin à deux heures du soir, quatre heures de repos qu'ils emploieront à faire un bon repas et une sieste réparatrice et réconfortante.

Ils recevront, comme salaire, le seul bien qui les tente : celui de manger à leur faim. Deux kilogrammes de mil par jour et par homme, le sel

nécessaire pour préparer les aliments et, par trimestre, une pièce ou une demi-pièce de guinée sera, pour l'instant, le comble de leur bonheur et celui de leur famille.

Deux kilogrammes de mil suffiront amplement ; mais ils sont nécessaires, car il ne faut pas oublier que la ménagère du noir, qui pile son mil et qui lui prépare ses repas, qui va au bois et qui nourrit ses enfants, a aussi droit à la vie. Si l'on peut avec cela lui donner de la viande une ou deux fois par semaine, il ne quittera jamais le service de l'Européen, autant que ce service ne consistera pas, pour lui, à faire le métier de porteur.

Ces dépenses seront dérisoires pour un peuple civilisé en même temps que le produit du travail obtenu sera, pour la civilisation, le commencement du progrès que nous devons chercher.

Plus tard, quand ce progrès aura grandi et qu'il aura pénétré plus avant, nous verrons comment nous aurons à organiser le travail et sa rétribution nouvelle. Pour l'instant, le pays ne produisant à peu près rien, nous ne pouvons que dépenser en conséquence de ses rendements et aussi en conséquence des besoins primitifs auxquels sont habitués les hommes que nous allons employer.

Nous venons de voir qu'ils seront comblés au delà de la mesure à laquelle ils sont habitués.

Ces deux kilogrammes de mil, par travailleur et par jour, seront perçus au titre de l'impôt fourni par la totalité des villages de la colonie et prélevé

dans les mêmes conditions que cette denrée l'est actuellement pour les besoins des services indigènes divers, dont la plupart produisent un service moins utile que ne le sera celui de nos équipes employées à la construction de nos petites voies ferrées.

La guinée qui parfera le bonheur de nos terrassiers et manœuvres sera soldée par les crédits alloués pour la construction de ces lignes, mais les travailleurs, dont le nombre sera déterminé en raison de la population et de la richesse des cantons, seront nourris par les villages qui les fourniront. Ceux-ci auront été avertis préalablement, une année à l'avance, de la quantité de mil et d'ignames à fournir pour la nourriture du nombre d'hommes de leurs villages employés sur nos lignes.

En somme on ne paiera réellement, avec le crédit alloué, que les matières venant de France : matériel de construction et de roulage, objets d'échange et main-d'œuvre que nécessitera l'érection des travaux d'art.

Ces lignes, appelées à rendre si florissantes les régions traversées, seront ainsi construites aussi économiquement que possible en même temps que, même pendant leur construction, elles ne léseront le sort de personne. Elles feront faire un pas gigantesque au commerce qui accourra pour rassembler, réunir et exploiter les productions que nous avons vues sortir du néant, grâce aux écoles agricoles coloniales et qui, sans ces lignes, seraient restées inemployées.

Les prix de transports seront dérisoires comparativement à ceux que nous avons déjà considérés; ils seront de cent à cent cinquante pour cent inférieurs à ce qu'ils sont actuellement, et ceci sans faire entrer ici en ligne de compte la perte de temps et la dégradation des marchandises que provoquent les transports actuels.

Reportons-nous, pour constater cette différence, au tableau qui indique les prix de transports que l'on paye actuellement pour une tonne de marchandise débarquée à Dakar et transportée à Bamako (p. 326 à 328).

Comparons aussi les difficultés que rencontrent les mêmes marchandises dans leurs modes successifs de transport et les inconvénients de main-d'œuvre qu'elles rencontrent par une manutention trop souvent répétée.

Si nous accompagnons nous-mêmes nos marchandises, nous aurons à supporter les tribulations successives qui vont suivre, et si nous ne les accompagnons pas, nous aurons la plus grande chance de n'en recevoir qu'une certaine partie; dans quel état et dans combien de temps?

Prenons par exemple un point central d'arrivée, Bamako ou Bobo-Dioulasso, si l'on veut. Au point terminus des messageries maritimes, nous aurons :

Débarquement des marchandises à Dakar et embarquement en chemin de fer.

De Dakar à Saint-Louis, transport par la compagnie du chemin de fer du Cayor.

A Saint-Louis, manutention de débarquement et d'embarquement sur les bateaux de la compagnie des bateaux fluviaux.

De Saint-Louis à Podor ou Mafou, sur le Sénégal, transport par les bateaux fluviaux de la compagnie précitée.

A Podor ou Mafou, débarquement des marchandises sur les berges du fleuve et leur embarquement sur les chalands de la flottille du Sénégal ; les marchandises peuvent séjourner ici entre quinze jours et trois ou quatre mois.

De Podor ou Mafou à Kayes, transport par les chalands du Sénégal (les monoroues, quand ils fonctionnent, ne transportent, en outre des passagers, que le courrier et les marchandises expédiées en grande vitesse à l'adresse de l'administration).

A Kayes, manutention de déchargement des chalands et embarquement en chemin de fer.

De Kayes à Kita, ou l'une des stations suivantes, transport par chemin de fer du Sénégal au Niger.

A Kita, ou l'une des stations suivantes (voire Bamako), manutention de déchargement et de rechargement sur les voitures Lefèvre, à trois cents kilogrammes par voiture, par mulet et par conducteur.

De Kita ou plutôt de Bamako à Koulikoro, transport par voitures Lefèvre.

N'arrivons pas jusqu'à Bobo-Dioulasso, car, à partir de Bamako, toutes nos pauvres marchandises doivent déambuler à tête de porteur, à raison de vingt-cinq kilos par homme, sur un parcours de vingt à vingt-cinq kilomètres par étape ; et Bobo-Dioulasso n'est pas à bien moins de cinq cents kilomètres de Bamako.

Il est impossible de se rendre compte de toutes les fatigues que provoquent ces tribulations, si on ne les a soi-même subies.

Beaucoup de commerçants se découragent avant

FIG. 93. — Chemin de fer de Kayes au Niger. — Voie de 1 mètre.
Gare de Kita.

d'avoir atteint le résultat qu'ils avaient espéré et qu'ils avaient entrevu mirifique.

Nous sommes donc à Bamako, avec nos colis péniblement réunis et dans lesquels nous aurons, malgré nos soins, des avaries et des pertes.

Quelles attentes nombreuses, toujours longues et toujours ennuyeuses, se répètent à chaque change-

ment de mode de transport ! Dans certaines haltes, le temps perdu peut varier entre trois jours et plusieurs semaines.

Considérant tous ces arrêts, nous pouvons nous faire une idée très exacte, non seulement de l'insuffisance et de l'incommodité des moyens de transports actuels, mais encore de leurs difficultés insurmontables pour quiconque ne serait pas rompu à leur pratique.

Pour éviter au commerce ces difficultés inimaginables, il est donc de toute nécessité que nous organisions quelque chose de pratique, quelque chose qui soit tout simplement plus logique et moins puéril.

Nos tramways, de construction simple et rapide, résolvent le problème en répondant à tous les desiderata cherchés : économie, rapidité, commodité, sécurité.

Ils chargeront à Dakar, à Konakry, à Grand-Lahou ou à Kotonou leurs marchandises et, sans désemperer, ils les conduiront directement, sans risques de pertes ou de dégradations, à une vitesse de cent kilomètres par jour, sur les lieux de leur écoulement.

A Bamako, Sikasso, Tombouctou, elles arriveront en dix et quinze jours, sans difficultés, au lieu de quatre à six mois qu'elles mettent actuellement, au prix d'efforts et de pertes inouïes. C'est-à-dire qu'actuellement le commerce est condamné à écouler, dans le cours d'une campagne annuelle,

le stock de marchandises qu'il a pu réunir pendant de longs mois, et quand ce stock est épuisé, il lui est impossible de le renouveler ; d'où fluctuation souvent disproportionnée entre les approvisionnements, qui sont l'offre, et la demande, qui est l'écoulement.

Tel est le système actuel de ravitaillement normal pour le Soudan. Il est, comme on le voit, des moins commodes et des plus coûteux.

Il est un autre moyen de ravitaillement qui diminue le laps de temps que nous venons d'indiquer d'une façon notable, c'est celui qui fonctionne sur le Sénégal, quand l'étiage des grandes eaux le permet. Pendant les deux ou trois semaines que dure la crue, les grands bateaux arrivent jusqu'à Kayes. Ce système, quand il est possible, diminue de quarante à cinquante jours le temps des trajets imposés aux marchandises et de cinquante pour cent le prix de leur transport entre Kayes et Bordeaux.

Mais il arrive que, certaines années, la crue est insuffisante pour permettre aux transports de remonter le fleuve. C'est alors que les stocks considérables de marchandises qui séjournent à Dakar, à Saint-Louis ou à Podor, en attendant la crue, sont condamnés à être déchargés sur place et à n'atteindre jamais les centres auxquels ils étaient destinés.

Quelles dépréciations ne vont pas subir les marchandises qu'ils renferment puisqu'elles ne pour-

ront arriver sur leurs lieux d'écoulement ? Quel trouble cette impossibilité de les faire arriver ne va-t-elle pas porter dans le commerce ? Combien d'années de labeur faudra-t-il aux maisons auxquelles elles étaient destinées, pour récupérer les pertes subies de ce fait ? Bien heureux encore si, à cause de la crue capricieuse et irrégulière du fleuve, son insuffisance ne conduit pas ces maisons à la ruine !

C'est cette lacune, capitale et effrayante, que présente la voie fluviale, qu'il suffisait de démontrer pour prouver combien est aléatoire la sécurité que cette voie de communications offre au commerce de ces régions lointaines. Il en est de même pour toutes les régions du Soudan traversées par des rivières ou des fleuves. Et moins les rivières sont importantes, plus les difficultés sont grandes.

Or, il n'a été question, jusqu'ici, que de marchandises manufacturées à exporter au Soudan ; que serait-ce si on voulait employer cette même voie en sens inverse pour transporter vers l'Europe les matières premières, lourdes et brutes, que peut nous fournir la colonie ? Cette voie est donc pratiquement impossible ; c'est la raison qui fait que l'exportation de tout produit du Soudan central vers la métropole est absolument nulle, comme c'est elle qui empêche la création de toute industrie agricole dont les produits ne pourraient être dirigés vers la France.

Il importe donc, au plus haut point, de tourner

ces difficultés insurmontables, barrières opposées à tout progrès, par l'installation rapide des lignes préconisées.

Cette condition est intimément liée à celle des écoles coloniales agricoles. De ces deux causes dépend tout entier l'avenir florissant qui doit s'étendre sur notre colonie.

Voyons maintenant ce que seront exactement les transports par tramways :

Un mulet, ou un cheval du Macina, peut traîner, sur rails d'une voie horizontale, non compris le poids du wagon, une charge de six tonnes ; il ne traîne plus que cinq tonnes sur rampes de deux centimètres et trois tonnes sur rampes de quatre centimètres. Il peut marcher à une vitesse de cinq kilomètres à l'heure.

On formera des relais de chevaux tous les vingt-cinq kilomètres. Un convoi franchira en cinq heures l'espace séparant les relais.

Pour ne pas marcher pendant les heures les plus chaudes du jour, le convoi pourra s'arrêter, si on le juge utile, de onze heures à deux heures, à la station pour laquelle les heures de départ seront réglées de telle sorte qu'il arrive à onze heures à la station d'arrêt. Comme on changera de conducteurs et de chevaux à chaque relais, on franchira quatre relais par vingt-quatre heures, c'est-à-dire cent kilomètres.

Selon l'importance du convoi, on attellera deux, trois, quatre chevaux ou plus, avec un conducteur

par cheval, ou pour deux chevaux s'ils sont attelés sur la même voiture. Un homme de confiance, chef de train, accompagnera le convoi d'un bout à l'autre du parcours. Il le pourra facilement, puisqu'il prendra ses repas et se reposera sur l'une des voitures du train accompagné.

Nous aurons ainsi des marchandises qui pourront voyager aussi sûrement qu'en France et à une vitesse relativement rapide, puisqu'elles franchiront un espace de cent kilomètres par vingt-quatre heures sans qu'elles aient à subir la moindre manutention; fait si préjudiciable constaté pour les différents modes que nous avons passés en revue.

Quelles seront maintenant les dépenses que nécessiteront, par jour, ces transports ?

Supposons un convoi de quatre chevaux ou mulets transportant quinze tonnes.

En alternant dans les relais, les conducteurs peuvent franchir deux relais par vingt-quatre heures, soit à payer pour une distance de cent kilomètres :

8 hommes à 1 franc	8 ^f »
Les chevaux ne franchiront qu'un relais de vingt-cinq kilomètres, soit 16 che- vaux à 0,75 la ration.	12 »
1 chef de convoi	2 »
	<hr/>
Soit	22 ^f »

que coûtera le transport de quinze tonnes de marchandises pour un parcours de cent kilomètres en vingt-quatre heures.

Soit pour mille kilomètres une somme de deux cent vingt-deux francs ; c'est-à-dire quinze francs par tonne.

A cela, nous savons qu'il nous faut ajouter une assez forte majoration pour le paiement des palefreniers qui seront à postes fixes dans les stations ; pour le paiement des cantonniers qui entretiendront la ligne ; pour l'amortissement des prix d'achat des chevaux et des mulets ; pour le paiement du personnel d'expédition aux quais de débarquement ; pour l'intérêt, à un taux déterminé, des capitaux engagés pour la construction de la ligne, etc.

Supposons que, pour combler ces dépenses, le prix brut que nous venons d'indiquer soit triplé, quintuplé, décuplé même, cela n'empêchera pas que nous aurons une économie de plus de soixante pour cent sur les prix de transports actuels, et ceci même en calculant sur le *décuple* des prix émis ci-dessus.

En France, pour les grandes distances et les grosses marchandises, sur les voies ferrées, les transports sont taxés de 0,08 à 0,10 la tonne kilométrique. En prenant le double de la moyenne de ces prix, ou en nous basant même sur une taxe de 0,25, nous pourrions sûrement transporter à ce prix les marchandises sur nos voies soudanaises. C'est-à-dire que nous aurons une économie de plus de 50 % sur les transports actuels à voie de un mètre qui ont lieu entre Dakar et Saint-Louis, et une économie de plus de 150 % sur les transports généraux

combinés : par porteurs, par chemin de fer et par eau. Et surtout, avec cet avantage immense : c'est que les marchandises arriveront sûrement, avec un temps huit et dix fois moins long et sans risques de pertes et de dégradations.

Nous verrons encore, peu de temps après la mise en exploitation de nos lignes, diminuer, d'une façon très sensible, les prix des transports indiqués ci-dessus, et ceci en raison des retours utiles que fera la compagnie, en drainant, vers la mer, les bois dont les coupes lui seront concédées, concurremment aux concessions faites à des compagnies d'exploitation ou à des particuliers.

Les matières premières de réelle valeur de ces régions luxuriantes : caoutchouc, huile de palme, kolas, bois précieux et bois de constructions, minéraux, animaux, viandes abattues, etc., prendront dès lors un essor considérable dont profitera encore la compagnie de transports qui aura, à cet effet, avantage à posséder ses propres bateaux, ce qui lui permettra de transporter les marchandises, par eau et par Decauville, ou vice versa, du lieu de leur enlèvement, Bordeaux ou Marseille, jusque sur les lieux de leur écoulement.

Il serait donc superflu d'insister encore pour faire ressortir les avantages de ces lignes dont la construction s'impose.

D'après les distances que peuvent franchir nos convois de marchandises en vingt-quatre heures, les ports de la côte occidentale d'Afrique seront,

en toute saison, distants des points terminus du nombre de journées suivant :

Dakar-Kayes, trajet en 6 jours, et Dakar-Bamako, trajet en huit jours, du fait du chemin de fer du Sénégal au Niger.

FIG 94. — Automobile sur rails à moteur à pétrole ; force 8 chevaux ; vitesse 24 kilomètres à l'heure ; contenance 22 places (Decauville-Creil) ; peut être actionné à l'alcool.

Grand-Bassam ou Grand-Lahou-Bobo-Dioulasso, trajet en 7 jours.

Kotonou-Say, trajet en 7 jours.

Bamako-Say, trajet en 11 jours.

Tombouctou-Kayes, trajet en 10 jours, et par suite :

Tombouctou à 6 jours de Bobo-Dioulasso, et enfin :

Say au Tchad, trajet en 12 jours.

Bamako est à environ sept cent cinquante kilomètres de Konakry.

La ligne du chemin de fer à voie de un mètre, projetée jusqu'à Kouroussa, gagnerait à être réduite en une voie économique de 60 centimètres pour compléter le réseau des tramways et, dès lors, Bamako serait à huit jours de Konakry sans aucun transbordement.

L'avantage que présente une seule manutention des marchandises aux ports de débarquement et aux points terminus est indiscutable. On évite ainsi des pertes et des avaries considérables, en même temps qu'il deviendra aussi facile de se ravitailler que si l'on était en France même.

Les trajets postaux pourront, avec des relais d'hommes et de chevaux, marcher à une allure accélérée d'un bout à l'autre des lignes. En marchant à une vitesse minima de neuf kilomètres à l'heure, ils pourront franchir une distance de deux cent seize kilomètres (ou plus exactement 200 kilomètres) par vingt-quatre heures, ce qui mettrait en tout temps les courriers postaux partant de :

Dakar, à 3 jours de Kayes et à 5 jours de Bamako.

Konakry, à 4 jours de Bamako.

Kotonou, à 4 jours de Say.

Bamako, à 6 jours de Say.

Tombouctou, à 5 jours de Kayes, et par suite :

Tombouctou, à 8 jours de Dakar.

Le Tchad, à 6 jours de Say.

Par les transports de second ordre,

Bordeaux ou Marseille sont à 7 jours de Dakar.

— — 9 jours de Konakry.

— — 12 jours de Grand-Bassam.

— — 14 jours de Kotonou.

Marseille et Bordeaux se trouveront donc en toutes saisons,

Par Dakar à 11 jours de Kayes.

— 13 jours de Bamako.

— 16 jours de Tombouctou.

Par Kotonou à 18 jours de Say.

— 24 jours du Tchad.

Les commerçants pressés et les services urgents pourront encore franchir ces distances terrestres en deux fois moins de temps, par l'emploi d'automobiles légers qui, cette fois, rouleront sur des rails et non point dans du sable, de même qu'ils ne seront plus exposés ni aux côtes à pentes excessives, ni non plus aux ornières.

C'est-à-dire que toutes ces distances seront franchies en quatre fois moins de temps qu'elles ne le sont aujourd'hui; elles ne présenteront plus aucune difficulté; elles seront quatre fois plus économiques et par conséquent abordables à un plus grand nombre de commerçants, de colons et d'industriels désireux d'aller tenter la fortune dans les parties riches des régions que nous avons conquises et où, pour cueillir abondamment, on n'a besoin que de semer. C'est le but à atteindre.

Quelle augmentation de bien-être n'en retirera pas l'indigène par suite de la facilité avec laquelle arriveront toutes les marchandises qui lui sont nécessaires et qu'il ne peut actuellement se procurer qu'à grand'peine à cause de leur grande cherté, ce qui ne se concilie guère avec son extrême pauvreté !

Le sel, notamment, qui ne vaut pas moins de un franc le kilogramme vers les régions centrales du Niger, descendra à vingt ou vingt-cinq centimes et la masse des pauvres, pour laquelle le sel est un luxe qu'elle ne s'offre qu'à l'occasion des fêtes du Ramadan ou de la Tabaski, pourra voir cet objet de consommation devenir, pour elle, abordable, ce qui la fortifiera en supprimant à tout jamais l'insipidité des aliments qu'elle absorbe actuellement.

C'est-à-dire que le fruit de ses peines qui n'a jamais eu de valeur, faute d'écoulement, en acquerra une très appréciable, en même temps que baisseront de prix les objets de première nécessité qui lui manquent. La facilité des échanges l'encouragera donc à travailler et à produire pour améliorer son bien-être personnel et pour sortir de la misère dans laquelle l'a tenue jusqu'ici enserrée la vie barbare au milieu de laquelle elle a vécu.

L'Etat lui-même économisera les trois quarts des frais de voyage qu'il paie actuellement aux militaires et aux fonctionnaires de toutes sortes qui rejoignent leurs postes; il économisera les frais de transport par porteurs qui sont très onéreux en

même temps qu'incommodes; il économisera plus des trois quarts des frais qu'il fait pour faire parvenir, des centres secondaires, le ravitaillement dans les postes lointains (ravitaillement qui devien-

FIG. 95. — Automobile sur rails à moteur à pétrole ;
force 5 chevaux ; 24 kilomètres à l'heure ; 6 places (Decauville-Creil, S.-et-O.) ;
peut être actionné à l'alcool.

dra du reste inutile par suite des nouvelles productions trouvées sur place). D'où économie même de son prix total d'achat et du transport des denrées qui le composent.

En un mot, les économies réalisées paieront, à elles seules, en moins de dix ans, les dépenses nécessitées par les constructions qu'il est urgent d'installer. Tandis que si l'on continue les erre-

ments habituels notre colonie ne sera, dans dix ans et plus, que ce qu'elle est aujourd'hui. Il faut donc se mettre à l'œuvre et organiser le plus vite possible; et, quand nous aurons créé, il faudra améliorer et ensuite parfaire. C'est la progression qui s'impose. La France ne saurait faillir à ce devoir; elle se doit aux peuples qu'elle colonise comme elle se doit à l'extension du commerce de ses nationaux.

Des mots, des idées irréalisables, des tâtonnements et des dissensions ne font pas faire un seul pas au progrès de la colonisation. Nous perdons notre temps en l'employant à des choses frivoles et nous dépensons nos capitaux sans qu'ils profitent à quelque chose de durable. D'un côté, c'est de l'indécision et un manque d'orientation et, de l'autre, c'est de l'imprévoyance et un gaspillage qui montrent une coupable inconséquence.

Notre but est visible et, pour l'atteindre, la ligne en est tracée. Les rendements matériels qu'il produira sont palpables et faciles à obtenir.

Ils se traduisent par des données qui ne sont plus des utopies, comme celles qui ont présidé à l'installation d'automobiles devant rouler dans du sable surchauffé, avec leurs rouages multiples et compliqués.

Lancer, sans routes réelles, de pareilles machines, c'est lancer des blocs carrés dans du sable. Les unes et les autres y roulent aussi bien et l'homme novateur qui a envoyé ce matériel au Soudan, l'a

envoyé dans le vide ; il y a perdu son temps, sa peine et son argent et aussi son crédit. L'ensemble totalisé donne une somme de déboires qu'il se serait évitée s'il avait préalablement comparé le total de ses moyens à la somme qui lui était nécessaire pour faire conquérir, par de si fragiles instruments, des espaces si peu faits pour se laisser vaincre.

Il en serait de même du Transsaharien électrique, entrevu dans un éclair, « filant avec une vitesse de foudre, de la Méditerranée à Tombouctou ! » Que traînerait-il s. v. p. ?... Automobiles, Transsaharien, canalisation ou balisage des fleuves, sont des projets dont l'exécution a été commencée et heureusement suspendue.

En poursuivre la réalisation serait la ruine mathématiquement organisée. Les esprits qui pensent si grand sont des esprits féconds, c'est certain ; mais leur fécondité avoisine la folie, parce qu'elle ne se rapproche, en rien, de la positive réalité ; ces esprits ensoleillés ignorent la force de propulsion des instruments qu'ils préconisent ; ils ne calculent ni la valeur intrinsèque de cette force, ni ce qu'elle coûte à entretenir. Leur réflexion voit grand ; mais ils n'ont aucune idée du mécanisme qui doit être le moteur sur lequel ils auront à compter avant de se jeter dans le vide. Aussi leur vol n'est-il qu'éphémère puisqu'ils se lancent, sans soutien, sur des ailes fragiles qui les trahissent bientôt.

Et s'ils ont escompté le fonctionnement uniforme et constant de leurs instruments, ils ont sciemment

compté avec la bourse d'autrui, ou avec celle de l'Etat, sachant bien que leur création n'est qu'un instrument de luxe, un instrument de réclame spécieuse, capable seulement de les faire vivre et de les grandir au détriment de ceux qui les auront écoutés.

De nos jours, tout est possible. Avec des capitaux on vient à bout de tout, mais le propre est de faire, avec eux, quelque chose d'utile qui profite à la masse et non point à celui-là seul qui attache son nom à une œuvre, quand cette œuvre est condamnée d'avance à être, pour toujours, à la charge de tous et par suite à être une création aussi insensée qu'inutile.

Au point de vue commercial une ligne transsaharienne serait contraire à toute pratique et illogique ; elle serait condamnée à ne jamais couvrir la dixième partie de ses frais. Nous le verrons tout à l'heure avec les preuves à l'appui de nos dires.

Au point de vue stratégique, nous n'en n'avons nul besoin contre les Touaregs ou contre tout autre indigène. Alors contre qui, stratégiquement, cette ligne nous serait-elle utile ? Contre les Anglais ? Nous savons que, lorsque nous serons aux prises avec eux, soit au Soudan, soit ailleurs, ce ne sera pas dans les plaines africaines que se régleront nos différends et les coups, heureux ou malheureux, qui y seraient donnés ne compteraient pour rien au moment du règlement de l'entente finale.

Une ligne transsaharienne à voie de un mètre ou

FIG. 96. — Sahel. — Vue sur le Sahara.
Groupes de caravanes arrivant du désert. — Régions qu'aurait à traverser un transsaharien.

de toute autre largeur, à traction à vapeur ou électrique, serait donc ruineuse à tous égards et elle serait bien vite condamnée à être abandonnée, après avoir simplement servi à promener les officiers du génie qui l'auraient construite et après avoir été, à l'occasion de son inauguration, le prétexte de beaucoup de bruit dans la presse, où nos amants d'idéale grandeur ne manqueraient pas de mettre en parallèle le Transsaharien et le Transsibérien.

Autant celui-ci est utile à la Russie pour souder son empire, autant le Transsaharien nous est inutile. Les promoteurs et quelques ingénieurs seuls auraient un nom à s'y créer au détriment de la popularité des hommes, responsables de l'épargne française, qui en auraient ordonné l'entreprise.

Le Transsibérien drainera vers la Russie et l'Europe centrale et occidentale les richesses ligneuses, minières et agricoles des régions exploitées et exploitables qu'il traverse ; il apportera vers l'Occident les produits précieux du Nord et de l'Orient, il sera un moyen de communications rapides entre l'Europe, la Chine et le Japon.

Les Russes auront là un tentacule puissant qui leur permettra de flairer, en tout temps, leurs jaunes ennemis. Cette artère gigantesque les mettra à quelques jours à peine de l'extrémité des immenses territoires qu'ils ont à défendre contre les puissantes nations de l'Extrême-Orient. Ils sont obligés de leur faire face là où elles se trouvent, afin de les empêcher d'envahir les immenses territoires qu'elles

convoient ou pour leur reprendre ceux qu'elles ont déjà envahis et dont l'occupation définitive les rendrait assez téméraires pour oser menacer l'Occident.

Nous, nous n'avons en Afrique à nous préserver contre rien d'analogue. Et, de plus, au lieu de traverser des régions à exploiter, comme le sont les forêts et les plaines de la Sibérie, nous traverserions trois mille kilomètres d'un espace de feu où rien ne se perçoit que la désolation, le néant et la mort.

Le Transsaharien serait la consécration bouffonne de la prédiction de lord Salisbury : le coq gaulois montrerait en effet qu'il aime à gratter en prenant, coûte que coûte, possession des oasis insignifiantes du centre saharien, qui seraient bien les volières entourées des sables brûlants, où le gallinacé feindrait, par orgueil, de venir prendre ses ébats. Mais il aurait beau se glorifier de la splendeur de ses volières sablonneuses, où il chanterait un moment à son aise, qu'il ne grouperait personne pour venir partager avec lui la villégiature de ces lieux infernaux. Et lui-même, lassé bientôt de sa liberté solitaire et sauvage, prendrait bien vite, une dernière fois, pour ne plus s'en servir, le Transsaharien qui le véhiculerait vers la Gaule, le ramenant ainsi, à moitié mort, des volières de feu au milieu desquelles il aurait perdu, dans une inutile solitude, sa chair, ses plumes et son gosier.

Et le Transsaharien aurait beau relier toutes ces volières, que l'élevage contenu ne vaudrait pas

même la visite du propriétaire. Ce serait donc payer bien cher le luxe de pouvoir dire qu'elles sont reliées par un chemin de fer.

Le Sahara est improductif; d'où, conséquence pour le Maure et le Touareg qui l'habitent : c'est qu'ils n'ont rien à exporter ni à vendre. Alors que peuvent-ils acheter?

Commercialement, une ligne, à travers ce pays infernal, y est absolument inutile.

Politiquement, la convention de 1899, passée entre l'Angleterre et la France, a placé dans la zone d'influence anglaise toute la ligne du Nil, depuis ses sources jusqu'à son embouchure.

La seule région dont elle n'a peut-être pas encore pris tout à fait possession est l'hinterland situé entre les marais du Bahr-el-Ghazal nilotique et les pays vassaux de l'Ethiopie, dont les frontières indivises s'étendent jusque vers le cours du Sobat (1).

Un différend s'élèverait-il, au sujet de ces frontières, entre l'Ethiopie et l'Angleterre, que nous n'aurions pas le droit de seconder notre amie abyssine sans forfaire à la parole donnée puisque, en même temps qu'elle relevait tous les postes laissés sur le Bahr-el-Ghazal par la mission Marchand, la France a abandonné ses droits sur ces régions, infertiles et marécageuses, qui ne peuvent être utiles qu'à l'Angleterre pour relier, par un chemin de fer, le cours navigable du Nil à ses

(1) Voir la carte deuxième.

possessions de l'Ouganda, c'est-à-dire au lac Victoria-Nyanza et les sources du Nil.

Sur nul autre point de l'Afrique nous ne sommes en compétition ni avec l'Angleterre ni avec l'Allemagne, les zones d'influence qui les concernent ayant été réglées par des conventions politiques (1894) bien avant même que les régions aient été délimitées par les missions des nations intéressées.

Puisque les nations se sont partagé, politiquement et géographiquement, des pays dont elles ignoraient à peu près la nature physique et l'ethnographie, en déterminant les frontières sans envoyer sur les lieux mêmes des représentants, cela montre que l'importance qu'elles leur accordent est insuffisante pour qu'elles pensent à s'entr'égorger dans ces coins reculés du continent africain. Une lutte, à cette distance de leurs forces respectives, serait du reste stupide.

Les nations ont également montré par ces conventions que, quoi que l'on ait fait dans ces régions, cela ne compte pour rien; d'où peu importe l'endroit où se règlent les ententes finales. Nous en avons eu une preuve flagrante dans les résultats de la mission Gentil qui a été la première, les armes à la main, à prendre possession des eaux du Tchad et de son littoral et malgré cela l'Angleterre et l'Allemagne, dont les troupes n'ont pas même encore pris possession de l'arrière pays du Bornou et du Cameroun, n'en ont pas moins intégralement conservé les limites des territoires qui leur ont été attribuées

par les conventions précitées, et sur lesquels nous avons combattu postérieurement à la convention de 1894. Après nos combats, livrés par la mission Fourreau-Lamy et par les troupes du colonel Destenave, sur des territoires affectés à l'Allemagne, nous avons dû évacuer les régions que le sang français venait d'arroser.

Stratégiquement, contre les Anglais ou contre les Allemands, un Transsaharien venant aboutir aux rives du Tchad ou sur les bords du Haut-Oubanghi n'aurait pas moins de 6,000 kilomètres. Aboutissant à Tombouctou, il n'aurait pas moins de 3,000 kilomètres et 4,000 pour atteindre les régions productives.

Mais qu'il aboutisse à Tombouctou, au Tchad ou ailleurs, le résultat serait absolument le même; il serait nul et sans espérance aussi bien là qu'ici.

D'où dépenses incalculées et ruineuses entreprises pour créer une ligne inutile et folle, en vue d'un commerce qui n'existe pas ou qui n'alimente que quelques rares et misérables caravanes. Enfin, une telle ligne n'est utile à aucune stratégie et à aucune politique.

Alors contre qui cette voie fabuleuse dirigerait-elle ses menaces? — Contre les Touaregs?

Nous avons déjà vu ce que sont ces peuplades. Celles du nord saharien commercent, dans la limite de leurs moyens, avec la Tripolitaine par Ghadamès et avec l'Algérie et la Tunisie par In-Salah, El-Goléa et Ouargla; celles du sud viennent jusqu'à Tombouctou et le Niger. Ces dernières nous paient

des tributs importants pour pénétrer sur nos territoires soit pour y commercer, soit pour y faire paître leurs immenses troupeaux.

Le centre saharien n'est parcouru que par de rares caravanes puisqu'il ne possède rien ; les Sahels, du Nord et du Sud, étant seuls à peu près occupés.

Ni l'Angleterre ni l'Allemagne ne peuvent, ni ne désirent, conquérir ces espaces de feu que nous entourons de toutes parts et qui, du reste, sont situés dans notre zone d'influence.

D'autre part, malgré les conventions politiques de 1904 passées avec l'Italie et malgré le commerce qu'y fait l'Allemagne, pour faire suite aux sables sahariens, les sables de la Tripolitaine ne sont-ils pas, tôt ou tard, à la suite de nouvelles conventions possibles, appelés à subir, comme la subira le Maroc, l'influence française ?

En Afrique, les points de pénétration des autres nations européennes qui colonisent sont situés en Afrique orientale et centrale et en Afrique du Sud ; d'où raison de s'entendre pour ne pas se gêner mutuellement dans les régions à occuper. Elles doivent être, pour les uns aussi bien que pour les autres, aussi vastes que possible.

Les sables précités qui nous avoisinent et qui sont isolés entre la Tunisie et le désert libyque, qui les sépare de l'Egypte, sont nécessaires à notre champ d'évolution, mais jusque-là, et bien que nous ne les possédions pas encore, nous n'avons

nulle invasion à craindre venant de ces côtés. Quant aux Touaregs de l'intérieur, s'ils résistent à notre autorité, en vue d'arrêter la libre pénétration de la civilisation à travers leur pays, nous n'avons qu'à les prendre par la faim et par la soif en leur suppri-

FIG. 97. — Dunes sahariennes et leur désolante aridité.
Régions qu'aurait à traverser un Transsaharien.

mant tout contact avec les points d'eau et les greniers que nous possédons et qui leur sont indispensables. Et ceci jusqu'à complète soumission; de même que nous devons interdire, dans notre zone d'influence, toute importation d'armes et de munitions.

Quand l'importante tribu des Aouelliminden sera irrévocablement soumise, toutes les autres tribus

suivront son exemple à peu près sans délai. C'est elle qui brandit sournoisement, près de nous, le drapeau de la révolte; c'est sans doute vers elle, quoiqu'elles fuient la crainte de lui être soumises, que les tribus secondaires tournent leur secrète espérance. Mais, les Aouelliminden soumis, le désert le sera avec eux et, pour leur malheur comme pour notre vigilance, c'est leur tribu qui, sur le Niger, est le plus à portée de nos coups.

Mais que les Touaregs soient complètement soumis ou insoumis ce dilemme se pose : s'ils sont soumis, nous n'avons nul besoin d'augmenter l'affront que subirait la fierté du Touareg par l'affront d'une nouvelle et perpétuelle menace que serait, contre lui, la présence d'une ligne stratégique. Il serait du reste libre et maître de la couper à tout instant, tout comme les Thounghouses sont libres de couper le Transsibérien. Alors nous faudrait-il aussi, comme le font les Russes, entretenir, le long de cette ligne, un corps de troupe spécial pour la garder?

Et s'ils restent soumis, la ligne construite n'aurait plus qu'à se laisser enliser dans les sables, le trafic commercial qui s'y ferait ne payerait pas la dixième partie des frais que nécessiterait son plus simple entretien.

En somme, un Transsaharien ne peut supporter que la comparaison d'une chaussée élevée pour le plaisir de protagonistes influents qui auraient pour but illusoire et vaniteux : celui de visiter, à leur aise,

les misérables volières que représentent les oasis intérieures du désert, mais où ne s'acclimaterait jamais, même pour y gratter à son aise, le plus turbulent de nos coqs gaulois.

Et s'y acclimaterait-il, qu'il ne pourrait, dans la succession des temps, que se gaver de sable sans jamais rien produire.

Imaginons-nous encore une série d'îlots, à peu près stériles, isolés au milieu de l'Océan et peuplés de pygmées, de démons ou de bêtes sauvages.

Une nation, la France par exemple, émet à leur sujet une idée ingénieuse, celle de relier ces îlots arides, dont la maigre végétation suffit à peine à ses habitants affamés, par un service régulier de vapeurs, spécialement créé à cet effet.

Aucun de ces îlots n'a la moindre peau d'ours à donner en échange de ces services ruineux et inutiles; mais qu'importe! pourvu que l'on puisse crier à la face du monde que cette nation désire se payer le luxe, par humanité — ou par bêtise — de relier entre eux ces îlots d'où pourrait bien surgir un ennemi imaginaire contre lequel il est bon de se préparer à prévenir les attaques.

Tel serait l'office d'un Transsaharien qui ne pourrait jamais concurrencer, pour les gros transports à effectuer dans les régions fertiles du Soudan, les lignes naturelles d'écoulement vers lesquelles les produits minéraux ou métallurgiques, les bois, les cotons, le caoutchouc, le riz, la gomme, les viandes et peaux ne pourront que se diriger. Ces lignes sont

les artères côtières qui ne traverseront que des régions fertiles pour acheminer leurs produits vers la voie maritime qui borde les régions de l'Afrique occidentale française, et il n'en est nulle autre qui puisse lui être substituée.

Pour mieux nous édifier encore, voyons ce que pourrait bien coûter un Transsaharien :

L'Algérie n'a pas une main-d'œuvre capable de fournir les manœuvres nécessaires à ce gigantesque travail puisque, pour toutes entreprises importantes, elle emploie des Siciliens, des Italiens et des Espagnols, et comme ceux-ci, malgré leurs exodes faciles, n'émigraient pas vers le Sahara, il faudrait forcément prendre les travailleurs au Soudan ou au Sénégal ; il faudrait transporter par mer et par chemin de fer, jusque sur le lieu des chantiers, le personnel recruté dans ces lointaines régions ; car on ne pourrait songer à attaquer les travaux par le sud à cause des gros matériaux de construction, venant de France, à transporter jusque-là. Ces transports d'hommes nécessiteraient des frais assez considérables. D'autre part, le désert ne produit aucune céréale ; il faudrait donc ravitailler par le nord ces immenses équipes et creuser des puits artésiens pour leur donner de l'eau.

En outre si, au Sénégal et au Soudan, nous trouvons assez facilement des engagements militaires pour parfaire les faibles effectifs de nos compagnies de tirailleurs, c'est-à-dire pour exercer un métier qui plaît au noir, il n'en serait pas

sûrement de même pour un enrôlement beaucoup plus considérable à l'effet de pratiquer des terrassements dans un pays inhospitalier que n'aiment point les originaires du Soudan. Alors ?... alors, il faudrait probablement faire revenir la civilisation en arrière de quelques années et employer nous-mêmes celle que nous disons bien haut vouloir ruiner et qui n'est autre que celle employée jusqu'ici par les roitelets noirs que nous avons exterminés : la contrainte ! variété d'esclavage qu'il nous est interdit d'appliquer pour nous procurer les hommes qui seraient nécessaires à l'exécution de ces travaux gigantesques et aussi inutiles que ruineux.

Enfin, comme approximation plus caractéristique des dépenses à évaluer, la plupart des nations qui construisent des chemins de fer dans leurs colonies africaines dépensent de 80,000 à 120,000 francs par kilomètre de voie ferrée.

En raison des difficultés de toutes sortes que présenterait le Sahara, comme ravitaillement, transports onéreux, travaux d'art, etc..., prenons seulement la moyenne de ces prix, soit 100,000 francs par kilomètre.

Le Transsaharien aboutissant à Tombouctou, avec ses 3,000 kilomètres, reviendrait à la respectable somme de 300 millions et à 400 millions pour être prolongé jusqu'en un point central de production ou de canalisation des produits d'une région : Koulikoro ou Bamako. (Voir carte 2^e.)

Le Transsaharien passant par le Tchad et abou-

tissant au Haut-Oubanghi, avec ses 6,000 kilomètres, coûterait 600 millions. (Voir carte 2^e.)

Le Transsaharien tombouctien ou sa valeur représentée par 400 millions, à 3 %, coûterait annuellement 12 millions à la France.

Au bas mot, un cantonnier serait nécessaire pour l'entretien, de deux kilomètres de voie, soit deux mille hommes pour les 4,000 kilomètres. Quoique noirs, ces hommes ne pourraient travailler et se nourrir à moins de soixante francs par mois, soit 1,440,000 francs.

Des caravansérails seraient nécessaires tous les 100 kilomètres au moins, soit quarante caravansérails à trois Européens au minimum pour chacun. Un de ces Européens pourrait être hôtelier; le deuxième, chef de gare et le troisième, ingénieur de voirie, en prévision des réparations nécessaires à la voie. Soit, pour les cent-vingt Européens, à 9,000 francs d'émoluments pour chacun, une dépense minima de 1,100,000 francs.

En réalité ces chiffres seraient plus que doublés et probablement triplés à cause des autres services qu'il serait trop long d'énumérer ici : direction, exploitation, construction, équipes de réparations, matériel, etc., pour lesquels deux ou trois millions ne suffiraient pas. C'est donc, au minimum, une somme de quinze à vingt millions de dépenses annuelles que coûterait à la France l'entretien du ruban.

Le rendement du trafic de la voie ne couvrirait

pas même les frais nécessités pour pourvoir à l'entretien du matériel roulant et du matériel fixe.

Quant à l'amortissement du capital engagé et à la solde du personnel, il n'y faut pas songer.

Si nous supposons toutefois que la voie et ses travaux d'art puissent fonctionner pendant vingt-cinq années sans être remplacés, nous n'en aurons pas moins une somme annuelle de seize millions d'amortissement à ajouter aux quinze ou vingt autres énumérés, soit non loin de quarante millions que la France devrait annuellement fournir pour se payer le luxe fou d'un Transsaharien.

Au lieu de ces folles dépenses, que la France construise, pour la stratégie de ses escadres, un canal des deux mers; qu'elle augmente ses unités de combat; qu'elle crée de nouvelles lignes de chemins de fer à travers les Pyrénées ou vers sa frontière de l'Est; qu'elle augmente ou qu'elle construise, en France, tout ce qu'elle voudra, mais jeter annuellement une pareille somme au milieu du Sahara pour n'en rien retirer, ni présentement ni dans l'avenir, serait une folie à jamais impardonnable.

A travers le désert, nous n'avons besoin que de deux lignes télégraphiques, l'une partant de Saint-Louis, longeant la côte et aboutissant au Maroc ou au Touat, pour être reliée à la ligne d'Algérie et de France; l'autre traversant le Congo, l'Oubanghi, le Chari et reliant le Tchad à Tombouctou et, de là, Biskra et la France. Ces deux lignes devraient

même exister depuis longtemps. Leur construction et leur entretien ne nécessiteront que des dépenses infimes tout en soudant parfaitement notre empire. Quant aux tribus qui pourraient les couper, il n'est utile, pour les en empêcher, que d'établir, une fois pour toutes, le système des responsabilités. C'est le plus simple, le plus logique, le plus rationnel, le plus humain, comme le plus sûr des moyens qui préservera les lignes de tout accident.

La recherche de coupables, dans ces pays du mensonge, de la perfidie occulte et de la dissimulation, est à peu près impossible et toujours considérablement trop longue.

Dans ces pays de fourberie et de ruse musulmane, les nouvelles se propagent avec une rapidité inouïe. Les marabouts tout-puissants, de concert avec les chefs de tribus, transmettent leurs ordres et les font exécuter au moyen de simples signaux. Le meurtre d'un Européen est-il décidé, que celui qui le fait exécuter est souvent à cent lieues de là, et quand il s'agit de trouver les coupables, tout le monde est innocent, personne ne sait rien, personne n'a rien vu, et si, par le plus grand des hasards, on met la main sur celui qui a tué, on peut être sûr que, généralement, ce n'est pas lui le vrai coupable.

Comme dans les pays civilisés, ce n'est pas toujours celui qui frappe qui a fomenté le crime. Il est l'instrument qui agit, parce qu'il a l'ordre d'agir, mais c'est le plus souvent un inconscient et

Fig. 98. — Vue saharienne. — Dunes de sable fin. — Leur maigre végétation. — Régions qu'aurait à traverser un Transsaharien.

toujours un homme d'obscur naissance que l'on livrera, au besoin, sans de trop grands regrets, à la justice des blancs si la tournure prise, par les recherches, amène trop à prouver la responsabilité de personnages plus influents.

Ne nous laissons pas leurrer : quand on assassine un Européen, soit pour le voler, soit pour le plaisir de tuer un infidèle, c'est le fanatisme des marabouts rebelles qui fait tout ; il est donc juste de faire peser sur eux et sur l'entourage des chefs de tribus les crimes qu'ils ont commis.

Il n'est pour cela que le système indiqué : celui de la responsabilité des tribus, qui puisse être utilisé et logiquement appliqué ; il simplifiera tout et garantira tout.

Les lignes sont-elles coupées et détruites dans un certain secteur ? Le chef de la tribu qui occupe le territoire sur lequel se trouve le secteur détruit sera responsable des dégâts commis, et s'il ne trouve lui-même les coupables et s'il ne les châtie, lui et ses pairs seront arrêtés et punis en conséquence de la faute commise.

Si un fonctionnaire européen, en service ou en mission pacifique, est assassiné dans une région, au lieu de venger sa mort par une expédition coûteuse en argent et surtout en vies humaines, nous n'aurons qu'à décider, une fois pour toutes, que l'affront fait à la civilisation par la barbarie sera vengé par le décuple de vies barbares prises parmi les hommes qui font tout, c'est-à-dire parmi

les plus influents, le chef de tribu en tête et celles de son entourage immédiat : marabouts, cadis, griots et némoukés, jusqu'à concurrence du nombre fixé.

Après deux exemples de cette nature, la police se fera toute seule au désert et les tribus, de proche en proche, se soumettront irrévocablement.

Et nos lignes télégraphiques, comme nos postes d'entretien, fonctionnant avec sécurité, ne demandons rien de plus aux habitants du désert ; c'est la seule chose que nous puissions exiger des peuplades clair-semées qui l'habitent. Nous les laisserons libres dans les espaces qu'elles aiment et dont nous ne pouvons rien tirer par nous-mêmes.

Elles apporteront à nos comptoirs des Sahels le peu de fruits de leurs oasis et les excédents de leurs troupeaux en échange des marchandises qui leur sont indispensables : céréales ou tissus.

Ces simples conditions remplies, et elles sont faciles à obtenir, laissons libres et errantes, dans leurs vastes domaines, ces populations Maures ou Touaregs qui, avec raison, sont faites pour régner sur les feux du désert.

Considérons ces sables et ces domaines de feu comme des espaces incultes et infertiles enclavés au milieu de plus riches contrées. Ne perdons pas notre temps et notre argent à vouloir les faire produire. Nous serions amenés à négliger, pour eux, le reste des domaines qu'il vaut mieux cultiver. Ces espaces arides et ingrats sont inutiles à nos besoins. Ne nous substituons pas aux sobres tribus qui les

habitent en voulant tout changer. Laissons-les libres de courir à leur aise dans les « paddocks » que nous environnons de toutes parts et dont elles ne sauraient briser les barrières que nous avons formées.

Elles, mieux que nous, tirent parti de ces paddocks et tout ce qu'elles leur feront produire, dans l'avenir, nous reviendra sans frais en échange de la part de bien-être qu'elles finiront par accepter de la force civilisatrice que la France a mission d'implanter chez les peuples qu'elle soumet à son drapeau et à ses lois humanitaires.

La fierté de ces peuplades et leur demi-indépendance seront sauvegardées en même temps que seront assurées les libertés que nous leur réclamons pour l'établissement et la sécurité des lignes qui nous sont nécessaires.

Aller plus loin serait du temps perdu et compromettre le succès.

Après l'exposé de l'esprit caractéristique de ces tribus et de celui non moins imagé de leur malheureux pays, revenons au Transsaharien et voyons par quelles sortes de voyageurs ce ruban satanesque pourrait être parcouru. Serait-ce par des indigènes sahariens et soudanais ? — C'est peu probable, car ils sont tous pauvres comme Job ; ensuite ils n'ont rien à faire ni au nord du Sahara, ni en Europe où, du reste, ils ne pourraient pas vivre de par leur profonde ignorance et les lourdes exigences de la vie qu'ils y rencontreraient.

En Europe, ils auraient les mêmes besoins que

nous-mêmes, tandis qu'au Soudan, un peu de mil et de l'eau, même bourbeuse, leur suffit ; le reste ne compte pas, pourvu qu'ils puissent s'étendre librement au soleil. Nul métier, pratiqué de la sorte, ne leur donnera jamais les moyens de s'offrir des voyages en Europe pour le vain prétexte de venir se promener au pays des infidèles. Ils n'ont même pas ce désir. Donc inutile, pour de si longs trajets, de tabler sur des recettes provenant de voyageurs indigènes ; elles seraient nulles.

Par qui alors cette fameuse voie serait-elle fréquentée ? Par des Européens ? — Nous imaginons que n'y passeraient que les fonctionnaires qui y seraient forcés, car trois ou quatre mille kilomètres du domaine de Pluton à traverser ne sont une joie pour personne, ni la nuit ni le jour, attendu qu'il ne faut pas s'imaginer qu'un Transsaharien marcherait à cent kilomètres à l'heure. Ce serait déjà bien beau s'il en franchissait une moyenne de vingt-cinq ; c'est la vitesse moyenne des chemins de fer du Sénégal et du Soudan, arrêts non compris. C'est aussi la vitesse moyenne du Transsibérien. Par ce que nous en voyons tous les jours et par ce temps de presse extrême, pendant lequel la Russie et le Japon sont aux prises, la vitesse de ce chemin de fer ne dépasse pas trente kilomètres à l'heure.

C'est également la vitesse des chemins de fer d'Algérie. Celle obtenue au printemps de 1903, à l'occasion du voyage du Président de la République, n'a pas dépassé trente-cinq kilomètres malgré les

précautions prises par la compagnie pour que rien ne retardât la marche du train présidentiel. C'est aussi la vitesse des trains de luxe qui circulent entre Tunis, Alger et Oran deux fois par semaine. Il ne faut pas songer pouvoir atteindre ces vitesses à travers les sables du Sahara.

Quel temps alors mettrait-on pour franchir le désert et quels supplices en perspective à supporter pendant le parcours de ces trois ou quatre mille kilomètres dans un pays où, sous le feu solaire du jour, rien ne repose la vue et où on a, la nuit, des températures au dessous de zéro ?

Soudainement transportés, de France, dans les régions sahariennes, la plupart des Européens seraient suffoqués par la chaleur et atteints d'insolations.

En dehors des fonctionnaires contraints de passer par cette voie et de quelques indigènes, vraiment bien rares, quels seraient les voyageurs assez amoureux de voyages pénibles et dangereux pour s'offrir la traversée du Sahara pour le plaisir vain d'aller voir Tombouctou ?

Tombouctou nous fascine parce que son nom évoque en nous, sinon une idée de l'au-delà, tout au moins quelque chose de prodigieux ! Mais qu'est-ce que Tombouctou ?

Tombouctou n'est intéressante que par sa réputation de ville barbare qui frappe notre imagination ; par l'idée qui nous la représente comme un repaire de bandits touaregs ; mais, à vrai dire, ce

n'est qu'un village semblable à tant d'autres, avec des cases en pisé, des rues tortueuses et étroites où, peut-être un peu plus qu'ailleurs, grouillent de toutes les races africaines.

Mais quelles sont les ressources de la ville et de ses environs ? — Elles sont absolument nulles, comme est nulle la richesse des habitants.

C'est d'abord la fin de la plaine submergée du Niger comme c'est le point extrême où les producteurs de la boucle apportent leurs céréales : riz et mil. Ce n'est donc pas à Tombouctou que le point terminus d'une voie ferrée, venant du désert, devrait être placé, mais bien plus à l'ouest, vers Koulikoro ou Bamako. Et pour venir jusque-là, aux trois mille kilomètres désertiques à franchir, c'est mille autres kilomètres, voire quinze cents qu'il faudrait ajouter, pour ne posséder encore qu'une seule artère dans notre empire colonial.

Ces mille kilomètres de prolongement seraient indispensables, car, le désert franchi, le Transsaharien ne saurait débarquer à sa lisière, pour les laisser là, les marchandises transportées.

Or, avec le même nombre de kilomètres de voie, *nous dotons*, avec cinq ou six fois moins de frais, *toute l'Afrique occidentale productive* d'un réseau complet qui permettra d'exploiter les richesses réelles de toutes les régions.

Au Soudan les trains ne marchent pas la nuit soit pour cause de sécurité, soit à cause du supplément de personnel qui serait nécessaire et qui

grèverait encore les frais d'exploitation, déjà si lourds pour ne rien drainer; ils ne franchissent, de ce fait, qu'un parcours de 250 kilomètres par jour en moyenne.

C'est ainsi que la distance de Dakar à Saint-Louis,

FIG. 99. — A bord du transport « l'Amérique ».

qui n'est que de 258 kilomètres à travers la partie la plus civilisée du Sénégal, se franchit en un jour plein, avec arrêt à Kellé pour le repas.

La distance de Kayes à Kita est de 300 kilomètres; elle se franchit en un jour et demi avec arrêt de nuit à Toukouto et arrêt de jour, pour le repas, à Mahina.

La ligne qui traverserait le Sahara ne pourrait marcher à une vitesse supérieure, elle serait même

sûrement moindre à cause des mille précautions à prendre en prévision des avaries de machines possibles et sans préjudice des ennuis rencontrés dans les caravansérails obligatoires. C'est donc seize jours, au grand minimum, et plutôt vingt ou vingt-deux qu'il faudrait à cette fameuse ligne pour franchir ses 4,000 kilomètres de désert. Ajoutons à ce nombre le temps nécessaire à la traversée de la Méditerranée, le temps perdu pour le transbordement à Alger, nous arrivons à un total minimum de vingt-deux ou vingt-cinq jours pour aller de Marseille, non à Tombouctou même, mais bien plus à l'ouest, à Koulikoro.

Or, par la voie maritime et les tramways à traction animale — trajets postaux — Tombouctou sera, comme nous l'avons vu, à quinze jours de Bordeaux et à douze jours seulement des régions fertiles ; c'est-à-dire à sept et dix jours de moins ; avec toutes les économies qui en résulteront et tout le confortable en plus.

Et, si on franchit en automobile sur rails la distance qui sépare Dakar ou Grand-Lahou de Tombouctou, on gagnera encore deux ou trois jours et le trajet s'accomplira ainsi en douze ou treize jours.

Les avantages que nous avons à nous relier exclusivement par la voie maritime, à notre colonie de l'Afrique occidentale et centrale, sont donc indiscutables.

A compter du départ de France, nous savons que les transports maritimes, partant de Bordeaux

ou Marseille, marchant à une vitesse infime — dix nœuds à l'heure — pour venir jeter l'ancre devant Dakar, Kcnakry, Grand-Lahou ou Kotonou, mettent sept, neuf et douze jours. Les transatlantiques qui font le service entre Bordeaux et l'Amérique du Sud filent dix-huit nœuds. En organisant un service analogue, entre la France et la Côte occidentale d'Afrique, devenue un foyer d'activité intensive, le nombre de jours précité, pour les parcours en mer, pourrait être diminué d'un tiers.

Le voyage est charmant : on jouit de la brise marine et de délices aussi variées qu'imprévues ; on jouit, à bord, d'un confort absolu, comme table et logement, à opposer aux repas mal servis et mal préparés des caravansérails ; on jouit de tout le confort désirable et d'une tranquillité appréciable à opposer aux ennuis que provoqueraient les haltes-repas trop souvent répétées du Transsaharien ; on jouit d'un repos absolu à opposer aux ennuis de la nuit à passer sous des hangars les plus divers par suite du déballage et du repliage journalier du lit de campement au milieu de colis de toutes sortes ; on jouit de la sérénité de l'air à opposer aux malaises d'étouffement que l'on supporterait dans des cages privées d'air et servant de wagons, qui circuleraient sous un ciel de feu ; on jouit des squales instructives et réconfortantes de Lisbonne, de Ténériffe ou de Las Palmas, à opposer à la lassitude et à l'énervement causés par le désolant et insupportable aspect du désert stérile.

C'est-à-dire qu'à une tranquillité absolue qui prépare l'Européen à débarquer sous un ciel inclément, le Transsaharien lui imposerait une suffocation satanesque des plus nuisibles et des plus dangereuses, en même temps que des frais de voyage quatre fois plus onéreux, et encore sans être conduit jusqu'au seuil des régions productives.

Quoi ! quand notre marine périlite et que notre devoir est de l'employer, nous lui créerions sciemment une concurrence, quelque minime fût-elle, par l'obligation dans laquelle serait l'Etat de faire passer tout ou partie de son ravitaillement par la voie qu'il aurait créée à grands frais !... La métropole n'est pas, que nous sachions, une élève de Saturne, il lui est interdit de dévorer aucun de ses enfants !

Toutes les richesses exploitables du Soudan, ou plus exactement de la Côte occidentale d'Afrique, gisent vers la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Dahomey et le Niger, entre Bamako, Dia, Djenné et Sumpi pour point terminus.

Ce n'est donc pas par le Sahara que nous devons drainer les productions que nous pouvons tirer de ces riches régions, mais bien vers les transports de nos messageries maritimes.

Par le Sahara nous aurions l'ennui des transbordements successifs et nous avons vu combien ils sont préjudiciables au commerce. Par les messageries maritimes, nous n'avons que celui du port de débarquement.

Les marchandises françaises exportées vers l'Afrique occidentale et débarquées à Konakry, Grand-Lahou, Kotonou, ne sont pas loin de leurs centres d'écoulement et, jusque-là, elles ne coûtent que vingt-cinq à trente-cinq francs de transport par tonne.

Ces mêmes marchandises pour être transportées, par chemin de fer, de Dakar à Saint-Louis, pour un parcours de 258 kilomètres seulement, paient 35 francs par tonne. Les tarifs de cette ligne étant, comme nous l'avons vu, moins élevés que les tarifs de la ligne de Kayes au Niger, et bien moins élevés que ne le seraient ceux du Transsaharien, nous allons néanmoins nous baser sur les plus favorisés pour déterminer ce que coûterait à nos voyageurs et à nos marchandises la traversée du désert.

Sur la ligne Dakar-Saint-Louis	{	Voyageurs 1 ^{re} cl. (1) . . . 60 fr.
les prix sont les suivants,		Marchandises, la tonne. 35 fr.
pour 258 kilomètres :		

Pour une distance de 4,000 kilomètres, c'est-à-dire seize fois la distance de Dakar à Saint-Louis, nous aurons seize fois 60 francs, plus 10 francs de nourriture par jour et par voyageur, soit 1120 francs par voyageur, et pour une tonne de marchandise, seize fois 35 francs, soit 560 francs, non compris

(1) Les fonctionnaires militaires ou civils, de même que les commerçants, ne voyagent qu'en première classe. Les indigènes aisés voyagent en deuxième classe et la masse des noirs en troisième classe, sur trucs.

les frais de transport de Marseille à Alger ou Oran, la traversée de l'Algérie, les frais de transbordement et les frais de transport des marchandises du point terminus du chemin de fer au lieu de leur écoulement. C'est-à-dire que voyages et transports de marchandises seraient de 50 % plus élevés qu'ils ne le sont actuellement avec toutes les pérégrinations que nous leur avons vu subir.

Ce serait là ni plus ni moins un progrès à reculer.

Il n'y a donc d'économique et de pratique que le système présenté plus haut puisqu'il est quatre fois plus rapide que celui actuellement employé, quatre fois moins onéreux et d'une commodité incomparable.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur l'impopularité à laquelle est voué le Transsaharien ; nous avons suffisamment démontré qu'il est contraire à la logique, qu'il est incommode, inutile, dangereux et ruineux.

Nous espérons que nos dirigeants auront, longtemps encore, le souci de préserver les intérêts de la France et qu'ils sauront éviter la possibilité d'une pareille entreprise qui ne serait purement et simplement qu'un désastre financier. L'épargne française n'a pas besoin d'être ébranlée par une nouvelle épreuve.

La seule ligne de quelque logique, sans être nécessaire et après que nos lignes à voie étroite auront donné un essor appréciable au Sénégal et au

Soudan, serait la construction d'une ligne du même système qui s'embrancherait, vers Nioro, sur la ligne Kayes-Tombouctou, pour se diriger sur le Maroc par Oualata-Ouadam, les Sebckhas de l'Adrar et d'Idjil avec, ici, embranchement sur Saint-Louis et traverserait les régions voisines du littoral, le Maroc et arriverait à Tanger. Cette ligne desservirait les régions intérieures, mais elle ne saurait jamais être une ligne de prospère exploitation.

Mais encore qu'est le littoral occidental africain, entre Saint-Louis et le Maroc, et qu'est l'ouest marocain lui-même au point de vue du commerce et des richesses à drainer vers l'Europe ? — Des quantités à peu près négligeables.

Malgré cela, et en nous permettant un instant de raisonner par l'absurde, si le Maroc et l'Espagne étaient provinces françaises, des trains complets pourraient aussi traverser le détroit sur des bacs gigantesques, sans desserrer leur attaches et, de Gibraltar ou de Tarifa, arriver à Paris en droite ligne, venant de Tombouctou !!

Mais ce trajet serait deux fois plus long, beaucoup plus pénible et beaucoup plus coûteux que celui employé par la voie maritime et nos lignes Decauville. Alors à quoi bon rêver utopie et pour-quoi substituer un système à un autre si ce n'est pour mieux faire ?

Relier Tombouctou ou tout autre point du Niger, à travers le Sahara, à un point de l'Algérie, n'est pas un projet irréalisable ; mais il est aussi inutile

qu'il serait un gouffre pour les finances françaises.

Que sont les dépenses utiles que nous préconisons, dépenses qui ne tarderont pas, du reste, à se transformer en de gros avantages pour l'indigène et pour le colon, comparativement aux capitaux considérables qui seraient inutilement engloutis dans une entreprise transsaharienne ? Tout comme celle des automobiles, elle serait condamnée à n'être qu'un « bluff », c'est-à-dire une entreprise absurde et mort-née, où sombreraient les capitaux de crédules actionnaires — ou ceux des crédits soldés par les contribuables — comme ils ont sombré à Panama. Avec cette différence néanmoins : c'est que la construction du Transsaharien ne pourrait être assurée que par les fonds de l'Etat, tandis que celle de Panama devait l'être par les fonds d'une compagnie dont l'Etat n'était point responsable.

Ensuite, le canal de Panama aurait été une œuvre encore plus considérable et aussi utile que celle de Suez, c'est-à-dire une œuvre dont tous les peuples auraient retiré leur part de progrès, tandis qu'un Transsaharien ne rime à rien en même temps qu'il serait toujours ruineux pour la nation qui, pour l'entretien de ce formidable ruban, donnerait à quelques « bluffeurs » français la seule satisfaction de dire à la face du monde : que la France aussi a, grâce à eux, une ligne comparable à la ligne transsibérienne. Mais cette bouffonne raison coûterait annuellement près de quarante millions à la métropole en même temps qu'elle serait la risée de tous

les peuples; tandis que la raison qui a présidé à la construction du Transsibérien se traduit par l'agrandissement de la puissance et de la richesse de la Russie.

Donc ne « bluffons » pas et si, actuellement,

FIG. 100. — Femmes bambaras pilant le mil (p. 488).

Tombouctou est un centre d'échanges entre le désert et les produits de la plaine, la ville et ses environs ne présentent aucune ressource. Ce n'est donc pas un centre d'avenir pour le vrai commerce européen et ce n'est point de ce côté que seront exportés les produits intensifs de la plaine et bien moins encore ceux des régions méridionales du

Soudan, dont l'écoulement normal ne peut se faire que par la voie maritime. Quant à la raison de stratégie, nous avons vu qu'elle n'est pas soutenable.

Quand on connaît ces régions, non en idéologue, mais en positiviste ; quand on sait la nullité de leurs productions actuelles et que l'on entend vanter les avantages de la locomotive à travers le Sahara, c'est à se demander si ces réflexions utopiques ne sont pas le propre d'hommes qui seraient heureux de voir s'amoindrir les capitaux de la France ! C'est à se demander si ces instigateurs ne tiennent pas à prouver, à la face du monde, que nous sommes un peuple incapable de concevoir de judicieuses entreprises et encore moins de les mettre à exécution, puisque ce que l'on tente, à force d'argent, est condamné à périr ! C'est, enfin, à se demander si ces théoriciens, aux paroles spécieuses, n'ont pas un intérêt quelconque à inviter leurs compatriotes, en les trompant, à jeter, au fond de la mer de sable qu'est le Sahara, leurs capitaux et leur temps pour un simple mirage, pour l'idée folle et la trompeuse espérance qu'ils les verront émerger des flots brûlants du désert ou des oasis enchantées et magiques, sous la forme d'un monceau de fleurs ou d'un merveilleux plus idéal encore !

C'est ainsi que l'on rend sceptiques, pour le placement de leurs épargnes, des hommes pleins de bonnes intentions qui ne demanderaient pas mieux que d'engager les fonds qu'ils possèdent

dans des entreprises utiles, présentant des garanties pour l'avenir et que l'on décourage, à tout jamais, quand on leur a servi pour exemples des entreprises conduites et raisonnées comme l'a été celle des automobiles et tant d'autres. A ces véhicules il aurait fallu des ailes pour voler au-dessus des plaines sablonneuses, mais non point des roues pour s'y enliser, et du sable dans leurs engrenages en guise d'huile à graisser.

Quand on lance des capitaux importants dans des affaires en rapport avec ces capitaux, il faut surtout placer à la tête de leur direction des hommes sachant ce qu'ils veulent; des hommes connaissant, non seulement le but à atteindre, mais surtout tous les détails de l'organisme qui compose ces entreprises; des hommes capables de prendre, sur-le-champ, les dispositions nécessaires pour parer à tous les événements; des hommes assez méticuleux pour tout voir; des hommes assez actifs et assez ordonnés pour vouloir que tout serve et que rien ne se perde; sans cela l'œuvre, quelle qu'elle soit, est condamnée à mourir : elle entraîne avec elle de terribles cataclysmes financiers en même temps qu'elle met sur le pavé tout le personnel qu'elle emploie et celui qui vit d'elle. L'Etat a le devoir de veiller à ce que ces faillites soient évitées à la nation qu'il représente et dont il est l'âme qui la conduit.

Cette marche vers la ruine est infaillible, chaque fois qu'une entreprise a à sa tête des hommes qui

ne raisonnent que d'après les plus belles théories, mais qui ne peuvent ou qui ne veulent ni ne savent apprécier l'intangible et frappante vérité.

Et comme, pour assurer la réussite d'une affaire, il n'est pas d'autre moyen que de commencer en petit ce que l'on espère plus tard généraliser et parfaire, il ne faut rêver pour notre Soudan, qui ne produit pas encore, que des organisations simples et peu onéreuses, qui donneront presque instantanément un rendement en rapport avec ce qu'elles auront coûté. C'est le seul moyen de bien faire, comme c'est le seul moyen de provoquer dans la colonie un essor plein d'activité comme aussi celui de la métropole vers sa conquête.

L'installation et l'exploitation des lignes de tramways coloniaux répondent largement à ce double point de vue : elles sont peu coûteuses, faciles à exploiter ; elles sont économiques ; elles sont rapides ; elles sont employables d'une façon régulière et uniforme en toutes saisons et par tous les temps.

La main-d'œuvre indigène fournira les gros terrassements de construction ; elle trouvera sur place ou très près des tracés, tous les matériaux nécessaires. Le ballast, calcaire ou ferrugineux, se rencontre à peu près partout ; les bois divers et de bonne qualité abondent ; il en faudra une quantité prodigieuse, mais qu'importe ! puisque les forêts des régions traversées sont à peu près intarissables.

La voie sera entretenue par de simples cantonniers indigènes qui recevront, au début de l'explo-

tation, surtout du mil pour assouvir leur faim, de la guinée pour se couvrir et quelques indemnités, en prévision de viande et de sel à acheter.

Avec cela, le noir de la classe captive, qui représente le travailleur, s'estimera l'homme le plus heureux de la terre, puisque, actuellement, il peine et travaille sans relâche, sans rien recevoir de ce qui lui est nécessaire et que lui fournira l'organisation nouvelle.

Plus tard, quand la ligne produira, nous n'hésiterons pas à améliorer son sort dans les limites et les proportions du rendement du trafic.

Enfin, si au lieu d'être installées par l'Etat, ces lignes sont concédées à des entreprises, — et c'est à désirer — leur construction s'effectuera de la même façon, en ce qui concerne la main-d'œuvre indigène et sa nourriture.

Organiser ces merveilleux travaux et en fixer les détails, malgré la peine et malgré le climat, n'est-ce pas une tâche splendide qui donnerait envie de revenir vers ces lieux inclements et de s'y fixer, à tout jamais, pour jouir de son œuvre dans l'impulsion donnée à la colonie et dont le résultat serait d'avoir créé un peuple d'éléments disparates et, en même temps, lui avoir donné la fortune !

Les entreprises précitées n'auront donc qu'à fournir la voie métallique et le matériel de roulement ; elles auront à payer les ouvriers d'art qui seront nécessaires à la construction des ponts et à celle de travaux qui nécessiteraient des connaissances

spéciales ; elles auront enfin à pourvoir à leurs moyens de traction (1).

Leurs engagements de fonds étant relativement peu considérables, il faudra que la colonie leur impose des prix de transports vraiment économiques et aussi des obligations en ce qui concerne la responsabilité des marchandises qu'elles auront prises en charge à leur débarquement.

Nous avons vu, en effet, que les plus grandes difficultés que rencontre actuellement le commerce du Soudan, sont précisément les changements successifs de modes de transports, les changements de compagnies et surtout les changements de responsabilités qui finissent par ne plus rien garantir. Bien entendu, ce sont les marchandises qui en supportent les conséquences, par les avaries de toutes sortes qu'elles subissent et par le temps indéterminé pendant lequel elles restent en souffrance.

Aussi, pour couper court à ces difficultés, par trop onéreuses, le commerce ne fait venir, autant que possible, ses stocks qu'une fois l'an.

Nous avons vu que cette époque est celle des grandes eaux du Sénégal.

Si la crue reste relativement basse, le commerce subira, de ce fait, des pertes énormes et ce sera pour lui une campagne perdue. Bien plus, les marchandises, qu'il a attendues avec la plus grande

(1) Modes d'une traction économique et d'un transport maritime traités dans un travail à part.

anxiété, transiteront à Saint-Louis, où elles auront de gros magasinages à payer et sans qu'il puisse savoir comment il les écoulera et comment il s'évitera les pertes qui menacent de le conduire à la faillite.

Quelquefois, en conséquence de ces gouffres financiers, ouverts sous les pas du trafic, le commerçant, hardi et vaillant, frêtera lui-même des barques et des pirogues et, bravement, il descendra le fleuve, accompagnant, par petites journées, sa petite flotille qui ne mettra pas moins de trente jours pour descendre à Kaëdi ou à Mafou. Là, il chargera ses marchandises sur ses frêles esquifs indigènes, puis il remontera le fleuve jusqu'à Kayes où il arrivera en quarante ou cinquante jours.

Mais chacun ne peut s'offrir ce petit plaisir, à cause du nombre de barques tout à fait insuffisant que l'on trouve sur le fleuve. En outre, les propriétaires sont d'autant plus exigeants qu'ils savent que, privé d'autres moyens, le commerce les emploiera, quel que soit le prix qu'ils exigent.

Ce sont donc, comme on le voit, des aléas énormes que présentent les eaux capricieuses du fleuve. Il est urgent d'y mettre un terme pour le bien-être des indigènes, pour le commerce européen et pour l'initiative pratique de l'esprit français.

Les communications, après la création des lignes préconisées, devenues commodés et les transports à bon marché, nous montrent au kaléidoscope la fiévreuse activité qui ne tardera pas de se produire,

soit pour consommer sur place les objets qu'elle produira, soit pour les envoyer en Europe. Cette activité nous obligera à employer un grand nombre de bras ; nous en trouverons en sur nombre en employant à la plupart des travaux les bras des femmes captives qui travaillent, dans notre colonie, deux fois plus que les hommes.

Du matin jusqu'au soir, elles ne cessent d'accomplir les plus rudes travaux ; ce sont elles qui vont au bois et qui en rapportent, sur la tête, des fardeaux énormes ; ce sont elles qui préparent les aliments de leur seigneur et maître ; ce sont elles qui vont à l'eau chercher de pleines amphores de ce primitif breuvage ; ce sont elles qui pilent le mil pendant plusieurs heures par jour ; ce sont elles, plus que l'homme, qui sarclent les céréales avec, toujours et partout, les suivant sur le dos, les « petits singes » noirs que sont leurs noires progénitures.

Nous pourrons les employer quand, au lieu des longues heures qu'elles passent, le matin et le jour, à piler le mil, nous leur aurons donné la facilité de faire moudre leur grain ; quand nous leur aurons installé des moulins à vent qui moudront chacun, par jour et sans aucun frais, plus que cent femmes ne pilent.

Ce système de moulins sera facilement employé grâce aux vents qui se font sentir, à peu de chose près, pendant toute l'année. Ils seront économiques et d'un système si simple, que le moindre

FIG. 101. — Moulins économiques fonctionnant sur l'Adige, à Vérone, en amont d'un pont métallique.

(Cliché di Aichelburg.)

noir, un peu éduqué à cet effet, pourra les diriger et, à lui seul, assurer la mouture de tout un groupe de villages.

Par nos écoles agricoles coloniales, l'usage du pain, dont le noir est très friand, se répandra rapidement. L'indigène trouvera là un élément de nourriture beaucoup plus sain et beaucoup plus fortifiant que le traditionnel « tau » au goût fade et à la digestion difficile.

Sur le Niger, et sur les autres cours d'eau, des moulins, actionnés par une force hydraulique, du système de ceux en usage sur l'Adige, à Vérone, seront avantageusement employés ; ils sont d'un système aussi simple que pratique : Etablis sur deux pontons accolés, mais séparés l'un de l'autre par un écartement évasé vers l'amont et formant chenal, le courant d'eau se resserre de plus en plus entre les deux pontons pour former, à l'aval de l'entre-pontons, une force qui a suffisamment de pression pour actionner la roue motrice du moulin.

Ces moulins sont amarrés dans le lit du fleuve, au moyen de cordages ou de chaînes, tout comme des bateaux-lavoirs sur la Seine.

Le meunier promène son moulin comme un ponton mobile ; il le conduit, selon son désir, où le courant lui plaît le plus et où le lit de la rivière, creusé dans le sable par le courant lui-même, facilite au chenal la réunion des eaux qu'il conduit au moulin.

Aux eaux basses, l'axe des pontons est toujours

dans l'axe du courant, mais non dans l'axe du lit de la rivière. En somme, ce sont des moulins établis à peu de frais et d'un entretien presque nul.

La cabine ou maisonnette qui abrite la meule du moulin, le mécanisme, le stock de céréales à moudre et celui de la farine, a pour assises les deux pontons.

Ce système aussi économique et plus pratique que celui du moulin à vent, puisqu'il peut fonctionner sans interruption, rendrait les plus précieux services à la femme indigène en la libérant du travail si pénible qu'est celui d'écraser, au pilon, le mil fournissant au ménage la pâtée quotidienne.

Nous pourrions ensuite étendre ces systèmes à des forges, dont les marteaux-pilons seront mus par les mêmes procédés et, dès lors, nos richesses minières pourront être exploitées. Et comme les mines ferrugineuses sont considérables, il nous sera facile d'en extraire le fer pur ou l'acier pour l'exporter vers la France, où ces richesses diminuent chaque jour en augmentant de valeur.

C'est là une branche industrielle appelée à prendre un prodigieux développement. Mais faut-il encore, pour cela, que nous puissions porter vers la côte, autrement qu'à dos de chameau ou à tête de porteur, les gueuses obtenues.

Enfin, dans de nombreuses branches industrielles, la population ayant trouvé la récompense de l'activité qu'elle aura déployée dans le fruit d'un travail très rémunérateur, s'accroîtra rapidement. Cet

Fig.102. — Moulins économiques fonctionnant sur l'Adige, à Vérone.

excédent permettra la création de centres nouveaux et la mise en culture de ces immenses étendues de terrains fertiles dont la surface vierge n'a jamais été profanée par la main de l'homme.

Le déboisement des plateaux, qui est cause de l'aridité de ces immenses espaces désertiques, cessera de s'étendre. Nos écoles agricoles coloniales planteront des essences utiles à l'industrie et au commerce et, peu à peu, la pauvreté de ces régions fera place à la richesse.

Dans les régions du sud où les arbres de haute futaie et les lianes de toutes sortes, à végétation luxuriante, prouvent la prodigieuse fertilité du sol, les coupes méthodiques et organisées que l'industrie des bois exécutera, mettront à découvert le sol qui dégage aujourd'hui les émanations pestilentiellles qui rendent le séjour difficile dans ces parages au climat insalubre.

L'herbe, concurremment avec les jeunes pousses des taillis et des plantations, reprendra possession de ce sol en même temps que la végétation et les racines s'approprieront les gaz délétères et meurtriers que dégage la couche prodigieuse d'humus qui le recouvre; les radicelles nombreuses absorberont toutes ces émanations en assainissant le pays tout entier.

Les ruminants et, en général les herbivores, pourront être élevés avec succès dans ces régions luxuriantes. Ils seront, après les récoltes ligneuses qui, dès aujourd'hui, n'ont besoin que d'être orga-

nisées, la production nouvelle, jusqu'ici inexploitée, qui fournira à la boucherie, et à l'industrie des viandes de conserves, une ressource inépuisable.

A côté de ces richesses se trouvent encore celles que fourniront les céréales, les latex divers et celles, non moins précieuses, des herbages de toutes sortes.

Dès lors les grandes concessions et les grandes exploitations auront lieu. Les éclaircies qui seront faites dans les forêts permettront de varier à l'infini, par la diversité des cultures, l'aspect de la surface du sol dans ces pays si beaux où poussent, en souveraines maîtresses, les cultures tropicales.

Les épaisses forêts seront fouillées jusque dans leurs profondeurs et réparties par lots destinés, comme en France, à être coupés périodiquement.

Ces lots seront comme des régulateurs de réserve qui répondront aux demandes en assurant les besoins de l'avenir.

Le peuple noir ne pensera jamais à s'émanciper, en cherchant à s'affranchir de notre tutelle et, comme nous ne lui donnerons point de fusils à tir rapide et encore moins de canons, il restera toujours sous la direction de la nation qui l'aura vu naître, de la nation qui l'aura instruit et tiré du néant.

Nous serions donc outrageusement coupables si nous n'organisions pas cette main-d'œuvre prodigieuse et colossale pour l'exploitation de toutes ces richesses, uniquement par défaut de prévoyance ou

d'entente, par opposition d'esprit de parti ou par une coupable indifférence.

La France doit s'élever au-dessus des guerres intestines qui annihilent sa volonté, sa force et sa puissance ; elle se doit à un but plus grand et plus noble, celui devant lequel tout s'efface, celui qu'elle tente de propager partout où s'imposent ses idées hautement humanitaires d'où ne sourdent que la plus noble équité et la plus rigoureuse logique :

Le travail, l'épargne, la justice et la paix dans l'amour de l'humanité.

LYON, le 24 juin 1905.

Carte I

Carte II

DES PRESSES
DE
DELAROCHE & C^{ie}
85, Rue de la République, 85
LYON

285

lbe

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00056 7826